# EOS

COMMENTARII

SOCIETATIS PHILOLOGAE

POLONORUM

EDITORES

VICTOR STEFFEN IOANNES WIKARJAK

Volumen LX 1972

Fasciculus 2

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK

ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH

WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

aernes aussi): «an expression once used haunts the memory and tends to be used dgain» (p. 256)[7]; ceci ne concerne pas les expressions hardies, vigoureuses, qui en vertu de ces traits atteignent la sphère consciente de l'intellect et se font remarquer, mais plutôt les plus ordinaires, qui se glissent imperceptiblement dans le texte. Cook a mille fois raison non seulement en le constatant, mais encore en indiquant que cette «astonishing frequency of iterations» doit être sérieusement prise en considération en matière de la critique des textes[8]. Il cite une multitude d'exemples, d'aussi choquants qu' Euripide *Tro.* 903—916 où les mots λόγος et λέγειν se rencontrent à huit reprises (dont six fois à la fin du vers), ou bien Sophocle *OT* 399—407 avec δοκεῖν répété quatre fois. Il en résulte que c'est un trait commun aux écrivains grecs et que peut-être il n'y aurait pas lieu de le souligner chez Homère, n'était-ce cette vraiment „astonishing frequency" que l'on y constate. Fehling (*o.c.* p. 81) cite l'assertion de Denniston[9] (p. LXII) que les Grecs ne considéraient point la répétition accidentelle d'un même mot à bref intervalle comme une faute de style qui devrait être évitée à tout prix. Fehling y voit surtout la manière ionienne et affirme que notre «phobie des répétitions» remonte au moment de la réaction contre cette manière dans l'antiquité; pour nous elle apparaît pour la première fois chez l'auteur *ad Herennium* I 9, 14: *et ne bis aut saepius idem dicamus cavendum est.* Fehling nie la possibilité d'une division en répétitions conscientes et inconscientes — point de vue que l'on peut admettre, car si quelqu'un ne considérait pas un tour comme vicieux, il pouvait l'avoir employé autant inconsciemment que de pleine conscience. Il met à sa place la division en «absichtlich» et «unabsichtlich»; certaines d'entre elles sont des «figures», c'est-à-dire porteurs d'un dessein artistique, de cet excédent qui ne se renferme pas dans le seul sens grammatical des phrases (*o.c.* p. 120); en un mot, lorsque la répétition veut exprimer quelque chose. Quand cela fait défaut et la répétition n'est pas justifiée par la situation, nous sommes autorisés à croire qu'elle est involontaire, bien qu'elle puisse ne pas être inconsciente ou semi-consciente. Pour rendre cela plus évident, analysons quelques exemples. Ainsi A 286—289:

> ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες,
> ἀλλ' ὅδ' ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων.
> πάντων μὲν κρατέειν ἐθέλει, πάντεσσι δ' ἀνάσσειν,
> πᾶσι δὲ σημαίνειν κτλ.

---

[7] J'en ai moi-même la plus frappante expérience sur mes propres écrits, ce qui m'a justement fait observer ce trait chez Homère.

[8] Cf. le fr. 646 (Jebb-Pearson) de Sophocle:

> οὐ χρή ποτ' εὖ πράσσοντος ὀλβίσαι τύχας
> ἀνδρός, πρὶν αὐτῷ παντελῶς ἤδη βίος
> διεκπεραθῇ καὶ τελευτήσῃ βίον

où Hense a inutilement corrigé βίον en δρόμον et d'autres savants ont jugé, bien à tort, βίον une tautologie impossible.

[9] J. D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford 1954.

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
KATEDRA FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
ANDREAS WÓJCIK

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1972. Nakład: 400+110 egz. Objętość: ark. wyd. 14,90, ark. druk. 11,88, ark. A1 15. Papier druk. sat. kl. III, 70 g, 70×100. Oddano do składania 13 IV 1972. Podpisano do druku 28 XI 1972. Druk ukończono w grudniu 1972. Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 167/72.
Cena zł 45.—

Eos LX 1972

# RÉPÉTITIONS ET HANTISES VERBALES CHEZ HOMÈRE [1]

Par

SOPHIE ABRAMOWICZ

Les répétitions chez Homère — voilà un thème rebattu. Commençant par G. Hermann [2] jusqu'à D. Fehling [3] il y a bon nombre de savants qui y ont consacré des ouvrages entiers ou du moins des pages en traitant du style épique. C'est que les répétitions en sont un des traits caractéristiques: les motifs doubles abondent, pour ne citer que le duel avec trêve dans l'*Iliade*, la déesse-maîtresse d'Ulysse ou l'aventure avec des ogres cannibales dans l'*Odyssée*. Pour des situations et des actions qui reviennent il y a des phrases toutes faites, des vers, des passages entiers qui se répètent mot à mot, de même les relations, les messages, les ordres etc. La répétition constante des formules nom-épithète étudiée par M. Parry et son «école» a conduit, comme on sait, à la constatation d'un style traditionnel, «formulaire» dont se sert la poésie épique [4]. Qu'il en résulte une certaine monotonie, on ne peut le nier; pour qui ne la goûte point il n'y a qu'une chose à faire — ne pas lire Homère!

Cependant on n'a pas manqué de remarquer, bien que plutôt en passant, un autre genre de répétitions qui se rencontrent à chaque pas. C. Lehrs [5] souligne la fréquence des répétitions d'un même mot ou d'une racine de mot à bref intervalle, ou même s'il s'y présente seulement un «Gleichklang» superficiel, par ex., I 358: νηήσας εὖ νῆας. Il cite entre autres I 1 sq.:

> Ὣς οἱ μὲν Τρῶες φυλακὰς ἔχον· αὐτὰρ Ἀχαιούς
> θεσπεσίη ἔχε φύζα κτλ.

et il est d'avis que ce n'est ni effet recherché, ni négligence, ni jeu, mais une simplicité naturelle du poète (et de l'auditeur) qui ne faisait pas attention ni ne pouvait le faire à ce qu'il ne percevait même pas («Unschuld», comme s'exprime Lehrs).

A. B. Cook [6] va plus loin et dégage l'aspect psychologique de ce phénomène de la diction autant poétique que prosaïque chez les auteurs anciens (et mo-

---

[1] Je me permets d'emprunter ce titre à l'article de J. Marouzeau, *Répétitions et hantises verbales chez Virgile*, Revue des Études Latines IX 1931, dont il sera question plus bas.

[2] G. Hermann, *De iteratis apud Homerum*, Opuscula 8, 1832.

[3] D. Fehling, *Die Wiederholungsfiguren und ihr Gebrauch bei den Griechen vor Gorgias*, Berlin 1969.

[4] Cf. surtout G. M. Calhoun, *Homeric Repetitions*, Univ. of California 1933.

[5] C. Lehrs, *De Aristarchi studiis Homericis*, Lipsiae 1865, p. 454 sqq.

[6] A. B. Cook, *Unconscious Iterations*, Class. Review XVI 1902, p. 146–158.

Il saute aux yeux que les anaphores passionnées d'Agamemnon: πάντων... πάντων... πάντεσσι... πᾶσι... sont fortement accentuées (bien plus faibles: ἐθέλει... ἐθέλει...) et sans aucun doute volontaires. Agamemnon affirme avec courroux qu'Achille veut imposer sa volonté à tous, c'est-à-dire aussi à lui, chef suprême (bien qu'en réalité ce soit juste le contraire!) — de là les expressions synonimiques: πάντων κρατέειν, πάντεσσι ἀνάσσειν, πᾶσι σημαίνειν, qui disent toutes les trois la même chose, mais expriment la violente excitation de celui qui parle. Par contre. πάντα dans le premier vers est insignifiant, banal: Agamemnon donne raison à Nestor sans y attacher d'importance: «oui, oui, tout ce que tu dis est vrai, mais...» Nous, cela nous choque et nous voudrions éliminer ce πάντα, car ταῦτα suffirait à lui seul; mais Homère n'en fait rien. De même B 330—331:

κεῖνος τὼς ἀγόρευε· τὰ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Ἀλλ' ἄγε μίμνετε πάντες, ἐυκνήμιδες Ἀχαιοί

n'est qu'une coïncidence de mots fortuite — ils se rapportent chacun à de choses différentes.

Un fort accent émotionnel repose sur les répétitions épanaleptiques B 382—384:

εὖ μέν τις δόρυ τηξάσθω, εὖ δ' ἀσπίδα θέσθω,
εὖ δέ τις ἵπποισιν δεῖπνον δότω ὠκυπόδεσσιν,
εὖ δέ τις ἅρματος ἀμφὶς ἰδὼν πολέμοιο μεδέσθω

— il s'agit de ranimer l'ardeur faiblissante des troupes, d'où la vivacité de l'exhortation.

On peut également déchiffrer un dessein dans la fameuse anaphore B 671—673 avec le nom de Nireus réitéré trois fois au commencement du vers: le poète attire ainsi l'attention sur cet héros exceptionnel à la fois par sa beauté et par son insignifiance comme prince et chef d'armée.

Le goût prononcé et bien connu de la langue grecque pour la «figure étymologique»[10] qualifie aussi de volontaires et recherchés des effets comme par exemple O 413 sq.:

ὣς μὲν τῶν ἐπὶ ἶσα μάχη τέτατο πτόλεμός τε·
ἄλλοι δ' ἀμφ' ἄλλῃσι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.

Très fréquemment c'est l'antithèse qui fournit l'occasion de répéter soit un mot, soit une phrase, comme B 763 et 768:

ἵπποι μὲν μέγ' ἄρισται ἔσαν Φηρητιάδαο,
... ἀνδρῶν αὖ μέγ' ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας

ou H 476 et 478:

παννύχιοι μὲν ἔπειτα κάρη κομόωντες Ἀχαιοί
... παννύχιος δέ σφιν κακὰ μήδετο μητίετα Ζεύς

[10] J. Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris 1945, § 356.

ou encore Φ 164 et 166:

τῷ δ' ἑτέρῳ μὲν δουρὶ σάκος βάλεν ...
... τῷ δ' ἑτέρῳ μιν πῆχυν ἐπιγράβδην βάλε χειρός.

Souvent c'est le développement naturel d'une situation qui cause la répétition; elle forme le plus simple lien entre l'épisode ou l'énoncé précédent et la suite, comme dans les reproches que Pénélope fait à Télémaque σ 215:

Τηλέμαχ' οὐκέτι τοι φρένες ἔμπεδοι οὔδε νόημα

ensuite elle compare sa conduite raisonnable dans l'enfance et revient à la situation actuelle en constatant de nouveau, v. 220:

οὐκέτι τοι φρένες εἰσὶν ἐναίσιμοι οὐδὲ νόημα.

Ou bien Γ 80 et 82:

ἴοισίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσί τ' ἔβαλλον

comme Agamemnon veut faire cesser la pluie de projectiles, il s'écrie:

... μὴ βάλλετε, κοῦροι Ἀχαιῶν.

Ou encore δ 653—656:

... ἐν δ' ἀρχὸν ἐγὼ βαίνοντα νόησα
Μέντορα ἠὲ θεόν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐώκειν.

Noémon ne sait pas au juste s'il avait vu Mentor ou un dieu; mais tout à coup il se souvient d'avoir rencontré Mentor hier — chose singulière, si celui-ci s'est embarqué pour Pylos — et il réfléchit:

ἀλλὰ τὸ θαυμάζω· ἴδον ἐνθάδε Μέντορα δῖον
χθιζὸν ὑπηοῖον κτλ.

La répétition est surtout extrêmement fréquente chez Homère dans les comparaisons, où le parallélisme des expressions imagées accentue et souligne leur similitude, par ex., E 522 sq.:

ἀλλ' ἔμενον νεφέλῃσιν ἐοικότες, ἅς τε Κρονίων
νηνεμίης ἔστησεν κτλ.
... Ὡς Δαναοὶ Τρῶας μένον οὐδὲ φέβοντο.

Ou dans une image plus compliquée σ 236 sqq.:

οὕτω νῦν μνηστῆρες ἐν ἡμετέροισι δόμοισιν
νεύοιεν κεφαλὰς δεδμημένοι, οἱ μὲν ἐν αὐλῇ,
οἱ δ' ἔντοσθε δόμοιο, λελῦντο δὲ γυῖα ἑκάστου,
ὡς νῦν Ἶρος ἐκεῖνος ἐπ' αὐλείῃσι θύρῃσιν

Mais ce n'est pas tout: quelques vers plus loin l'expression se répète, v. 249:

αὐτόν σ' οὐκ ἀγαθὴ κομιδὴ ἔχει κτλ.

(et les vers voisinants 247 et 251 apportent encore: ἄνευ κομιδῆς et κομίζει). Pour moi, je n'y vois pas d'effet recherché, de même que dans O 677 qui présente ξυστὸν μέγα comme adjectif et 681:

σεύας ἐκ πεδίοιο μέγα προτὶ ἄστυ δίηται

où μέγα est adverbe (à moins qu'on ne le rapporte à ἄστυ, comme le fait Mazon dans sa traduction de l'*Iliade*, mais ce que je ne crois pas). Ou bien M 55 sq.:

... κρημνοὶ γὰρ...
ἕστασαν (intr.) ἀμφοτέρωθεν, ὕπερθεν δὲ σκολόπεσσιν
ὀξέσιν ἠρήρει, τοὺς ἔστασαν (trans.) υἷες Ἀχαιῶν.

Cette attraction des mots identiques ou semblables est un phénomène qui saute aux yeux, cf. Π 774 sqq.:

πολλὰ δὲ χερμάδια μεγάλ' ἀσπίδας ἐστυφέλιξαν
μαρναμένων ἀμφ' αὐτόν· ὁ δ' ἐν στροφάλιγγι κονίης
κεῖτο μέγας μεγαλωστί, λελασμένος ἱπποσυνάων,

là μέγας μεγαλωστί est, certes, un tour emphatique du genre de la figure étymologique, mais l'épithète μεγάλα se rapporte aux pierres, non au mort, et s'est insinué dans le texte en vertu de cette attraction. Elle va si loin que grâce à elle nous trouvons placés côte à côte de simples homonymes, comme δ 270 et 273:

οἷον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἔσκε φίλον κῆρ
... Ἀργείων Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες

(κῆρ = καρδίη et κήρ = θάνατος).

Ou P 205 sq.:

τεύχεα δ' οὐ κατὰ κόσμον ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων
εἵλευ· ἀτάρ τοι νῦν γε μέγα κράτος ἐγγυαλίξω.

Ou encore η 78 sqq.:

ὣς ἄρα φωνήσασ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον, λίπε δὲ Σχερίην ἐρατεινήν,
ἵκετο δ' εἰς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην

(la position du nom de la déesse et de la ville fait ressortir singulièrement la maladresse). Les homonymes ϑ 147 sq. ne diffèrent que par l'accent et l'esprit:

οὐ μὲν γὰρ μεῖζον κλέος ἀνέρος ὄφρα κ' ἔῃσιν,
ἢ ὅ τι ποσσίν τε ῥέξῃ καὶ χερσὶν ἑῇσιν.

Eh bien! tous ces genres de la répétition que je viens d'énumérer, sont des procédés stylistiques visant à un certain effet littéraire. Or, il se trouve dans le texte d'Homère un très grand nombre de répétitions qui ne présentent aucun aspect pareil. Prenons B 527 sqq.:

Λοκρῶν δ' ἡγεμόνευεν Ὀιλῆος ταχὺς Αἴας
μείων, οὔ τι τόσος γε ὅσος Τελαμώνιος Αἴας,
ἀλλὰ πολὺ μείων κτλ.

où autant Αἴας que μείων nous offusquent; un poète moderne (je ne parle pas naturellement des poètes d'aujourd' hui qui ont abjuré non seulement règles et principes quels qu'ils soient, mais en général le sens commun! disons, ceux d'hier) qui se permettrait une pareille négligence que rien n'excuse n'échapperait guère à une critique véhémente. Que dire d'un passage comme B 311—317:

ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοί, νήπια τέκνα,
ὄζῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες
ὀκτώ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.
ἐνθ' ὅ γε τοὺς ἐλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας·
μήτηρ δ' ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τέκνα.
τὴν δ' ἐλελιξάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυῖαν.
αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ τέκνα φάγε στρουθοῖο καὶ αὐτήν κτλ.

Le mot τέκνα revient tous les deux vers avec la régularité d'une rime; dans le septième vers il apparaît tout-à-coup au milieu, ce qui ne s'explique que par une hantise inconsciente, aucun accent logique ni stylistique ne reposant sur τέκνα. Déjà les premiers hexamètres de l'*Iliade* offrent l'exemple d'une pareille répétition: A 12, 15, 17 et 21 se terminent par le mot: Ἀχαιῶν, Ἀχαιούς, Ἀχαιοί, Ἀχαιοί; la même terminaison se trouve souvent dans deux vers voisinant immédiatement; par ex., M 223 sq.:

ὡς ἡμεῖς, εἴ πέρ τε πύλας ἐπὶ τεῖχος Ἀχαιῶν
ῥηξόμεθα σθένεϊ μεγάλῳ, εἴξωσι δ' Ἀχαιοί

et encore v. 226:

πολλοὺς γὰρ Τρώων καταλείψομεν, οὕς κεν Ἀχαιοί.

On pouvait s'attendre à ce que ce mot-là fût extrêmement fréquent dans les fins de vers de l'*Iliade*, tout comme Ἀθήνη dans ceux de l'*Odyssée*, ἑταῖροι dans toutes les deux épopées (la première moitié de l'Odyssée!), ἵπποι surtout dans la Dolonie et dans Ψ; mais aussi Π 367—383 sur quatorze hexamètres cinq ont ἵπποι à la fin: Ἕκτορα δ' ἵπποι, μώνυχες ἵπποι et trois fois ὠκέες ἵπποι; de même E 195—240 dans l'espace de 45 vers ἵπποι reviennent onze fois dans divers cas et à de diverses places et après un intervalle de dix vers ils réapparaissent encore sept fois. La plu-

ἦσται νευστάζων κεφαλῇ, μεθύοντι ἐοικώς,
οὐδ' ὀρθὸς στῆναι δύναται ποσίν, οὐδὲ νέεσθαι
οἶκαδ', ὅπῃ οἱ νόστος, ἐπεὶ φίλα γυῖα λέλυνται.

Même si l'image varie un peu, comme P 547 et 551:

ἠύτε πορφυρέην ἶριν θνητοῖσι τάνυσσε
Ζεὺς ἐξ οὐρανόθεν κτλ.
... ὡς ἡ πορφυρέη νεφέλη πυκάσασα ἓ αὐτὴν
δύσετ' Ἀχαιῶν ἔθνος κτλ.

La relation des paroles de quelqu'un, l'exécution des ordres donnés etc. fournissent également mainte occasion de dire deux fois la même chose; ainsi, Arétè enjoint à Ulysse ϑ 443 sq.:

αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, ϑοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλον
μή τίς τοι καϑ' ὁδὸν δηλήσεται κτλ.

et Ulysse d'obéir (v. 447):

αὐτίκ' ἐπήρτυε πῶμα, ϑοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἴηλεν.

Quant aux formules répondant aux situations typiques, elles fourmillent dans le texte. Ménélas s'avance dans la mêlée, E 562:

βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,

aussitôt la même chose est dite à propos d'Antiloque, v. 566:

βῆ δὲ διὰ προμάχων, περὶ γὰρ δίε ποιμένι λαῶν.

Bien entendu, il y a des passages où l'on peut ne pas être d'accord quant à leur caractère: expression formulaire ou spontanée? par ex., δ 380 sq.:

ὅς τις ἀϑανάτων πεδάᾳ καὶ ἔδησε κελεύϑου,
νόστον ϑ' ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχϑυόεντα

et 389 sq.:

ὅς κέν τοι εἴπῃσιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύϑου,
νόστον ϑ' ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχϑυόεντα,

où le mot κελεύϑου précède immédiatement une formule indubitable, mais lui-même est employé dans un contexte différent et même dans un cas identique quant à la morphologie, mais différent quant à la syntaxe, car dans le v. 380 c'est le complément du verbe ἔδησε[11] et dans le v. 389 c'est un génitif partitif. Ce serait donc, selon moi, non pas tant une formule, qu'une attraction exercée par la formule.

[11] Ce que P. Chantraine, *Grammaire homérique*, II, p. 63, appelle génitif-ablatif.

Dans la scène de l'embûche tendue à Protée par Ménélas nous avons deux fois une forme grammaticale identique mais qui appartient à deux verbes différents, δ 450 sqq.:

... εὗρε δὲ φώκας
ζατρεφέας, πάσας δ' ἄρ' ἐπώχετο, λέκτο δ' ἀριθμόν,
ἐν δ' ἡμέας πρώτους λέγε κήτεσιν, οὐδέ τι θυμῷ
ὠίσθη δόλον εἶναι· ἔπειτα δὲ λέκτο καὶ αὐτός

(λέκτο de λέγω et de λέχομαι). On voudrait peut-être y voir un jeu de mots intentionnel [12]. Je ne le crois pas. D'ailleurs cela n'aurait pas d'importance étant donnée la fréquence éminente des répétitions que rien n'excuse; juste précédant les vers cités nous en avons deux avec une terminaison presque identique, ϑ 145 sq.:

δεῦρ' ἄγε καὶ σύ, ξεῖνε πάτερ, πείρησαι ἀέθλων,
εἴ τινά που δεδάηκας· ἔοικε δέ σ' ἴδμεν ἀέθλους.

Leur monotonie peut nous choquer souvent, on doit l'avouer; lorsque nous lisons ι 248 sq.:

ἥμισυ δ' αὖτ' ἔστησεν ἐν ἄγγεσιν, ὄφρα οἱ εἴη
πίνειν αἰνυμένῳ καὶ οἱ ποτιδόρπιον εἴη [13]

ou bien K 116 sq. (Nestor parle de Ménélas à Agamemnon):

ὡς εὖδει, σοὶ δ' οἵῳ ἐπέτρεψεν πονέεσθαι.
Νῦν ὄφελεν κατὰ πάντας ἀριστῆας πονέεσθαι

et quatre vers plus bas Agamemnon répond:

πολλάκι γὰρ μεθιεῖ τε καὶ οὐκ ἐθέλει πονέεσθαι.

Nous nous demandons involontairement: le poète ne pouvait-il pas se permettre une variation? — Cela peut paraître étonnant, mais cela est ainsi — évidemment le poète s'y plaisait! Il faut avoir lu les deux épopées à ce point de vue, notant les répétitions non intentionnelles, les distinguant de celles, signalées plus haut, qui visent à un effet, quel qu'il soit, pour se rendre compte de leur surprenante abondance. Rares sont les pages de l'édition de Teubner [14] où ne figure aucune répétition de ce genre; la plupart des pages en porte deux, trois, plusieurs. En excluant

---

[12] Auct. *ad Her.* IV 14, 21 appelle cette figure *exornatio*, donnant comme exemple *amari iucundum est si curetur ne quid insit amari*, ce que répète Quintilien IX 3, 69 en le qualifiant de *frigidum* et il déclare: *eorum exempla vitandi potius quam imitandi gratia pono.*

[13] L'expression: [ἵνα] οἱ ποτιδόρπιον εἴη se trouve encore quinze vers plus haut; elle ne s'y rapporte pas au lait, mais aux fagots que le Cyclope apporte; cependant je l'omets dans mes calculs, car je ne compte que les répétitions proches.

[14] J'ai utilisé l'édition stéréotype de Dindorf-Hentze, car pour de pareils calculs quelques vers de plus ou de moins, quelques leçons divergentes n'ont pas d'importance.

nous y avons une antithèse très accusée et ce homoioteleuton-là n'est rien moins que «unintentional». De même dans la réplique passionnée d'Achille rejetant l'offre du mariage avec une des filles d'Agamemnon I 389 sq.:

οὐδ' εἰ χρυσείῃ Ἀφροδίτῃ κάλλος ἐρίζοι,
ἔργα δ' Ἀθηναίῃ γλαυκώπιδι ἰσοφαρίζοι

ou bien quand la rime jointe à la répétition souligne la comparaison, II 390 sqq.:

πολλὰς δὲ κλιτῦς τότ' ἀποτμήγουσι χαράδραι,
ἐς δ' ἅλα πορφυρέην μεγάλα στενάχουσι ῥέουσαι
ἐξ ὀρέων, ἐπὶ κάρ, μινύθει δέ τε ἔργ' ἀνθρώπων,
ὡς ἵπποι Τρῶαι μεγάλα στενάχοντο θέουσαι.

Néanmoins, nombre de passages rimés n'offrent en effet qu'un assemblage tout fortuit, par ex., Φ 523 sq.:

... θεῶν δέ ἑ μῆνις ἀνῆκεν,
πᾶσι δ' ἔθηκε πόνον, πολλοῖσι δὲ κήδε' ἐφῆκεν

ou bien ζ 60 sq.:

καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ ἔοικε μετὰ πρώτοισιν ἐόντα
βουλὰς βουλεύειν καθαρὰ χροΐ εἵματ' ἔχοντα.

Les rimes grammaticales s'insinuaient tout naturellement dans le vers; mais certainement une rime comme Θ 51 sq.:

αὐτὸς δ' ἐν κορύφῃσι καθέζετο κύδεϊ γαίων,
εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν

était purement accidentelle (d'autant plus qu'il y avait sans doute des différences dans la prononciation qui nous échappent).

Toruń

part des répétitions autant formulaires que fortuites tombent à la fin du vers, ce qui est sans doute naturel: le mouvement monotone de l'hexamètre créait une certaine habitude, appelait les terminaisons déjà employées et par cela facilitait la versification. Le passage μ 263—274 offre presque un caractère de refrain alternant tous les deux ou trois vers:

πολλὰ δὲ ἴφια μῆλ' Ὑπερίονος Ἠελίοιο
... μάντηος ἀλαοῦ, Θηβαίου Τειρεσίαο
... νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἠελίοιο
... ὄφρ' ὑμῖν εἴπω μαντηία Τειρεσίαο
,.. νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἠελίοιο.

Mais les formules pareilles sont le fruit de l'association des idées, tandis que nous constatons à chaque pas des répétitions qui se rapportent à des choses ou des situations différentes. Quelques exemples: Σ 22 et 25:

... τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα
... νεκταρέῳ δὲ χιτῶνι μέλαιν' ἀμφίζανε τέφρη

ici, il est vrai, on peut soutenir que la notion du deuil constitue une liaison entre l'épithète au figuré et l'épithète matérielle. Ce n'est pas le cas dans κ 570 sq. où l'association ne peut être que de nature phonétique:

τόφρα δ' ἂρ' οἰχομένη Κίρκη παρὰ νηὶ μελαίνῃ
ἀρνειὸν κατέδησεν ὄιν θῆλύν τε μέλαιναν

(les nefs étant noires toujours, non seulement quand elles cinglent vers l'au-delà).

Ou τ 178 sq.:

τῇσι δ' ἐνὶ Κνωσὸς μεγάλη πόλις, ἔνθα τε Μίνως
ἐννέωρος βασίλευε Διὸς μεγάλου ὀαριστής.

De même dans l'épisode du supplice que les pâtres font subir au perfide Melanthios, χ 477:

χεῖράς τ' ἠδὲ πόδας κόπτον κεκοτηότι θυμῷ

l'expression soulignée revient dans le vers suivant, mais pour désigner un acte tout banal:

οἱ μὲν ἔπειτ' ἀπονιψάμενοι χεῖράς τε πόδας τε.

Il est peut-être discutable s'il n'y a pas de pointe dans l'emploi d'un même verbe tantôt comme transitif, tantôt comme intransitif, quand Ulysse parle à son père de son verger, ω 244 sq.:

ὦ γέρον, οὐκ ἀδαημονίη σ' ἔχει, ἀμφιπολεύειν
ὄρχατον, ἀλλ' εὖ τοι κομιδὴ ἔχει κτλ.

Eos LX 1972

# QUELQUES REMARQUES SUR LA NOTION D' 'ΑΛΑΘΕΙΑ ET DE ΨΕΥΔΟΣ CHEZ PINDARE

Par

ANNA M. KOMORNICKA

On a beaucoup écrit sur la «vérité» dans l'antiquité grecque. Il n'y a pas de doute que ce problème ait été l'un des problèmes cruciaux non seulement, bien entendu, dans la philosophie grecque, mais aussi dans la littérature. L'étude de cette notion et de son contraire, ainsi que celle des notions apparentées dans l'oeuvre de Pindare, comparées à celles que nous retrouvons chez ses prédécesseurs et contemporains, fera, à l'avenir, l'objet d'une monographie détaillée que je suis en train de préparer. Dans le présent article je me limiterai donc à présenter quelques aspects que présentent ἀλάθεια et ψεῦδος chez notre poète, en examinant tous les endroits où ces termes se retrouvent, afin de faire ressortir la richesse et la diversité du contenu que Pindare leur prête. Il me faudra prendre en considération le contexte dans lequel ces termes apparaissent et tâcher de déceler leur fonction précise. Les notions de Vrai et de Faux étant chez Pindare plus que complexes, je devrai également considérer quelques autres notions telles que μῦθος, λόγος, σοφία, δίκα, ἀρετά, χρόνος, σαφής, ἔτυμος, ἀτρέκεια; λάθα, ἄτα, κλέπτω, ἀπάτα, δόλος, πάρφασις. On a dit, et à juste titre, que toutes ces notions, souvent antithétiques, complètent et font ressortir l'aspect de la notion principale (ἀλάθεια — λάθα; ψεῦδος — ἄψευδος; ἀλάθεια — σοφία; ἀλάθεια — μῦθος). Ajoutons que souvent ces divers aspects sont intimement liés entre eux au point qu'il est parfois malaisé de les distinguer, et que, en les classant, on risque de se répéter.

Essayons d'abord d'indiquer les différents genres de „vérité" que nous retrouvons chez Pindare, et que par la suite nous tâcherons d'illustrer en recourant au texte même du poète. Par opposition à λάθα la vérité peut aussi révéler ce qui a été caché, oublié ou ce qui risque de l'être. Vérité à double tranchant, favorable ou néfaste à l'homme. Il y a également la vérité qui réalise, effectue, qui est douée d'une force active et créatrice. Ces deux aspects sont les plus anciens, ils touchent à la magie et s'inspirent de la pensée religieuse et mythique. Il y a donc la vérité qui correspond à la réalité, qui reflète fidèlement les faits, les actions, les paroles des dieux et des hommes. Il y a aussi celle qui enseigne, apprend aux hommes soit les mystères divins en leur dispensant un peu de la sagesse divine (elle est alors liée à σοφία) [1], soit les lois morales et la volonté des dieux à leur égard (elle s'accouple

[1] Cf. B. Gladigow, *Sophia und Kosmos. Untersuchungen zur Frühgeschichte von* σοφός *und* σοφίη, Spudasmata I 1965, p. 14, 39—55, 61 sqq.; R. Herbert, *Das Wahrheitsproblem in der griechischen Philosophie*, Berlin 1913; H. Gundert, *Pindar und sein Dichterberuf*, Frankfurt /M 1935, p. 61 sqq.

éloignées etc.). Cependant c'est avec étonnement que nous lisons (p. 238): «...parfois la reprise n'a que la valeur d'un jeu: par exemple quand Virgile s'amuse à répéter au moment de la réalisation d'un oracle, les termes mêmes dans lesquels l'annonce en a été faite» — tout comme si c'était un trait individuel propre à Virgile et non l'imitation stricte d'Homère! Certes, Virgile ne «s'amuse» pas dans les circonstances pareilles — il ne fait que suivre de près la tradition épique.

Par parenthèse, on est autorisé à contester l'assertion de R. Keydell concernant les *Argonautiques orphiques*[17]: «Nur mühsam vermag dieser Dichter sich im epischen Stil auszudrücken; Musterbeispiel für seine Unbeholfenheit sind 293—302 mit dreimal in 10 Versen wiederholten Versschluss:

294 ἔπι κοίρανον εἶναι
300 Ἰήσονα κοίρανον εἶναι
302 Ἰήσονα κοίρανον εἶναι».

C'est juste le contraire. Si l'on peut dire que l'auteur des *Argonautiques* ne s'exprime dans le style épique qu'avec peine, ce serait entre autres parce qu'il n'offre des répétitions pareilles, si typiques, que rarement (tout de même citons v. 850 sq. ἐστί, 865—875 Αἰήταο, 1095 βάλοντο, 1097 βαλόντες, 1230—1934 ἱκέσθαι etc. etc.).

De même J. Humbert dans son édition des hymnes homériques (Les B. Lettres) en caractérisant l'hymne à Aphrodite (p. 146) dit: «... le style facile et nonchalant avec une predilection marquée pour les répétitions: il faut avouer que certaines d'entre elles nous choquent par leur obstination un peu puérile, par ex., aux v. 50—52 θνητός[18] est employé 3 fois!» Cependant l'hymne à Apollon Délien, comme nous l'avons vu, a une prédilection tout aussi marquée pour la répétition; toutefois ce n'est pas de la «nonchalance» — c'est bien plutôt une hantise, selon l'expression parfaitement juste de Marouzeau et de Cook[19].

Pour en finir, ajoutons que la chose se présente de façon pareille quand il s'agit de rimes et de terminaisons à valeur phonétique semblable. A. Shewan[20] constate (p. 200), à propos de vers de type Σ 607:

ἐν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος Ὠκεάνοιο

«such rhyming is apparently unintentional and was evidently not objectionable to ancient taste». Ici, il faut également distinguer. Prenons A 280 sq.:

εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι, θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ,
ἀλλ' ὅδε φέρτερός ἐστιν, ἐπεὶ πλεόνεσσιν ἀνάσσει

---

[17] R. Keydell, *Orphische Dichtung*, RE XVIII 2, col. 1337.

[18] En réalité: κατάθνητος (qui se trouve encore au vers 46). Cf. aussi l'édition Allen-Halliday, p. 349, à propos de ἔργα réitéré 5 fois (même six!).

[19] M. Humbert s'exprime à propos du vers Ap. 24 (p. 80): «Il doit être rejeté: sans parler d'une répétition maladroite (ἄλαδε ...ἄλα) etc.» Cela ne saurait être un argument contre l'authenticité; presque toutes ces répétitions peuvent être qualifiées de «maladroites» à notre goût.

[20] A. Shewan, *Alliteration and Assonance in Homer*, Class. Philology XX 1925, p. 193—209.

toutes les répétitions «à effet» et ne prenant en considération que les répétitions relativement proches, c'est-à-dire figurant à une huitaine de vers de distance au plus loin (où elles peuvent encore être facilement perçues par l'auditeur), nous constatons qu'un mot qui se répète revient dans l'*Iliade* en moyenne environ à chaque cinquième vers (la densité est naturellement inégale: la moyenne des singuliers chants est de 4 vers à 7), dans l'*Odyssée* environ à chaque sixième vers et même au dessus de cela (la moyenne est de 5 à 8).

Il est significatif que dans presque tous les autres poèmes épiques que nous possédons le nombre des répétitions va décroissant excepté deux hymnes homériques majeurs qui suivent encore Homère sous ce rapport et même le dépassent: ceux à Apollon Délien et à Aphrodite ont une répétition tous les quatre vers; l'intervalle dans l'hymne à Apollon Pythien est de quelques six ou sept vers; à Hermès — de plus de huit; à Déméter — de treize. Dans le *Bouclier* — d'autant ou un peu plus. Dans la *Batrachomyomachie* — de quatorze et demi. Dans les deux poèmes d'Hésiode l'intervalle est de huit à neuf[15]. Chez Quintus de Smyrne, qui s'efforce pourtant d'imiter le style d'Homère, les répétitions sont beaucoup plus rares: elles n'apparaissent que dans quelque vingt-cinquième ou trentième vers et elles ne forment pas d'accumulations comme chez Homère. Pour ce qui est d'Apollonios de Rhodes, les répétitions ne se trouvent pas plus souvent qu'à l'intervalle de plusieurs dizaines de vers, de sorte qu'elles ne sauraient plus caractériser son style. Quant à Callimaque, imitateur des hymnes homériques, il n'est peut-être pas sans intérêt de constater chez lui une inégalité frappante: les hymnes à Artémis, à Délos, à Zeus n'en ont que quelques-unes (Zeus tous les 15 vers, Délos tous les 30, Artémis tous les 33), celui, dorisant, à Déméter — pas une seule, tandis que l'hymne à Apollon, qui se rattache davantage par le style et le mouvement à l'hymne homérique, a la moyenne de quatre vers, c'est-à-dire qu'il atteint la fréquence de son modèle. Il y a lieu de se demander si Callimaque n'avait pas remarqué ce trait du style épique et s'il n'avait point voulu s'y conformer de pleine conscience?

Ajoutons que J. Marouzeau qui a étudié ce phénomène chez Virgile[16] constate une extreme fréquence de certaines terminaisons des vers: *litore*, *palmis*, *funem*, *puppis*, *tendit* etc. reviennent dans le chant III de l'*Énéide* tous les 24 vers. Il cite aussi beaucoup d'exemples pris dans d'autres chants, ainsi que dans les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, mais faute de calculs exacts on ne peut pas savoir si le total dépasse Apollonios et de combien. M. Marouzeau assure (p. 257): «Nulle part peut-être dans la littérature latine on ne trouverait à ce degré la répétition soit recherchée, soit subie par l'effet d'une prédisposition et comme d'une hantise» (notons qu'il prend en compte nombre de répétitions que je viens d'exclure de mes évaluations: celles qui sont expressives, emphatiques, formulaires, trop

---

[15] On relève dans les *Travaux* v. 775 et 778 une fois l'emploi d'un homonyme: εὔφρονα καρπὸν ἀμᾶσθαι (moissonner) et ὅτε ἴδρις σωρὸν ἀμᾶται (amasser).

[16] Marouzeau, *o.c.* (cf. note 1), p. 237—257.

alors à la δίκα)[2]. La vérité s'oppose enfin à ψεῦδος, susceptible de prendre à son tour des aspects particuliers: Le mensonge, au plan éthique et désignant toute sorte de fourberie, astuce, ruse. L'erreur, inconsciente, liée à ἀπάτα, εἴδολον et due à la faiblesse et l'ignorance de l'esprit humain. La fiction — dans le domaine artistique, poétique en premier lieu (μῦθος — ἀλάθεια)[3].

Considéré sous un autre angle, ce problème pose les questions suivantes: le devoir de dire la vérité se trouve parfois limité en raison de la teneur et du contenu de la vérité, du niveau intellectuel, moral et spirituel des hommes auxquels on révèle ladite vérité, étant donné qu'il y a des vérités qui peuvent nuire à l'homme, l'inciter à la discorde; il y en a d'autres que Pindare rejette comme inventions ultérieures et fausses.

Après ce bref aperçu, passons à un examen du texte lui-même. Analysons ce que nous appellerons la vérité sur les dieux et la vérité sur les hommes. La première, mythique ou religieuse, offre plusieurs variantes. C'est tout d'abord une personnification divine. *O.* 10, 3—6; ὦ Μοῖσ', ἀλλὰ σὺ καὶ θυγάτηρ 'Αλάθεια Διός... — «O Muse, et toi aussi, fille de Zeus, Vérité, levez la main et écartez de moi le reproche mensonger d'avoir lésé un ami». Ce vers atteste le respect profond du poète envers la vérité et en est un hommage manifeste. Pindare n'hésite pas à la faire remonter au roi des dieux. Rappelons ici qu'Anaxagore va lui ériger un autel et qu'elle constitue le sujet central du poème de Parménide.[4] La puissance de la souveraine Vérité est également soulignée dans le fr. 205: ἀρχὰ μεγάλας ἀρετᾶς, ὤνασσ' 'Αλάθεια, μὴ πταίσῃς ἐμὰν σύνθεσιν τραχεῖ ποτὶ ψεύδει. Pindare lui adresse une prière bien qu'elle ne soit pas une divinité reconnue[5]. Ces vers de toute beauté et d'une réelle profondeur nous font comprendre les exigences de vérité — dans les intentions et dans les paroles — que Pindare imposait au poète, et à lui-même en premier lieu. Cette prière adressée à Alatheia qui est l'origine de toutes les vertus révèle l'aversion du poète pour tout mensonge (ψεῦδος τραχύ), son souci de sincérité,

---

[2] Sur les affinités de Diké et Alétheia cf. M. Detienne, ***Les Maîtres de vérité dans la Grèce archaïque***, Paris 1967, p. 32 sqq.

[3] W. Nestle, *Vom Mythos zum Logos*[2], Stuttgart 1942; à propos de l'origine et de la structure du mythe, cf. J. P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs. Etude de psychologie historique*[2], Paris 1969, p. 19—47; W. Luther, *Wahrheit, Licht und Erkenntnis in der griechischen Philosophie bis Demokrit. Ein Beitrag zur Erforschung des Zusammenhangs von Sprache und philosophischen Denken*, Archiv für Begriffsgeschichte X 1966, p. 3—240; L. Müller, *Wort und Begriff* ΜΥΘΟΣ *im klassischen Griechisch*, Hamburg 1953; W. Otto, *Das Wort in der Antike*, Darmstadt 1962, p. 356 sqq.

[4] Ael. *V. h.* 8.19; les scholies indiquent l'influence d'*Il.* I 526 où la vérité est un attribut de la nature divine; cf. C. M. Bowra, *Pindar*, Oxford 1964, p. 31; L. Taran, *Parmenides. A Texte with Translation, Commentary and Critical Essays*, Princeton 1965; M. Detienne, ***La notion mythique*** *d'*ΑΛΗΘΕΙΑ, Revue des Etudes Grecques LXXII 1960, p. 27—35; dans les *Imagines* de Philostrate, — l'image de la descente d'Amphiaraos — Alétheia en personne, toute «vêtue de blanc se tient à la porte des songes». Chez Lucien, *Contre la Calomnie*, Alétheia personnifiée, pleure. Cf. L. R. Farnell, *The Works of Pindar*, II: *Critical Commentary*, London 1932, ad *O.* 11 (10), 4, p. 79.

[5] U. Wilamowitz, *Pindaros*, Berlin 1922, p. 219, n. 2.

τελεῖν, ἄκραντος, ἔτυμος, ἐτήτυμος)[16]. Il en est de même pour les dieux et pour les hommes dont les actions portent l'empreinte de la vérité. *P.* 9, 67 sqq. «Quand les dieux ont un désir, l'accomplissement en est prompt et les voies en sont courtes». Ailleurs, lorsque Pélops fait appel à Poséidon pour obtenir en mariage Hippodamie, «les paroles qu'il avait osé dire ne demeurèrent pas sans réalisation». — *O.* 1, 86: οὐδ' ἀκράντοις ἐφάψατο ἔπεσι. La vérité concrète, la réalité des paroles est attestée dans le serment que prête Lachésis invitée par Apollon, à propos des privilèges promis à l'île de Rhodes. *O.* 7, 68: Τελεύταθεν δὲ λόγων κορυφαί ἐν ἀλαθείᾳ πετοῖσαι. «La condition s'accomplit, les cîmes des discours tombèrent dans la vérité» (littéralement). A comparer l'expression contraire *O.* 12, 10: πίπτειν παρὰ γνώμαν (déconcerter les prévisions)[17]. Par contre, «le fourbe est impuissant à lancer une parole efficace quand il s'adresse à des gens de bien, et cependant flattant tout le monde, il ne cesse de tresser ses pièges funestes» — *P.* 2, 81 sq.: 'Αδύνατα δ' ἔπος ἐκβαλεῖν κραταιὸν ἐν ἀγαθοῖς δόλιον ἀστόν· ὅμως μὰν σαίνων ποτὶ πάντας ἄταν πάγχυ διαπλέκει[18].

Chez Pindare, «Alatheia» est apparentée à la Mémoire; les actions des hommes, leur vie oscillent entre l'Oubli, le Silence et la Mnémosyné[19]. L'Oubli revêt différents aspects, néfastes ou favorables. Parfois il semble être une force mystérieuse qui éloigne l'homme de la vertu et de la joie, et trouble son esprit au point qu'il perd la notion du juste. *O.* 7, 45: 'Επὶ μὰν βαίνει τι καὶ λάθας ἀτέκμαρτα νέφος, καὶ παρέλκει πραγμάτων ὀρθὰν ὁδὸν ἔξω φρενῶν. «Cependant parfois insensiblement s'avance le nuage de l'oubli et il dérobe à l'esprit la voie droite». Un autre aspect de l'Oubli fâcheux pour l'homme se manifeste lorsque personne sur la terre

---

[16] Boeckh ex Hesych. ἀγαθὰ σωτῆρας codd. ὅτι κυκλισμῷ πάντα ποιοῦσιν; Hesych. s.v. ἀλαθεῖς· οἱ μηδὲν ἐπιλανθανόμενοι ὡς Πίνδαρος... B. Snell, *Pindari carmina cum fragmentis*[3], Leipzig 1964, ad v. rattache au fr. 30.6 le fr. 331; cf. Peuch, *o.c.* p. 92, n. 2; Wilamowitz, *o.c.* p. 189—193. Pour les épithètes employées dans ce sens, cf. Aesch. *Prom.* 211; *Ag.* 1255; *Suppl.* 90 sqq.; 375.

[17] Cf. Puech, *o.c.* p. 98, n. 4. Cette expression («tomber dans la vérité») est empruntée au jeu de dés. Cf. *P.* 3, 80: λόγων συνέμεν κορυφάν que les scholies paraphrasent en τὰ κεφάλαια. Farnell, *o.c.* p. 56, ad v. 68: λογῶν κορυφαί — «the leading points of his statement»; Gildersleeve, *o.c.* p. 190, ad v. 68: «the chief points of the compact were fulfilled, came true»; ad v. 69: «coincident action with τελεύταθεν a more vivid expression for ἀλάθεις γενόμεναι»; Rumpel: τελευτάω, *perficio ... exitum habuerunt*; Boeckh: *vere accidentes.*

[18] Farnell, *o.c.* ad v. 82 ἀγὰν διαπλέκει (autrement Heyne et Wilamowitz: ἄταν) «he winds his tortuous way»; Burton, *o.c.* p. 129 sq., trouve que Pindare voyait dans le roi un ἀγαθὸς ἀνὴρ qui devait s'opposer aux machinations du δόλιος ἀστός. «The word ἄτα is esp. appropriate here, because of one of the effects of fawning (σαίων, like a fawning dog) flattery is to cause delusions to the person flattered, to give a false idea of himself and of people around him, to cloud his judgement and this state of delusion in which the false seems true is a fundamental meaning of ἄτη. However this may be, it should be noted that ἄταν διαπλέκειν, 'to weave delusion', is a phrase hard to parallel».

[19] Cf. Detienne, *Les maîtres de vérité* ... p. 22—27: remarques pénétrantes sur la Mémoire et l'Oubli, le Blâme et la Louange; E. Heitsch, *Die Nicht-philosophische* ΑΛΗΘΕΙΑ, Hermes XC 1, 1962, p. 24—34.

D'autre part exercer la justice c'est aussi apprécier à sa juste valeur le caractère de l'homme et ses actions qui, sans elle, seraient vite oubliées.

Le verbe λάθω prend parfois chez Pindare un sens péjoratif qui équivaut à: 'cacher, dérober, tromper' — par opposition à ἀ-λαθής, ἀ-λάθεια. *O.* 1, 64: Εἰ δὲ θεὸν ἀνήρ τις ἔλπεται λελαθέμεν ἔρδων, ἁμαρτάνει — «Si un homme espère cacher à la divinité un de ses actes — il se trompe». A propos de Pitané qui n'a pas réussi à cacher à son mari Aipytos ses amours avec Poséidon, Pindare dit *O.* 6, 36: Οὐδ' ἔλαθ' Αἴπυτον ἐν παντὶ χρόνῳ κλέπτοισα θεοῖο γόνον. Ailleurs, le poète se sert du même verbe (λάθω) pour rappeler à Arcésilas de Cyrène une des vérités essentielles de sa religion et de sa philosophie, que tout nous vient des dieux, que l'homme doit le testifier à tout moment de sa vie, qu'il lui est interdit de le taire, de l'oublier, *P.* 5, 23 τῶ σε μὴ λαθέτω, Κυράνα γλυκὺν ἀμφὶ κᾶπον Ἀφροδίτας ἀειδόμενον, παντὶ μὲν θεὸν αἴτιον ὑπερτιθέμεν — «N'oublie pas, tandis qu'on te chante à Cyrène, dans le jardin charmant d'Aphrodite, de rapporter à la divinité tout ce qui t'échoit».

En marge de nos réflexions sur l'«oubli», signalons que Pindare n'évoque nulle part l'association de l'«oubli» et du «pardon» (to forget and forgive), association si bien exprimée par Robert Browning dans sa célebre Stanza 1 de «La Saisiaz»: «Good to forgive; best to forget! Living, we fret; dying, we live».

Nous avons vu les rapports intimes qui lient le Temps à l'Oubli; néanmoins, chez Pindare, dans l'accouplement de ces deux notions on relève un aspect différent de celui auquel nous pensons de nos jours en évoquant le proverbe «le temps porte l'oubli». Chez notre poète le rôle du temps dans ce domaine exige encore un autre facteur, celui de la Providence, du Sort. Reprenons à ce propos les vers si éloquents de *O.* 2, 18 sqq.: «même le temps...ne saurait faire qu'elles (les actions justes et injustes) n'aient pas été accomplies. Mais un sort favorable peut les précipiter dans l'oubli». Chronos est donc impuissant s'il n'est pas πότμῳ σὺν εὐδαίμονι.

A l'autre pôle de Chronos et Latha on retrouve l'association Chronos et Mnémosyné[22] dont l'un des aspects fondamentaux est Chronos — Alatheia. La Vérité, essentielle et authentique, doit être attestée par le Temps qui la rend immortelle, qui la révèle et la conserve — à l'aide de Mnémosyné — pour la postérité et grâce auquel elle triomphe de tout ce qui n'était qu'apparence, illusion, erreur, fausses traditions. *O.* 1, 33 sq.: ἁμέραι δ' ἐπίλοιποι μάρτυρες σοφώτατοι — «Les jours qui viendront sont les témoins les plus véridiques» et *O.* 10, 53 sq.: ὁ τ' ἐξελέγχων μόνος ἀλάθειαν ἐτήτυμον Χρόνος — «le témoin unique de l'authentique vérité — le Temps». Pindare en confiant ses chants au Temps, espère qu'ils vont survivre à travers les âges, car en les créant il ne se souciait que de la vérité, sachant que le moindre mensonge les discréditerait à l'avenir[23]. Le rôle du temps accuse donc

[22] Vernant, *o.c.* p. 69 sqq.

[23] Bowra, *Pindar*, p. 32, suppose que cette pensée relève de la sagesse populaire d'un proverbe, vu qu'elle apparaît également chez Xen. *Hell.* III 3.2: «un témoignage qui s'est ajouté au sien, c'est celui du temps qui — dit-on — est le plus vrai» ἀληθέστατος... χρόνος; Gildersleeve,

fait qu'il connaît toute la vérité, que le mensonge lui est non seulement inconnu (*O.* 6, 67: ψευδέων ἄγνωτος), qu'il ne l'effleure jamais (ψευδέων θιγεῖν), mais que lui-même ne s'y attache pas (ψευδέων δ' οὐχ ἅπτεται), les expressions surenchérissant l'une sur l'autre. De plus, il ne peut ni décevoir ni être décu. Par rapport à l'être humain, la divinité peut parler clairement, lui faire comprendre sa volonté — *O.* 8, 46: ὡς ἦρα θεὸς σάφα εἴπας (ainsi dieu parla clairement) — ou bien, assez souvent, «Zeus ne laisse parvenir aux hommes aucun indice clair de l'avenir» *N.* 9, 42 sq.: Τὸ δ' ἐκ Διὸς ἀνθρώποις σαφὲς οὐχ ἕπεται τέκμαρ. De plus, un dieu est également apte à tendre un piège à l'homme et alors celui-ci «court à sa perte». C'est le cas de Zeus qui punit Ixion pour avoir tenté de violer Héra, en créant un ψεῦδος γλυκύ ressemblant à la reine des dieux (*P.* 2, 38 sqq.)[12].

De même qu'à Iamos, Apollon a également octroyé le don de prophétie véridique à son sanctuaire réservé aux initiés, qu'il appela Isménion et dont il fit le siège des prophètes véridiques. *P.* 11, 6: Ἰσμήνιον δ' ὀνύμαξεν, ἀλαθέα μαντίων θῶκον[13]. Un sens similaire est prêté par Pindare à l'epithète ἀτρεκής (précis dans les paroles, véridique) qui définit l'hellanodice, exécuteur des antiques prescriptions d'Héraclès (*O.* 3, 12). Ailleurs, c'est Olympie, «mère des jeux aux couronnes d'or» qui est appelée «reine de vérité». *O.* 8, 1—2: Μᾶτερ ὦ χρυσοστεφάνων ἀέθλων, Ὀλυμπία, δέσποιν' ἀλαθείας... C'était là que les devins interrogeaient la flamme des sacrifices demandant à Zeus «s'il veut favoriser les hommes dont le coeur brûle du désir d'obtenir une grande victoire». Les commentateurs ont avancé plusieurs thèses au sujet de l'épithète δέσποιν' ἀλαθείας. L'explication la plus convaincante me semble celle de W. Slater, pour qui les jeux olympiques constituaient une preuve «véridique» des aptitudes athlétiques des candidats[14].

Mais chez Pindare, l'épithète ἀλαθής n'est pas seulement réservé au temple d'Apollon, à Olympie, aux prophètes et à leur oracle; on la retrouve également appliquée aux Heures enfantées par Thémis[15]. (Fr. 30.6 dub.: τὰς χρυσάμπυκας ἀγλαοκάρπους τίκτειν ἀλαθέας Ὥρας.)

Cette même épithète attribuée aux oracles, aux paroles divines, aux louanges, revêt aussi un autre sens, celui notamment d'efficacité, de réalisation (κραίνειν,

---

[12] Sur le rôle de Zeus chez Pindare cf. H. G. Gerhardt, *Zeus in den Pindarischen Epinikien*, Frankfurt/M 1959, p. 11 sq.

[13] Il y est question du temple et de l'oracle d'Apollon situé à proximité de la rivière Isménos mentionné par Hérodote IX 134. Cf. Farnell, *o.c.* ad v., p. 226.

[14] Cf. W. Slater, *o.c.* ad v. δέσποινα; les scholiastes sont d'avis qu'il y est question d'un verdict juste (vrai) prononcé par le juge. Farnell (*o.c.* p. 60) maintient qu'il s'agit de véracité de l'oracle dudit sanctuaire, les lignes suivantes évoquant les devins Iamides. Pour ce qui est de la personnification d'Olympie, cf. Farnell, *o.c.* p. 59. Elle est représentée comme une divinité sur les monnaies de la fin du V^e^ s. en Élide et sur les vases grecs du IV^e^ s. Chez Athénée (534 D), elle couronne Alcybiade.

[15] Farnell, *o.c.* p. 390, écrit que Pindare suit Hésiode en faisant de Thémis la mère des Heures, mais il s'en écarte la disant la première femme de Zeus, et non pas Métis (Hes. *Theog.* 886—900). «Pindar may have disliked the savage story of the swalling».

ne se souvient plus de lui, ce n'est qu'alors qu'il est vraiment mort. Mais il arrive qu'un descendant de la famille peut, grâce à ses prouesses et à ses victoires, arracher ses ancêtres de l'oubli. (*N.* 6, 20). Par contre, il y a un Oubli que l'on désire, étant donné qu'il cache à la pensée des hommes les actions injustes que l'on souhaite précisément anéantir. «Le temps, père de toutes choses, est impuissant à les rendre nulles, car il ne saurait faire qu'elles n'aient pas été accomplies. Mais le sort favorable peut les précipiter dans l'oubli». — *O.* 2, 18: Χρόνος ὁ πάντων πατὴρ δύναιτο θέμεν ἔργων τέλος· λάθα δὲ πότμῳ σὺν εὐδαίμονι γένοιτ' ἄν. De même, la victoire remportée aux jeux apporte «un doux oubli des peines endurées, des labeurs qui ont été féconds» — *N.* 10, 24 ἔσχεν Θεαῖος εὐφόρων λάθαν πόνων. Ailleurs, Pindare revient à la même idée à propos d'Alcimédon, maintes fois victorieux: «Lorsqu'un homme est heureux, lorsque tout lui réussit, il ne pense pas à Hadès (la mort), il l'oublie» — *O.* 8, 72: Ἀΐδα τοι λάθεται ἄρμενα πράξαις ἀνήρ.

La mission du poète consiste entre autres à chanter la vraie gloire des hommes de mérite, d'en dire toute la vérité afin que leurs noms ne soient pas oubliés Parth. II 37: ἀνδρὸς δ' οὔτε γυναικὸς χρή με λαθεῖν ἀοιδὰν πρόσψορον — «S'il est un homme ou une femme aux rejetons desquels mon attention s'attache, je ne dois pas oublier le chant qui leur est dû». Et il souligne l'ascendant magique de la parole, car «si vous manquez d'éloquence» (ἄγλωσσος) «même si votre coeur est vaillant, l'oubli sera votre lot — dans un conflit funeste, tandis que le plus noble prix sera offert à l'astuce perfide»[20]. La parole a donc le pouvoir d'accomplir la justice, ce qui est particulièrement important pour tous ceux qui exercent un pouvoir sur les autres. Les liens intimes qui lient, à ce propos, la Dike et la Vérité, se trouvent évoqués dans la I^re^ *Pythique* où Pindare adresse à Hiéron, qui se trouve alors à l'apogée de sa gloire, des conseils discrets et pleins de sollicitude. «Dirige ton peuple avec le gouvernail de la justice, et forge ton langage sur l'enclume de la vérité»[21] — *P.* 1, 86: Νώμα δικαίῳ πηδαλίῳ στρατόν· ἀψευδεῖ δὲ .πρὸς ἄκμονι χάλκευε γλῶσσαν.

---

[20] Gundert, *o.c.* p. 102, note que «des Heldenhaften der sich mit Worten nicht wehren kann, im Streit keiner achtet, aber den verführenden Lügen eines gewandten Gegners der höchste Preis wirkt; und dass es denn also schon immer die gemeine Lüge gab, die durch listiges Schmeicheln und gelässige Verleumdung das Glanzvolle vergewaltigt, die Unsichtbare dagegen zu einer faulen Herrlichkeit erhebt (*N.* 8, 34)».

[21] Bowra, *Pindar*, p. 268, rappelle à ce propos Tac. *Dial.* 20.4; Cic. *De Or.* 3.30; Hor. *A.p.* 441; Gildersleeve, *o.c.* ad v., p. 251, compare les métaphores employées par Pindare qui ont trait à la langue: *P.* 11, 42, *N.* 7, 71, et trouve celle de *P.* 1, 86 une des plus osées. «The 'true anvil' refers in all likelihood to the shaping of the arrow or javelin on a part of the anvil designed for that purpose»; Farnell, *o.c.* p. 116, ne la trouve pas si bombastique (cf. Galen) et admire son originalité qu'il rapproche très justement à *O.* 6, 82: «il me semble qu'une lime sonore aiguise ma langue»; Woodbury, *o.c.* p. 33; Burton, *o.c.* p. 109, raproche cette métaphore au verbe παραθύσσει (v. 87) qui est lié à αἴθειν = susciter la flamme dans une forge; Puech, *o.c.* ad v., n. 2: «Pindare continue l'image de la forge et compare les fautes qui peuvent nous échapper aux étincelles qui jaillissent de tous les côtés pendant le travail du forgeron».

ser tomber vainement à terre (*O.* 9, 12: χαμαιπετέων), car les grandes paroles doivent «toucher en plein but, comme lancées d'un arc». *N.* 6, 26—28: Ἔλπομαι μέγα εἰπὼν σκοποῦ ἄντα τυχεῖν ὥτ' ἀπὸ τόξου ἰείς, εὔθυν' ἐπὶ τοῦτον, ἄγε, Μοῖσα, οὖρον ἐπέων εὐκλέα. Dans son éloge des hommes ou des villes, le poète doit dire l'authentique vérité (*O.* 10,54). Dans l'ode pour le jeune Sogénès d'Egine, Pindare déclare qu' il fuit la médisance, que son rôle et son plaisir est d'«apporter à un ami comme une onde bienfaisante, la louange véridique de la gloire» — *N.* 7, 61—63: ὕδατος ὥτε ῥοὰς φίλον ἐς ἄνδρ' ἄγων κλέος ἐτήτυμον αἰνέσω. De même il parlera d'un autre ami, le grand Théron d'Agrigente en termes empreints de dévouement et d'émotion, en dirigeant sa louange, telles «des flèches victorieuses que lance son esprit vers Agrigente. Pour proférer d'un coeur sincère le serment que cette ville, en cent ans, n'a pas enfanté d'homme au coeur plus généreux et à la main plus libérale pour ses amis» (*O.* 2, 92 sqq.). Il veut le défendre contre la jalousie de quelques insolents qui s'attaquent à sa juste gloire et aimeraient couvrir d'oubli les actions de ce héros (τὸ λαλαγῆσαι θέλον κρυφὸν τιθέμεν ἐσλῶν καλοῖς ἔργοις). Ces vers attestent, une fois de plus, que la louange est articulée à la vérité, qu'elle révèle les actions qui méritent d'être connues pour pouvoir triompher de l'oubli.

Le devoir de tout homme est de dire la vérité, d'être franc et sincère dans les rapports avec les autres. *P.* 4, 99: «Dis ta race sans te souiller d'odieux mensonges» — ἐχθίστοισι μὴ ψεύδεσιν καταμιάναις εἰπὲ γένναν. La vérité qui découle de la connaissance, de Sophia, est par suite une source de bonheur pour l'homme. «Celui des mortels qui connaît la voie de la vérité sait jouir du bonheur que les dieux lui envoient». — *P.* 3, 103 sq.: Εἰ δὲ νόῳ τις ἔχει θνατῶν ἀλαθείας ὁδόν, χρὴ πρὸς μακάρων τυγχάνοντ' εὖ πασχέμεν. L'image de ὁδός ou κέλευθος est bien connue. Chez Hésiode, par exemple elle se rapporte au comportement de l'homme [29]. Pindare se sert de cette image partout où il est question de direction, de mouvement : «les voies des dieux» (*P.* 9, 68), les traditions des ancêtres (*N.* 2, 7), «le chemin du silence» (fr. 18), le comportement (*O.* 7, 90), le chant (*O.* 1, 110; 9, 105; 6. 25), la gloire (*O.* 6, 73) [30]. Pindare réclame la sincérité et la franchise en actes et en paroles et blâme avec fougue et indignation «l'odieuse flagornerie (πάρφασις [31]), compagne des discours insidieux, ouvrière de ruses, peste malfaisante», car c'est elle qui d'une manière mensongère porte tort aux vraies valeurs humaines, et par contre glorifie les gens vils. «Elle fait violence à l'éclat du mérite, et elle cherche

---

[29] Hés. *Erg.* v. 216: ὁδὸς δ' ἑτέρηφι παρελθεῖν κρείσσων ἐς τὰ δίκαια; v. 288; λείη με ὁδός, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει. Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν ἀθάνατοι. Cf. Simonide fr. 579. 74 P; Héraclite fr. 71 D-K; cf. D. C. Young, *Three Odes of Pindar. A Literary Study of Pythian 11, Pythian 3 and Olympian 7*, Suppl. to Mnemosyne IX 1968, p. 56.

[30] Bowra, *Pindar*, p. 252.

[31] πάρφασις, ici puissance nuisible, maléfique, cheminement sinueux de la parole, mais ailleurs — sur le plan artistique elle s'accouple à Charis, à Sophia, à tout ce qui est ἀδυεπές, à l'illusion. Cf. M. Detienne, *Les maîtres de vérité* . . p. 67 sq.

de franchise, son devoir enfin d'enseigner la vérité qui lui vient des dieux. C'est le εὐθύγλωσσος ἀνήρ qui se fait valoir en tout pays (*P.* 2, 86 sq.)[6], c'est-à-dire sous n'importe quel régime politique. Le poète s'arroge le droit de dire toute sa pensée ouvertement. C'est là un fait qui n'est pas dépourvu d'importantes implications sociales et politiques[7].

Une autre personnification proche de la Vérité, et que le poète évoque à propos de la ville de Locres, est la Rectitude, 'Ατρέκεια, *O.* 10, 13: Νέμει γὰρ 'Ατρέκεια πόλιν Λοκρῶν Ζεφυρίων[8]. Mais ce sont avant tout les dieux qui connaissent et possèdent la vérité, qui sont omniscients. Ce fait-là est particulièrement manifeste dans *O.* 6 où Pindare évoque «le double trésor de prophétie» qu'Apollon a accordé à Iamos. D'abord, «il lui permit d'entendre sa voix qui ignore le mensonge» et «d'établir un oracle» (*O.* 6, 67)[9]. Dans *P.* 9, 33—37 Apollon demande à Cheiron la réponse à ses deux questions (l'origine de Cyrène et s'il lui est permis de «cueillir sur sa couche la fleur d'amour, douce comme le miel»). De toute évidence, le dieu a été poussée par μείλιχος ὀργά à proférer des paroles contraires aux faits[10]. Dans la louange d'Apollon énoncée par Cheiron nous lisons: «Mais toi qui ne saurait ni mentir ni errer, un aimable caprice t'a sans doute poussé à tenir ce propos insidieux. Tu me demandes, o Roi, l'origine de cette jeune fille? Toi qui sais le terme fatal de toutes choses et tous les chemins qu'elles prennent...» On ne saurait vraiment pas louer en termes plus magnifiques, empreints d'une solennité liturgique, l'omniscience du dieu qui rend les oracles à toute la Grèce et qui est donc tenu de dire la vérité[11]. Examinons maintenant *P.* 3, 28—30. Apollon apprend la trahison de Coronis «sans consulter d'autre confident que le plus droit de tous, son esprit omniscient (πάντα ἰσάντι νόῳ), «il ne s'attache au mensonge et ni dieu ni mortel ne le trompe, ni en actes ni en desseins». L'omniscience du dieu équivaut donc au

---

[6] Sur d'autres emplois de γλῶσσα chez Pindare cf. L. Woodbury, *The Tongue and the Whetstone. Pindar. Ol.6.82—83*, Transactions of the Amer. Philological Association LXXXVI 1955, p. 31—39.

[7] Bowra, *o.c.* p. 137; G. Méautis, *Pindare le Dorien*, Neuchâtel 1962, p. 136; A. Puech, *Pindare*, vol. II, Paris 1966, ad v., p. 46; C. M. Bowra, *Pindar. Pythian II*, Harv. Stud. of Class. Phil. XLVII 1937, p. 1—28; R. W. B. Burton, *Pindar's Pythian Odes. Essays in interpretation*, Oxford 1962, p. 131.

[8] I. Rumpel, *Lexicon Pindaricum*, Hildesheim 1961 (réed. Leipzig 1883), ad v. «'Ατρέκεια Veritas iudiciorum, dictorum et conventorum, s. fides et iustitia publice privatimque» (Dissen); W. J. Slater, *Lexicon to Pindar*, Berlin 1969, ad v. *Rectitude*.

[9] Farnell, *o.c.* p. 45 sq. se demande — en suivant les scholies — de quelle manière le dieu faisait entendre sa voix, le murmure de l'eau (Delphes)? le bruissement des feuilles (Dodone)? ou bien le chant des oiseaux? Cf. Puech, *o.c.* ad v., p. 84, n. 1.

[10] L. Illig, *Zur Form der Pindarischen Erzählung*, Berlin 1932, p. 38, et Burton, *o.c.* p. 40 sq., qui indique la parallèle de παρφάμεν dans *O.* 7, 65—66 où θεῶν ὅρκον μέγαν... παρφάμεν veut dire prononcer un serment contraire à la vérité (parjure).

[11] J. Duchemin, *Pindare, poète et prophète*, Paris 1955, p. 156 sqq.; B. L. Gildersleeve, *Pindar. The Olympian and Pythian Odes*, Amsterdam 1965 (réed. N. York 1890), ad v. 46: Ψεύδει θεγεῖν. Pour le datif, cf. *P.* 8, 22: ἀρεταῖς θιγοῖσα; ad v. 43: παρφάμεν — valeur du préfixe.

Mais la beauté, le charme enchanteur de la poésie qui attire les esprits ne sauraient suffire, le poète doit les allier à la Vérité, autrement il risquerait de laisser triompher l'erreur. Il connaît sa responsabilité, sachant que «la parole survit longtemps aux actes, si c'est au fond de notre âme que, par la faveur des Charites, notre langue puise son inspiration» — *N.* 4, 6—8: Ῥῆμα δ' ἐργμάτων χρονιώτερον βιοτεύει, ὅ τι κε σὺν χαρίτων τύχᾳ γλῶσσα φρενὸς ἐξέλοι βαθείας. Le poète est celui sur lequel en premier lieu repose le devoir de dire la vérité; étant donné son caractère de prophète et de celui dont les louanges demeurent pour l'avenir, il doit se laisser conduire par la Justice (Dika) et par la Sagesse (Sophia); il doit tenir compte du moment favorable (Kairós) pour énoncer la vérité, et avant tout, il doit se garder de toute exagération, procéder avec tact et décence. Ces considérations d'ailleurs — nous y reviendrons plus tard — caractérisent et limitent parfois les cadres de la Vérité. Pindare est bien conscient de la responsabilité que les dieux et la Muse lui font assumer et il nous assure: «Je ne teindrai pas de mensonge ma parole; car c'est à l'épreuve que les mortels se font connaître»[27].

Lorsque Pindare a trouvé «un thème abondant, les traits qu'il lance ne se trompent point». — *N.* 1, 18: Πολλῶν ἐπέβαν καιρὸν οὐ ψεύδει βαλών[28]. En parlant de ses obligations envers la Vérité, il emploie avec prédilection des métaphores empruntées soit à la palestre, soit aux concours athlétiques, soit à la guerre. *O.* 13, 93—95: 'Εμὲ δ' εὐθὺν ἀκόντων ἱέντα ῥόμβον παρὰ σκοπὸν οὐ χρὴ τὰ πολλὰ βέλεα καρτύνειν χεροῖν. — «mais tandis que je vibre mes javelots, lancés droit au but, il ne faut pas que mon bras robuste envoie par delà ces traits innombrables». Mais malgré ses meilleures intentions de dire la vérité le poète peut manquer son but, à cause de la force de son lancement ou de son zèle. Il a assez de javelots dans son carquois (*O.* 2, 91), mais qui tous visent à un but défini (*O.* 2, 98: ἔπεχε νῦν σκοπῷ τόξον) et il ne doit les jeter hors du champ (*P.* 1, 44: ἀγῶνος ἔξω) ni les lais-

---

[27] Rappelons à titre d'exemple Theognis I 713: «En vain vous sauriez donner au mensonge la couleur de la vérité».

[28] *Mendacio iaculari est mendacium dicere*: *metaphora petita a iaculis vel sagittis* (Dissen); schol. 27a: πολλῶν. ἐπέβην καὶ ἡψάμην ἐγκωμίων, οὐδαμοῦ τῷ καιρῷ πρὸς ψεῦδος χρησάμενος ἢ οὕτως· οἷον τοῦ καιροῦ τῇ ἀληθείᾳ τυχών. Farnell, *o.c.* p. 245, souligne que βαλών est lié avec Ψεῦδος (dat. instr.) et non pas avec καιρόν; Gildersleeve, *o.c.* p. 235, ad v. 93; Wilamowitz, *o.c.* p. 370, n. 1, commente le texte comme suit: «J'ai lancé mes javelots tout droit, mais ils sont tombés hors du champ que le vainqueur désirait atteindre», en d'autres mots, ils ont touché le but, la louange de Corinthe, mais non pas dans le sens que l'aurait voulu le candidat victorieux (la louange de lui-même et de sa famille); Farnell, par contre (ad v.) doute que l'expression παρὰ σκοπόν ait ce sens :«it can only mean simply *missing the mark* and not at the same time imply *hitting some other mark*, shooting at the pigeon and hitting the crow». A propos de εὐθὺν... ἱέντα ῥόμβον l'explication la plus simple est le conseil positif que Pindare se donne à lui-même: «Dorénavant je dois faire attention à lancer tout droit et avec force, au but même». Cf. M. Bernard, *Pindars Denken in Bildern. Vom Wesen der Metapher*, Stuttgart 1963, p. 84, n. 85; P. Angeli Bernardini, *Linguaggio e programma poetico in Pindaro*, Quaderni Urbinati di Cultura Classica IV 1967, p. 85 sq.

εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ὖν. Le poète s'y trouve personnellement intéressé et blessé étant d'origine béotienne[35].

La vérité que le poète est censé proférer à toute heure et en tout lieu rencontre cependant quelques limites. Celles-ci sont alors d'ordre religieux, moral, pédagogique, et sont dictées par la piété, la décence et le tact, ou encore d'ordre artistique et esthétique.

Or, Pindare est profondément convaincu qu'il convient à l'homme de ne dire des dieux que ce qui est beau (*O.* 1, 35). Par la suite, il ira jusqu'à contredire la tradition antique dès qu'il l'estime fausse. Il ne rabaissera pas les dieux au niveau des hommes, ne chantera pas les adultères des dieux, le flagrant délit d'Arès et d'Aphrodite. Il donnera une version nouvelle du mythe de Pélops[36]. Il va également modifier un peu la légende concernant Apollon et Coronis. Chez Hésiode, c'est le corbeau qui avertit le dieu de la trahison de son amante avec Ischys; Pindare, lui, ne veut accepter cette fable qu'il juge indigne de sa conception de la divinité, et il change consciemment le mythe: c'est désormais le νοῦς propre d'Apollon qui lui apprend la fâcheuse nouvelle (*P.* 3, 50 sqq.)[37].

Pour ce qui est des héros mythiques tels qu' Héraclès (le personnage favori de notre poète), Bellérophon, Néoptolème, Sisyphe ou Médée, il essaye de voiler, d'atténuer les cas où ceux-ci s'étaient rendus coupables de certains méfaits. Très significatif à ce sujet est l'exposé que le poète donne dans la V^e^ Néméenne, en faisant allusion au meurtre de Phocos, perpétré par Pélée et Télamon, meurtre qu'il condamne, mais préfère ne pas en parler plus explicitement. *N.* 5, 14—18: «J'ai scrupule de dire une chose grave; un acte qui fut peut-être plus téméraire que juste ... Je m'arrête: l'exacte vérité ne gagne pas toujours à montrer son visage et souvent le silence est le meilleur parti que l'homme puisse imaginer». — Αἰδέομαι μέγα εἰπεῖν ἐν δίκᾳ τε μὴ κεκινδυνευμένον, ... Στάσομαι· οὔ τοι ἅπασα κερδίων φαίνοισα πρόσωπον ἀλάθει' ἀτρεκές καὶ· τὸ σιγᾶν πολλάκις ἐστὶ σοφώτατον ἀνθρώπῳ νοῆσαι[38]. Et le poète, et son auditoire connaissaient le fait, il serait donc

---

[35] Cf. Bowra, *o.c.* p. 279; à propos de Corinne, cf. H. J. Rose, in Class. Rev. XLVIII 1934; Gildersleeve, *o.c.* ad v. ἀλάθεσιν λόγοις = ταῖς ἀληθείαις «in very truth»; Farnell, *o.c.* p. 48, ad v., qui rappelle qu'on retrouve ce proverbe chez Aristarche: ἐν Βοιωτίᾳ ὗς. «Pindar probably heard it in Athens; it expresses the contempt of the higher-bred Athenian (cf. Plut. *De usu carnium* I 6, p. 995 F). The passage shows Pindar's skill in weaving a colloqualism into his high stately style»; R. Goossens, *Pindare et Corinne*, Revue Belge de Philol. et d'Hist. XIV, 1, 1935, p. 85—89; W. J. Slater, *Futures in Pindar*, Class. Quart. XIX 1969, 1, N. S., p. 88.

[36] Méautis, *o.c.* p. 116; C. M. Bowra, *Sophoclean Tragedy*, Oxford 1947, p. 285.

[37] Schol. ad 53 a) Ψευδέων ... ὁ τοῦ Ἀπόλλωνος νοῦς.
b) ὅ ἐστιν οὐδέποτε ψευδῶν ἐφάπτεται λόγων.
Cf. Puech, *o.c.* ad v. 55, n. 2; Gildersleeve, *o.c.* p. 272 ad v. ψευδέων; J. Duchemin, *Pindare. Pythiques*, III, IX, IV, V, Paris 1967, p. 47, v. 30 ἔργοις — βουλαῖς préfigure l'antithèse sophistique ἔργον-λόγος; Cf. Burton, *o.c.* ad v. 28, p. 84 à propos de l'omniscience et infaillibilité du dieu de Delphes; Young, *o c.* p. 36 sq.

[38] ἀτρεκής *P.* 8, 7; *N.* 3, 41; *N.* 5, 17; *O.* 3, 12; «res etiam verissima» (Dissen); autrement Metzger: «ohne Scheu»; ad v. 14 Bury suppose que μὴ dénote ici une certaine incertitude — comme

chez Pindare une importance de premier ordre. Il emploie le terme χρόνος surtout par rapport à l'avenir (τὸ μέλλον, τὸ λοιπόν)[24], mais aussi par rapport au passé (τὰ πάλαι) et présent (νῦν). Le temps fait donc valoir la vérité en sauvant de l'oubli les hommes justes. Fr. 159: ἀνδρῶν δικαίων χρόνος σωτὴρ ἄριστος. Mais, ici aussi Chronos et Mnémosyné ne sauraient assurer la survivance à la vérité portant sur les mérites et les hauts-faits des gens de valeur, s'il n'y avait pas de poète capable d'enraciner leurs noms dans l'éternité. Car il est des moments où le temps, l'avenir proprement dit, semble au poète redoutable et perfide (δόλιος) à cause de son incertitude. *I*, 8, 13 sq.: Le mieux est de considérer toujours le présent quel qu'il soit, car «perfide est le temps qui plane sur nous et déroule le cours de notre vie». Le moment présent constitue toujours une épreuve, comporte un risque pour l'homme qui est là, sur l'étroite passerelle du temps, et qui se voit obligé d'affronter l'attaque de l'avenir... «The future is a dangerous challenger, but the past — a strong ally»[25]. Et c'est par rapport à ce passé immuable, mais en vue de l'avenir incertain et troublant, que le rôle du poète prend toute sa force et resplendit d'un éclat unique. Car «la mémoire d'un antique exploit sommeille et les mortels sont oublieux de tout ce que n'ont point entraîné dans leurs ondes les vers qui donnent la gloire, de tout ce que n'a pas fait fleurir l'art suprême des poètes». (I 16 sqq.). Le chant du poète est ainsi un miroir qui reflète la mémoire des prouesses, les paroles survivant aux actions qui, sans elles, seraient plongées dans le sommeil et l'oubli[26]. La même pensée est exprimée dans *O.* 11, 4—6: «Quand le succès récompense l'effort- il faut à l'athlète les hymnes doux comme le miel, prélude de la gloire lointaine, attestation vérédique des grands exploits» ... πιστόν ὅρκιον μεγάλαις ἀρεταῖς.

---

*o.c.* p. 217 sq. ad v. ἀλήθεια, orig. (candor) «needs the reinforcement of 'reality'. Τὸ ἐτήτυμον is τὸ ὄντως ὄν. Truth to impression is proved to be truth to reality. The broidered tales perish (*O.* 2, 29) but the true record prevails. Things will right themselves, nay, have righted themselves, and Time the Recorder is Time the Herald».

[24] *O.* 2, 62: «Ah! Surtout si celui qui la (sc. l'opulence parée de mérites) possède sait connaître l'avenir!»; *O.* 8, 28: «Puisse le temps, en sa course, veiller sans cesse à la (sc. Egine) maintenir!»; *O.* 10, 57: «Un retard venu de loin me faisait rougir de ma lourde dette»; *P.* 1, 57: «Ainsi puisse la divinité maintenir droit Hiéron dans les jours qui viennent et lui permettre de réaliser ses voeux!»; *P.* 10, 17—18: «Puisse le destin, dans les jours qui viennent, faire fleurir encore leur noble opulence». Cf. H. Fränkel, *Wege und Formen frühgriechischen Denkens, Die Zeitauffassunq in der frühgriechischen Literatur.* München 1955, p. 1—22; S. Accame, *La concezione del tempo nell'età omerica e arcaica,* Riv. di Fil. Class. N. S. XXXVII 1961, p. 359—394; J. R. Wilch, *Time and Event. An Exetical Study of the Use of ETH in the Old Testament in Comparison to Other Temporal Expressions in Clarification of the Concept of Time,* Leiden 1969; rappelons à ce propos le beau vers de l'auteur du *Paradise Lost,* II 221 «The never-ending flight of future days».

[25] B. A. van Groningen, *In the Grip of the Past,* Leiden 1953, p. 81; cf. également C. G. Starr, *Pindar and the Greek Historical Spirit,* Hermes XCV 1967, p. 393 sqq. L'idée du temps destructeur est bien connue jusqu'à nos jours: John Milton X 606: «The scythe of Time mows down» ou Francis Turner Palgrave: «Time's corrosive dewdrop», ou Sir Walter Scott «Time will rust the sharpest sword, Time will consume the strongest cord, That which moulders hemp and steel, Mortal arm and nerve must feel» (*Harold the Dauntless,* I 4).

[26] Starr, *o.c.* p. 398.

à étendre la renommée pourrie d'hommes sans valeur». — *N.* 8, 32 sqq.: 'Εχθρὰ δ' ἄρα πάρφασις ἦν καὶ πάλαι, αἰμύλων μύθων ὁμόφοιτος, δολοφραδής, κακοποιὸν ὄνειδος, ἃ τὸ μὲν λαμπρὸν βιᾶται, τῶν δ' ἀφάντων κῦδος ἀντείνει σαθρόν. Ce problème psychologique lui tient au coeur, au point que dans les vers suivants, il s'adresse à Zeus dans une invocation dont l'accent personnel ne saurait nous échapper. «Puissé-je n'avoir jamais de tels sentiments, ô Zeus, ô Père, mais rester toujours fidèle aux voies de la franchise». — *N.* 8, 35 sq.: Εἴη μή ποτέ μοι τοιοῦτον ἦθος, ... ἀλλὰ κελεύθοις ἁπλόαις ζωᾶς ἐφαπτοίμαν[32]. A tout propos Pindare montre sa désapprobation pour tout artifice, ruse, flatterie mensongère, astuce et tromperie[33] — ἀπάτα, δόλος, διαβολιᾶν ὑποφάτιες, ποικίλον βούλευμα, ποιητὸς, σκολιαὶ ὁδοί: εὐθεῖαι ὁδοί (*N.* 1, 25). Celui qui a un coeur (thymos) pur et simple et qui a reçu — comme Rhadamanthe — en partage le fruit irréprochable de la sagesse (φρενῶν ἔλαχε καρπὸν ἀμώμητον) «ne se laisse pas séduire aux flatteries, comme il arrive d'ordinaire par l'artifice des mortels qui les chuchotent à l'oreille» — *P.* 2, 75: οἷα ψιθύρων παλάμαις ἔπετ' αἰεὶ βροτῶ. Il évoque l'exemple néfaste d'Hippolyte qui «par d'adroits artifices, combina savamment une fable mensongère». — *N.* 5, 28 sq.: Κρηθεὶς 'Ιππολύτα δόλῳ πεδᾶσαι ἤθελε ξυνᾶνα Μαγνήτων σκοπὸν πείσαισ' ἀκοίταν ποικίλοις βουλεύμασιν. ψεύσταν δὲ ποιητὸν συνέπαξε λόγον[34]. Mais parmi les fragments, nous retrouvons des vers surprenants certes, où l'on croirait déceler une note de désarroi, de doute poignant au milieu desquels Pindare semble se débattre lorsqu'il lui arrive de confronter ses principes et son idéologie à la réalité qui l'entoure, fr. 213: «Est-ce par la justice, est-ce par les fourberies obliques que la race terrestre des hommes se hausse sur une tour plus haute? Mon esprit hésite à le dire directement». — Πότερον δίκᾳ τεῖχος ὕψιον ἢ σκολιαῖς ἀπάταις ἀναβαίνει ἐπιχθόνιον γένος ἀνδρῶν, δίχα μοι νόος ἀτρέκειαν εἰπεῖν. Egalement énigmatique semble le bref fragment 11 οὐ ψεῦδος ἐρίξω qui peut signifier «le mensonge ne luttera pas (ne va pas rivaliser)» ou bien «il ne va pas lutter contre le mensonge».

Nos ancêtres nous ont laissé également un héritage de traditions et des proverbes dont les uns sont «proches de l'exacte vérité» (ῥῆμ' ἀλαθείας) et auxquels la Muse nous invite à nous accommoder (*I.* 2, 9 sq.) et dont les autres, non moins enracinés dans la mémoire des hommes sont faux et le poète par conséquent se trouve obligé de les démentir. *O.* 6, 89: «Et puis, à savoir, si vraiment nous savons démentir ce vieil opprobre 'porc de Béotie'» — ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν λόγοις

---

[32] Gundert, *o.c.* p. 104: «Pindar in der eigenen Enttaüschung sucht das Ideal, das ihm Halt gibt in sich selbst, seinem Glauben und Wirken».

[33] ἀπάτα *P.* 2, 74; fr. 213; δόλος *P.* 2, 39; *P.* 3, 32; *P.* 11, 18; δολόω *P.* 1, 92; ἄδολος *O.* 7, 53; δολοφραδής *N.* 8, 33; δολίος *N.* 4, 57 (δολίαις τέχναισι χρησάμενος); *I.* 8, 14: διαβολιᾶν ὑποφάτιες *P.* 2, 76. Cf. Burton, *o.c.* p. 127 sq.

[34] Rumpel, *o.c.* ποιητός = *fictus*; συμπάγνυμι = *compingo, compono.* Cf. Bergk ad v. et les scholies ad. v., p. 95: ποικίλοις οὖν, φησί, λόγοις ἀπατήσασα τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα ἡ κρηθεῖς ἐπεβούλευσε τῷ Πηλεῖ· τὸ δὲ πλάσμα ψεύστης ἦν λόγος.

définir la fiction poétique, apparentée à φεῦδος, à ἀπάτη et à μῦθος, par conséquent opposée à la vérité et à la réalité. *N.* 7, 23: σοφία δὲ κλέπτει παράγοισα μύθοις[62]. Il y a donc lieu de constater l'étrange disparate qui existe — chez Pindare — dans l'emploi du terme σοφία par rapport au vrai et au faux, sur le plan philosophique--religieux et sur le plan poétique[63].

Varsovie

[62] Gladigow, *o.c.* p. 52 sq.

[63] Nous y retrouvons l'écho des vers fameux que les Muses ont adressés à Hésiode (*Theog.* 27—28).

ἴδμεν φεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα,
ἴδμεν δ', εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα γηρύσασθαι.

les plus véridiques». — *O.* 1, 30—33: Χάρις δ', ἅπερ ἅπαντα τεύχει τὰ μείλιχα θνατοῖς, ἐπιφέροισα τιμὰν καὶ ἄπιστον ἐμήσατο πιστὸν ἔμμεναι τὸ πολλάκις.

De même que «charis» — le don de beauté accordé au poète par les Muses et les Charites — possède la force magique de faire paraître vrai ce qui est faux[57], et beau ce qui est laid, Homère est responsable — selon Pindare — de certaines déformations de la vérité[58]. Il a fait d'Ulysse un personnage noble et digne d'admiration, mais il a couvert de blâme et de honte l'héroique Ajax en inventant son suicide (*N.* 7, 20—25). «Moi cependant j'imagine que la renommée d'Ulysse a dépassé ses épreuves, grâce au charme d'Homère. Car les fictions et la poésie au vol sublime lui ont donné je ne sais quel prestige. L'art nous dupe en nous séduisant par des fables». — ἐπεὶ ψεύδεσι οἱ ποτανᾷ (τε) μαχανᾷ σεμνὸν ἔπεστί τι· σοφία δὲ κλέπτει παράγοισα μύθοις (*N.* 7, 22 sq.). Le poète accuse «la foule au coeur aveugle» qui «si elle était capable de percevoir la vérité, non, dans la colère qu'il ressentit pour n'avoir pas obtenu les armes, le puissant Ajax n'aurait pas planté dans sa poitrine la lame de son glaive». — *N.* 7, 24 sq.: Εἰ γὰρ ἦν ἢ τὰν ἀλάθειαν ἰδέμεν... Pindare ne peut nier que toute poésie a sa part de fiction, de mensonge — qui ne manque pas de noblesse et de grandeur —, mais c'est l'intuition de l'auditeur qui devrait lui faire percevoir la vérité au lieu de le leurrer par de belles mais trompeuses apparences.

Pour finir, signalons les différentes acceptions et valeurs que Pindare prête au terme σοφία, et qui dépendent du contexte psychologique, philosophique, moral ou artistique. Tout d'abord notre poète emploie ce terme 1. dans le sens d'un critère de véracité de toute ἀρετά[59]. Ensuite 2. Σοφία — symbole de vérité — se trouve opposée au faux μῦθος[60], dont la puissance magique est due — selon Pindare — à Charis, essence de beauté et de grâce. *O.* 7, 53: «L'art qu'engendre la science sait grandir, toujours plus beau, sans recourir à la fraude» — Δαέντι δὲ καὶ σοφία μείζων ἄδολος τελέθει. 3. Σοφία est également employée dans le sens d'une connaissance intuitive, innée, φυᾷ, par opposition à τέχνη qu'il faut apprendre (*N.* 1, 25)[61]. 4. Le même terme — chose surprenante — est utilisé pour

---

[57] Gundert, *o.c.* p. 50 sqq. et ses remarques sur les rapports entre Charis et Vérité; rappelons à ce sujet *Don Juan* de Byron (XIV 101) «tis strange, but true; for truth is always strange. — Stranger than fiction».

[58] Sur le jugement de Pindare sur Homère: Farnell, *o.c.* ad v., p. 291; Méautis, *o.c.* p. 52; Wilamowitz, *o.c.* p. 162; G. F. Gianotti, *La Nemea Settima di Pindaro*, Riv. di Fil. XCIV 1966, fasc. 4, p. 392 sqq.; D. E. Gerber, *Pindar, N. VII, 31*, Amer. Journ. Philol. LXXXIV, 2, 1963, p. 182—188; Luther, *o. c.* p. 47; Bowra, *Sophoclean Tragedy*... p. 17.

[59] Gladigow, *o.c.* p. 45 sq.: «in der σοφία des Pindar wird die ἀρετά erst ἀλαθής, wahr und wirklich». Cf. *P.* 3, 83, fr. 43, 2, *O.* 10, 53.

[60] W. F. Otto, *Das Wort in der Antike*, Darmstadt 1962, chap.: „Der Mythos und das Wort"; Detienne, *La notion mythique*... p. 27—35.

[61] Ici par «sophia» le poète définit l'art de l'artisanat qu'Athéna accorda aux hommes. Cf. Bowra, *Pindar*, p. 339; Gildersleeve, *o.c.* p. 189, ad v.; P. Von der Mühll, *Weitere Pindarische Notizen*, Mus. Helv. XX 1963, fasc. 4, p. 200; H. Bischoff, *Gnomen Pindars*, Würzburg 1938, p. 13.

toute critique par ces paroles: οὐ φεύσομ' ἀμψὶ Κορίνθῳ (*O.* 13, 52) qu'il amplifie en soulignant sa mission publique dont, bien que simple particulier, il a été chargé: ἐγὼ δὲ ἴδιος ἐν κοινῷ σταλείς[43].

Ch. G. Starr donne deux raisons du traitement spécifique des mythes par Pindare, traitement qui, au premier abord, est susceptible de troubler l'image de ce défenseur intrépide de la vérité. Ce seraient: 1. «a civilised dissatisfaction of a primitive tale», 2. «the poet must seek the truth»; j'ajouterais encore une troisième raison: ce serait la profonde piété de Pindare, qui va au-delà des questions de délicatesse et de tact[44].

Seul ce qui est noble et beau mérite d'être chanté. Pindare souligne à tout propos sa répulsion pour la calomnie qui nuit à la réputation des êtres divins et mortels. Rappelons à ce sujet *P.* 2, 52 sqq. où le poète évoque le sort misérable d'Archiloque dû à sa haine farouche. «Mais, pour moi, je dois fuir la médisance à la dent insatiable». Il est bien au-dessus des poètes mesquins qui «aiment découvrir les faiblesses des grands êtres». Il ne chantera que «les efforts des héros, la force de leurs bras, et ce qu'ils ont fait à la guerre»[45]. L'ambition du poète consiste donc, d'une part, «à faire briller quelques parties d'un vaste sujet» — car «c'est ce qui plait aux connaisseurs» — mais d'autre part, «il faut, en toutes choses, l' à-propos, avant tout»[46]. *P.* 9, 77: ὁ δὲ καιρὸς ὁμοίως παντὸς ἔχει κορυφάν.

Mais, outre celles qui risquent d'attirer le blâme sur les dieux et les héros mythiques, il existe encore d'autres raisons qui déconseillent de révéler toujours et partout, toute la vérité. Examinons-les en rappelant le fr. 42: «Il ne faut pas étaler aux yeux des étrangers les peines qui nous arrivent... je te le dis: la part qui nous échoit de biens et de joies, voilà ce qu'il faut montrer ouvertement à tous; quand les dieux envoient aux hommes quelques infortune intolérable,il convient de la cacher dans l'ombre». — ἀλλοτρίοισιν μὴ προφαίνειν, τίς φέρεται μόχθος ἄμμιν· τοῦτό γέ τοι ἐρέω· καλῶν μὲν ὧν μοῖράν τε τερπνῶν ἐς μέσον χρὴ παντὶ λαῷ δεικνύναι· εἰ δέ τις ἀνθρώποισι θεόσδοτος ἀτλάτα κακότας προστύχῃ, ταύταν σκότει κρύπτειν ἔοικεν. Le poète est d'avis que c'est une affaire personnelle, intime entre l'homme et la divinité, et qu'il serait peu sage de dévoiler ses propres malheurs devant les étrangers. Les intéressés ne les connaissant que trop bien, ce serait, une

---

[43] Le scholiaste ad v. ἐγὼ ἴδιος: je suis un de vous, je ne vais donc pas raconter des opprobres mensongers sur Corinthe; Gildersleeve, *o.c.* p. 233: métaphore nautique comme *P.* 2, 62; 4, 3; *N.* 6, 32. «In the fleet of the common joy Pindar is an ἰδιόστολος ναῦς, one that is independent of the rest. He sails his own course of poetry. His mission is to celebrate the victor's family but he is to learn to know Corinth, he is to praise Corinth, he is to forget for a while the ἴδιον in κοινόν». Cf. Rumpel, ad v. στέλλω.

[44] Starr, *o.c.* p. 399; E. Thummer, *Die Religiosität Pindars*, Innsbruck 1957, passim.

[45] Méautis, *o.c.* p. 291 sq.

[46] Burton, *o.c.* p. 45, à propos de καιρός (*O.* 13, 47 sqq.); M. Untersteiner, *La formazione poetica di Pindaro*, Messina 1951; autrement K. Svoboda, *Les idées de Pindare sur la poésie*, Aegyptus XXXII 1952; sur le rôle de καιρός dans le programme poétique de Pindare, cf. Angeli Bernardini, *o.c.* 91 sqq.

fois de plus, faire preuve de manque de délicatesse. Et Pindare revient à ce qui était dit, que les bonnes nouvelles doivent être offertes παντὶ λαῷ, à toute la population, pour qu' elle puisse en jouir, tandis que, lorsque les dieux font abattre sur les hommes maux et souffrances, il vaut mieux éviter d'en parler à haute voix[47].

En dispensant la vérité aux autres, il faut également prendre en considération le caractère, la nature, le niveau moral et intellectuel du destinataire. Dans *P.* 9, 77 Pindare souligne le fait qu'il souhaite faire valoir la beauté de ses chants et de leurs sujets, soigneusement choisis, devant les connaisseurs (σοφοί); dans *P.* 3, 83 sq. — sur le plan psychologique ou ethique si on le veut — il tient à adresser ses vérités aux σοφοί et non pas aux νήπιοι puisque — étant donné que «les Immortels distribuent aux hommes pour un bien, deux maux — les insensés ne sont pas capables de les supporter comme il convient; les gens de bien savent le faire, ils ne montrent des choses que le bon côté». — Τὰ μὲν ὦν οὐ δύνανται νήπιοι κόσμῳ φέρειν, ἀλλ' ἀγαθοί, τὰ καλὰ τρέψαντες ἔξω. Seul, l'agathos est susceptible de supporter la vérité — si dure qu'elle soit — c'est-à-dire de comprendre λόγων κορυφάν (v. 80), le même qui νόῳ... ἔχει ... ἀλαθείας ὁδόν sait également «jouir du bonheur que les dieux lui envoient» (*P.* 3, 103 sq.)[48]. Burton définit fort justement ce que Pindare comprenait par οἱ ἀγαθοί: «He expected from them a combination of intelligence and selfcontrol to which Greek thought gives the name of σωφροσύνη»[49].

Une troisième raison de taire la vérité se présente lorsque le poète craint par ses paroles d'inciter les gens à des malentendus ou à des querelles; une telle vérité risquerait de troubler l'harmonie entre les hommes, de froisser et de blesser leurs sentiments; une telle vérité deviendrait en effet un ἀχρεῖος λόγος «Garde-toi faire sonner devant tous d'inutiles paroles; il y a des cas où le chemin du silence est le plus sûr, tandis que le discours altier est l'aiguillon du combat». — Μὴ πρὸς ἅπαντας ἀναρρῆξαι τὸν ἀχρεῖον λόγον ἔσθ' ἅτε πιστόταται σιγᾶς ὁδοί· κέντρον δὲ μάχας ὁ κρατιστεύων λόγος. La vérité devient donc parfois dangereuse et il est préférable de la taire. Rappelons à cet égard le vers suggestif de Simonide (fr. 528, 77): «Il existe aussi le don sûr du silence». Cette harmonie doit sauvegarder dans les rapports humains le plus précieux des dons, la Ἡσυχία, Tranquillité, fille de Dika (*P.* 8, 7): «Car tu sais toujours, avec le plus juste à propos entretenir un commerce mutuel de rapports pacifiques». — Τὺ γὰρ τὸ μαλθακὸν ἔρξαι τε καὶ παθεῖν ὁμῶς ἐπίστασαι καιρῷ σὺν ἀτρεκεῖ.

Pour ce qui est des modifications que subit chez Pindare la vérité sur le plan artistique et littéraire proprement dit, il nous faut revenir au terme ψεῦδος et ἀπάτα,

[47] Bowra, *Pindar*, p. 359, qui rappelle l'opinion que le fr. 42 aurait évoqué un recueil de préceptes, telles Χίρωνος ὑποθῆκαι que Pindare mentionne explicitement dans *P.* 6, 19, dans ses conseils à Thrasybule; Boeckh est d'avis que ces paroles remontent à un discours adressé par Amphiaraus à son fils Amphiloche.

[48] Burton, *o.c.* p. 87, sur le contraste des ἀγαθοί et νήπιοι «the adults who are ... selfdisciplined enough to conceal their scars and to show the best of best side to the public eye».

[49] Burton, ibidem; E. Gentili, *Aspetti del rapporto poeta, commitente. uditorio nella lirica corale greca*, Il Verri 1965, n. 19, p. 80-97.

puéril de le cacher, mais à quoi bon le raconter d'une manière détaillée! C'est une question de tact plutôt que de conscience[39]. Comme il ne siérait pas d'appeler un dieu γαστρίμαργος (*O.* 1, 52). Bowra démontre la différence essentielle entre l'attitude de Pindare envers ce mythe — relatant un fait de la vie des héros — et celui de Déméter et Pélops où la dignité, l'honneur de la grande déesse entre en jeu: «He does not deny the story, and, instead of saying ἀφίσταμαι to show his horror, he says στάσομαι to show that this kind of things does not amaze or appal him and he accepts it in them, as he would never accept in a god»[40]. A propos du vol des boeufs de Géryon par Héraclès, Pindare semble «justifier l'extrême violence» tout en reconnaissant le bon droit de Géryon[41]. Dans d'autres cas, il donnera deux variantes du même mythe et traitera différemment le même personnage. P.ex dans *O.* 13, 91 sq., écrite pour Xénophon le Corinthien, en racontant la légende de Bellérophon, il s'abstient de blâmer le héros de cette ville; après avoir donc relaté les prouesses de celui-ci, il finit d'une manière abrupte: «je veux taire son trépas», mais en revanche dans *I.* 7, 44—48 il n'hésite plus à dénoncer l'impiété de Bellérophon et à rappeler le juste châtiment auquel il a succombé. Un autre exemple nous montre comment il parle de Néoptolème: dans Pae. VI, le poète raconte largement la mort de Priam tué par Néoptolème tandis que dans *N.* 7, 48—50 il rectifie son point de vue — en réponse aux attaques des Eginètes — et adoucit sensiblement la critique de ce héros.

Revenons à *O.* 13 composée pour Xénophon de Corinthe, vainqueur au stade et au pentathle; nous y trouvons la louange des victoires du destinataire de l'ode, de sa famille et de Corinthe. Pindare y rappelle «l'intelligence et les vertus guerrières de ses antiques héros ... le génie subtil quasi divin de Sisyphe et de Médée[42]... qui sauva le navire Argô avec son équipage». Or, ces deux mythes révèlent l'effronterie envers les dieux et la violence — traits propres, certes, au tempérament héroïque, mais ailleurs blâmés par Pindare. Ici, par délicatesse, — le poète y célebre un Corinthien — Pindare s'abstient de faire ressortir les traits négatifs de ces personnages et il se limite à faire valoir leurs qualités ou leurs actions positives. Et il défie

---

si Pindare ait hésité à trouver le fait juste ou injuste. Mais cela est inadmissible, Pindare n'ayant pu douter de l'immoralité du meutre. Μή semble avoir la valeur d'une simple négation suivie d'un participe qui rend la phrase plutôt abstraite, comme τὸ μὴ καλόν; Farnell, *o.c.* ad v., p. 276.

[39] Bowra, *Pindar*, p. 68; R. Schutz, ΑΙΔΩΣ, Rostock 1910, p. 38—43.

[40] Bowra, *Pindar*, p. 69; M. Treu donne à ce propos des remarques très pénétrantes dans Gymnasium LXXIV, 1967, Heft 2, p. 150 sq.

[41] M. Gigante, ΝΟΜΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ, chap. *Eracle in Pindaro*, Napoli 1956, p. 56 sqq.; l'abondante litérature sur le fr. 169 fut signalée dans mon article sur la bibliographie critique de Pindare *Twórczość Pindara w świetle badań ostatniego 50-lecia*, Meander XXV 1970, p. 384 sq. Cf. également l'article ultérieur à la bibliographie susmentionnée de M. Plezia, *Pindar i prawo*, Meander XXV 1970, p. 198—210.

[42] Les scholies citent Eumélos d'après lequel certaines traditions liaient Médée à Corinthe et présentaient son histoire et celle de ses enfants d'une manière toute différente du mythe dramatisé par Euripide. Cf. L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States*, Oxford 1896—1909, p. 200—204, et idem, *Pindar. Critical Commentary...*, ad v., p. 95.

rolę nawracania Knemona? Wydaje się, że miał ku temu ważkie powody. Chciał po prostu przedstawić dwóch dyskutantów jako partnerów równych i stanowiskiem, i wiekiem. Dzięki tej innowacji dyskusja mogła przebiegać swobodniej niż z ludźmi od Knemona znacznie młodszymi.

Prawda, że między Knemonem a Kallippidesem istniała zasadnicza różnica: Knemon był chłopem biednym, z trudem wydobywającym ze swego kawałka ziemi środki na skromne zaledwie utrzymanie, a Kallippides był rolnikiem zamożnym, posiadającym także większą gotówkę. Był on πλούσιός γ' ἀνὴρ καὶ δικαίως ὢν γεωργὸς ἄμαχος (w. 774 n.). Ale Elian celowo o tej różnicy nie wspomina. Przedstawia Kallippidesa jako rówiennika Knemona, jako jego sąsiada pracującego równie na roli, ale przystępnego dla wszystkich i szukającego z wszystkimi sąsiadami przyjaznych kontaktów. Niepokoi go wrogość Knemona okazywana wszystkim bez różnicy sąsiadom, chciałby zmienić jego charakter i dlatego pisze do niego list następującej treści: „Życie na wsi między innymi przyjemnościami ma i to do siebie, że korzystnie wpływa na usposobienie. Albowiem spokój i odpoczynek po pracy na roli nastrajają do szlachetnej łagodności. Nie rozumiem tedy, że ty jesteś tak gwałtownym i tak niedobrym współmieszkańcem dla sąsiadów. Obrzucasz nas grudami ziemi i dzikimi gruszkami i krzyczysz przeraźliwie, gdy zobaczysz człowieka, jakbyś ścigał wilka, i jesteś nieznośny oraz, jak to się mówi, przykrym sąsiadem. Gdybym nie odziedziczył swego kawałka ziemi po ojcu, chętnie bym się go pozbył, byleby zejść z drogi strasznemu sąsiadowi. Lecz wyzbądź się, kochany Knemonie, ciemnego rysu charakteru i nie pozwalaj się ponosić wściekłości, byś przypadkiem sam niepostrzeżenie nie oszalał. Przyjmij te życzliwe uwagi od człowieka ci życzliwego, pragnącego wyleczyć cię z wady charakteru".

Charakterystykę Knemona przejął Elian, jak widać z relacji Pyrrhiasa z komedii Menandrowej, który, posłany przez Sostratosa do Knemona dla nawiązania z nim kontaktu w sprawie jego córki, wrócił niebawem mocno przerażony, krzycząc na cały głos, aby wszyscy schodzili mu z drogi, bo szalony Knemon ściga go rzucając za nim grudami ziemi i kamieniami. Kiedy tylko Pyrrhias wstąpił na pole Knemona, ten od razu zaczął na niego, jak w dalszym ciągu wywodzi Pyrrhias, strasznie krzyczeć i gonił go potem daleko obrzucając go grudami i kamieniami, a gdy mu tych zabrakło, nawet dzikimi gruszkami. W Elianowej relacji Kallippides wyraźnie nawiązuje do tych słów Pyrrhiasa, przenosząc jednak postąpienie Knemona wobec Pyrrhiasa na wszystkich sąsiadów. Gdy Pyrrhias mówi tylko o sobie βάλλομαι βώλοις, λίθοις (w. 83) albo τὸ δὲ πέρας — φεύγοντα γὰρ / δεδίωχ' ἴσως με στάδια πέντε καὶ δέκα,/ ... σφενδονῶν βώλοις, λίθοις / ταῖς τ' ἀχράσιν ὡς οὐκ εἶχεν οὐδὲν ἄλλ' ἔτι (w. 118 nn.), to Kallippides w liście Eliana wytyka Knemonowi, że wszystkich obrzuca grudami i dzikimi gruszkami: βάλλεις οὖν ἡμᾶς ταῖς βώλοις καὶ ταῖς ἀχράσιν.

Pyrrhiasa ścigał Knemon przeraźliwie krzycząc (ὀξύτατον ἀναβοῶν, w. 116), Kallippides zaś wypomina Knemonowi, że wrzeszczy głośno, gdy tylko jakiegoś człowieka zobaczy i ściga go jak wilka (μέγα κέκραγας ἰδὼν ἄνθρωπον ὡς διώκων

wodzi się także z komedii Menandra. Tam bowiem Knemon bezpośrednio po wzmiance o szczęśliwym Perseuszu głosi, że dawniej zwykł był pracować na kawałku ziemi przy drodze, ale aktualnie już go nie uprawia, lecz oddalił się od drogi z powodu przechodniów. Oto jego słowa (w. 162 nn.):

παρ᾽ αὐτὴν τὴν ὁδὸν γάρ, νὴ Δία,
εἴωθα διατρίβειν, ὃς οὐδ᾽ ἐργάζομαι
τουτὶ τὸ μέρος τοῦ χωρίου, πέφευγα δὲ
διὰ τοὺς παριόντας.

Leksykalne podobieństwa jak τοῦ χωρίου τὸ παρὰ τὴν ὁδόν i τουτὶ τὸ μέρος τοῦ χωρίου, które jest także położone παρ᾽ αὐτὴν τὴν ὁδόν, rzucają się nam od razu w oczy i świadczą o bliskiej zależności Eliana od komedii Menandra.

Mimo zdecydowanej odpowiedzi Knemona Kallippides nie rezygnuje z dalszej próby nawrócenia Knemona na normalnego człowieka, który by ułożył jakoś swe stosunki z sąsiadami. Pisze więc do niego nowy list następującej treści: „Ty więc nie różnisz się wcale od ludzi nieszczęśliwych, mając tak gwałtowne i niesamowite usposobienie. A jednak powinieneś, nawet wbrew swej woli, okazać się dla nas przystępnym, szanować sąsiadów i czcić bogów opiekujących się miedzami, którzy są nam wspólni. Składam nieraz ofiary Panowi i zapraszam na te święte obrzędy najbliższych mi Filazyjczyków. Chciałbym, żebyś i ty razem z nimi przybył, a wtedy popiwszy trochę i wziąwszy udział w uroczystej ofierze stałbyś się może nieco łagodniejszy. Dionizos lubi bowiem łagodzić i poskramiać gniew i rozpogadzać czoło. On będzie także dla ciebie bogiem i lekarzem i wyzwoli cię z niepohamowanej złości i winem przygasi tlące w sercu zarzewie gniewu. A posłuchawszy może także gry flecistki, Knemonie, nabrawszy ochoty do śpiewu i zanuciwszy jakąś melodyjkę znajdziesz także odrobinę spokoju w swej duszy. Wcale nie byłoby źle popić sobie i pohulać! A jeślibyś przypadkiem, podochocony, natknął się na dziewczynę rozglądającą się za swoją służącą lub szukającą zawieruszonej gdzieś niańki, to może też zdecydowałbyś się na jakąś gorącą i młodzieńczą przygodę. Nie byłoby wcale zdrożnym uczynić coś takiego, nawet przy okazji ofiar składanych Panowi, bo i on jest bardzo kochliwy i skłonny do polowania na dziewczęta. Rozpogódź więc czoło, a ponurość niech ustąpi miejsca pogodzie ducha. Takie są rady przyjaciela chcącego cię sprowadzić na dobrą drogę".

Jeśli w dwóch pierwszych listach Eliana obserwowaliśmy zupełnie wyraźną zależność od Menandrowego *Dyskolosa*, to w liście trzecim pobrzmiewa zaledwie dalekie echo Menandrowej komedii, nawiązujące do ofiar składanych Panowi. W drugim liście do Knemona powołuje się Kallippides na ofiary składane Panowi, dające mu okazję do spraszania gości na te uroczystości. W komedii Menandra sprawa przedstawia się nieco inaczej. Tam inicjatorem ofiar nie jest Kallippides, lecz jego żona i matka Sostratosa. O niej właśnie mówi w komedii Menandra Sostratos (w. 261 nn.), że czyni ona to codziennie, krząta się koło ofiar i zaprasza na nie całą okolicę: ποεῖ δὲ τοῦθ᾽ ὁσημέραι, / περιέρχεται θύουσα τὸν δῆμον κύκλωι /

So fügen wir nur noch hinzu, dass eine Fortsetzung dieses Themas die Untersuchung der Frage bilden könnte, inwieweit Petronius in der hier dargestellten Szeneriebetrachtung im literarischen Werk originell ist. Dazu müsste aber das künstlerische Funktionieren der Szeneriebeschreibungen in der antiken griechisch--römischen Literatur zuerst gründlich untersucht und synthetisch erfasst werden. Die grössten Möglichkeiten werden hier voraussichtlich die epischen Formen haben. Dann auch die Elegischen und die lyrischen Gedichte. Unsere Skizze über dieses Thema bei Petronius will nichts mehr, als nur ein Einzelbeitrag zu jener synthetischen Bearbeitung sein.

Kraków

Eos LX 1972

# DIALOG KALLIPPIDESA Z KNEMONEM

Napisał

WIKTOR STEFFEN

Dwa rękopisy, Ambrosianus B 4 z X w. i Matritensis 4693 z XV w. — ten ostatni sporządzony przez Konstantyna Laskarysa — zachowały 20 listów Eliana, pochodzących widocznie z jakiegoś większego zbioru. Bo nagłówek nad listami w obu rękopisach brzmi Ἐκ τῶν Αἰλιανοῦ ἀγροικῶν ἐπιστολῶν, co można chyba tłumaczyć jako *Wybór listów wieśniaczych Eliana*. Nie będziemy roztrząsać zagadnienia, o jakiego Eliana tu chodzi, bo wobec braku istotnych argumentów sprawa autorstwa listów, przynajmniej na razie, nie da się rozstrzygnąć. Wydaje się jednak, jak na to wskazują pewne właściwości językowe, że są to listy pisane w młodzieńczym wieku jako ćwiczenia stylistyczne przez Klaudiusza Eliana, autora *Historii różnorakiej* (Ποικίλη ἱστορία) oraz dzieła *O właściwościach zwierząt* (Περὶ ζώιων ἰδιότητος).

Stwierdzono już dawno, że pisząc te listy korzystał ich autor z różnych pisarzy greckich: Homera, Hezjoda, Alkmana, Eupolisa, Arystofanesa, Demostenesa i Menandra. Podnietę do napisania listów 13—16 znalazł on w Menandrowym *Dyskolosie*. I o tym wiedziano już dawniej, choć Elian nigdzie swoich źródeł nie wymienia. Obecnie, gdy dzięki odkryciu papirusowemu znamy całą komedię Menandra, zat. *Dyskolos*, czyli *Odludek*, możemy dokładniej poznać stosunek wspomnianych listów do komedii Menandrowej.

Wymiana listów następuje między Kallippidesem i Knemonem, między dwoma sąsiadami, którzy wzajemnie nie mogą się zrozumieć. Knemon jest, jak wiadomo z komedii Menandra, człowiekiem trudnym, stroniącym od wszelkiego kontaktu z ludźmi i brutalnie odprawiającym każdego, kto do niego się zbliży. Kallippides podejmuje więc próbę przekonania Knemona łagodną perswazją o niesłuszności jego postępowania wobec sąsiadów i o konieczności wyzbycia się złości i wściekłości. Zastanawia fakt, dlaczego właśnie Kallippides podejmuje się u Eliana tej roli, skoro w komedii Menandra nie występuje on aktywnie wobec Knemona i nie stara się nawet nawiązać z nim kontaktu. Na zmianę charakteru Knemona starają się tam wpłynąć, zwłaszcza po jego nieszczęśliwym upadku do studni, ci, którzy w nieszczęściu przyszli mu z pomocą: jego pasierb Gorgias i zakochany w jego córce syn Kallippidesa, Sostratos. Złamany nieszczęściem złagodniał w pewnym stopniu Knemon, ale nadal nie wyzbył się swej antropofobii, lecz zachowuje ją do końca komedii i tylko pod presją znęcających się nad nim, Getasa i Sikona, pozwala się zanieść na ucztę weselną. Dlaczego więc Elian powierzył Kallippidesowi

χάρακα λαμβάνει πάλιν τινά, / ἐκταίρετ' αὐτήν. Knemon boi się patrzeć na zbiorowisko ludzi i z nimi się stykać. W liście swym tak to wyraża: τὸ πολλοὺς ὁρᾶν καὶ συνεῖναι πολλοῖς δεινῶς πέφρικα. Używa więc tutaj na określenie tłumu wyrażenia πολλοί. W *Dyskolosie* Pan o nim mówi (w. 7), że nie lubi tłumu: οὐ χαίρων ὄχλωι. Sam Knemon używa też w *Dyskolosie* na oznaczenie tłumu rzeczownika ὄχλος. Widząc grupę ludzi, woła zrozpaczony: ὦ πολυπληθείας ὄχλου (w. 166), a innym razem, widząc znów grupę ludzi, woła oburzony (w. 432): ὄχλος τις· ἅπαγ' ἐς κόρακας. W liście powiada Knemon, że bogów w ogóle, a Pana w szczególności pozdrawia i składa im pokłon tylko wtedy, gdy przechodzi obok nich, ale ofiar im nie składa. W *Dyskolosie* natomiast Pan mówi o Knemonie, że jego pozdrawia tylko z konieczności, gdy jako sąsiad obok niego przechodzi. Widzimy zatem, że komponując ten list Elian nie trzymał się ściśle tekstu Menandrowego, lecz niekiedy zupełnie swobodnie zapożycza z niego pewne myśli odnoszące się do charakterystyki Knemona. Jego osobę ukazał nam Elian poprzez wszystkie cztery listy z tymi samymi cechami i wadami, jakie przydzielił mu Menander w *Dyskolosie*.

Listy Eliana zawierające dialog Kallippidesa z Knemonem napisane są stylem gładkim, potoczystym, wydawałoby się — wspanialszym, niż by tego można się spodziewać po zwykłych wieśniakach. Zdawał sobie z tego sprawę także Elian. I chyba także do nich można odnieść jego zdanie, wypowiedziane w liście Fajdriosa do Sthenona: „Jeśli ci się wydaje, że ten list jest zbyt mądrze napisany jak na możliwości wieśniaka, to nie dziw się. Bo nie jesteśmy ani Libijczykami, ani Lidyjczykami, lecz wieśniakami ateńskimi" — εἰ δὲ σοφώτερα ταῦτα ἐπέσταλταί σοι ἢ κατὰ τὴν τῶν ἀγρῶν χορηγίαν, μὴ θαυμάσηις· οὐ γὰρ ἐσμὲν οὔτε Λίβυες οὔτε Λυδοί, ἀλλ' Ἀθηναῖοι γεωργοί.

Porównanie listów Eliana z *Dyskolosem* Menandra jest bardzo pouczające. Z jednej strony daje ono nam obraz zależności listów Eliana od komedii Menandra, z której Elian przejął nie tylko charakterystykę odludka Knemona, ale także całe zwroty, a nawet w jednym wypadku całą partię tekstu niemal w dosłownym brzmieniu; z drugiej zaś strony przydzielił Kallippidesowi funkcję, której on w komedii Menandra w ogóle nie pełnił. Gdybyśmy nie znali komedii Menandra, sądzilibyśmy, że Kallippides istotnie odgrywał w *Dyskolosie* pierwszoplanową rolę obok Knemona, jaką mu wyznaczył Elian. Z tego widać, jak ryzykowne jest odtwarzanie akcji zaginionych dramatów, jeśli opiera się ono jedynie na źródłach wtórnych lub późniejszych opracowaniach danego tematu.

Poznań

Aussi incertain que les espérances et les pensées des hommes, est leur savoir, s'il ne découle pas des vertus héroïques héréditaires. Dans *N.* 3, 40—43 Pindare reprend son dogme favori de la prédominance de φύσις sur διδαχή et emploie à ce propos un hapax et notamment ψεφεννός (obscur, ténébreux), puis ἄλλοτ' ἄλλα πνέων et οὔ ἀτρεκής. «Celui qui ne sait que ce qu'il a appris, demeure obscur, ballotté par un souffle inconstant; jamais il ne s'avance d'un pied sûr»[53]. — Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξία μέγα βρίθει. Ὃς δὲ διδάκτ' ἔχει, ψεφεννὸς ἀνὴρ ἄλλοτ' ἄλλα πνέων οὔ ποτ' ἀτρεκεῖ κατέβα ποδί.

Revenons à l'illusion, au φεῦδος auquel succombent également les personnages des mythes. Voici la légende d'Ixion qui pour avoir tenté de séduire Héra fut puni par «le piège tendu par la main de Zeus. Ainsi il s'unit à une nuée, et, homme ignorant, il poursuivait un doux fantôme qui ressemblait à la déesse souveraine». *P.* 2, 35 sqq.: ἐπεὶ νεφέλᾳ παρελέξατο φεῦδος γλυκὺ μεθέπων ἄιδρις ἀνήρ. L'illusion peut être douce et séduisante pour l'homme ignorant la vérité, mais elle n'en reste pas moins fatale. Il est cependant de la nature de l'homme de poursuivre[54], au cours de sa vie, des fantômes. Citons à ce propos la remarque de Burton: «The nature of ἄτη into which Ixion fell as a result of his ὕβρις is revealed in v. 36—40. He embraced unknowingly a false phanton which he found sweet and which for all his beauty wrought him woe. To complete this myth Pindar traces the result of this illusion in the issue of Ixion's union with the cloud to the second generation, in order to lead to the statement: God fulfils every plan (τέκμαρ) exactly as he calculates»[55].

Pour ce qui est de l'art, de la poésie, de l'oeuvre littéraire, les règles d' ἀλάθεια et de φεῦδος accusent chez Pindare un aspect différent. Dans *O.* 1, 28 sqq., Pindare constate qu'étant donné que «le monde est plein de merveilles, les dires des mortels vont parfois au delà du vrai, et les fables ornées (sc. fictions) de mensonges bigarrés nous trompent»[56]. Le poète suggère ainsi que c'est la beauté touchant au miracle de ce monde qui est, en partie, responsable des inventions, des fictions créées par les hommes — voire par les poètes: Ἦ θαύματα πολλά, καί πού τι καὶ βροτῶν φάτις ὑπὲρ τὸν ἀλαθῆ λόγον δεδαιδαλμένοι ψεύδεσι ποικίλοις ἐξαπατῶντι μῦθοι. Et il poursuit: «Le génie (la poésie) à qui les mortels doivent tout ce qui les charme met ces fables en honneur, donne du crédit à l'incroyable bien souvent». Mais son amour pour la vérité, sa méfiance instinctive pour tout ce qui est ἀπάτη ne tarde pas à triompher, car il ajoute aussitôt «mais les jours de l'avenir seront les témoins

---

[53] Farnell, *o.c.* ad v. 40, 41, 43, p. 258 ψεφεννός «darkling»; a« man who gives forth no light» (schol.) or «a man guided by no ray of light», «an uninspired man». Cf. les différentes interprétations de 41—42 «the man without genious is infirm of purpose, he tries many enterprises».

[54] μεθέπω sector, prosequor — métaphore prise de la chasse (Dissen).

[55] Burton, *o.c.* p. 118.

[56] A propos de ποικίλος par rapport aux fictions poétiques: H. Maehler, *Die Auffassung des Dichterberufs im frühen Griechentum bis zur Zeit Pindars*, Göttingen 1963, p. 70, 90 sqq.; Angeli Bernardini, *o.c.* p. 84.

dans le sens de res ficta — cette fois — d'illusion, d'erreur de l'esprit égaré par les apparences trompeuses de certains objets, de mirage, de rêve, de chimère-fantôme et de fantasmagorie. Ces illusions font partie de la vie des êtres humains autant que de celle des personnages mythiques et, naturellement, elles jouent un rôle prépondérant — en tant que fiction artistique — dans la littérature, dans toute oeuvre poétique.

Examinons d'abord cette notion sur le plan psychologique que le poète traite avec une intuition pénétrante. Dans le poème (fr. 123 a.b.) imité par Bacchylide (fr. 1.16) Pindare évoque l'atmosphère qui règne au cours d'un banquet, «à l'heure où les soucis qui fatiguent les hommes s'évadent de leurs poitrines, où comme en un océan de richesse, parmi l'or en abondance, tous également nous vogons vers quelque rive imaginaire — πάντες ἴσον νέομεν ψευδῆ προς ἀκτάν — alors le pauvre est riche, alors les riches» ... Ici, le ψεῦδος joue le rôle d'espérances fantasmagoriques, de rêves souvent inavoués que souvent sous l'effet du vin les hommes nourrissent. La ressemblance entre ce poème et celui de son rival est remarquable (bien que chez Bacchylide on ne retrouve pas le terme φεῦδος); celui-ci semble développer l'image de Pindare, il la rend plus plastique, plus concrète (images du roi de la terre, des palais resplendissants d'or et d'ivoire, des bateaux chargés de blé qui viennent de l'Egypte)[50]. Chez Pindare nous retrouvons une semblable mais située dans une atmosphère moins euphorique, où l'accent repose sur la fragilité de l'espoir, son caractère incertain, fugace, périssable et souvent décevant. *O.* 12, 6: «Mais les espérances humaines, qui tantôt s'élèvent, tantôt s'abaissent, s'en vont ballottées par les flots, s'ouvrant le chemin sur une mer d'illusions vaines». — Αἴ γε μὲν ἀνδρῶν πόλλ' ἄνω, τὰ δ' αὖ κάτω ψεύδη μεταμώνια τάμνοισαι κυλίνδοντ' ἐλπίδες· Dans les deux cas cités, c'est l'image de la mer, des flots instables qui hante le poète lorsqu'il parle de la vie et du destin des hommes, de leurs rêves et espérances[51]. Trompeuse et apte à s'égarer (ἀπατάω) est la pensée de ces êtres éphémères qu'est la race humaine. Fr. 182: «O Dieux! Combien s'égare la pensée des hommes éphémères dans son ignorance» — ὦ πόποι. οἷ' ἀπατᾶται φροντὶς ἐπαμερίων οὐκ ἰδυῖα. La même idée du destin inconnu et de notre ignorance de l'avenir est évoquée dans *N.* 6, 1—7: «(l'humanité) n'est que néant bien que par la sublimité de l'esprit et aussi par notre être physique nous avons quelque rapport avec les Immortels, quoique nous ignorons quelle voie le destin a tracé pour notre course, jour et nuit» (ἐφαμερία στάθμα)[52].

[50] Bowra, *Pindar*, étudie et compare les deux poèmes. «Pindar excells in splendour of imaginative diction, Bacch. in vivid details and playful fancy»; Farnell, *o.c.* p. 440, rappelle l'écho lointain de cette image chez Horace III 21, 12 sq.

[51] Wilamowitz, *o.c.* p. 305 ad vv. 6—7; Gildersleeve, *o.c.* ad v. p. 225: «The lying word is 'ploughed by hopes as waves by ships', μεταμώνια = μετέωρα καὶ αἰρόμενα (schol.). The waves of falsehood dash high and then fall back».

[52] Fränkel, *o.c.* p. 30: «Pindar verknüpft in *N.* 7, 6 die grundsätzliche Schwäche des Menschen mit unserer Unkenntnis der ΕΦΑΜΕΡΙΑ — Station, zu der uns das Schicksal irgendwann einmal bringen wird. ΕΦΗΜΕΡΟΣ als Kennwort für die menschliche Natur». Cf. Bowra, *Sophoclean Tragedy*..., p. 201 sq.

Leon von Byzanz, FGrHist 132: τὰ κατὰ Ἀλέξανδρον (T 1)
Onesikritos von Astypalaia, FGrHist 134: πῶς Ἀλέξανδρος ἤχθη (Fr. 1—38)
Marsyas von Pella, FGrHist 135: τὰ περὶ Ἀλέξανδρον (Fr. 2—3)
Kleitarchos, FGrHist 137: περὶ Ἀλέξανδρον ἱστορίαι (Fr. 1—36)
Antikleides von Athen, FGrHist 140: περὶ Ἀλεξάνδρου (Fr. 1)
Dorotheos von Athen, FGrHist 145: περὶ Ἀλέξανδρον ἱστορίαι (Fr. 1).
Es ist daraus ersichtlich, dass bis in die Diadochenzeit hinein die schlichte Formel τὰ περὶ (κατὰ) Ἀλέξανδρον durchaus die gebräuchlichste gewesen ist. Nur Onesikritos sticht von diesem Gebrauch ab mit seinem prätentiösen πῶς Ἀλέξανδρος ἤχθη in evidenter Nachahmung von Xenophons Κύρου παιδεία, was offensichtlich auch mit seiner Absicht, Alexander als einen „philosophus in armis" darzustellen[5], zusammenhängt. Das lässt eine sinngemässe Erklärung der Kallisthenischen Πράξεις um so notwendiger erscheinen.

Wenn man dieser Frage bisher so wenig Beachtung geschenkt hat, war wohl eine Folge davon, dass man von vornherein Ἀλεξάνδρου πράξεις durch „Alexanders Heldentaten" zu übersetzen geneigt war und dabei selbstverständlich an die Waffentaten dachte. Rein lexikalisch wäre das wohl möglich, denn πράξις kann ja gegebenenfalls „Erfolg", im besonderen auch „Kriegserfolg, Sieg" bedeuten (Thuc. III 14, 1).

Es kann aber demselben Wort auch eine entgegengesetzte Bedeutung zufallen, wie es z.B. aus dem Anfangssatz des Isokrateischen *Panathenaikos* (XII 1) einleuchtet, wo es heisst: τοὺς τὰς παλαιὰς πράξεις καὶ τοὺς πολέμους τοὺς Ἑλληνικοὺς ἐξηγουμένους. Hier werden also die πράξεις von den πόλεμοι eindeutig unterschieden. Es ist auch nicht so, dass Kallisthenes mit seinem Titel Πράξεις ganz allein stünde, nur sind die Parallelen nicht im Kreise der Alexanderhistoriker zu suchen. Von Antipatros dem Magneten (FGrHist 69), einem unbedeutenden Vertreter der „höfisch-adulatorischen Historie", wie es Jacoby ausdrückt (im Kommentar z. St.), wird der Titel Πράξεις Ἑλληνικαί von seinem Zeitgenossen und Gönner Speusippos in einem Briefe an Philipp II. verhältnismässig gut bezeugt (T 1). Wir können dessen nicht so sicher sein im Falle des anderen Antipatros, des Statthalters von Makedonien und Griechenland während des Alexanderfeldzuges, aber auch von ihm berichtet Suda, er hätte ein Werk mit der Überschrift Περδίκκου πράξεις Ἰλλυρικαί verfasst (FGrHist 114 T 1).

Alle drei, mit Kallisthenes zusammen, gehören nicht nur zu den dem makedonischen Hof nahe stehenden Historikern, sondern auch in den Kreis der philosophisch, genauer gesagt, akademisch beeinflussten Männer. Von der Verbindung zwischen dem Magneten Antipatros und Speusippos haben wir bereits gesprochen und Antipatros der Statthalter war ja bekanntermassen mit Aristoteles befreundet, dessen Neffe und Mitarbeiter Kallisthenes gewesen ist. Diese Tatsache weist von

[5] Jacoby, FGrHist II B (Kommentarband), S. 468 f.; T. G. Brown, *Onesicritus, A Study in Hellenistic Historiography*, Berkeley — Los Angeles 1949.

Eos LX 1972

# STOICKA INSPIRACJA SZTUKI SENEKI „HERCULES FURENS"

Napisała

WŁADYSŁAWA JAMROZ

W tragedii rzymskiej epoki republikańskiej poeci, o ile nam wiadomo z zachowanych fragmentów i tytułów sztuk, nie podejmowali tematu Heraklesa. Fakt, że Seneka dwie spośród dziewięciu swoich tragedii poświęcił temu właśnie bohaterowi, ma swoje źródło w stoickiej interpretacji mitu o Heraklesie [1]. Herakles, bohater Dorów, a równocześnie jako jedyny z herosów znany i czczony w całym świecie greckim za niezwykłe męstwo i zwycięskie walki z potworami, dla filozofów V wieku stał się ideałem dobroczyńcy świata. Ksenofont (*Memor.* II 1, 21—34) przekazał opowiadanie Prodikosa z Keos o Heraklesie na rozdrożu. Młody Herakles dokonuje wyboru drogi życia: odrzuca ofiarowywane przez Ἡδονή (także Εὐδαιμονία lub Κακία) beztroskie, lecz płaskie szczęście, wybiera życie wśród cierpień i trudów, które zapewni mu wieczną sławę i nieśmiertelność, idzie za Ἀρετή. Zdaniem Pfistera, opowiadanie Prodikosa włączyło niejako Heraklesa w zakres filozofii [2]. Następny krok w filozoficznym ujęciu mitu uczynił Antystenes, uczeń Prodikosa. W jednym z pism, Ἡρακλῆς μείζων, Antystenes interpretując przekazane przez mit walki Heraklesa jako walki przeciw występkom ukazuje, jak bohater udowodnił swoją ἀρετή, jak dla wykonania swych prac przemierzył krąg ziemi. A że Heraklesowi wiodło się w życiu szczególnie źle, cynicy uważający πόνοι za dobro (bo tylko w trudach może rozkwitnąć ἀρετή) uczynili go wzorem mędrca, przykładem godnym naśladowania [3]. Cynik Diogenes napisał podobno tragedię o Heraklesie, z której słowa, jak podaje Kasjusz Dion (XLVII 49), miał wypowiedzieć Brutus zadając sobie śmierć po klęsce pod Filippi:

ὦ τλῆμον ἀρετή, λόγος ἄρ' ἦσθ' ἐγὼ δέ σε
ὡς ἔργον ἤσκουν· σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

Również przedstawiciele Stoi interpretowali Heraklesa, patrona cyników, zgodnie ze swoją nauką jako θεῖος λόγος albo słońce, albo praogień [4]. Na stoic-

[1] Zagadnienie ewolucji mitu o Heraklesie obszernie omówił U. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Euripides — Herakles*, Berlin 1909, s. 1—107.

[2] F. Pfister, *Herakles und Christus*, Archiv für Religionswissenschaft XXXIV 1937, s. 43.

[3] Godne pożałowania naśladowanie Heraklesa wykpił Lukian w opowiadaniu o śmierci cynika Peregrinusa. Jedyną pobudką, jaka skłoniła tego filozofa do wstąpienia na płonący stos, była, zdaniem Lukiana, nadmierna żądza sławy.

[4] Wilamowitz, *o.c.* s. 103. Por. Seneka, *Benef.* IV 8, 1: ... *Herculem, quia vis eius invicta sit quandoque lassata fuerit operibus editis, in ignem recessura.*

dzą na jego pole — εἰσφοιτῶντας εἰς τὸ χωρίον — mogłoby wywołać wrażenie, że złość jego skupia się tylko na tych, którzy wchodzą na jego pole i może wyrządzają tam jakąś szkodę. W istocie jednak tak nie jest, bo, jak wynika ze słów bożka Pana w komedii Menandrowej (w. 5 n.), Knemon jest ἀπάνθρωπός τις ἄνθρωπος σφόδρα / καὶ δύσκολος πρὸς ἅπαντας. Ale właśnie dlatego, że takie ma usposobienie, sam nie wychodzi poza swoją zagrodę lub poza miedzę swego pola, aby z ludźmi się nie zetknąć. Styka się z nimi tylko wtedy, gdy próbują zbliżyć się do niego. Zwrot εἰσφοιτῶντας εἰς τὸ χωρίον zapożyczył Elian od Menandra, gdzie Knemon sam narzeka, że nie może żyć spokojnie, bo ludzie przychodzą nawet na jego pole i próbują z nim rozmawiać (νῦν δ' οὐ βιωτόν ἐστι, μὰ τὸν Ἀσκληπιόν. / λαλοῦσ' ἐπεμβαίνοντες εἰς τὸ χωρίον / ἤδη (w. 160 nn.). Także Pyrrhias rozpoczyna swe opowiadanie o pierwszym spotkaniu z Knemonem słowami: ἐγὼ μὲν εἰς τὸ χωρίον / ἐμβὰς ἐπορευόμην πρὸς αὐτόν (w. 103 n.), a Sostratos wytyka następnie Pyrrhiasowi (w. 141), że wszedłszy na pole Knemona zdeptał je: ἐμβὰς ἐπάτ]εις τὸ χωρίον τι δηλαδή.

Co się zaś tyczy zdolności unikania ludzi przez Perseusza i przemieniania ich w kamienne posągi, o czym Knemon pisze w liście do Kallippidesa, to cała ta partia jest dość dokładną parafrazą wierszy 153—159 Menandrowego *Dyskolosa* do tego stopnia, że niektóre zdania lub ich części przejęte zostały niemal dosłownie ze sztuki Menandra albo stylistycznie zostały nieco zmienione, ale treść ich pozostała dokładnie ta sama. Dla porównania tej techniki pisarskiej warto tu przytoczyć wspomniane wiersze, wypowiedziane przez Knemona w *Dyskolosie* i zdania wypowiedziane przez niego w liście do Kallippidesa. Oto, co mówi Knemon w *Dyskolosie* na temat Perseusza (w. 153—159):

εἶτ' οὐ μακάριος ἦν ὁ Περσεὺς κατὰ δύο
τρόπους ἐκεῖνος; ὅτι πετηνὸς ἐγένετο
κοὐδενὶ συνήντα τῶν βαδιζόντων χαμαί,
εἶθ' ὅτι τοιοῦτο κτῆμ' ἐκέκτητ' ὧι λίθους
ἅπαντας ἐπόει τοὺς ἐνοχλοῦντας; ὅπερ ἐμοὶ
νυνὶ γένοιτ'. οὐδὲν γὰρ ἀφθονώτερον
λιθίνων γένοιτ' ἂν ἀνδριάντων πανταχοῦ·

a w liście do Kallippidesa tak peroruje Knemon: μακάριον δὲ ἥγημαι τὸν Περσέα κατὰ δύο τρόπους ἐκεῖνον, ὅτι τε πτηνὸς ἦν καὶ οὐδενὶ συνήντα, ὑπεράνω τε ἦν τοῦ προσαγορεύειν τινὰ καὶ ἀσπάζεσθαι. ζηλῶ δὲ αὐτὸν καὶ τοῦ κτήματος ἐκείνου εὖ μάλα, ὧι τοὺς συναντῶντας ἐποίει λίθους· οὔπερ εἴ μοί τις εὐμορία κατατυχεῖν ἐγένετο, οὐδὲν ἂν ἦν ἀφθονώτερον λιθίνων ἀνδριάντων. Do tych słów Knemon dodaje w liście jedynie złośliwą uwagę pod adresem Kallippidesa, że jego przede wszystkim przemieniłby w kamień. Dalej stwierdza Knemon, że tak wrogo jest nastawiony do ludzi, że przestał nawet uprawiać kawałek ziemi przylegający do drogi i z niego nie ma żadnego pożytku: ἔνθεν τοι καὶ τοῦ χωρίου τὸ παρὰ τὴν ὁδὸν ἀγρὸν εἴασα καὶ τοῦτό μοι τῆς γῆς χῆρόν ἐστι καρπῶν. I ta wypowiedź wy-

ἅπαντα. Kallippides przychodzi na gotową już ucztę ofiarną. Elian musiał jednak przypisać organizowanie uczt Kallippidesowi, skoro jemu powierzył zadanie przekonania Knemona o konieczności zmiany trybu życia i stosunku do ludzi. Elian czyni w ogóle inicjatorem uregulowania stosunków z Knemonem Kallippidesa.

Wprowadzony do listu motyw o uspokajającym i rozweselającym działaniu wina może pochodzić od samego Eliana i nie musi się wywodzić z jakiegoś innego wzoru literackiego. Ale nie jest też wykluczone, że pamiętał zachwyty Sylena w Eurypidesowym *Cyklopie* (w. 164 nn.), który skosztowawszy trochę przyniesionego przez Odyseusza wina marzył o tym, jak to popiwszy sobie dobrze, popadnie w nastrój miłosny, potańczy sobie i zapomni o wszystkich troskach. „Bo kto nie rozkoszuje się winem", powiada Sylen, „wścieka się"! A przecież z wściekłości ma się wyleczyć Knemon. Poza tym sugeruje Kallippides Knemonowi, żeby popiwszy wina i natknąwszy się na samotną dziewczynę zdecydował się też na jakiś gorący i młodzieńczy wyczyn. Motyw ten zaczerpnął Elian niewątpliwie z nowej komedii attyckiej, gdzie, jak się zdaje, występował on bardzo często.

Propozycje Kallippidesa poruszyły Knemona do głębi. Odpowiadając mu na drugi list, Knemon jeszcze raz odsłania w całej pełni swój twardy charakter i swoją zdecydowaną wolę wytrwania w swoich poglądach na ludzi i na sprawy ludzkie. W swej złości dobrałby się najchętniej Knemonowi za jego rady do skóry, z czym się bynajmniej nie kryje. Oto jaką daje odpowiedź Kallippidesowi: „Aby ci nawymyślać, przysyłam ci ten list, aby trochę żółci na ciebie wylać. Najchętniej chciałbym cię mieć przed sobą, żeby ci się dobrać do skóry. Bo czemu chcesz mię zepsuć, czemu pragniesz mię zgubić, zapraszając mię na ucztę i w gościnę? Bo po pierwsze, boję się strasznie patrzeć na zbiorowisko ludzi i z nimi razem przebywać, a po drugie, unikam wspólnej uczty ofiarnej jak ludzie bez odwagi wroga na wojnie. Mam też wstręt do wina, bo ono osłabia i niesłychanie mocno zamąca rozum. A jeśli chodzi o bogów w ogóle, a o Pana w szczególności, to pozdrawiam ich i składam im pokłon jedynie, gdy przechodzę obok nich, ale ofiar nie składam im żadnych. Nie chcę bowiem im się naprzykrzać. Ty zaś zalecasz mi nawet flecistki i śpiewki, śmieszny człowiecze. Za to mógłbym cię nawet żywcem pożreć. Ładne są i tamte twoje rady: żeby potańczyć i najintymniej się zbliżyć do dziewczyny! Wydaje mi się, że ty byś nawet do ognia skoczył i koziołki fikał na mieczach, ale moim przyjacielem nie będziesz ani składając ofiary, ani co innego czyniąc".

Cała charakterystyka Knemona, zawarta w liście do Kallippidesa, opiera się na szczegółach znanych nam z komedii Menandra. Ale jeżeli w pierwszym, a zwłaszcza w drugim liście Elian posługiwał się terminologią, a nawet całymi zwrotami zapożyczonymi z *Dyskolosa*, to tutaj, w czwartym liście, zapożycza od Menandra tylko myśli, ale ubiera je w inne słowa. Knemon rozzłoszczony na Kallippidesa powiada, że najchętniej dobrałby się do jego skóry. Wyraża to słowami prostymi: μάλιστα δὲ ἐδεόμην παριόντος, ἵνα σου καὶ αὐτόχειρ γένωμαι. W *Dyskolosie* opowiada Pyrrhias, że gdy zbliżył się z całą uprzejmością do Knemona, ten oburzony jego zjawieniem się chwycił od razu za kij, żeby nim pobić Parrhiasa (w. 113 n.):

den Titel Πράξεις 'Αλεξάνδρου gab. Sein Held war ja Heraklide und damit griechischer Abstammung, so dass es nichts Abstossendes in sich hatte, ihn mit der Erfüllung hellenischer politischer Ideale zu beauftragen, wie es schon Isokrates seinem Vater Philipp II. gegenüber getan hatte. Es bleibt nun zu erwägen, wie sich diese Hypothese damit verträgt, was wir von der Kallisthenischen Alexandergeschichte sonst wissen?

Obgleich die Fragmente dieses Werkes nur in recht geringer Zahl auf uns gekommen sind, soviel scheint jedenfalls festzustehen, dass Alexander dort als Vorkämpfer und Beschützer des Hellenentums vorgeführt wurde[7]. Am deutlichsten tritt diese Tendenz im Fr. 36 hervor, das Alexander bei Arbela vor der Front der griechischen Kontingente schildert und ihn zu den Göttern die Stimme erheben lässt: εἴπερ ὄντως Διόθεν ἐστὶ γεγονώς, ἀμῦναι καὶ συνεπιρρῶσαι τοὺς Ἕλληνας. Nicht anders ist es mit dem grossen Fr. 14 beschaffen, das Alexanders Pilgerfahrt nach der Ammon-Oase dargestellt[8] und seine Absicht hervorhebt, in Herakles' und Perseus' Fusstapfen zu treten, welche bekanntermassen als Wohltäter der Menschheit und ihre Befreier von allerlei Ungeheuern galten.

Alles scheint dafür zu sprechen, dass in Kallisthenes' schriftstellerischen Plänen die Schilderung von Alexanders Kriegserfolgen selbstverständlich einen wichtigen Platz einnahm, jedoch die volle Auffassung seines Wirkens bei weitem nicht erschöpfte. Als Vorkämpfer der Hellenen musste er zwar als Bezwinger ihres Erbfeindes, der Achämenidenmonarchie, dargestellt werden, wozu ihn schon seine Stellung als Oberbefehlshaber des Korinthischen Bundes bestimmte, aber seine militärischen Erfolge im Kampfe gegen Persien mussten wohl in Kallisthenes' Meinung von der positiven Förderung des Griechentums begleitet werden[9], in erster Linie wahrscheinlich von der Lösung der akuten Frage der anwachsenden Menge der Heimatlosen, deren Bedeutung schon Isokrates nachdrücklich betont hatte (or. V 121). Denn im Grunde genommen war ja Kallisthenes' Alexanderbild nicht unähnlich dem Ideal, das der greise athenische Redner noch 346 Philipp II. vorhielt (ebd. 154): τοὺς μὲν Ἕλληνας εὐεργετεῖν --- τῶν δὲ βαρβάρων ὡς πλείστων ἄρχειν.

Wenn uns die bisherige Untersuchung nicht in die Irre geführt hat, so haben wir mit der Erkenntnis, dass Kallisthenes in den Πράξεις 'Αλεξάνδρου seinen Helden als einen πολιτικός grössten Stils darstellen wollte, auch den Ausgangspunkt entdeckt, an den die spätere Entwicklung der peripatetischen Biographie angeknüpft hatte. Auf den Zusammenhang zwischen der Schilderung der πράξεις und

---

[7] Jacoby, RE X, Sp. 1701; T. Sinko, *Literatura grecka*, I 2, S. 587.

[8] Vgl. die gründliche Analyse dieses Fragments bei U. v. Wilcken, *Alexanders Zug in die Oase Siwa*, Sber. d. preuss. Akad. Wiss., Philos.-hist. Kl., 1928, S. 576 ff.

[9] Ebenso urteilt auch Jacoby, RE X (1919), Sp. 1702: Alexander sollte bei Kallisthenes „nicht allein als der Vertreter hellenischer Tapferkeit und hellenischen Kriegsruhmes, sondern vor allem als eine Erscheinung von übermenschlichem Wesen, als der gottgegebene Schützer von Hellas" erscheinen.

Eos LX 1972

# KONCEPCJA APOTEOZY AUGUSTA W POEMATACH WERGILIUSZA

Napisał

DIONIZY PIETRUSIŃSKI

Apoteozami nazywam te epizody w poematach Wergiliusza, które poświęcone są osobie Oktawiana Augusta i ukazują go w postaci ubóstwionej. Chodzi tu konkretnie o następujące fragmenty: 1. *Georg.* I 24—42; 2. *Georg.* I 498—514; 3. *Georg.* III 12—39; 4. *Aen.* I 286—296; 5. *Aen.* VI 791—807; 6. *Aen.* VIII 697—728. Literatura badań dotycząca tych epizodów jest dzisiaj dość obfita. Poszukiwania szły jednak głównie w kierunku żmudnych analiz filologicznych i historycznych, czego przykładem są liczne prace uczonych niemieckich i francuskich na przełomie XIX i XX wieku [1]. Większość dotychczasowych badań polegała na analizie owych fragmentów w ich ideowej, logicznej i kompozycyjnej integracji ze strukturą całego utworu, na rozważaniach czysto tekstowych, skrupulatnym uwypuklaniu związku realiów zawartych w utworze z ich adekwatnymi odpowiednikami w rzeczywistości obiektywnej oraz, choć w stopniu niewielkim, na wskazaniu powiązań z tradycją i atmosferą literacką poprzedzającej i współczesnej poecie epoki.

Odczuwa się natomiast brak badań analitycznych uwzględniających w większym stopniu autonomiczność tematyczną i kompozycyjną owych epizodów, wydobycie typowych wątków rzeczowych i ukazanie ich oryginalnej konstrukcji oraz uwypuklenie prawdziwych tendencji, kunsztownie przeprowadzonych we fragmentach apoteozujących Oktawiana Augusta. Artykuł niniejszy stanowi nieśmiałą próbę zapełnienia, choćby w niewielkim zakresie luki w badaniach tego rodzaju.

W zakres moich badań nie wchodzi zjawisko apoteozy historycznej i ewentualny jej wpływ na powstanie apoteozy literackiej Wergiliusza. To zagadnienie wymaga osobnego studium. Trzeba jednak zastanowić się, choćby pobieżnie, nad samą ideą apoteozy człowieka. Zajmował się tą kwestią przed Wergiliuszem Cyceron w swym filozoficznym dziele *De natura deorum*, poświęconym problemom religii. Stwierdza w nim, że ubóstwianie ludzi ma swoją genezę w powszechnie uznawanym zwyczaju, jaki stworzyło współżycie ludzkie, a mianowicie, że ludzi wyróżniających się jakimiś wybitnymi zasługami i cieszących się z tego tytułu wyjątkową popularnością przez wdzięczność zaliczano w poczet bogów [2]. Wergiliusz w swej

---

[1] Spośród niemieckich uczonych zajmowali się tym zagadnieniem: O. Ribbeck, E. Glaser, J. Wageningen, E. Norden, P. Jahn, G. Wissowa, K. Witte i inni; z francuskich zaś: A. Bellesort, A. Cartault i inni.

[2] *Nat. deor.* II 62.

λύκον). Uwaga natomiast Kallippidesa, że chętnie pozbyłby się swej ziemi, gdyby jej nie odziedziczył po ojcu, byleby tylko zejść z drogi nieznośnemu sąsiadowi, nie znajduje analogii w komedii Menandrowej. Jest to dodatek Eliana pragnącego wykazać, jak boleśnie odczuwali sąsiedzi niesamowity sposób odnoszenia się do nich Knemona. Elian przeniósł tutaj po prostu na Kallippidesa uczucia Knemona, który nie znosząc tłumów gromadzących się koło groty nimf, przyległej do jego pola, wyraził opinię, że myśli już o tym, by pozbyć się swej ziemi i zamieszkać gdzie indziej, żeby znaleźć spokój od natrętów. Oto słowa Knemona w komedii Menandrowej (w. 444 nn.): αἱ δὲ Νύμφαι μοι κακὸν / ἀεὶ παροικοῦσ', ὥστε μοι δοκῶ πάλιν / μετοικοδομήσειν, καταβαλὼν τὴν οἰκίαν, / ἐντεῦθεν.

Na list Kallippidesa odpowiada Knemon, jak na swe usposobienie, dość spokojnie, ale zimno i zdecydowanie, nie myśląc bynajmniej zmienić swego postępowania wobec sąsiadów i ludzi w ogóle. Nienawidzi ich wszystkich i nie chce nic z nimi mieć do czynienia. Nawet z Kallippidesem nie podjąłby dyskusji na temat swego postępowania bezpośrednio, jak mówi, oko w oko; łatwiej mu przyszło odpowiedzieć na jego list — listem. Dziwi się Kallippidesowi, że w ogóle próbuje go zmienić, skoro on sam, tj. Knemon, jest takim wrogiem ludzi, że nawet siebie samego nienawidzi, i nie chce być takim człowiekiem, jak inni.

Zapoznajmy się jednak in extenso z wypowiedzią Knemona pod adresem Kallippidesa. Oto, co on pisze: „Właściwie nie powinienem ci w ogóle odpowiadać. Skoro ci jednak na tym zależy i zmuszasz mię, abym ci choć wbrew woli odpowiedział, korzystam z okazji, aby pomówić z tobą przez gońców (tzn. listownie), a nie oko w oko. Masz tedy mieć tę oto, jak to się mówi, odpowiedź scytyjską: Wściekam się i zżymam i śmiertelnie nienawidzę ród ludzki. Dlatego właśnie obrzucam przychodzących na moje pole grudami i kamieniami. W moim przekonaniu szczęśliwy był ów Perseusz, i to z dwóch względów, ponieważ unosił się na skrzydłach i nikogo nie spotykał, a znajdował się zbyt wysoko, by kogoś zagadnąć lub pozdrowić. Szczerze mu także zazdroszczę owej zdolności, dzięki której ludzi napotkanych mógł przemieniać w kamienie. Gdybym szczęśliwym trafem posiadł tę samą zdolność, niczego nie byłoby więcej niż kamiennych posągów, a ciebie przede wszystkim przemieniłbym w taki posąg. Bo po co ubrdałeś sobie, żeby mię nawracać i czemu usiłujesz mię łagodzić, skoro tak wrogo jestem nastawiony wobec wszystkich? Przecież dlatego właśnie nie uprawiam kawałka ziemi przylegającego do drogi i nie zbieram z niego żadnych plonów. Ty zaś jedyny usiłujesz okazać się moim przyjacielem i starasz się pozyskać moją przyjaźń, choć ja sam nie chcę być nawet swoim przyjacielem. Czemu mam sobie wyobrażać, że jestem człowiekiem?"

Jak z tego widać, Knemon bynajmniej nie wypiera się swej wrogości do ludzi. Przyznaje się otwarcie, że ich śmiertelnie nienawidzi i każdego, kto wstąpi na jego pole, obrzuca grudami i kamieniami — καὶ βώλοις καὶ λίθοις. Są to przedmioty, które dwukrotnie wymienił Pyrrhias (w. 83. i w. 120), opisując agresywność Knemona. Twierdzenie Knemona, że obrzuca grudami i kamieniami tych, którzy wcho-

Eos LX 1972

# DER TITEL UND DER ZWECK VON KALLISTHENES' ALEXANDERGESCHICHTE

Von

MARIAN PLEZIA

Es ist eine heutzutage beinahe vergessene Tatsache, dass wir den eigentlichen Titel von Kallisthenes' Alexandergeschichte Πράξεις 'Αλεξάνδρου erst seit der Zeit kennengelernt haben, als ihn der verdienstvolle Krakauer Hellenist und Byzantinist Leo Sternbach (1864—1940) aus dem von ihm selbst zum ersten Mal veröffentlichten *Gnomologium Vaticanum* richtig erschlossen hatte[1]. Denn vorher vermutete man eher, dass das Werk die Überschrift Περσικά oder 'Ελληνικά führte. Der Feststellung Sternbachs haben bald Wachsmuth[2] und dann auch Jacoby[3] zugestimmt und seither ist sie zum Gemeingut der griechischen Literaturgeschichte geworden[4]. Man hat sich aber m. W. wenig darum gekümmert, was eigentlich Kallisthenes mit diesem für seine Zeit ungewöhnlichen Titel andeuten oder gar ausdrücken wollte.

Dass der Titel tatsächlich ungebraucht war, lässt ein Blick auf die von den anderen Alexanderhistorikern erwählten Titel ihrer Werke erkennen, soweit sie uns überliefert sind:

Anaximenes von Lampsakos, FGrHist 72: τὰ περὶ 'Αλέξανδρον (Fr. 15—17)
Chares von Mitylene, FGrHist 125: περὶ 'Αλέξανδρον ἱστορίαι (Fr. 1—99)
Menaichmos von Sykion, FGrHist 131: τὰ κατὰ τὸν Μακεδόνα 'Αλέξανδρον (T 1)

---

[1] Wiener Studien X 1888, S. 52 = *Gnomologium Vaticanum*, ed. L. Sternbach, [2]Berlin 1963, S. 141 (Nr 367).

[2] Wachsmuth, Rheinisches Museum LVI 1901, S. 223 f.

[3] Jacoby, RE X (1919), Sp. 1686, vgl. 1703; FGrHist II B (Kommentarband), S. 420, 34 ff.

[4] Man wird schwerlich der merkwürdigen Hypothese von Fr. Pfister (Historia X 1961, S. 50 f.) beipflichten können, der meint, „Kallisthenes' Berichte (über den Alexanderfeldzug) seien nicht für ein allgemeines Publikum bestimmt gewesen, sondern in erster Linie für Aristoteles und Antipatros" und da sie „keinen posthumen Herausgeber gefunden hätten, habe (ihnen) natürlich auch die Bucheinteilung und ein Titel gefehlt". Wie sich eine solche Auffassung der Kallisthenischen Alexandergeschichte mit dem offenbar propagandistischen Zweck der erhaltenen Fragmente (vor allem Fr. 14 und 36) verträgt, wird uns nicht gesagt. Es ist wahr, dass später oft, wie z.B. bei Strabo II 1, 9; XVII 1, 3, αἱ 'Αλεξάνδρου πράξεις einfach „Alexandergeschichte" und οἱ τὰς 'Α. π. ἀναγράψαντες „Alexanderhistoriker" heissen, aber dieser typische Ausdruck musste auch irgendwo seinen Ausgangspunkt gehabt haben.

na mocy ustawy nakazał oddawać cześć geniusowi Oktawiana przez libację wina[7]. Był to jednak kult o charakterze prywatnym. Prywatnie także poświęcano cesarzowi w hołdzie świątynie, ołtarze, posągi, gaje, pisma[8]. Przykład takiego kultu ukazuje nam Wergiliusz w pierwszej bukolice, w której przez usta Tytyra oświadcza, że składa na cześć Oktawiana ofiarę z jagnięcia na ołtarzu dwanaście razy w roku (*Ecl.* I 6—8; 42—43). Poeta był świadom, że princeps jedynie z racji spodziewanych sprzeciwów republikańsko myślących warstw posiadających nie chce wprowadzić oficjalnego kultu swojej osoby na terenie Italii, ale w głębi serca o takim kulcie marzył. Toteż poeta wyszedł naprzeciw tym marzeniom w literackiej fikcji. Wergiliusz trzykrotnie wykorzystuje atrybut boskości w postaci kultu. W *Georg.* I 42 zachęca Oktawiana do przyswojenia sobie nowej funkcji, polegającej na wysłuchiwaniu próśb ludzi modlących się: *votis iam nunc adsuesce vocari.* W *Aen.* I 290 Jowisz wieszcząc przyszłą apoteozę cesarza powiada o nim, że będzie wzywany w modlitwach: *vocabitur hic quoque votis.* W *Georg.* III 16—29 Wergiliusz ukazuje nam Oktawiana w scenerii świątyni, która będzie jego przybytkiem kultu: *in medio mihi Caesar erit templumque tenebit* (w. 16). Poeta ku czci ubóstwionego władcy będzie spełniać czynności liturgiczne, a mianowicie: z głową ozdobioną gałązkami oliwki, jak nakazuje rytuał sakralny, będzie kroczył na czele pochodu procesyjnego: *solemnis ducere pompas* (w. 22) oraz przy świętych przybytkach składał ofiary: *ad delubra iuvat caesosque videre iuvencos* (w. 23).

Oktawian August przejawiał chęci identyfikowania się z bogami lub choćby porównywania się z nimi. Bóstwem, którego chciał być ucieleśnieniem, był Apollo. Cesarz tworzył legendę o swoim pochodzeniu od delfickiego boga. Podają ją zaczerpniętą prawdopodobnie z autobiografii Augusta Swetoniusz i Dion Kasjusz[9]. Według tej wersji, Atia, matka Oktawiana przybyła o północy do świątyni Apollina i odesławszy służbę do domu, sama została w przybytku boga na modlitwie. Sen zmorzył modlącą się, a w tym czasie bóg pod postacią węża zbliżył się do śpiącej, złączył się z nią a ona poczęła dziecię. Po dziesięciu miesiącach powiła syna, Oktawiana. Słynne było wystąpienie Augusta w maskowym bankiecie dwunastu bogów w stroju Apollina, które naraziło go ze strony wrogów na zarzut świętokradztwa[10]. W sali posiedzeń biblioteki na Palatynie cesarz wystawił posąg Apollina mającego rysy jego twarzy[11]. Tej tendencji do identyfikowania osoby cesarskiej z delfickim bóstwem dał wyraz Horacy w słowach: *tandem venias precamur || nube candentis umeros amictus | augur Apollo* (*carm.* I 2, 30—32). Niektórzy przypuszczają, że w słowach bukoliki czwartej: *casta fave Licinia; tuus iam regnat Apollo* (*Ecl.* IV 10) Wergiliusz widział w Apollinie samego Augusta[12]. Ciekawą jest rze-

---

[7] J. Korpanty, *Boski kult człowieka w Rzymie do Oktawiana Augusta*, Filomata 1969, 12, s. 185.
[8] G. Herzog-Hauser, *Der Kaiserkult*, RE Suppl. IV, kol. 830.
[9] Suet. *Augustus* 94; Dio Cass. XLV 1.
[10] M. S. Popławski, *Polityczna publicystyka w dobie Cezara i Augusta*, Lublin 1935, s. 226.
[11] *Ps.-Acro ad Hor. Ep.* I 3, 17.
[12] Serv., *Comm. ad Verg. Aen. I, 286.*

kiego mędrca pasowała go wytrwałość w znoszeniu trudów, walka ze złem we wszelkiej postaci, a wreszcie pokonanie cierpienia, zwycięska śmierć na stosie.

Takiego Heraklesa, potężnego dobroczyńcę ludzkości i dawcę pokoju, poznali i czcili Rzymianie. We wstępie do V księgi swego poematu (w. 1—38) Lukrecjusz wymienia dobroczyńców, którzy za zasługi wobec ludzi zostali bogami. Są to: Ceres, Bakchus i Herakles. Oczywiście Lukrecjusz, wyznawca Epikura, nie ma wysokiego mniemania o ich darach: bez zboża i wina można się obejść, a uwolnienie świata od potworów, które przecież żyły tak daleko, też nie stanowi tytułu do chwały. O ileż wspanialszy dar ofiarował ludziom Epikur: nauczył, jak żyć, kierując się rozumem, z dala od trosk! Cyceron, który zadania człowieka ujmował inaczej niż Epikur i jego rzymski czciciel Lukrecjusz, gdy pragnął przekonać, że właśnie życie w służbie ludzkości, chociaż niewolne od cierpień i trudów, posiada wyższość nad życiem w odosobnieniu, życiem tylko dla siebie, jako wzór całkowitego zaangażowania się w sprawy ludzi wymienia Heraklesa[5].

Seneka potwierdza sąd stoików o Heraklesie, jakkolwiek dla swoich czasów widział bliższy, dodajmy Rzymianinowi, wzór mędrca w Katonie Młodszym: *Catonem autem certius exemplar sapientis viri nobis deos immortales dedisse quam Ulixen et Herculem prioribus saeculis. hos enim Stoici nostri sapientes pronuntiaverunt, invictos laboribus et contemptores voluptatis et victores omnium terrorum* (*De const. sap.* 2). A w rozprawie *O dobrodziejstwach* napisał o Heraklesie: *Hercules nihil sibi vicit: orbem terrarum transivit non concupiscendo, sed iudicando, quid vinceret, malorum hostis, bonorum vindex, terrarum marisque pacator ...* (*Benef.* I 13,3).

Heraklesowi, obrońcy dobrych, wrogowi złych, dawcy pokoju, złożył hołd stoicki filozof Seneka w dwu tragediach: *Hercules furens* i *Hercules Oetaeus*. Na przykładzie pierwszej z nich spróbujmy zbadać, o ile myśli zawarte w tragedii Seneki odpowiadają temu, co wyraził poeta grecki w sztuce o tym samym tytule, o ile zaś są różne. Przypatrzmy się więc, jakie są postawa i motywy postępowania głównych postaci tak wzoru greckiego, jak sztuki Seneki.

Tragedia Eurypidesa Ἡρακλῆς μαινόμενος opowiada o nieszczęściu największego spośród herosów greckich: mściwa Hera zesłała na niego atak szału, podczas którego bohater zabił trzech synów i żonę. Sen przywrócił mu zdrowe zmysły a z nimi świadomość strasznego czynu. Obudziwszy się wśród trupów rodziny, Herakles popada w rozpacz tak ogromną, że nie widzi dla siebie miejsca na ziemi. Tezeusz odwodzi go od zamiaru samobójstwa, pomaga podźwignąć się z rozpaczy i wrócić do życia. Tragedia Heraklesa jest tym okropniejsza, że poprzednio

---

[5] Cicero, *Fin.* II 118: *... an, cum de omnibus gentibus optime mererere, cum opes indigentibus salutemque ferres, vel Herculis perpeti aerumnas...*; *Off.* III 5 (25) *... Itemque magis est secundum naturam, pro omnibus gentibus, si fieri possit, conservandis aut iuvandis maximos labores molestiasque suscipere imitantem Herculem illum, quem hominum fama beneficiorum memor in concilio celestium conlocavit quam vivere in solitudine non modo sine ullis molestiis, sed etiam in maximis voluptatibus, abundantem omnibus copiis ut excellas etiam pulchritudine et viribus.*

der ἤθη der betreffenden Persönlichkeiten in den Biographien Plutarchs hat nämlich schon Leo richtig hingewiesen[10]. Es scheint daraus zu folgen, dass Kallisthenes' Auffassung von Alexanders Charakter, der sich in seinen grossen Taten aüssern sollte, bahnbrechend für die weitere Gestaltung des biographischen Materials in den peripatetisch beeinflussten Lebensbeschreibungen gewesen ist[11]. Es lohnt sich aber zu bemerken, dass es allem Anschein nach dem Kallisthenes mehr um die Hervorhebung des Typischen und Grossartigen in Alexanders Wesen ging, als um die Feinheit der psychologischen Analyse, für die „unscheinbare und von der Geschichte verschwiegene Handlungen und Aussprüche wichtiger sein können als glänzende Taten" (Leo, a.a.O., vgl. Plutarch, *Alex.* 1,2). Das hing aber offenbar mit dem unmittelbaren propagandistischen Zweck des Kallisthenischen Werkes zusammen.

Die bisher erreichten Einsichten erhalten eine willkommene Bestätigung seitens des von uns vor kurzem zusammen mit J. Bielawski herausgegebenen, arabisch überlieferten Aristotelesbriefes vom Jahre 330[12]. Sein Verfasser beglückwünscht zwar Alexander anlässlich seines endgültigen Sieges über Dareios (bei Arbela 331), macht aber kein Geheimnis daraus, dass er jetzt, nachdem dieser Sieg errungen sei, die Aufmerksamkeit des Königs auf andere Wirkungsgebiete lenken möchte, vor allem auf die bereits beschlossene Fortsetzung der griechischen Kolonisation im Osten (nach der Gründung der ägyptischen Alexandreia 332) — und auf die Notwendigkeit der Vorbereitung einer geeigneten Gesetzgebung für die neu zu gründenden Städte (1, 1—4). Dieselben Gedankengänge kehren im Schlusswort des Briefes wieder: es seien drei Dinge, welche den Menschen ewigen Ruhm verleihen: erstens gute Gesetzgebung, zweitens Erfahrung in den Kriegen und Schlachten, drittens Gründung der Städte. Bedeutende Erfolge, sei es nur auf einem dieser Gebiete, hätten manchen Männern ein dauerndes Andenken gesichert. Alexander habe sich bereits genug in der Kriegführung ausgezeichnet: es bleiben ihm jetzt zwei andere Wirkungskreise übrig, damit sich in ihm „alle drei wertvollen Handlungen (wahrscheinlich τίμιαι oder καλαὶ πράξεις) vereinigen" (17, 3—5).

Es ist interessant, mit dieser ganz eindeutigen Charakteristik der von Alexander nach seinem Sieg über Persien zu erwartenden Tätigkeit Skards[13] Darlegun-

---

[10] Fr. Leo, *Die griechisch-römische Biographie*, ²Hildesheim 1965 (reprographischer Nachdruck der Ausgabe Leipzig 1901), S. 185 ff.; N. E. Barbu, *Les procédés de la peinture des caractères dans les biographies de Plutarque*, Paris 1934, S. 2—22, vgl. 238 f., bes. 239: „(les péripateticiens) ont cherché dans la vie de grands hommes politiques des exemples destinés à illustrer leurs idées générales de psychologie politique ou de la politique pure et simple".

[11] In derselben Weise hat auch Aristoteles das Bild Solons in seiner *Verfassungsgeschichte Athens* gezeichnet, natürlich mit dem Unterschied, dass er die innerpolitische Rolle des grossen Gesetzgebers exponieren musste. Vgl. R. Stark, Antike und Abendland XV 1969, S. 47 (mit älterer Literatur).

[12] *La lettre d'Aristote à Alexandre sur la politique envers les cités*, hrsgg. von J. Bielawski und M. Płezia, Wrocław 1970.

[13] E. Skard, *Zwei religiös-politische Begriffe: euergetes — concordia*, Oslo 1932, S. 36—46.

teozujących poeta prezentuje swego bohatera w ten sam sposób, czyli za pomocą tych samych atrybutów dywinizacyjnych. Ma on do dyspozycji pięć różnych oznak boskości: kult, identyfikację z bogami lub herosami, otoczenie bogów, boską genealogię, symbole boskości. Pisarz gloryfikuje cesarza bądź przez przypisanie mu jednego atrybutu, np. boskiego pochodzenia w obrębie jednej apoteozy (*Aen.* VI 792), bądź gromadzi ich kilka, np. genealogia, *entourage*, kult (*Georg.* I 24—42). Nie ma w tym względzie rygorystycznych reguł. Nagromadzenie atrybutów boskości w pierwszej apoteozie częściowo da się wytłumaczyć tym faktem, że cała ona składająca się z 18 wierszy zawiera jedynie element deifikacyjny. Poeta więc wykorzystał kilka atrybutów do skomponowania tak długiej apoteozy. Pod względem ilości wierszy deifikacja w *Georgikach* jest znaczniej rozbudowana niż element zasług, którego zresztą brakuje formalnie w dwu pierwszych apoteozach, zaś w trzeciej element ubóstwienia obejmuje 17 wierszy wobec 10 wątku zasług. W *Eneidzie* wątek deifikacyjny jest natomiast słabo zaznaczony w porównaniu z wątkiem zasług. I tak w apoteozie czwartej na deifikację przypadają cztery wiersze (286; 288; 289—290), na opis zasług sześć (287; 291—296); w apoteozie piątej na wątek deifikacyjny poeta przeznaczył dwa wiersze (791—792), natomiast na wątek zasług piętnaście (793—807); wreszcie w ostatniej apoteozie na dziesięć wierszy deifikacyjnych (671—681) przypada aż 46 uwypuklających zasługi, czyli soteriologicznych (682—728). Czym można by wytłumaczyć tak obszernie rozbudowany wątek ubóstwienia w apoteozach *Georgik* przy słabym jego uwzględnieniu w apoteozach *Eneidy*?

Epizody apoteozujące w eposie dydaktycznym były pisane w okresie wojen domowych między 36 a 28 rokiem. Był to czas, kiedy Oktawian poprzez podjęcie wojen domowych sprowadził na Italię wiele nieszczęść. Poeta nie chcąc być w niezgodzie ze swoim sumieniem dwie pierwsze apoteozy stworzył wyłącznie na elementach deifikacyjnych bez aktualnego wątku zasług, jedynie sugerując je dopiero w przyszłości. W trzeciej apoteozie Wergiliusz miał już konkretny materiał do skomponowania wątku zasług: rozgromienie inwazji Wschodu oraz zasugerowanie opinii publicznej przekonania, że Oktawian opowiedział się po stronie ustroju republikańskiego. Zrozumiała jest rozbudowa wątku zasług w apoteozach *Eneidy*. Poeta patrzy na dorobek polityczny cesarza z pewnego dystansu. Dostrzega, że zasługi Oktawiana dla narodu rzymskiego nie tylko nie są fikcyjne, ale są niezwykłe. Śmiało je może eksponować bez obawy zarzutu kłamstwa czy też pochlebstwa.

Atrybuty boskości, jakimi poeta posłużył się w apoteozach przy deifikacji Augusta, nie pochodzą wyłącznie z fantazji pisarza, ale zostały wzięte z sugestii cesarskich. August jawnie lub skrycie sobie je przypisywał. Geniusz Wergiliusza twórczo je zużytkował jako materiał do poetyckich struktur apoteoz. Przyjrzyjmy się uważniej temu zagadnieniu.

Jeśli chodzi o boski kult osoby cesarskiej, to w prowincjach rozwijał się bez żadnych przeszkód w połączeniu ze czcią dla Dea Roma[6]. W 30 roku p.n.e. senat

[6] K. Kumaniecki, *Historia kultury starożytnej Grecji i Rzymu*, Warszawa 1965, s. 440—441.

sich selbst auf die Möglichkeit hin, eine Erklärung des Titels πράξεις im philosophischen Sprachgebrauch zu suchen.

In der Tat finden sich in der *Eudemischen Ethik* des Aristoteles zwei Stellen, die auf unser Problem Licht zu werfen scheinen. Sie stehen im 4. und 5. Kapitel des I. Buches, wo von den Lebenszielen die Rede ist. A 4. 1215a 35—b5: τρεῖς ὁρῶμεν ... βίους ὄντας οὓς οἱ ἐπ' ἐξουσίας τυγχάνοντες προαιροῦνται ζῆν ἅπαντες πολιτικὸν φιλόσοφον ἀπολαυστικόν. τούτων γὰρ ὁ φιλόσοφος βούλεται περὶ φρόνησιν εἶναι καὶ τὴν θεωρίαν τὴν περὶ τὴν ἀλήθειαν, ὁ δὲ πολιτικὸς (βίος) περὶ τὰς πράξεις τὰς καλάς, αὗται δ' εἰσὶν αἱ ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, ὁ δ' ἀπολαυστικός κτλ. Ebd. 5. 1216a 19—27 ἕτεροι δέ τινες οὐδ' ἂν φρόνησιν οὐδεμίαν οὔτε τὰς σωματικὰς ἡδονὰς εἵλοντο μᾶλλον ἢ τὰς πράξεις τὰς ἀπ' ἀρετῆς. αἱροῦνται γοῦν οὐ μόνον ἔνιοι δόξης χάριν αὐτάς, ἀλλὰ καὶ μὴ μέλλοντες εὐδοκιμήσειν. ἀλλ' οἱ πολλοὶ τῶν πολιτικῶν οὐκ ἀληθῶς τυγχάνουσι τῆς προσηγορίας· οὐ γὰρ εἰσὶ πολιτικοὶ κατὰ τὴν ἀλήθειαν· ὁ μὲν γὰρ πολιτικὸς τῶν καλῶν ἐστι πράξεων προαιρετικὸς αὐτῶν χάριν, οἱ δὲ πολλοὶ χρημάτων καὶ πλεονεξίας ἕνεκεν ἅπτονται τοῦ ζῆν οὕτως.

Davon war auch im *Protreptikos* die Rede (Fr. B 49 Düring, mit unserer Ergänzung[6]): κἂν εἴ τις ἢ νόμους τίθηται πόλεσιν ἢ πράττῃ πράξεις ἀποβλέπων καὶ μιμούμενος πρὸς ἑτέρας πράξεις ἢ πολιτείας ἀνθρωπίνας Λακεδαιμονίων ἢ Κρητῶν ἤ τινων ἄλλων τοιούτων, οὐκ ἀγαθὸς νομοθέτης οὐδὲ πολιτικὸς σπουδαῖός ἐστιν --- ἀλλὰ δῆλον ὅτι μόνου --- τοῦ φιλοσόφου καὶ νόμοι βέβαιοι καὶ πράξεις εἰσὶν ὀρθαὶ καὶ καλαί.

Das Ziel des wahren Staatsmanns (ὁ κάτ' ἀλήθειαν πολιτικός EE A 5) sind also die πράξεις, besonders αἱ καλαὶ πράξεις = αἱ ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, die er (im Unterschied zu der Mehrzahl der nur so genannten Politiker οἱ πολλοὶ τῶν πολιτικῶν, οὐχ ἀληθῶς τυγχάνοντες τῆς προσηγορίας) nicht des Gewinns wegen, sondern um ihrer selbst willen tut. Fragen wir nun weiter, was eigentlich unter den schönen Handlungen zu verstehen ist, so gibt uns wieder Aristoteles darüber Auskunft (*Polit.* H 13. 1332a 16) αἱ δ' ἐπὶ τὰς τιμὰς καὶ τὰς εὐπορίας ἁπλῶς εἰσι κάλλισται πράξεις --- αἱ γὰρ τοιαῦται πράξεις --- κατασκευαὶ ἀγαθῶν εἰσι καὶ γεννήσεις. Die schönsten Handlungen sind danach solche, welche das Wohl der Gemeinschaft herbeiführen, also Wohltaten, εὐεργεσίαι. Der wahre Staatsmann ist somit ein Wohltäter seiner Mitbürger, gleich den Königen der archaischen Zeit, welche διὰ τὸ πρώτους γενέσθαι τοῦ πλήθους εὐεργέτας κατὰ τέχνας ἢ πόλεμον ἢ διὰ τὸ συναγαγεῖν ἢ πορίσαι χώραν ἐγίγνοντο βασιλεῖς (*Polit.* Γ 14. 1285b 5 ff., vgl. E 10. 1310b 32 ff.).

Das oben Gesagte legt die Vermutung nahe, dass Kallisthenes, der mit den angeführten Ansichten des Aristoteles vertraut sein durfte und sie selbst sicher teilte, Alexander als einen griechischen πολιτικός, als den wahren Staatsmann ersten Ranges darzustellen versucht hat und deshalb seiner ihm gewidmeten Schrift

---

[6] M. Plezia, *De quodam Protre tici Aristotelii loco supplendo*, Classica et Mediaevalia XXVIII 1969, S. 214 f.

nie na informacjach, jakie w Rzymie otrzymywano ze Wschodu [31]. Wydaje mi się, że wytłumaczenie jest znacznie prostsze. Poeta nie pisał historii sensu stricto. Jeśli nawet historycy starożytni nie dbali zawsze o ścisłość w przedstawieniu zdarzeń, to tym bardziej poeta w konstrukcji literackiej mógł mieć dużą dozę swobody w układzie i interpretacji faktów i zdarzeń. Wiadomo, że w społeczeństwie rzymskim czyny orężne zasługiwały na szczególne wyróżnienie, a sława wojenna przewyższała wszystkie inne osiągnięcia. Poeta przez hiperbolę ukazał nam Oktawiana jako szczęśliwego wodza i pogromcę wschodnich ludów, oddającego nieocenione zasługi dla bytu narodu rzymskiego.

Zwycięstwo w boju stanowi także motywację deifikacji w ósmej księdze *Eneidy* (w. 671—718). August występuje jako heros w plenerze bitwy i zwycięstwa akcyjskiego. Tutaj jednak dominujący element w motywacji stanowi wątek narodowo-religijny. Poeta stylizuje cesarza na modłę rzymskiego bohatera zgodnie z wzorami ojczystej dydaktyki. August w asyście rdzennie rzymskich instytucji: senatu, ludu, opiekuńczych bogów państwowych i wojska złożonego z wiernych mu Italików, staje do decydującej rozprawy orężnej w imię obrony najdroższych wartości narodowych. Poeta, malując amfiteatr bitwy pod Akcjum na prawie kontrastu dwu wrogich frontów, ustawia po stronie rzymskiej Augusta, który na wzór Fabiusza, Katona czy Scypionów gotów jest bronić kultury narodowej aż do zwycięstwa nad mrocznymi potęgami Wschodu. August ukazany jest jako pełnomocnik senatu i mandatariusz ludu, którzy w ręce cesarza złożyli zlecenia do obrony ojczyzny i wolności [32]. Na czele drugiego frontu stoi zhellenizowany Antoniusz wraz z egipską małżonką, Kleopatrą, w otoczeniu swych wschodnich wojsk, zgromadzonych z różnych narodów oraz szpetnych z wyglądu bóstw, walczących o narzucenie Rzymowi swej hegemonii. Za zwycięstwo akcyjskie i za inne odniesione na Wschodzie August składa ofiary dziękczynne bogom italskim: *dis Italis votum inmortale sacrabat* (*Aen.* VIII 715), dźwiga z ruin rodzimą religię odbudowując trzysta, jak z przesadą powiada poeta, podupadłych bożych przybytków, w których przy ozdobionych ołtarzach bóstw zastępy matron rzymskich modlą się i przy których są składane ofiary bogom z zabijanych młodych zwierząt (*Aen.* VIII 716—719). August nie zaniedbuje także urządzić dla ludu igrzysk, które są przecież nieodzownym elementem obyczajowym mieszkańców Rzymu: *laetitia ludisque viae plausu fremebant* (*Aen.* VIII 717). Poeta pokazuje Augusta jako szczęsnego zwycięzcę, który w czasie odbywania potrójnego triumfu w Rzymie, stolicy imperium rzymskiego, przyjmuje defiladę podbitych ludów, w przeważającej liczbie

---

[31] Cartault, *o.c.* s. 34.

[32] Wergiliusz idealizuje mówiąc o poparciu Augusta przez całe społeczeństwo rzymskie. Jednak znaczna część tegoż społeczeństwa poparła Oktawiana w walce Antoniuszowi. Tego zdania jest T. Zawadzki, który pisze: „Jakkolwiek też nie należy wierzyć zapewnieniom o entuzjazmie całej Italii występującej pod wodzą Oktawiana, niewątpliwie arystokracja municypalna i część warstwy senatorskiej poparły go w walce z Antoniuszem". Zob. *Społeczne i polityczne przemiany Rzymu i świata śródziemnomorskiego w ostatnim stuleciu republiki*, Meander VIII 1953, s. 404.

stwionego Cezara ukazuje się na nieboskłonie[20]. Od tej pory symbol gwiazdy stał się rodowym symbolem boskości w rodzinie julijskiej. Literaci doby augustowskiej chętnie wykorzystują symbolikę gwiazdy jako atrybutu boskości w celach panegirycznych ku czci Augusta, np. Owidiusz i Horacy[21]. W apoteozach Wergiliusz tę symbolikę gwiazdy wykorzystał dwukrotnie: raz w opisie bitwy pod Akcjum, gdzie ukazał Oktawiana na tle rodowej gwiazdy symbolizującej boskość: *patriumque aperitur vertice sidus* (*Aen.* VIII 681), drugi raz w przeglądzie dziedzin władzy i dobroczynności, kiedy ze strony poety pada propozycja, że może Oktawian zechce zamienić się w nową gwiazdę, nawiązując tym samym do komety Cezara: *anne novum ... sidus te ... addas* (*Georg.* I 32).

August nie mogąc ze względów politycznych przypisać sobie oficjalnie atrybutów boskich za życia, co osiągnął pierwszy budowniczy państwa rzymskiego, Romulus, wierzył, że zdobędzie apoteozę po śmierci. Już tu jednak na ziemi widział siebie w poematach Wergiliusza w towarzystwie bogów i herosów, wczytywał się w wiersze, w których niebianie oczekiwali go z tęsknotą i niecierpliwością na Olimpie[22]. W apoteozie finalnej pierwszej księgi *Georgik* poeta stwierdza, że i niebo chciałoby mieć jak najrychlej u siebie Oktawiana, gdy on tymczasem zadowala się chwałą zdobywaną na ziemi: *iam pridem nobis caeli te regia, Caesar, | invidet* (w. 503—504). W innej apoteozie sam Jowisz zapowiada Wenerze, że ona przyjmie kiedyś Augusta na Olimp jako zwycięzcę Wschodu: *hunc tu olim caelo spoliis onustum | accipies secura* (*Aen.* I 289—290). Poeta zestawia go z takimi herosami jak Herkules i Bakchus, którzy dzięki swoim nieprzeliczonym zasługom zdobyli dla siebie boskie zaszczyty. (*Aen.* VI 801—805). Oni będą towarzyszami cesarza, który Rzym uczynił władcą świata, oni oczekują go z tęsknotą na Olimpie[23].

Cyceron warunkował deifikację człowieka jego wyjątkowymi zasługami dla ludzi. W ten sposób, według autora *De natura deorum*, dostąpili boskich zaszczytów: Herkules, Polluks, Eskulap, Dionizos, z Rzymian zaś Romulus[24]. Wergiliusz kreuje swego chłopca-zbawcę w czwartej bukolice również na dobroczyńcę ludzkości. Element więc zasługi, którą zamiennie tu nazywam motywacją soteriologiczną, jest niezbędny w koncepcji apoteozy cycerońskiej, a także i wergiliańskiej. Ale Wergiliusz tworząc apoteozę Oktawiana z motywacją soteriologiczną po prostu wyszedł naprzeciw życzeniom władcy. Poeta przebywając w otoczeniu Augusta znał jego poglądy na temat zadań principepsa wobec imperium i narodu. Do tych obowiązków należało czuwanie nad bezpieczeństwem i pomyślnością obywateli[25]. W *Monumentum Ancyranum* Oktawian pisze, że jednym z zaszczytów uchwalonym mu przez senat w dniu złożenia najwyższej władzy w roku 27 p.n.e.

---

[20] Suet., tamże.
[21] *Met.* XV 745 nn.; *Carm.* I 12, 47.
[22] G. Boissier, *La religion romaine*, t. I, Paris 1902, s. 73.
[23] Herzog-Hauser, *o.c.* kol. 83.
[24] *Nat. deor.* II 62.
[25] Suet. Augustus 28.

gen zu vergleichen, der anhand reichlich zusammengestellten Belegmaterials nachweist, dass im IV. Jh. als εὐεργέται besonders a) Gesetzgeber als Organisatoren des gesellschaftlichen Lebens, b) Feldherrn als Verteidiger ihrer Heimatstädte, c) Stadtgründer galten. Nach der Ansicht des Briefautors, ebenso wie nach der des Kallisthenes, sollte also Alexander ein Wohltäter der Hellenen werden. Dem Verfasser des Briefes schwebt sonst deutlich das Bild eines Frieden und Sittlichkeit stiftenden πολιτικός vor den Augen, dessen Charakterzüge er (wohl im Anschluss an den gleichnamigen Dialog des Aristoteles) in der Einleitung seiner Schrift (Kap. 2—4) entwickelt.

Zuletzt wollen wir einen kurzen Blick auf die weitere Geschichte des πράξεις — Titels werfen, was angesichts seiner späteren Verbreitung (man denke nur an die massenhafte Erscheinung der *Gesta*-Literatur im lateinischen Mittelalter und an die daran anknüpfenden altfranzösischen *Chansons de geste*) sicher nicht ohne Interesse sein kann.

Als beliebt darf der Titel keinesfalls gelten, obgleich wir ihm, besonders im II. Jh. v. Chr. ein paarmal begegnen, immer aber in der Form einer Ewähnung und nicht eines Zitats, was an seiner Ursprünglichkeit berechtigte Bedenken erweckt. Diogenes Laertios V 61 führt von einem sonst unbekannten Straton Φιλίππου καὶ Πέρσεως πράξεις an (FGrHist 168 T 1), aber derselbe Diogenes nennt ebenso (II 3) Anaximenes' Alexandergeschichte, die nach der besseren Überlieferung τὰ περὶ 'Αλέξανδρον heissen sollte. In dem Würzburger Papyrusfragment des Sosylos von Lakedaimon ist zwar die Subskryption περὶ 'Αννίβου πράξεων (FGrHist 176 F 1) eindeutig erhalten, aber auch in diesem Fall kann es sich nur um „ein Vermerk des Besitzers der Rolle" (Jacoby im Kommentar z. St. nach Wilcken, Hermes XLI 117) und um keinen ursprünglichen Titel handeln. Nicht viel besser bezeugt sind Menandros' von Ephesos (FGrHist 782) Βασιλέων πράξεις, zitiert von Josephus Flavius *c. Ap.* 1, 116 (T 3 c), an einer Stelle, die eher eine Erwähnung als direkte Anführung des Titels sein durfte. Schliesslich beruht die Überlieferung des Titels Κωνσταντίνου πράξεις, den ein zehnbändiges Werk des Bemarchios von Kaisareia (FGrHist 220 T 1) führen sollte, nur auf einem Sudazitat, dessen Exaktheit nicht nachgeprüft werden kann.

Wie sich dazu die Überschrift der im Neuen Testament stehenden Πράξεις ἀποστόλων verhält, sei einer anderen Untersuchung vorbehalten.

Kraków

ocalił swych najbliższych od śmierci z rąk Likosa. Według mitu karą za popełnienie tej zbrodni było wygnanie, służba u Eurysteusza i związane z nią prace. W tragedii Eurypidesowej szał ogarnął Heraklesa, gdy bohater sztuki wywiązał się z ostatniej pracy, tzn. gdy wrócił z Hadesu i przyprowadził stamtąd psa Cerbera. Dodajmy, że w tej właśnie sztuce spotykamy pierwszy w literaturze katalog dwunastu prac Heraklesa[6]. Taka swobodna postawa wobec mitu pozwoliła autorowi ukazać bohatera w sytuacjach zgoła kontrastowych: najpierw jako najpotężniejszego herosa, który zmusił do ustępstwa nawet władców podziemi, a potem jako człowieka zupełnie złamanego nieszczęściem, przybitego świadomością zbrodni popełnionej na swych najbliższych, człowieka, który tylko dzięki pomocy przyjaciela podnosi się z upadku. Ukazanie Heraklesa najpierw w całym blasku sławy miało podkreślić głębię tego upadku[7].

W tragedii Seneki *Hercules furens* kolejność wydarzeń jest podobna. Zemsta bogini dosięga Heraklesa u szczytu jego sławy, a więc po pracach, a nawet po zwycięstwie nad Eurytosem[8]. I tak jak w sztuce Eurypidesa, również u Seneki nad rodziną Heraklesa zawisło śmiertelne niebezpieczeństwo. Na szczęście bohater zdążył w porę wrócić z krainy zmarłych. Ratuje swych najbliższych, zabija tyrana i gdy wydaje się, że wszystko złe minęło, następuje moment najtragiczniejszy: Herakles w ataku szału sam staje się mordercą dzieci i żony. Gdy wróciła mu świadomość, zrozpaczony chce pozbawić się życia. Od samobójstwa powstrzymuje go jedynie wzgląd na starego ojca. Widzimy tu pewne odchylenie od wzoru greckiego. Takich odchyleń jest oczywiście więcej i w nich wyraża się nova facies, jaką rzymski filozof nadawał swoim tragediom. Tę nova facies widać szczególnie wyraźnie w rysunku głównych postaci sztuki. Spróbujmy przyjrzeć się im dokładniej. Może zdołamy odpowiedzieć na pytanie, czy obraz Heraklesa Seneki jest krokiem naprzód czy w tył w porównaniu z Eurypidesowym, czy Seneka przedstawił Heraklesa jako stoickiego mędrca, czy tylko jako bohatera zwykłej tragedii[9].

U Eurypidesa prolog wygłasza Amfitrion informując o sytuacji: Herakles pełni służbę u Eurysteusza, ostatnio jego zadaniem jest przyprowadzenie z Hadesu psa Cerbera. Tymczasem Likos, którego ojciec panował kiedyś w Tebach, powrócił z wygnania i zabiwszy Kreona, teścia Heraklesa, objął rządy. Teraz godzi na życie Amfitriona, dzieci i żony nieobecnego herosa. Jaki jest ten Likos u poety greckiego?

---

[6] Wilamowitz, *o.c.* s. 60; H. Sichtermann, *Lexicon der alten Welt*, col. 1258 s.v.

[7] K. Kik, *Herakles w tragediach Eurypidesa*, Meander XVIII 1963, s. 348.

[8] Że pokonanie Eurytosa jest sprawą minioną, świadczą wypowiedzi osób: u Eurypidesa (w. 472 sq.) Megara wymienia Ojchalię jako jedną ze zdobytych przez męża krain, u Seneki (w. 477) Likos mówi: *Hoc Euryti fatetur eversi domus...*

[9] Pochwałą stoickiego mędrca nazwał tę tragedię Seneki O. Edert, *Über Senecas Hercules und den Hercules auf den Oeta*, Kiel 1909, s. 104; E. Ackermann, *Der leidende Hercules des Seneca*, Rheinisches Museum für Philologie LXVII 1912, s. 425, 440, 442, wyraża pogląd, że *Hercules furens* Seneki ukazuje tylko zwykłego, ludzkiego bohatera, a Heraklesowi stoików złożył hołd Seneka w sztuce *Hercules Oetaeus*.

koncepcji apoteozy poszedł za sugestią Cycerona. Śladów tej koncepcji dopatruje się Biernacka[3] u Wergiliusza już w bukolice piątej, w której apoteozę Dafnisa charakteryzuje okres pomyślności, równy niemal złotemu wiekowi, oraz kult dziękczynny pasterzy. Pierwszy motyw już wyraźnie zarysowany, według autorki, znajduje się dopiero w bukolice dziewiątej, drugi zaś w pierwszej, w którym jednak koncepcja człowieka podniesionego do rangi bóstwa zostaje szczegółowo skonkretyzowana[4]. Moim zdaniem w wymienionych bukolikach nie ma apoteozy sensu stricto, ponieważ zasługi nie mają charakteru społecznego i kult ma cechę czysto prywatnego. Zresztą i sama autorka powiada: „Nazywając Oktawiana bogiem, poeta zastosował wyraz używany w starożytności względem wysoko postawionych osób dla wyrażenia im hołdu"[5]. Wergiliusz zarysowuje koncepcję apoteozy sensu stricto dopiero w słynnej czwartej bukolice. Kandydatem do ubóstwienia jest w niej tajemnicze dziecię, które przychodzi na świat jako oczekiwany wybawiciel (w. 7—8). Poeta prezentuje jego boskie pochodzenie i szczególnie życzliwy stosunek bogów do niego zaznaczony przymiotnikiem „cara": *cara deum suboles, magnum Iovis incrementum* (w. 49), obrazuje jego zejście na ziemię: *iam nova progenies caelo demittitur alto* (w. 7), określa jego zbawczą i dobroczynną rolę wobec ludzi: a) uwolni ich od trwogi: *inrita perpetua solvent formidine terras* (w. 14), b) na ziemi przywróci złoty wiek Saturna: *redeunt Saturnia regna* (w. 6), c) rządzić będzie uspokojonym światem w oparciu o walory ojczyste: *pacatumque reget patriis virtutibus orbem* (w. 17). W nagrodę za swoją działalność na rzecz ludzi otrzyma życie na wzór bogów i spotka herosów wśród bóstw: *ille deum vitam accipiet divisque videbit // permixtos heroas* (w. 15—16), sam zaś będzie ich towarzyszem: *et ipse videbitur illis* (w. 16).

Koncepcja apoteozy naszkicowana tutaj przez Wergiliusza w osobie dziecięcia zatrzymuje zasadniczy element podany przez Cycerona: zasługi jako przyczynę deifikacji. Poeta w bukolice konkretyzuje ich treść: uwolnienie od trwogi, zapewnienie pokoju, utrwalenie złotego wieku pomyślności, oparcie rządów nad światem na walorach ojczystych. Pojęcie cycerońskie apoteozy zostaje wzbogacone o nowy element: boskie pochodzenie dziecięcia. Niezależnie od tego, kogo i czy konkretnie poeta widział określonego człowieka w owym przychodzącym na świat dziecięciu-zbawcy, na jego zindywidualizowanym przykładzie zarysował koncepcję apoteozy rozbudowując elementy cycerońskie oraz dodając nowe. Jest rzeczą interesującą, w jaki sposób Wergiliusz wypracowaną w bukolice czwartej koncepcję wykorzystał i zużytkował w *Georgikach* i *Eneidzie* przy kompozycji apoteozy Oktawiana Augusta.

Tylko te epizody przedstawiające Oktawiana Augusta zyskują nazwę apoteoz, które ukazują go w nimbie boskości. Nie we wszystkich jednak fragmentach apo-

---

[3] Z. Biernacka, *Stosunek Wergiliusza do Augusta*, [w:] *Księga Wergiliuszowa*, Wilno 1930, s. 125.

[4] Biernacka, *o.c.* s. 125.

[5] Biernacka, *o.c.* s. 124.

czą, że autor *Eneidy* wprost i bezpośrednio nie zidentyfikował Oktawiana z Apollinem, jak to uczynił Horacy. W apoteozach istnieją tylko nawiązania do motywu apollińskiego. W *Georg*. 36 III poeta mówi, że przy świątyni cesarza ustawi posąg budowniczego Troi pod przydomkiem *Cynthius*. W *Aen*. VIII motyw Apollina wystąpił dwukrotnie: raz pod przydomkiem Actius jako przeważający szalę zwycięstwa w bitwie pod Akcjum na korzyść Oktawiana, drugi raz zostaje ukazana świątynia bóstwa, którą cesarz ozdabia wojennymi trofeami w podzięce za pomoc i opiekę w bitwie pod Akcjum i z której krużganków przyjmuje defiladę podbitych ludów (w. 704; 720—723). Z tych nawiązań bóstwa delfickiego do osoby Augusta można jedynie wysnuć wniosek, że Oktawian cieszy się szczególną opieką i przychylnością Apollina.

Cesarz niezwykłą przychylnością darzył narodowe bóstwo rzymskie, apoteozowanego Romulusa. Oktawian widział w sobie wiele wspólnych cech z Romulusem i chętnie chciałby być z nim utożsamiony. To jego pragnienie znalazło odbicie w chęci nadania mu tego tytułu przez senat w roku 27 p.n.e.[13] Oktawian zrezygnował z tego tytułu z obawy przed podejrzeniem o jedynowładztwo i zadowolił się przydomkiem Augustus, ale zawsze widział liczne analogie między swoją osobą a Romulusem, zaś uwypuklane przez poetów podobieństwa musiały być mu szczególnie miłe. Wergiliusz w obydwu przepowiedniach dotyczących cesarza (*Aen*. I 286—296; VI 791—807), w przeglądzie najwybitniejszych postaci z historii Rzymu przerywa historyczny ciąg i stawia Oktawiana tuż obok Romulusa. Obydwom bohaterom poświęca podobną ilość wierszy, podczas gdy inne postaci kwituje jedno- lub dwuwierszową wzmianką. I tak w pierwszej przepowiedni (*Aen*. I 229—296) autor prezentuje Romulusa w jedenastu wierszach (272—283), a Oktawiana ukazuje w dziesięciu (286—296), zaś w drugiej przepowiedni (*Aen*. VI 756—886) postać Romulusa przedstawiona jest w dziesięciu wierszach (777—787), a osoba cesarza w szesnastu (791—807). Analogie są jeszcze liczniejsze i głębsze, ale te, które zostały wydobyte, świadczą, że poeta usiłował wywołać u czytelnika wrażenie jakiegoś duchowego pokrewieństwa, bliskości, a nawet identyczności tych dwu osób. Identyfikacji Oktawiana wprost z Romulusem dokonał Wergiliusz w apoteozie trzeciej (*Georg*. III 27). Oświadcza w niej, że w świątyni ku czci Augusta Cezara wyrzeźbi: *victorisque arma Quirini*. Kontekst wskazuje najwyraźniej, że chodzi tu o zwycięstwa Oktawiana na Wschodzie, które apoteoza szczegółowo wylicza. Pod wpływem tej identyfikacji Cartault, powołując się jeszcze na pierwszą bukolikę, twierdzi, że Wergiliusz nigdy nie wahał się widzieć w Oktawianie boga[14]. Nie ma więc wątpliwości, że identyfikacja jest faktyczna i realna. Propozycję identyfikacji z różnymi bóstwami zaadresowaną do Oktawiana spotykamy w pierwszej apoteozie (*Georg*. I 24—39). Poeta wylicza wiele dziedzin życia, z których proponuje cesarzowi dobrowolny wybór jednej z nich, aby jako bóg świadczył

---

[13] A. Cartault, *L'art de Virgile dans l'Énéide*, t. I, Paris 1930, s. 63.

[14] Cartault, *o.c.* s. 34.

Władzę zdobył na drodze buntu (w. 543) [10]. Nie świadczy to dobrze o jego odwadze. Zresztą osobliwą podłość i tchórzostwo Likosa mamy okazję poznać już na początku tragedii. Zdobyta w niecny sposób władza napawa go dumą, pycha każe mu drwić z Heraklesa, podawać w wątpliwość jego boskie pochodzenie, dokonane czyny i męstwo. Żeby na przyszłość zabezpieczyć się przed ewentualnymi mścicielami, postanawia zabić dzieci Heraklesa, a także jego żonę i ojca (w. 168 sq.). Nie słucha prośby Amfitriona, żeby morderstwo, do którego skłania go własne tchórzostwo, zamienił na wygnanie, nie zważa na słowa starca, żeby nie posuwał się do gwałtu, bo los może się zmienić (w. 213—216). Bezwzględny tyran każe podpalić świątynię, w której schroniła się Megara z dziećmi i teściem. Starców tebańskich za ich sympatię i współczucie dla skazanych nazywa niewolnikami i grozi im pożarem (w. 247—251). I zasługuje chyba na miano nędznego tchórza i złodzieja, jakim obdarzają go poruszeni tą obelgą starcy. Oni właśnie stanowią chór tragedii. Obrażeni w swej godności przez Likosa żalą się, że on włada Tebami, które doprowadził do upadku, a dobroczyńca miasta, Herakles, nie doznaje wdzięczności [11]. Rodzinę ocala sam Herakles wróciwszy szczęśliwie i zwycięsko z Hadesu.

Zbadajmy, jakiego Heraklesa ukazał w swej sztuce Eurypides. Chór (w. 877) a potem Tezeusz (w. 1252) mówią o nim εὐεργέτης, dobroczyńca Hellady. Chór opowiada również o pracach, które rozsławiły Heraklesa w całym świecie (w. 348—424), a w innej pieśni, już po powrocie bohatera z podziemi, sławiąc młodość składa hołd przede wszystkim Heraklesowi, który dał ludziom pokój (w. 694—700). Zasługi Heraklesa dla ludzkości zjednały mu sympatię nawet Lissy: nie chce gubić bohatera, który tyle dokonał na ziemi i morzu (w. 849—854). Przypomnijmy jeszcze dwa momenty sztuki Eurypidesa, które charakteryzują naszego bohatera jako syna i ojca. W prologu (w. 15—21) Amfitrion mówi, że Herakles swoją służbą u Eurysteusza ma umożliwić mu powrót do Argos, co oczywiście pięknie świadczy o synowskich uczuciach bohatera [12]. Megara przy pożegnaniu z dziećmi opowiada, jak to Herakles przeznaczył dla każdego z synów zdobyte przez siebie królestwo (w. 451—473). Taki jest Herakles, tak charakteryzują go Amfitrion, Tezeusz, Megara, chór. A kim jest?

Likos, jak pamiętamy, podawał w wątpliwość jego boskie pochodzenie, Amfitrion obronę ojcostwa pozostawił Zeusowi (w. 170 sq: τῷ τοῦ Διός μεν Ζεὺς ἀμυνέτω μέρι παιδός). W jednej pieśni chóru są takie słowa (w. 353 sq.): εἴτε Διός νιν εἴπω / εἴτ' Ἀμφιτρύωνος ἶνιν. W innej Herakles nazwany jest już wyraźnie synem Zeusa (w. 696) Διὸς ὁ παῖς. Sam bohater nie traktuje zbyt poważ-

---

[10] Numeracja wierszy i cytaty według wydania: Euripidis *Fabulae*, ed. G. Murray, t. II, Oxonii 1913.

[11] Wcześniej (w. 217—226) Amfitrion skarżył się na niewdzięczność Teb, które syn jego uwolnił od wrogów, a także Hellady, dla której oczyścił ląd i morza.

[12] Może chodziło o podanie przyczyny, która zmusiła Heraklesa do służby u Eurysteusza. Por. Kik, *o.c.* s. 348.

było nadanie wieńca z dębowych liści, będącego zwykle nagrodą za ocalenie obywateli. Tekst według brzmienia greckiego przedstawia się następująco: στέφανος ὁ διδόμενος ἐπὶ σωτηρία τῶν πολειτῶν[26]. Cesarz kazał sobie powiesić ów wieniec nad odrzwiami swego domu. Kiedy w r. 2 p.n.e. na wniosek Waleriusza Messali senat przez aklamację uchwalił Augustowi tytuł „ojca ojczyzny", Oktawian ten dowód uznania dla jego zasług wobec narodu i państwa rzymskiego przyjął ze łzami w oczach[27], a w *Monumentum Ancyranum* z dumą podkreśla, że „senat, stan rycerski i wszystek naród rzymski nazwali mnie ojcem ojczyzny i postanowili zapisać to w przedsionku mego domu i w Kurii Julijskiej i na rynku Augusta pod kwadrygami, które na moją cześć wzniesiono na mocy uchwały senatu"[28]. August miał więc głębokie poczucie, że jest zbawcą ojczyzny, i w rzeczywistości bardzo sobie ten tytuł cenił.

Wergiliusz w dwóch pierwszych apoteozach (*Georg.* I 24—42; 498—514) odstąpił od cycerońskiego postulatu i stworzył konstrukcje bez formalnego wątku soteriologicznego. Wyjaśniłem już powód tego odstępstwa, a ponadto twierdzę, że potencjalnie element zasług dyskretnie tkwi w tekście. Mowa jest w apoteozach o ewentualnych przyszłych zasługach Augusta. W pierwszej zwraca się poeta do Oktawiana z prośbą o poprawę losu rolników (*Georg.* I 41) i ma nadzieję, że będzie wysłuchany. W drugiej apoteozie poeta modli się do bogów rodzimych o pomoc dla Oktawiana, w którym pokłada nadzieję na przywrócenie ładu i pokoju: *dii patrii indigetes et Romule Vestaque mater | hunc saltem everso iuvenem succurrere saeclo | ne prohibete* (*Georg.* I 498; 500—501). Modlitwy poety z pewnością nie będą daremne i przez pośrednictwo Oktawiana przyniosą owoc. W tym sensie można tu mówić o potencjalnym wątku zasług zakamuflowanym w tych apoteozach.

Poeta wątek zasług jako rodzaj motywacji soteriologicznej przy deifikacji rozbudował w apoteozach pisanych po zwycięstwie akcyjskim. W prooemium do trzeciej księgi *Georgik* (w. 12—39) zasługi Augusta są mocno osadzone w historycznym konkrecie. Wergiliusz imiennie wylicza osiągnięcia militarne Oktawiana w bitwie pod Akcjum, w Egipcie, Azji, Armenii, kraju Partów i Brytanii. Podkreślono, że poeta nawet pokojowe negocjacje lub poselstwa krajów przedstawił jako sukcesy wojenne cesarza[29]. I tak wzmianka o ujarzmionych Brytyjczykach nie ma potwierdzenia w źródłach. Dion Kasjusz wspomina jedynie o kilkakrotnie przygotowywanej przez Oktawiana wyprawie[30]. Pobyt Augusta na wschodzie poza orężnym ujarzmieniem Egiptu miał raczej charakter pacyfistyczny niż wojenny. Niektórzy tłumaczą to przestawienie działalności cesarza z planu pokojowego na wojenny faktem, że poeta nie miał dokładnych wiadomości, a opierał się jedy-

[26] *M. Anc.* 34.
[27] Suet. *Augustus* 58.
[28] *M. Anc.* 35: w tłum. S. Łosia, *Sylwetki rzymskie*, Warszawa 1958, s. 271.
[29] Biernacka, *o.c.* s. 132.
[30] LIII 22; XLIX 38; LIII 25.

życzliwość ludziom. Zrozumiałą jest rzeczą, że w tej propozycji mieści się identyfikacja z bogiem, ponieważ zakresy „wpływów boskich" są już objęte przez różne bóstwa.

August chętnie wykorzystywał mit o pochodzeniu rodu julijskiego od protoplastki, bogini Wenery, poprzez trojańskich potomków[15]. Poeta także nie stronił od tego motywu. Dla celów deifikacyjnych zużytkowuje genealogiczne powiązania cesarza ze światem bogów. W *Georg.* I 28 wyobraża sobie swego bohatera o skroniach ozdobionych matczynym wieńcem mirtowym: *cingens materna tempora myrto*. Mirt był rośliną poświęconą Wenerze, uchodzącej za protoplastkę rodu Juliuszów. August przez adopcję wszedł do tego rodu. W kultycznej apoteozie zawartej w prooemium do trzeciej księgi *Georgik* poeta ustawia przy wejściu do świątyni zbudowanej na cześć Oktawiana posągi jego trojańskich przodków: Trosa (w. 37), którego uważano za dziecko Jowisza i Elektry, oraz Assarakusa (w. 36), który był drugim synem Trosa, dziadem Anchizesa, a pradziadem Eneasza. Prezentując ten ród trojański pisarz wyprowadza jego genealogię aż od samego Jowisza: *demissaeque ab Iove gentis* (w. 35). W przepowiedniach *Eneidy* poeta również chętnie przypomina trojańskich przodków Oktawiana, np. *nascetur pulchra Troianus origine Caesar* (*Aen.* I 286), *Romulus, Assarici quem sanguine Ilia mater | educet* (*Aen.* VI 778—779).

Oktawian akcentował także swoje pochodzenie od ubóstwionego ojca, Juliusza Cezara. Z przyjemnością nazywał siebie *divi filius*. Już na monetach wypuszczanych przez siebie kazał tłoczyć napis: *Divi Iuli Filius Imperator Caesar*, lub krótszy napis: *Divi Filius Imperator Caesar*[16]. Tytuł ten sugeruje myśl, że Oktawian jest synem człowieka zaliczonego w poczet bogów. W mowie wygłoszonej w Rzymie w świątyni Dioskurów wzmiankowanej przez Appiana, Diona Kasjusza i w liście Cycerona do Attyka pisanym w 44 roku Oktawian składając przysięgę, iż bronić będzie państwa przeciw Antoniuszowi i wskazując ręką na posąg Juliusza Cezara wyraził życzenie, aby mu było wolno za to dostąpić zaszczytów ojca czczonego przez lud jako boga[17]. Wergiliusz nie omieszkał także nawiązać do faktu, że Oktawian jest synem apoteozowanego ojca, a więc potomkiem boskim. Prezentuje go w apoteozie księgi szóstej *Eneidy* słowami: *divi genus* (w. 792). August dbał pilnie o ugruntowanie wiary wśród ludu w boskość swego ojca[18]. Wiara ta poczęła się w czasie igrzysk urządzonych przez Oktawiana w 43 roku ku czci zmarłego dyktatora, kiedy to ukazywała się kometa na niebie przez kilka dni[19]. Gdy lud się trwożył na widok tak złowróżbnego znaku, Oktawian rozpuścił wieść, że to dusza ubó-

---

[15] H. Markowski, *Program pryncypatu Augusta*, Przegląd Klasyczny IV 1938, s. 315; P. Jahn, *Die Quellen und Muster des I Buches der Georgica Vergils und ihre Bearbeitung durch den Dichter*, Rheinisches Museum LVIII 1903, s. 395.

[16] Markowski, *o.c.* s. 315.

[17] Appian. *Bel. civ.* III 41, 169; Dio Cass. XLV 12, 4—5; Cic. *Att.* XVI 15, 3.

[18] Suet. *Iulius* 88; Serv. *ad Ecl. IX 46*; *ad Aen. VIII 681*; Plin. *Nat. hist.* II 24, 93.

[19] Suet., tamże; Dio Cass. XLV 7.

Inny aspekt tej władzy — to jej walor patriotyczny. Poeta stylizuje Augusta na modłę bohatera narodowego walczącego w obronie republikańskich instytucji. Ta narodowa indywidualizacja zaznaczy się szczególnie mocno w opisie bitwy akcyjskiej, gdzie ukazany jest Oktawian w otoczeniu senatu, ludu, opiekuńczych bóstw państwowych oraz armii, której trzon składa się z elementu italskiego. Oto republikańskie żywioły, na których Oktawian się oparł i które zdecydowanie go poparły w walce z Antoniuszem występującym w charakterze hellenistycznego, absolutnego władcy i przez to nienawistnego dla dumy i honoru obywateli rzymskich. W pokojowym urządzaniu życia obywatelskiego patronują te bóstwa rodzime, do których Wergiliusz modlił się o błogosławieństwo dla Oktawiana w czasie wojen domowych: Fides, Westa, Kwirinus. Bogom italskim składa Oktawian podziękę za ocalenie państwa: *dis Italis* (*Aen.* VIII 715), zanosi ją w obrębie murów ojczystego miasta, Rzymu: *Romana ... moenia* (*Aen.* VIII 714—715). Tendencja polityczna jest konsekwentnie przeprowadzona we wszystkich apoteozach, choć najsilniej jest zaznaczona w apoteozach pisanych po zwycięstwie akcyjskim.

Z dotychczasowych analiz wynika, że epizody apoteozujące zarówno w *Georgikach*, jak i w *Eneidzie* składają się z tych samych treściowo stałych elementów: wątku ubóstwienia i zasług. Ujęcie jednak deifikacji jest w każdym wypadku odmienne, inny jest układ, rozwinięcie, ilość atrybutów boskości. Nie ma tu schematyzmu, choć motywy deifikacyjne, których liczba jest ograniczona, ciągle się powtarzają. Niepowtarzalny jest także w poszczególnej apoteozie układ motywacji soteriologicznej, egzemplifikowanej konkretnymi zasługami boskiego Augusta, choć i tutaj pewne motywy powtarzają się. Ta różnorodność ujęć i układów elementów deifikacyjnych i soteriologicznych zależy w pewnej mierze i od konwencji literackiej apoteozy, i od czasu powstania, i od dominującej tendencji. Oryginalność artystyczna każdej apoteozy w pełni ukaże się nam, gdy dokona się analizy estetycznej, ale to wymaga już osobnego studium.

Reasumując nasze rozważania krótko można powiedzieć: w koncepcji apoteozy Wergiliusz trzyma się wzorów rzymskich, gdzie zasługi, i to rzeczywiste, usprawiedliwiały ubóstwienie, dlatego zasługi pozostają w ścisłym związku z deifikacją jako jej rzeczowa motywacja. Obydwa wątki przenikają tendencje: panegiryczna i polityczna. Pierwsza najmocniej dochodzi do głosu w deifikacji. Pochwały są ujmowane w ramy konwencjonalizmu, ale częściej przesycone są szczerym uczuciem podziwu i entuzjazmu. Panegiryzm jednak pozbawiony jest cech pochlebstwa. Tendencja polityczna posiada dwa aspekty: religijny i patriotyczny. Dzięki deifikacji i nieomylnej wieszczbie bogów wydobyte zostały religijne sankcje władzy Augusta, zaś przez ciągle podkreślaną indywidualizację narodową uwypuklony został patriotyczny walor sprawowanych rządów. Apoteozy Wergiliusza prezentujące Augusta są wyodrębnionymi treściowo, choć konstrukcyjnie zindywidualizowanymi, fragmentami *Georgik* i *Eneidy* o ściśle określonych funkcjach w obrębie całego utworu, jak i niezależnie od niego.

Lublin

dziej uwydatnia się w samej deifikacji. Pochwały jednak w pierwszej apoteozie skomponowane w konwencji poetyki aleksandryjskiej są typowe dla utworu hymnicznego i mają charakter pozaosobisty. W apoteozie drugiej, przesyconej dużą dozą pesymizmu, deifikacja jest szczera, choć bardzo wstrzemięźliwa. Cały epizod przenika nadzieja, której spełnienie widzi poeta w Oktawianie.

Najmocniej uwidacznia się tendencja panegiryczna w apoteozie trzeciej, którą przenika duch podziwu i uwielbienia dla zwycięzcy spod Akcjum. W ferworze entuzjazmu poeta nie waha się utożsamić Oktawiana z Romulusem, a swoje obowiązki przewodniczącego uroczystości konsekracyjnych apoteozujących Oktawiana traktuje z całą powagą. Wergiliusz pozostaje pod takim urokiem bitwy akcyjskiej, że postanawia napisać większe dzieło epickie opiewające militarne sukcesy Oktawiana: *mox tamen ardentis accingar dicere pugnas // Caesaris* (*Georg.* III 46—47). Wypełnił częściowo tę obietnicę malując bitwę akcyjską w ósmej księdze *Eneidy*, nadając jej monumentalny i epokowy charakter oraz ukazując świetność potrójnego triumfu Oktawiana w Rzymie. Liczne metafory, hiperbole, personifikacje i inne środki wyrazowej ekspresji służą uwypukleniu tendencji panegirycznej. Nie brak jej obecności i w pozostałych apoteozach *Eneidy*. (*Aen.* I 286—296; VI 791—805). Uwidacznia się głównie w wątku zasług. Poeta uwypukla ją przez kapitalną metonimię zamknięcia świątyni Janusa i uwięzienie w niej upersonifikowanego szału wojny, co oznacza koniec wojen domowych i dobrodziejstwa pokoju, przez umiejscowienie podbojów Oktawiana na terenach *extra anni solisque vias* (*Aen.* VI 796), przez hiperboliczne porównanie epoki augustowskiej do złotego wieku Saturna i wyakcentowanie sławy Augusta, która w opinii poety sięga aż do gwiazd.

Panegiryzm Wergiliusza nie ma w sobie nic z dworskiego schlebiania. Pochwały są bezinteresowne. Autor bowiem nie chce przez to zyskać dla siebie jakiejś cesarskiej łaski. Gloryfikacja cesarza płynie z wewnętrznego przekonania poety, ze szczerego podziwu dla postaci Oktawiana, który potrafił położyć kres wyniszczającym wojnom domowym i odbudować państwo według narodowych tradycji i wzorów. August za swoje zasługi wart jest czci boskiej i wdzięczności obywateli. Czy jednak poeta uznawał rzeczywiście w Auguście boga? Cartault odpowiada na to pytanie twierdząco przytaczając argumenty z pierwszej bukoliki, w której poeta przez usta Tytyra nazywa Oktawiana bogiem [42]. Biernacka wykazała jednak, że tytuł ten stosowano do osób wysoko postawionych i stanowił formę grzecznościową [43]. Wydaje mi się, jak to już gdzie indziej powiedziałem [44], że Wergiliusz widział w Auguście jednostkę wybitną, opatrznościową, nieprzeciętną, godną czci boskiej za swe zasługi, ale tylko człowieka, który niewątpliwie osiągnie oficjalną apoteozę po

[42] Cartault, *o.c.* s. 34.

[43] Biernacka, *o.c.* s. 124.

[44] D. Pietrusiński, *Inspiracja apoteoz Oktawiana Augusta w poematach Wergiliusza*, Filomata III 1968, s. 314—315.

wschodnich, kiedyś groźnych wrogów narodowego bytu Rzymian, a obecnie podbitych i upokorzonych, różniących się między sobą językiem, wyglądem, ubraniem, rodzajem broni (*Aen.* VIII 714—728).

W motywacji ubóstwienia w apoteozie czwartej (*Aen.* I 286—296) na czoło wysuwają się zasługi o charakterze pacyfistycznym. Nawiązuje tu poeta do wiekopomnego, historycznego wydarzenia z roku 28 p.n.e., kiedy to August zamknął bramę świątyni Janusa, którą przedtem w historii rzymskiej tylko dwukrotnie zamykano na znak pokoju panującego w całym państwie. August dokonuje odnowy życia obywatelskiego na bazie nawrotu do rzymskich starych wzorów. Restauruje pradawną rzymską obyczajowość, polegającą na przestrzeganiu *mos maiorum* i *virtus Romana*: *aspera ... mitescunt saecula* (*Aen.* I 291), ugruntowuje ład społeczny i praworządność obywatelską, mające swe zakorzenienie w tradycji narodu rzymskiego, którym patronują bogowie z panteonu archaicznej religii rzymskiej: *cana Fides et Vesta Remo cum fratre Quirinus // iura dabunt* (*Aen.* I 292—293). To bogowie rdzennie rzymscy, a nie jacyś *dii peregrini* wysłuchali modłów Wergiliusza, kiedy błagał ich o pomyślność dla Oktawiana w czasie wojen domowych: *dii patrii indigestes et Romule Vestaque mater* (*Georg.* I 298). Ciż sami bogowie opiekuńczy narodu rzymskiego patronują obywatelom w ich pokojowym życiu. Obok zasług pacyfistycznych, które poeta w tej apoteozie wysunął na miejsce naczelne, są także wymienione ogólnikowo zwycięstwa wojenne. August bowiem wraca do Rzymu po zwycięskiej kampanii na wschodzie jako zbawca ojczyzny. Gloryfikacja poety objawia się w hiperboli rozszerzającej zakres władzy i sławy Augusta. Pisze, że władza jego rozciąga się aż po ocean, zaś sława sięga aż do gwiazd: *imperium Oceano, famam qui terminet astris* (*Aen.* I 187).

W apoteozie piątej (*Aen.* VI 791—807) motywacja soteriologiczna zawiera dwa rodzaje zasług: pokojowe, polegające na budowie spokojnego, szczęśliwego życia dla wszystkich obywateli (w. 792—794), oraz gotowość wojenną, która wyraża się w niezmordowanej peregrynacji Augusta zmierzającego do zapewnienia pokoju na rubieżach rzeczypospolitej przez poskramianie buntujących się ludów, utrzymanie ujarzmionych w posłuszeństwie i lojalności wobec majestatu państwa i narodu rzymskiego (w. 798—805). Wergiliusz ukazuje Augusta, który podbija kraje położone poza Garamantami i Indami: *iacet extra sidera tellus // extra anni solisque vias* (w. 795—796). Tym krajem, jak wynika z komentarza Serwiusza [33], jest Etiopia, a poeta miał prawdopodobnie na myśli zwycięstwo Petroniusza z lat 24, 23, 22, który w swej zdobywczej kampanii doszedł do Nabatu w pobliżu Meroe [34]. Dzięki nieomylnym wyroczniom bogów, już teraz na wieść o przybyciu Augusta drżą odległe ludy Scytii, Sarmacji i Egiptu (w. 798—799). Nawiązał tu poeta do historycznych faktów, mianowicie do podboju Egiptu po zwycięstwie akcyjskim oraz do poselstw narodów sąsiadujących z Tracją, przybyłych do Augusta celem

---

[33] Serv. *Comm. ad Verg. Aen. VI 795.*

[34] O. Ribbeck, *Prolegomena critica ad P. Vergilii Maronis opera maiora*, Leipzig 1866, s. 60.

sezimmers. Nachher zeigt uns der Schriftsteller einige weitere Szenerieelemente, aber nicht um ihrer selbst willen, sondern wegen ihrer Funktion in der Situations- und Stimmungsbeschreibung, im Spiel selbst. Enkolpius — lesen wir cap. 22 — „machte ein Schläfchen, dasselbe taten drinnen und draussen alle Bedienten; die einen lagen den Gästen am Tisch zu Füssen, andere lehnten an den Wänden, einige schliefen Kopf an Kopf auf der Schwelle selbst. Zudem verbreiteten die Lampen, denen der Stoff ausgegangen war, nur mehr ein mattes und verglimmendes Licht. Da traten ins Esszimmer zwei Syrer ein, mit der Absicht, zu plündern. Und während sie sich voller Habgier um das Silbergeschirr zankten, brachen sie eine Flasche entzwei. Obendrein stürzte der Tisch mit dem Silbergeschirr um, und dem über das Polster kraftlos schlummernden Mädchen schlug ein Becher ... ein Loch in den Kopf ..."[2] Man sieht also, dass in dieser Szene eine ganze Reihe von Gegenständen ihre Rolle spielt, deren Dienste in diesem Bild gut sichtbar sind: sie gehören organisch zur Komposition dieser Szene und zu ihrem Stimmungskolorit, und sind nicht aus dem Haupttext, dem Erzähltext, etwa als informierender Nebentext ausgeschaltet und gesondert herausgehoben.

**5**. Ein solches Einmontieren ausgewählter Einzelheiten der Szenerie in die Szenenbeschreibung und die Charakteristik der Handlungsstimmung und der Schauspieler in den dargestellten Szenen beobachten wir bei Petronius auch an einigen anderen Stellen. Einen eigenartigen Komplex solcher, diesmal folkloristischen Elemente zeigt uns der Verfasser z.B. in der Beschreibung des Zimmers der Priapuspriesterin Oenothea (135 f.): „Oenothea setzte ein altes Gestell mitten auf den Altar, häufte glühende Kohlen darauf und reparierte einen vor Alter schon verspaakten Pott mit weichgemachtem Pech. Dann schlug sie den Nagel, der beim Herunterholen des Holzpotts mitgegangen war, wieder an der russigen Wand fest. Jetzt band sie sich eine viereckige Schürze um, setzte einen mächtigen Tiegel auf den Herd, ..." usw.

Der Beobachter der Szenerie ist hier wieder Petronius-Enkolpius. Aber ausser dem Moment der Schriftstellerischen Brauchbarkeit der Szeneriebeschreibung tritt hier auch ein psychologisches Moment auf, nämlich als etwas, was für die Berücksichtigung dieser Szenerie entscheidend war: was eigentümlich und ungewöhnlich ist, macht einen stärkeren und anhaltenderen Eindruck.

Die Beschreibung der Szenerie, in der Oenothea ihre Zauberpraktiken vorbereitet und an Enkolpius ausübt, durfte von dem Verfasser also nicht weggelassen werden. Und sie war unentbehrlich nicht nur aus dem Grunde, weil solche Zauberpraktiken einer ungewöhnlichen Aufmachung bedürfen, sondern auch weil das Ungewöhnliche dieser Aufmachung, der psychologischen Wahrscheinlichkeit gemäss, einen starken, also emotional im Gedächtnis haftenden Eindruck machen musste. Lassen wir diese Elemente der Szenerie bei Oenothea weg, so er-

---

[2] Als Unterlage für die Zitate wurde hier die deutsche Übersetzung des *Satyrikons* von K. Müller und W. Ehlers (München 1965) benutzt.

# LA CONCEPTION DE L' APOTHÉOSE D'AUGUSTE DANS LES POÈMES DE VIRGILE


## Résumé

Dans les poèmes de Virgile les apothéoses constituent des épisodes présentant Octave Auguste sous la forme divinisée. Ce sont les fragments suivants: 1. *Georg.* I 24—42; 2. *Georg.* I 498—514; 3. *Georg.* III 12—39; 4. *Aen.* I 286—296; 5. *Aen.* VI 791—807; 6. *Aen.* VIII 671—728. Dans la conception de l'apothéose Virgile suit Cicéron, qui justifie une divinisation de l'homme causée par ses mérites remarquables faites pour les gens. Le poète donne exemple de ce problème dans la quatrième bucolique où montrant l'enfant-sauveur il a élargi la conception de l'apothéose cicéronniene, l'enrichissant de nouveaux éléments. Une conception élaborée il a adopté dans les *Géorgiques* ainsi que dans l'*Enéide* pour obtenir la divinisation d'Octave Auguste dont les mérites inoubliables pour Rome il a accentué avec force. Virgile présente son héros dans les attributs suivants de divinité: culte, identification avec les dieux où les demi-dieux, entourage de dieux, généalogie divine, symboles de divinité.

Les attributs de divinité que le poète emploie dans les apothéoses pour diviniser Auguste ne parviennent pas seulement de sa fantaisie, mais ils ont ètè suggéré par l'empereur. Octave Auguste les s'attribuait réellement, cependant le poète les utilisés constructivement et les a composés dans les structures poétiques des apothéoses. Le fil déifié est exposé en nombre plus grand de vers dans les *Georgiques* que dans l'*Énéide*. On explique cela par le fait que dans les apothéoses écrites pendant le temps de guerres civiles le poète s'abstinait d'insérer le fil de mérites tenant compte de l'éthique. Le fil de mérites est développé dans les apothéoses écrites après la victoire d'Actium. Les mérites d'Auguste sont bien placées dans la réalité historique. On a mis en relief surtout ses victoires militaires. Le poète a même présenté dans les apothéoses III et VI ses négociations pacifiques ou les légations de pays comme les succès guerriers de l'empereur. Les mérites pacifiques d'Auguste qui concernent la restauration de moeurs des antiques Romains, de culte ou de prosperité des citoyens dans l'État, c'est à dire, qui sont basés sur la construction de l'époque nouvelle de Saturne, se mettent au premier plan dans les apothéoses IV et V. Le fil de mérites reste en rapport intégral avec la déification basant sur la rélation: cause-conséquence. Les bienfaits faits à l'égard du peuple romain constituent une motivation convaincante de la déification d'Auguste. Virgile ne composait pas des apothéoses selon un seul modèle, contrairement, dans chacune d'elles il a introduisé les modifications dans l'ordre de fabule, de composition, dans l'utilisation des formes présentées, dans la sélection des moyens d'expression artistique. La conception même de déification dans chaque apothéose est originale, les attributs de divinisation sont présentés dans chacun cas particulier autrement et dans les différents rapports. L'ordre de la motivation sotériologique est aussi irrépétible dans une chaque apothéose exemplifiée des autres mérites concrètes de divin Auguste. Dans les apothéoses il y a deux tendances: panégyrique et politique. La première est accentuée le plus dans la déification. Les éloges sont prises parfois dans un cadre du conventionalisme, mais pour la plupart elles sont naturalles et rassasiées tout à fait par une affection sincère de l'admiration et de l'enthousiasme. Le panegyrisme est dépourvu des traits de flatterie. La tendance politique a deux aspects: religieux et politique. Grâce à la déification et au présage infaillible des dieux on a retiré les sanctions religieuses du pouvoir d'Auguste, au contraire, grâce à l'individualisation nationale soulignée sans cesse on a mis en relief la valeur patriotique du régime exercé.

En résumant on peut dire, que chaque épisode apothéosant Octave Auguste contenant les mêmes fils de déification et de mérites se distinguent à la fois remarquablement par une modification originale constructive, qui donne à chaque apothéose une particulière phisionomie artistique. L'originalité artistique de chaque apothéose paraîtra en plénitude, quand on refera une analise esthétique des épisodes discutés, mais cela exige une étude distinguée.

zawarcia pokojowych przymierzy[35]. Wergiliusz korzystając z licentia poetica zapisał te poselstwa na konto Augustowych osiągnięć orężnych. Słusznie chyba twierdzi Cartault, że w apoteozie nie tyle należy się dopatrywać faktów historycznych już zrealizowanych, ile rodzaju programu zamierzeń, jakie sobie August zaprojektował do wykonania, o czym Wergiliusz musiał być powiadomiony przez samego cesarza i jego najbliższe otoczenie[36]. Poeta uwypuklił także pokojowe podróże Oktawiana przez hiperboliczne porównanie ich do peregrynacji Herkulesa i Bakchusa (w. 801—805). Z serii bohaterskich czynów Herkulesa przy porównaniu z Augustem poeta wybiera te, które przedstawiają go w literaturze jako oswobodziciela i przynoszącego pokój[37]. W tym przedstawieniu ujawnia się opiekuńczy charakter bóstwa w stosunku do ludzi, a przez to uwypuklają się zasługi Augusta które są znaczniejsze[38]. Poeta na podkreślenie działalności dobroczynnej Herkulesa użył czasownika *pacare*, którym i August trzykrotnie posłużył się przy wyliczaniu swoich zasług[39].

Wątek zasług pozostaje w integralnym związku z deifikacją. W apoteozie pierwszej i drugiej została nakreślona jakby z myślą o przyszłych Augustowych zasługach. W pierwszej poeta zanosi modły do boga-Augusta wstawiając się za rolnikami, których los w czasie wojen domowych był godny pożałowania. Nie ma pokazanego skutku tej modlitwy, lecz należy przypuszczać, że ufność poety nie zostanie zawiedziona. W apoteozie drugiej pisarz upatruje w Oktawianie dawcę pokoju, co ujawniło się w powszechnych tęsknotach społeczeństwa rzymskiego i w powodzi będących w obiegu wróżb i przepowiedni[40]. W pozostałych apoteozach dobrodziejstwa wyświadczone dla narodu rzymskiego są nader przekonującą motywacją deifikacji Augusta, tym bardziej że nie są one fikcyjne ani ogólnikowe, lecz faktyczne i konkretne, a te właśnie mają moc zniewalającego argumentu. Ponadto cesarz nie jawi się jako dobroczyńca jednostki, ale jako zbawca całego imperium rzymskiego, którego pokój, dobrobyt i szczęście zapewnia przez walkę z wrogami zewnętrznymi, dyplomatyczne podróże i ugruntowanie obyczajowości i praworządności na tradycyjnych wzorach ojczystych. Norden wykazuje podobieństwo koncepcji Wergiliusza dotyczącej działalności pokojowej Augusta do motywu wyroczni sybillińskich o bohaterze zbawcy[41]. Jednak przeprowadzona paralela nie wydaje się przekonująca.

W wątku deifikacyjnym, jak i soteriologicznym można zauważyć konsekwentnie przeprowadzoną tendencję panegiryczną. Jej szczególna wyrazistość najbar-

---

[35] *M. Anc.* 5, 51.

[36] Cartault, *o.c.* s. 25.

[37] Cic. *Off.* III 5, 25; *Nat. deor.* II 62; Hor. *Carm.* III 3, 9.

[38] E. Norden, *Ein Panegyricus auf Augustus*, Rheinisches Museum LIV 1899, s. 467 nn.; *Vergils Äneis im Lichte ihrer Zeit*, Neue Jahrbücher VII 1901, s. 249—314.

[39] *M. Anc.* V 1, 12, 13.

[40] K. Kumaniecki, *Poezja rzymska na przełomie republiki i pryncypatu*, Meander VIII 1953, s. 369.

[41] Norden, *o.c.* s. 475 nn.; *Aeneis, Buch VI*, Berlin 1916, s. 322—323.

Eos LX 1972

# SZENERIEBESCHREIBUNGEN BEI PETRONIUS*

Von

MIECZYSŁAW BROŻEK

**1**. Im vorliegenden Aufsatz versuchen wir zu zeigen, wie die Beschreibungen der Szenerie im Werke des Petronius fungieren, wobei wir unter dem Begriff der Szenerie die Elemente der plastischen Szenenausstattung verstehen, die den materiellen Hintergrund des Raumes im Theaterstück bilden.

Das *Satyrikon* des Petronius ist natürlich kein Theaterstück. Es ist aber ein Roman, wo die Darstellung der Aktion in Szenen fortschreitet, gerade so wie im Theater, oder — wie heute angemessener gesagt werden kann — wie in einer Filmvorstellung. Denn die Aktion realisiert sich in diesem Roman — um es ganz allgemein zu sagen — zu Hause, in der Stadt, im Freien, auf dem Meer, kurz — in verschiedenartigen Szenerien.

Wir dürfen also fragen, ob der Autor die Szenerie berücksichtigt und wie oder mit welcher schriftstellerischen Fertigkeit er sie uns veranschaulicht.

**2**. Die erste Frage wird sich der Leser des *Satyrikon* selbst ganz leicht bejahend zu beantworten wissen. Man findet nämlich in diesem Roman ausreichend viele Szeneriebeschreibungen, die uns von einer feinen Empfänglichkeit des Verfassers für die optischen Eindrücke sowie von seiner plastischen Einbildungskraft ein genügendes Zeugnis ablegen, um festzustellen, dass der Verfasser die Szenerie sieht, und man braucht diese Feststellung hier nicht mehr mit entsprechendem Illustrationsmaterial zu beweisen.

Diesen Sinn unseres Romanschriftstellers für das Plastische und Dekorative könnten wir uns noch besser veranschaulichen, wenn wir in unserem Aufsatz nicht nur die Szenerie, sondern auch die Szenographie, dh. nicht nur grössere Bühnendekoration, sondern auch kleinere Requisiten in der Handlungsrealisation des Romans, umfassen würden.

**3**. Jetzt aber wollen wir uns mit der zweiten Frage beschäftigen, nämlich — mit welcher schriftstellerischen Fertigkeit Petronius die Szenerie in den Erzählbildern seines Werkes wiedergibt. Unter der schriftstellerischen Fertigkeit verstehen wir wieder nicht so sehr oder nicht nur die Gewandtheit in der Beschreibung selbst, als vielmehr und vor allem das zweckmässige Handhaben derselben im Dienste der Erzählung.

---

* Der Vortrag wurde zuerst an der Sitzung der Societas Philologa Polonorum in Warszawa im November 1970 in polnischer Sprache gehalten.

nie swego boskiego pochodzenia, zdobywa się nawet, co prawda pod wpływem rozpaczy, na ironiczną uwagę (w. 1263 sq.):

Ζεὺς δ' — ὅστις ὁ Ζεύς — Πολέμιόν μ' ἐγείνατο Ἥρᾳ- σὺ μέντοι
μηδὲν ἀχθεσθῇς, γέρον· πατέρα γὰρ ἀντὶ Ζηνὸς ἡγοῦμαι σὲ ἐγώ.

Amfitrionowi okazuje Herakles prawdziwie synowską miłość. Przedstawia się zresztą również jako troskliwy ojciec i mąż. Znamienna jest reakcja bohatera na wiadomość o zagrożeniu życia jego dzieci: zemści się na Likosie i jego stronnikach, podejmie walkę w obronie swych dzieci. To zadanie jest ważniejsze niż wszystkie wykonane dotychczas prace, a uczucie miłości do dzieci, wspólne tak bogatym, jak biednym jest najbardziej ludzkie (w. 562—582). Tyran zostaje ukarany. Ale radosną pieśń chóru przerywa pojawienie się Lissy i boskiej posłanki Iris, która przekazuje polecenie Hery. Lissa musi wykonać rozkaz bogini, chociaż, jak widzieliśmy, ma o nim swoje zdanie i nie ukrywa, że królowa nieba krzywdzi dobroczyńcę ludzkości. Z relacji posłańca dowiadujemy się o strasznym zajściu w pałacu: oszalały heros zabił żonę i synów sądząc, że ma przed sobą dzieci Eurysteusza [13]. Amfitriona uratowała od śmierci interwencja Ateny. Tragedia Heraklesa zaczyna się wówczas, gdy bohater budzi się wśród trupów i poznaje całe zdarzenie. Jest zupełnie załamany nieszczęściem, pragnie śmierci. Zdaje sobie sprawę, że cierpi całkiem niewinnie, że prześladuje go dawna klątwa i nienawiść Hery. Ale czara jego nieszczęścia i wytrzymałości przepełniła się teraz. Dłużej już żyć nie może i nie chce, bo i dla siebie, i dla innych staje się ciężarem. Ustępuje z pola, niech tryumfuje Hera, która zgubiła pierwszego w Helladzie męża, dobroczyńcę helleńskiej ziemi.

Takie argumenty wytacza przed Tezeuszem, który przybył z Aten, żeby pomóc w rozprawie z Likosem. Spóźnił się, bo Herakles już sam zabił tyrana, ale jego przybycie okazało się i tak zbawienne dla przyjaciela. Tezeusz jest innego niż Herakles zdania na temat śmierci jako uwolnienia się od życiowej klęski. Herakles nie jest winny zbrodni i nie może pozbawić się życia jak jakiś zwykły śmiertelnik, on dobroczyńca i wielki przyjaciel ludzi. Przecież i bogowie, tak jak ich przedstawiają pieśniarze, dopuszczają się przestępstw i wiarołomstwa, a jednak nie ponoszą za to kary. Niech więc Herakles nie osądza się zbyt surowo! Oczywiście musi opuścić Teby, Tezeusz udzieli mu gościny w Atenach, podzieli się z przyjacielem majątkiem i władzą. Takim perswazjom Herakles ostatecznie ulega. Nie będzie uciekał od życia dlatego, że doznał krzywdy. Byłoby to sprzeczne z jego męskim honorem, Będzie żył dalej, bo musi dźwigać ciężar, jaki los włożył na jego barki.

T. Sinko [14] napisał, że gdyby Herakles odebrał sobie życie, to „tragedia utonęłaby w takiej przepaści pesymizmu, że należałoby wątpić nie tylko o sprawiedliwości boskiej, ale i o możliwości życia, o racji bytu". Sztuka kończy się piękną

[13] W micie Herakles zamordował tylko dzieci, zabójstwo żony jest dodatkiem Eurypidesa.
[14] T. Sinko, *Zarys literatury greckiej*, t. I, Warszawa 1959, s. 531.

śmierci. Na poświadczenie tego twierdzenia można przytoczyć fakt, że w apoteozach August ani razu nie jest przedstawiony jako bóg w czasie teraźniejszym. Deifikacja ma zawsze charakter futurystyczny.

W pierwszej apoteozie poeta zwraca się do Oktawiana, aby przyzwyczajał się już teraz do próśb, ponieważ ma zostać bogiem: *adeo quem mox ... et votis iam* (*Georg.* I 42). W drugim epizodzie tej samej księgi niebo zazdrości, że jeszcze nie ma wśród siebie Oktawiana, który raczej troszczy się o sławę na ziemi (*Georg.* I 503—504). W trzecim epizodzie apoteozującym w *Georgikach* poeta tylko w wyobraźni stawia w Mantui nad brzegami Mincio świątynię mającą być poświęconą Augustowi (*Georg.* III 12—39). Cały opis kultyczny komponuje w czasie przyszłym: *erit Caesar* (w. 16), *templum tenebit* (w. 16), *ego ... agitabo* (w. 16—17), *decernet Graecia* (w. 20), *dona feram* (w. 22) itd.

Apoteozy w *Eneidzie* z natury swojej jako części przepowiedni mają charakter futuryczny: *hunc olim caelo ... accipies* (*Aen.* I 228—229). Przyjęcie ulubieńca bogów może nastąpić dopiero po jego śmierci. To samo zjawisko zachodzi w drugiej apoteozie eneidzkiej (*Aen.* VI 791—807). Wydobycie podobieństwa między Augustem z jednej strony a Herkulesem i Bakchusem z drugiej każe wnioskować, że tak jak ci ostatni poprzez swoje zasługi zostali ubóstwieni dopiero po śmierci, tak i August dopiero po stworzeniu złotego wieku Saturna na ziemi zostanie wniebowzięty. Wergiliusz wyraźnie sugeruje sąd, że Oktawian dozna po śmierci boskich zaszczytów za zasługi wyświadczone narodowi rzymskiemu i całej ludzkości.

Druga tendencja mocno zarysowana w obydwu wątkach ma charakter polityczny. Poeta poprzez apoteozy usiłuje usankcjonować władzę Augusta przesłankami religijnymi i narodowymi. Sama deifikacja wynosi Augusta wysoko ponad szary tłum przeciętnych obywateli i wskazuje na niego jako na wybrańca bożego, który tu na ziemi pełniąc funkcję zbawcy ma zbudować nową epokę pomyślności i szczęścia. Władza Augusta nie jest samozwańcza, przeciwnie, to bogowie obdarzają go tym ciężkim, a odpowiedzialnym zadaniem. W apoteozie pierwszej księgi *Eneidy* Jowisz własnymi słowami wieszczy, że Oktawian jest tym potomkiem trojańskim, któremu sądzona jest władza rozciągająca się po ocean i sława sięgająca gwiazd (*Aen.* I 287). On jest powołany do pogromu Wschodu, do oparcia restauracji państwa na wzorach ojczystych. Taka jest wola i nieodwracalny werdykt Jowisza, ojca bogów i ludzi, przez którego głos przemawia przeznacznie. W księdze szóstej *Eneidy* Anchizes, mieszkaniec szczęśliwego Elizjum, w obecności wieszczki Sybilli wtajemniczonej w przyszłe losy jednostek i narodów głosi, że August jest wezwany, aby zbudować nowy wiek Saturna i osiągnąć wawrzyny sławy z odniesionych zwycięstw. W księdze ósmej *Eneidy* zwycięstwo akcyjskie, potrójny triumf Oktawiana, jego reformy obyczajowe i religijne w wieszczym natchnieniu rzeźbi bóg Wulkanus na tarczy: *haud vatum ignarus venturique inscius aevi || fecerat Ignipotens* (*Aen.* VIII 627—628). Tak więc inkorporacja Augusta w sferę świata transcedentnego daje mu religijną podbudowę legitymizacji władzy, która nie jest samozwańczą uzurpacją, ale wolą bogów.

pochwałą przyjaźni, która więcej znaczy niż bogactwo i siła, która człowiekowi słabemu, zwłaszcza w nieszczęściu, przynosi ratunek i ocalenie. A Herakles Eurypidesa, mimo swego boskiego pochodzenia, jest człowiekiem. Herosem, co prawda, ale jakże ludzkim w swych uczuciach miłości do rodziny, a wreszcie rozpaczy, gdy spotkały go krzywda i ból. Wspaniała sylwetka króla Aten, nakreślona przez ateńskiego poetę, doskonale wzbogaca treść i zawartość myślową tragedii. Tezeusz dowiódł, że prawdziwa przyjaźń i wdzięczność okazuje się w nieszczęściu [15].

Na koniec zwróćmy uwagę na jeszcze jeden rys tragedii Eurypidesa: wielu przykrych słów pod swoim adresem musieli wysłuchać bogowie. Amfitrion wyrzuca Zeusowi brak zainteresowania losem rodziny syna — widać potrafi tylko uwodzić cudze żony — zdobywa się nawet na uwagę (w. 347): ἀμαθής τις εἶ θεός, ἢ δίκαιος οὐκ ἔφυς. Herakles z goryczą mówi o wyjątkowej złośliwości Hery, która przez zazdrość gubi niewinnych (w. 1303—1310), Tezeusz zaś wspomina o zbrodniach i bezkarności bogów (w. 1313—1319). Wprawdzie potem Herakles, przecząc poniekąd swym własnym słowom, wygłasza pogląd, że bogowie są inni, niż przedstawiają ich poeci (w. 1340—1346), ale to nie zagłusza nuty pewnego sceptycyzmu.

Po tych uwagach przejdźmy z kolei do sztuki Seneki. *Hercules furens* jest jedyną tragedią naszego filozofa, w której występuje bóstwo. Junona [16] w prologu opowiada o swej nienawiści, obawach i zemście. Nienawiści, bo takie uczucie żywi ku nieprawemu potomstwu swego męża, dodajmy, że dość licznemu, a już szczególnie nienawidzi, nie cierpi syna Alkmeny, dla którego spłodzenia Jowisz złamał prawa natury. Ale wobec Heraklesa nienawiść bogini jest bezsilna. Z mniejszym trudem syn Alkmeny wykonuje prace, niż Junona może je wymyślić (w. 30—40), *laetus imperia excipit* — skarży się bogini. Bohater pokonał całe zło świata, trudy, które miały go zgubić, przyniosły mu chwałę sięgającą krańców ziemi, wykonane prace udowodniły jego boskie pochodzenie (w. 30—40):

quicquid horridum tellus creat
inimica, quicquid pontus aut aer tulit
terribile dirum pestilens atrox ferum,
fractum atque domitum est. superat et crescit malis
iraque nostra fruitur; in laudes suas
mea vertit odia: dum nimis saeva impero,
patrem probavi, gloriae feci locum.
qua Sol reducens quaque deponens diem
binos propinqua tinguit Aethiopas face,

[15] Wdzięczność, bo Herakles uwolnił go z Hadesu. O całej wyprawie opowiada Herakles w kilku zaledwie wierszach.

[16] Przy omawianiu sztuki Seneki zachowamy imię bohatera w formie greckiej, dla imion bogów przyjmiemy formę łacińską.

Hier könnte jemand auf den ersten Blick die Bemerkung machen, dass alles, was gewöhnlich, allgemein bekannt und wenig charakteristisch war, wenig charakteristisch natürlich für die Zeitgenossen des Verfassers, auch dem Verfasser selbst schriftstellerisch wenig interessant schien. Richtiger ist aber die Formulierung, dass alles, was im Hinblick auf den Schauspieler und die Handlung wenig aufschlussreich war, der Aufmerksamkeit des Schriftstellers „entging".

Denn wirklich — wir werden im Roman in eine Säulenhalle einer italienischen Stadt versetzt (3) [1], aber auf die Realien dieser Säulenhalle verzichtet der Verfasser. Danach betreten wir mit Enkolpius die anbei gelegenen Gartenanlagen (6). Näheres erfahren wir aber über dieselben nicht, obwohl ihre Beschreibung eine Recht dankbare Aufgabe für den Schriftsteller sein könnte, nämlich als eine uns aus der antiken Rhetorik bekannte Ekphrasis. Danach irrt derselbe Enkolpius durch die Stadt herum dem Askyltus nachlaufend (6), die Stadt wird uns aber nicht geschildert. Danach befinden wir uns im Quartier der Romanhelden (9 f.), wir sehen aber im Zimmer nur ein Bett oder vielmehr nur den darauf sitzenden Giton. An einer anderen Stelle nimmt Enkolpius die ganze Stadt in Augenschein (11), uns aber zeigt der Verfasser die Einzelheiten des Stadtbildes nicht mit.

Und solche Beispiele kommen im *Satyrikon* — bei der darin herrschenden Beweglichkeit der Szenen, und damit auch der Szenerie — noch häufig vor. Wenn aber der Verfasser auf die Einzelheiten der Szenerie an solchen Stellen nicht eingeht, so kommt es nicht daher, dass ihn die plastische Einbildungskraft hie und da verlassen hätte, oder dass er den Sinn nur für gewisse Art der Szenerie hätte, zum Beispiel für die der Stadt und nicht auch für die des Dorfes, für die inneren Räume und nicht für die Freilichtansichten, für die Architektur und nicht für die Natur; denn in dem, was er uns gezeigt hat, hat er auch bewiesen, dass er es ganz gut verstand, jede Art Szenerie mit scharfem Auge zu sehen. Der Verzicht auf eine Beschreibung bezw. auf eine genauere Beschreibung der Szenerie kommt an den angeführten sowie an anderen Stellen in Wirklichkeit daher, dass die Ökonomie der Erzählung die Einzelheiten der Szenerie nicht verlangt — wenn sie auch als Gegenstand der Beschreibung für solchen Schriftsteller wie Petronius ganz anziehend wären. Der Roman des Petronius, der reichliches Sittenmaterial enthält, bleibt immer ein Abenteuerroman, mit dem ständig auf den Menschen und auf die naturalistische Beobachtung des Menschen im Leben gerichteten Obiektiv. Auf die Sittenrealien dagegen, unter welchen sich der Inhalt dieses Lebens gestaltet, richtet sich der Autor nur dann, wenn das für die Fabel nützlich ist.

**4.** Die Beschreibung der materiellen und besonders der Umgebungsrealien, also die Beschreibung der Szenerie, kommt demnach überall da vor, wo sie anderen Zwecken des Werkes, der künstlerischen Charakteristik des Schauspielers und dem Kolorit der Handlung, dient. Wir sind z. B. im Zimmer der Quartilla, vorläufig aber sehen wir nur die drei bedeckten Sofas (21) als Erkennungsemblem des Spei-

[1] Die Ziffern geben die Kapitel des Romans an.

halten wir ein in seiner Stimmung und im schriftstellerischen Effekt sehr verarmtes Bild. Im Gegenteil aber — die Eigentümlichkeit dieser Szenerie erweckte bei Petronius-Enkolpius auch noch eine besondere Reflexion, die er in den unmittelbar darauf folgenden Hexametern äusserte, über die Ähnlichkeit der primitiven Lebensweise der Oenothea mit der der Urmenschen.

**6**. Petronius hält also den Leser bei einer Beschreibung der Szenerie nirgends um ihrer selbst willen auf: er lässt uns die Handlung nie aus den Augen verlieren, wobei er uns von der Szenerie nur diejenigen Elemente zeigt, die mit der Realisation der Handlung eng zusammenhängen oder in gegebener Szene die bezeichnendsten sind.

Einmal sind wir z.B. mit Enkolpius und Askyltus auf einem Marktplatz (12): hier zeigte uns der Verfasser nur im allgemeinen „eine Menge angebotener Sachen, wenn nichts Wertvolles, so doch Dinge, die bei Licht einen schlechten Kredit hatten und sich am besten unter der Dämmerstunde verkrochen". Weiter nichts. Aber auch dies nicht ohne Vorteil für die Handlung: diese Szenerie bildet einen herrlichen Hintergrund der kleinen, durch die Handlungshelden erfüllten Szene, wie sie es versuchen, „die vortreffliche Gelegenheit beim Schopfe zu fassen und in einem stillen Winkel den äussersten Zipfel durch die Hände gleiten lassend einen Käufer anzulocken". Übrigens stünde eine genauere Aufzählung der Szenerieelemente im Widerspruch zu deren in der Abenddämmerung verschwommenem Bild.

**7**. Zwar gibt es im *Satyrikon* ein paar Stellen, wo Szeneriebeschreibung die Oberhand über die Handlung und den Schauspieler gewinnt, aber auch da ist sie keine nur didaktische, künstlerisch funktionslose Information. Wir denken hier vor allem an die ungewöhnliche und in unserem Roman einzigartige Anhäufung von Szenerieelementen in der Beschreibung des Übergangs der Gäste Trimalchios aus dem Baderaum in den Speisesaal (28 f.). Von der Handlung sieht man hier nicht viel: den Zug der Gäste in den Speisesaal — wir sollen sie als Schauspieler erst bei dem Gastmahl näher kennenlernen — dann Enkolpius' Fall, eine humoristische Abwechslung in dieser Beschreibung der Szenerie, dazu die Erkundigung desselben bei dem Diener nach den Malereien im Atrium, und das ist eigentlich alles. Denn die Gruppe von Läufern, die mit ihrem Sportlehrer in der Halle trainierte, sowie der Portier am Eingang, der Erbsen in einer silbernen Schüssel sauber machte, gehören hier zur Szenerie. Es lässt sich aber leicht bemerken, dass die Zusammenstellung der in der Beschreibung wahrgenommenen Szenerieelemente weder vollständig, noch vor allem typisch ist: die vorgeführten Szenerieelemente dienen hier am deutlichsten der Charakteristik des Hausherrn Trimalchio. Und diese Rolle derselben war in diesem Fall der Hauptgrund, warum der Schriftsteller sie an dieser Stelle genauer gezeigt hat.

**8**. Ähnliche Funktion spielt auch die bald darauf folgende Beschreibung der Vorräume des Speisesaals (3). Aber diese genaue Beschreibung der für das Haus Trimalchios und dadurch vor allem für ihn selbst charakteristischen Dinge bricht an der Schwelle des Speiseraumes fast völlig ab. Der Schriftsteller führt uns darein,

Hier änderte also der Schriftsteller, wie man sieht, den Gegenstand seines Interesses und nannte gleich beim Eingang einige Merkwürdigkeiten im Speisesaal der Fortunata. Und das ist im Stil der Beobachtungsgabe des Enkolpius, der — wie wir schon festgestellt haben — immer nur die charakterischsten Szenerieelemente wahrnimmt und durch sie betroffen wird. Aber auch hier haben die Elemente der Szenerie nicht bloss eine Information über die Realien zum Zweck, sondern auch und vor allem eine Charakteristik des ästhetischen Geschmacks der neureichen Freigelassenen, was schon die in den Worten des Enkolpius „ubi Fortunata disposuerat lautitias suas"[4] steckende Ironie andeuten will. Sie bereitet uns nämlich auf die gleich darauf folgende Zusammenstellung von miteinander schlecht harmonisierenden Gegenständen vor.

**10**. Lassen wir schon manche andere gleichfalls gut in unserem Roman fungierende Szeneriebeschreibungen unbeachtet, wie z.B. die des Gewitters auf dem Meer (114) oder des stimmungsvollen Platanenhains, wo sich die Liebeleien des Enkolpius mit Kirke abspielen (131), und halten wir uns nur noch bei der Pinakothekenszenerie an, wo die Beschreibung derselben beinahe keine schriftstellerische mehr ist, sondern eher an eine nur belehrend fungierende Information zu grenzen scheint. Die Handlung tritt dabei zurück und ihr Schauspieler, Enkolpius, wird beinahe nur zu einem die zur Schau gestellten Bilder erklärenden Führer. Es werden aber nicht alle berücksichtigt. Zuerst bewundert Enkolpius die Schönheit einiger Malereien, dann lenkt er seine Aufmerksamkeit auf diejenigen, die durch erotische Thematik auffallen (83).

So zeigt uns der Schriftsteller auch hier nicht alle, sondern nur bestimmte, zweckmässig ausgewählte Einzelheiten der Szenerie. Und an die letztgenannten, dh. an die auf den Bildern verewigten Liebesszenen der Götter: den durch einen Adler in die Höhe zum Zeus gehobenen Ganymedes, den durch eine Nymphe behelligten Hylas, den von Apollo zufällig getöteten Hyakinthos, knüpfte er sogleich an; und indem er dabei seine Lage mit der der Genannten vergleichen lässt, enthüllt er die Schriftstellerische Funktion der Beschreibung dieser Bilder: sie charakterisiert die Gedanken dieses Helden.

An die ersteren Bilder aber, und überhaupt an die grossen Schöpfer von Kunstwerken, knüpfte er ein wenig später an (88), in einer Reflexion über die für die Entwicklung der schönen Künste ungünstigen Verhältnisse in seiner Zeit und seiner materialisierten Mitwelt, die nur nach Geld und Gold jagt. So blieb auch der erste Teil der Pinakothekenbeschreibung nicht ohne innere Nützlichkeit und Begründung im Roman.

**11**. Jetzt sollte man die Ergebnisse der hier skizzierten Observationen zusammenfassen. Wir haben sie aber schon im Laufe des Vortrags klar genug formuliert und brauchen sie hier wohl nicht mehr zu wiederholen, um die uns am Anfang gestellte Aufgabe als gelöst betrachten zu können.

---

[4] Hier ist suas sicher noch zu lesen und erst ita ut supra mit K. Müller zu streichen.

indomita virtus colitur et toto deus
narratur orbe[17].

Indomita virtus pokonała właśnie królestwo podziemi i odkrywając tajemnice śmierci złamała odwieczne prawa. To już nie tylko podsyciło nienawiść mściwej bogini, ale nabawiło ją strachu: bohater, który wraca zwycięsko z królestwa śmierci, może sięgnąć po władzę nad światem bogów i ludzi, odebrać berło ojcu. Nie zadowoli się umieszczeniem wśród gwiazd, pogrąży świat w ruinie, żeby sobie jednemu zapewnić panowanie (w. 64—68):

caelo timendum est, regna ne summa occupet
qui vicit ima: sceptra praeripiet patri.
nec in astra lenta veniet ut Bacchus via:
iter ruina quaeret et vacuo volet
regnare mundo.

A więc Herakles przez swą siłę i męstwo jest groźny dla bogów i świata. Dlatego bogini musi go zniszczyć, złamać ostatecznie. Ale jak? Nie przy pomocy potworów, bo z nimi bohater poradzi sobie łatwo. Może uwalniając tytanów i gigantów? I nad nimi jednak Herakles już raz odniósł zwycięstwo. Nie ma równego sobie poza sobą samym. Niech więc walczy z sobą: *quaeris Alcidae parem*? / *nemo est nisi ipse*: *bella iam secum gerat*! (w. 84 sq.). Junona przyzywa wszystkie złe moce: Scelus, Impietas, Error, Furor, Erynie z Megerą na czele, żeby zaatakowały znienawidzonego pasierba. Niech szaleją a ona z nimi, bo znalazła dzień, w którym miłe jej będzie męstwo Heraklesa: *inveni diem*, / *invisa quo nos Herculis virtus iuvet* (w. 114 sq.). Zwyciężał ją, a teraz niech zwycięży siebie i zapragnie śmierci po dokonaniu najokropniejszej zbrodni. Junona będzie mu sprzyjać w tej walce, będzie kierować jego strzałami.

Prawowita małżonka Jowisza pragnie zgubić pasierba, ponieważ go nienawidzi, ale też dlatego, że obawia się jego siły. I ten drugi powód, lęk przed potęgą bohatera, jakkolwiek nie zmniejsza tragedii Heraklesa, który tak jak w sztuce greckiej cierpi przecież niewinnie, to jednak tłumaczy do pewnego stopnia rozjątrzenie Junony, stawia ją w innym, lepszym świetle. Nawiązując do dygresji, którą zakończyliśmy rozważania o tragedii Eurypidesa, stwierdzić należy, że w sztuce Seneki nie pada ani jedno słowo krytyki czy żalu zarówno do Junony, jak i pozostałych bogów, chociaż oczywiście mówi się o szczególnej nienawiści Junony do Heraklesa (w. 213 sq., 447, 605 sq.) i o tym, że ona jest sprawczynią jego szaleństwa (w. 1201 sq., 1297).

Czytelnik lub słuchacz tragedii rzymskiego stoika dowiaduje się więc z prologu, jak potoczą się wypadki. Ale prolog sygnalizuje nie tylko sam przebieg akcji dramatycznej: tryumfalny powrót z podziemi, późniejsze szaleństwo i załamanie bo-

[17] Cytaty i numeracja wierszy według wydania: L. Annaei Senecae *Tragoediae*, rec. R. Peiper et G. Richter, Lipsiae 1902.

aber auf die Beschreibung des Inneren verzichtet er, obwohl er da allerlei zu beschreiben hätte. Denn schon die Einzelheiten der Ausstattung dieses ersten Speisesaals — nachher werden wir in einen zweiten geführt — die er während des Gastmahls erwähnte, Sofas, Tische, der Platz Trimalchios, der des Praetors, Wände mit herausspringenden Mechanismen, die bewegliche Felderdecke, also schon diese Elemente deuten auf eine höchst interessante Szenerie des Speisesaals hin. Trotzdem hat Enkolpius-Petronius eine besondere Beschreibung des Speisesaals „übersehen". Herrlich fühlte er es aber heraus, eine psychologische Motivierung dieses „Übersehens" geben zu müssen. So wurden die Gäste gleich beim Eintritt in den Saal zuerst von einem Diener überrascht, der ausrief: „Mit dem rechten Fuss!" — was schon an sich ihre Aufmerksamkeit stark in Anspruch nahm. Sobald sie zurücktraten und sich der Anweisung fügten, führte der Schriftsteller eine andere, die Gäste noch stärker überraschende Szene ein mit dem Sklaven, der ihnen zu Füssen fiel mit der Bitte um Fürsprache. Die Gäste zogen also ihren Fuss wieder zurück, aber nachdem sie Gnade für den Sklaven erwirkt haben und in den Saal zum dritten Mal eintraten, wurden sie zum dritten Mal überrascht — diesmal mit dem Kussregen, den der dankbare Sklave, übrigens Servierdiener des Trimalchio, über sie ergehen liess.

Der Plan des Erzählers ist klar: dort charakterisierte den Hausherrn die Beschreibung der Hausausstattung, hier erfüllt den gleichen Zweck das Spiel der Schauspieler.

Nach diesen Peripetien nahmen die Gäste endlich ihre Plätze ein. Tandem ergo discubuimus! — seufzte Enkolpius auf. Aber auch jetzt hatte unser Berichterstatter keine Zeit, sich die Speisesaalszenerie anzusehen. Er hatte sie auch später nicht: in schnellem Tempo begannen die Gastmahlzeremonie und die dazwischen fallenden Gespräche. Und wir sehen, dass der Schriftsteller seine Augen vor allem auf die Gastmahlszenen und den Protagonisten derselben, den Trimalchio, gerichtet hat.

Hier tritt also zur Charakteristik dieses Schauspielers und seiner Genossen, die ebenso wie er Freigelassene sind, ein anderes Mittel hinzu: kulinarisches Zur--Schau-Tragen, welches sich, neben den Tischgesprächen der Protzen, dem Schriftsteller jetzt als nützlicher darbot. Der Schriftsteller unterhält den Leser und macht ihn zugleich mit den zur Karikatur entarteten Umgangsformen der durch Trimalchio repräsentierten Freigelassenengesellschaft der neronischen Kaiserzeit bekannt.

**9.** Diese Konzentrierung der Aufmerksamkeit auf kulinarische Effekte schöpfte Petronius im ersten Speisesaal aus. Nach einer Pause im Bade (73) wurden die Gäste in einen anderen Speisesaal geleitet, wo Fortunata — wie Enkolpius weiter erzählt — ihre Schaustücke ausgestellt hatte. Ausser den Lampen...[3] Erzstatuetten von Fischern zogen seine Aufmerksamkeit auch noch massive Silbertische mit vergoldeten Tonbechern ringsherum an, und Wein, der vor aller Augen aus dem Sack abfloss.

[3] Ob hier eine Lücke nach lucernas (Bücheler) oder vor lucernas (K. Müller) anzunehmen sei, lässt sich nicht entscheiden.

*prima regni est posse invidiam pati*). Odznacza się cechami przeciwnymi do tych, które chciał widzieć w panującym Seneka, jest zaprzeczeniem dobrego władcy z traktatu *De clementia*. Obrażony w swej męskiej dumie zamierza ukarać Megarę, i to najokrutniej. Nie obchodzą go uczucia Megary, jej wierność wobec cieni ojca i braci, wierność wobec męża, w którego powrót przecież wierzyła mimo wszystko. Likos Seneki nie jest tchórzem jak jego odpowiednik w sztuce greckiej, ale postępuje z równą bezwzględnością. Jest może mniej odrażający w swej podłości, nie budzi jednak sympatii. Zresztą w zamiarze naszego filozofa był Likos z pewnością przykładem odstraszającym, exemplum malum.

Przyjęta przez Senekę koncepcja: oświadczyny Likosa — odmowa Megary — zemsta króla, w pewnym sensie dowartościowuje żonę herosa. Filozof, jak twierdzi Sipple[20], kazał Likosowi starać się o rękę Megary, żeby za pomocą tego zręcznego chwytu ukazać tyrana w odpowiednim świetle: dostarczyło to okazji do zajęcia stanowiska przeciw tyranowi, wyrażenia nienawiści i pogardy dla każdej brutalnej władzy.

Megara, jaką naszkicował filozof, niewiele ma z tkliwej matki i żony ze sztuki greckiego poety, jest heroiną na miarę swego męża. To ona w dialogu z tyranem broni virtus Heraklesa, wypowiada się o jego czynach. Prymitywny Likos, przeświadczony, że zdobyty tron jest największą wartością, nie może zrozumieć, na czym polega wielkość Heraklesa. Czy ktoś, kto jako sługa musi wykonywać cudze rozkazy, może być wyżej stawiany niż król? Ale właśnie w spełnianiu trudnych poleceń okazuje się virtus: *Imperia dura tolle*: *quid virtus erit*? (w. 433) — odpowiada Megara. A gdy Likos dziwi się, że można nazwać męstwem pokonanie potworów i dzikich bestii, Seneka wkłada w usta żony bohatera przekonanie: *Virtutis est domare quae cuncti pavent* (w. 435). Herakles trudzi się, żeby zdobyć nagrodę najwyższą, miejsce w niebie. A droga do gwiazd nie jest łatwa: *Non est ad astra mollis e terris via* (w. 437).

Ale ta trudna droga była jednocześnie drogą zwycięstw. W tragedii wiele mówi się o pracach bohatera. Wylicza je Amfitrion (w. 215—248), chór (w. 525—568), wspomniane są również prace nie objęte katalogiem: Megara mówi o utworzeniu doliny Tempe (w. 283—287), Amfitrion o przebyciu pieszo pustyni (w. 319—324), a potem, we wspomnianym już agonie z Likosem, o udziale w wojnie z gigantami i pokonaniu potworów w ludzkim ciele. Przewagi Heraklesa, które jak pamiętamy, potęgowały nienawiść Junony, jego rodzinie zdanej na łaskę, a właściwie niełaskę tyrana, dawały nadzieję na powrót obrońcy z podziemi, na ocalenie: *aderit profecto, qualis ex omni solet | labore maior* (w. 312 sq.). Oczekiwania Amfitriona i Megary spełniły się. Herakles wraca z królestwa śmierci wzbogacony o nowe zwycięstwo: pokonał świat ciemności i wiecznej nocy, mógł nad nim panować (w. 606—613). Uradowany ojciec nazywa go *domitor orbis et Graium decus* (w. 619)

---

[20] A. Sipple, *Der Staatsmann und Dichter Seneca als politischer Erzieher*, Würzburg 1938, s. 63.

i *certa at sera Thebarum salus* (w. 622). Herakles istotnie przynosi Tebom i swej rodzinie ratunek. Podobnie jak u Eurypidesa jest zawiedziony niewdzięcznością kraju *vidit hoc nefas | defensus orbis* (w. 632 sq.), ale nie traci ani chwili. Musi ukarać tyrana, który godził na życie jego najbliższych. Niech doniesie podziemnym bogom, że obrońca świata już wrócił na ziemię, że już pomścił zbrodnię. Chór śpiewa radosną pochwałę pokoju, który jest zasługą syna Alkmeny (w. 882—892):

Pax est Herculea manu
Auroram inter et Hesperum,
et qua sol medium tenens
umbras corporibus negat;
quodcumque alluitur solum
longo Tethyos ambitu,
Alcidae domuit labor.
Transvectus vada Tartari
pacatis redit inferis.
iam nullus superest timor:
nil ultra iacet inferos.

Pierwsza pieśń chóru, której treścią zdaniem Egermanna jest przeciwstawienie epikurejskiej filozofii życia życiu Heraklesa[21], kończy się słowami: *alte virtus animosa cadit* (w. 201). Może to być aluzją do wydarzenia, które nastąpiło po ukaraniu Likosa. Herakles przystępuje do złożenia bogom dziękczynnej ofiary, Amfitrion radzi umyć najpierw ręce zbroczone ludzką krwią, bohater odpowiada jednak, że niegodziwy król jest najlepszą ofiarą dla Jowisza (w. 920—924). Ofiarę poprzedza piękna modlitwa o pokój we wszechświecie, w przyrodzie i wśród ludzi, a jeśli ziemia kryje w sobie jakąś zbrodnię, niech zwalczenie jej przypadnie w udziale Heraklesowi. Taką modlitwę uważa bohater za godną siebie i Jowisza (w. 927—939):

... stet suo caelum loco
tellus et aequor; astra inoffensos agant
aeterna cursus. alta pax gentes alat;
ferrum omne teneat ruris innocui labor
ensesque lateant. nulla tempestas fretum
violenta turbet, nullus irato Iove
exiliat ignis, nullus hiberna nive
nutritus agros amnis eversos trahat.
venena cessent, nulla nocituro gravis
suco tumescat herba. non saevi ac truces
regnent tyranni: si quod etiamnum est scelus
latura tellus, properet, et si quod parat
monstrum, meum sit.

[21] F. Egermann, *Seneca als Dichterphilosoph*, Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung, 3Jahrg. 1940, s. 28.

Że tak jest istotnie, widać z obrazu tyrana, jaki można odczytać ze sztuki Seneki. Amfitrion ubolewa, że ziemia tebańska cierpi pod nikczemnym jarzmem: *sordido premitur iugo* (w. 267), a dalej mówi (w. 269 sq.):

... tremitis ignavum exulem
suis carentem finibus, nostris gravem.

Likos jest wygnańcem, który zagarnął władzę w Tebach po dokonaniu morderstwa na królu Kreonie i jego synach. Do niego bezpośrednio odnoszą się i te słowa Amfitriona, chociaż nietrudno dopatrzyć się w nich także ogólniejszych aluzji (w. 250—253):

sensere terrae pacis auctorem suae
abesse tristes: prosperum ac felix scelus
virtus vocatur; sontibus parent boni,
ius est in armis, opprimit leges timor.

Likos chełpi się swoją *clara virtus*. Władzę zdobył orężem i orężem ją utrzymuje, budząc powszechną niechęć obywateli (w. 341—344):

... rapta sed trepida manu
sceptra obtinentur; omnis in ferro est salus:
quod civibus tenere te invitis scias,
strictus tuetur ensis.

Żeby swoją pozycję umocnić, dodać blasku swojej novitas, postanawia poślubić Megarę, córkę zamordowanego króla. Tego momentu brak w tragedii Eurypidesa. Zdaniem Wilamowitza, Seneka przejął tu motyw z innych tragedii Eurypidesa, mianowicie ze sztuk *Diktys* i *Kresphontes*[19]. Proponując Megarze zgodę i małżeństwo Likos przekonuje, że nie może być wiecznej nienawiści między zwycięzcą a pokonanym, bo wtedy zamarłoby życie. Pokój jest konieczny dla zwyciężonych, a dla zwycięzcy korzystny, nie można chować urazy — wydobyty miecz nie zna miary — jeśli więc zwycięzca odkłada oręż, zwyciężony winien zaprzestać nienawiści (w. 359—371; 402—413). Megara jednak jest nieprzejednana. Przypomina niefortunnemu zalotnikowi, jaki był los tebańskich królów, którzy jak on, wbrew prawom, dzierżyli władzę otoczeni nienawiścią ludu. Ona nie złamie wiary Heraklesowi, a jeśli tyran posunie się do gwałtu, zginie z jej ręki jak synowie Egiptosa z rąk Danaid (w. 372—396; 495—500). Rozgniewany Likos każe podpalić świątynię wraz z żoną i dziećmi Heraklesa: krnąbrna Megara dowie się, jaka jest potęga władcy. Tak jak u Eurypidesa, wraca z Hadesu Herakles i ocala rodzinę. Likos zostaje ukarany. Jego postać w tragedii Seneki stanowi więc przykład tyrana, który rządzi despotycznie nie bacząc na prawa boskie i ludzkie: *ego rapta quamvis sceptra victrici geram | dextra regamque cuncta sine legum metu* (w. 399 sq.), wie, że jest znienawidzony przez lud, ale lekceważy uczucia podwładnych (w. 353: *ars*

[19] Wilamowitz, *o.c.* s. 161.

Do złożenia ofiary już nie doszło. Zaczęła działać Junona. Nawiedzony szałem Herakles najpierw ujrzał wokół siebie noc, na niebie ukazał mu się zabity niegdyś lew. Ten widok przypomniał mu, że Jowisz nie dotrzymał jeszcze obietnicy nagrodzenia jego trudów niebem. Zagroził więc buntem Jowiszowi. W chorej wyobraźni widział się na czele walczących gigantów. Wreszcie stało się najgorsze: oszalały heros zabił swoich synów, którzy wydali mu się dziećmi Eurysteusza, i żonę, w której zobaczył macochę, Junonę. Przerażony Amfitrion najpierw ukrył się, żeby Heraklesa nie obciążyło ojcobójstwo, potem pragnie jednak śmierci z rąk syna. Ale Herakles zasypia. Chór prosi bogów o cofnięcie obłędu i przywrócenie bohaterowi zdrowych zmysłów: *redeat pietas virtusque viro* (w. 1093). Sen, nazwany przez chór *domitor malorum* (w. 1065) i *pars humanae melior vitae* (w. 1067), przywraca zdrowie Heraklesowi. Ale przebudzenie, powrót świadomości, a z nią poznanie dokonanej zbrodni są dla niego straszne. Na próżno Amfitrion wyjaśnia, że całą winę ponosi Junona: *Luctus est istic tuus, / crimen novercae* (w. 1200 sq.). Zrozpaczony heros uważa się za mordercę godnego najsurowszej kary: Niech Jowisz pomści wnuków, niech ugodzi go piorunem, niech każe mu zająć puste miejsce Prometeusza, niech rozerwą go Symplegady, niech rozstąpi się ziemia i skryje go w najgłębszych czeluściach Tartaru! Pragnie śmierci tak strasznej, jak straszny jest jego czyn. Zwróćmy uwagę na następującą partię dialogu (w. 1237—1241):

AMPH. Quis nomen usquam errori addidit?
HERC. Saepe error ingens sceleris obtinuit locum.
AMPH. Nunc Hercule opus est: perfer hanc molem mali.
HERC. Non sic furore cessit extinctus pudor,
populos ut omnes impio aspectu fugem.

Nie przemawiają więc do Heraklesa argumenty natury prawnej ani, jeśli można tak powiedzieć, ambicjonalnej. Postanowił zadać sobie śmierć, bo nakazuje mu tak postąpić jego pudor. Nie widzi innego poza śmiercią sposobu ukarania się za zbrodnię okrutną, przerażającą (w. 1259—1262):

... cuncta iam amisi bona,
mentem arma famam coniugem gnatos manus,
etiam furorem. nemo polluto queat
animo mederi: morte sanandum est scelus.

Nie przekonuje go również argument ojca, że tyle przesławnych czynów może stanowić podstawę do wybaczenia sobie tej jedynej winy (w. 1265 sq.):

Memoranda potius omnibus facta intuens
unius a te criminis veniam pete.

Herakles odpowiada, że on, który bezwzględnie karał wszelkie zło, nie może przecież pobłażać sobie, stosować wobec siebie, jakbyśmy to powiedzieli, taryfy ulgo-

## QUEMADMODUM SENECA DOCTRINA STOICORUM MOTUS FABULAM q. i. „HERCULES FURENS" SCRIPSERIT


### Summarium

Herculem, Iovis et Alcmenae filium, qui omnia mundi scelera vicit, qui populis pacem dedit, qui denique mortem ipsam superavit, cynici atque stoici patronum ducebant. Quam ob rem Seneca quoque Herculi praecipuam curam dedit et duas tragoedias, *Herculem furentem* et *Herculem Oetaeum* dico, ad hunc heroa pertinentes scripsit. Dubitari non potest, quin in fabula q. i. *Hercules furens* componenda philosophus noster Euripidis tragoediam eodem titulo ornatam imitatus sit. Animadvertendum est tamen Senecam aliter ac poeta Graecus primarias dramatis personas depinxisse. Quae res exemplis potest illustrari, quibus ostenditur Seneca Herculem exemplum bonum virtutis, Lycum autem exemplum tyranni effecisse. In Annaeana fabula multum de Herculis laboribus eiusque virtute egregia narratur. Hercules homines feris monstris et crudelibus tyrannis liberavit, ipsis quoque deis cum gigantibus contendentibus auxilio succurrit totique mundo pacem gessit. Quas labores, quibus in virtute excolenda plurimum tribuit Seneca, suscepit Hercules aeternae laudis atque immortalitatis adipiscendae gratia.

Notatu digni sunt ei utriusque poetae versus, quibus Hercules sceleris sui conscius atque ea causa mortem petens describitur. Cum poeta Graecus in animo habere videtur monstrare Herculem ipsum sibi mortem consciscere, ut permultis malis et adversis rebus se expediat, in Senecae fabula Alcmenae filius supplicium sibi sumere constituit sceleris, quod eum impium fecit. Apud Euripidem Hercules a morte bonis rationibus et consiliis, quae Athenarum rex Theseus affert, prohibitur, apud Senecam autem sola pietate erga parentem Amphitryonem amovetur. Thesei, boni regis, persona aliter atque apud poetam Graecum depicta monuit philosophus principes, ne sanguinem humanum frustra effunderent. Exemplum autem tyranni Lycus apparet; quem poeta noster non solum crudelem, iura divina et humana violantem, sed etiam hominem rudissimi animi esse voluit.

Quibus perspectis nulli iam obnoxium est dubitationi Senecam fabulam Graecam in usum suum vertisse, sed ita, ut eius personis permutatis hominibus exempla ad imitandum proponantur.

hatera. Junona wyraźnie postawiła sprawę boskiego pochodzenia Heraklesa, nakreśliła jego sylwetkę w wymiarach ponadludzkich. Herakles z tego obrazu nie jest człowiekiem. Nie możemy się zgodzić z opinią Ackermanna, że w *Hercules furens* nie zostaje wyjaśniona wątpliwość co do boskiego pochodzenia Heraklesa [18].

Taką wątpliwość wysuwa tylko Likos, jak to było i u Eurypidesa. Ale podczas gdy tam Amfitrion nie wdawał się z nim w dyskusje, dla Amfitriona Seneki ta sprawa nie jest obojętna. O tym, że ojcem Heraklesa jest bóg, świadczą jego wspaniałe czyny: pokonanie potworów, zaprowadzenie pokoju na świecie, obrona bogów w ich walce z gigantami, a wreszcie nienawiść Junony (w. 441—447):

post tot ingentis viri
memoranda facta postque pacatum manu
quodcumque Titan ortus et labens videt,
post monstra tot perdomita, post Phlegram impio
sparsam cruore postque defensos deos
nondum liquet de patre? mentimur Iovem:
Iunonis odio crede.

Jak piłkę odbija Amfitrion wszystkie argumenty Likosa wykazując, że związki bogów z kobietami ziemskimi nie są rzadkością, że przykład Apollina i samego Jowisza dowodzi, jak trudne może być dzieciństwo bogów. Likos dostarczył Amfitrionowi okazji do wypowiedzenia się również na temat męstwa Heraklesa. Jako ostateczny argument na ludzkie pochodzenie bohatera wypowiedział bowiem zdanie, że ten, kto jest nieszczęśliwy — a według niego taki był Herakles — może być tylko człowiekiem: *Quemcumque miserum videris, hominem scias* (w. 463). Ten argument Amfitrion odparł innym: nie jest nieszczęśliwy ten, kto jest mężny, *fortis*: *quemcumque fortem videris, miserum neges* (w. 464), czym sprowokował przeciwnika do zakwestionowania męstwa Heraklesa. Likos przypomina niemęskie zgoła zachowanie Heraklesa w służbie u królowej Omfali, a na odpowiedź Amfitriona, że po licznych trudach należy się odprężenie: *post multa virtus opera laxari solet* (w. 476), złośliwie wymienia te *opera*: zburzenie domu Eurytosa (dla zdobycia pożądanej kobiety) i Tespiady. Ale dziełem Heraklesa jest także pokonanie Eryksa, Anteusza, Buzyrysa, Cyknusa, Geriona, potworów, wśród których i ty będziesz — kwituje starzec złośliwe uwagi króla.

Ten agon odbiega nieco od agonu tragedii Eurypidesa, ale też Seneka postawił inne zadanie swojej sztuce. Herakles służący w kobiecym stroju u królowej Lidii czy Herakles zapładniający jednej nocy pięćdziesiąt córek Tespiosa to postać i nie tragiczna, i nie filozoficzna. Cynicy, a za nimi stoicy odrzucili takiego Heraklesa, ale za patrona obrali sobie Heraklesa, który pokonał wszelkie zło świata. I taki jest bohaterem sztuki stoika Seneki. Likos, antagonista Amfitriona, reprezentuje więc prymitywny sposób myślenia, jak prymitywne jest jego postępowanie.

---

[18] Ackermann, *o.c.* s. 443.

Eos LX 1972

# MYTHOLOGIE UND IHRE ROLLE IN DEN „SILVAE" DES STATIUS

Von

HANNA SZELEST

Fr. Riegler hat in seinem interessanten Buch[1] die historischen Personen und Ereignisse, die Statius in den *Silvae* erwähnt, ausführlich besprochen. Niemand dagegen hat sich bisher die Aufgabe gestellt, die Frage zu beantworten, welche Rolle in den Gelegenheitsgedichten des Neapolitaners der Mythologie zufällt, obwohl die mythische Welt in ihnen reich repräsentiert ist. Der Verfasser erwähnt nämlich ungefähr 250 mythologische Gestalten; unter ihnen finden wir die Götter des Himmels und der Unterwelt, die Helden und Heroen, Nymphen, Naiaden und Dryaden. Ausser ihnen treten noch die Personifizierungen von Fatum, Fortuna, Invidia, Vetustas, Pietas u.s.w. auf. Die Namen der einzelnen mythologischen Personen wiederholen sich in unserer Sammlung mehrmalig, wenn nicht einige Dutzend Male. Statius bedient sich ungezwungen des ganzen mythologischen Apparates. Gern gebraucht er z.B. verschiedene Beinamen desselben Gottes. So erscheint Apollo nicht nur als „Apollo" (z.B. *Silv.* I 2, 93; II 1, 2; IV 8,19 u.s.w.) und „Phoebus" (I 2, 17; I 6, 1; V 3, 5 u.a.), sondern ebenso als „Paean" (I 2, 2; II 7, 8), „Thymbrae rector" (IV 7, 23), „Delius" (IV 3, 152), „Letous vatum pater" (I 2, 220), „Cirrhae opacae pater" (III 1, 141). Der oft erwähnte Hercules tritt als „Hercules" (IV 3, 155), „vastator Nemees" (IV 6, 41), „Tirynthius" (III 1, 125; III 3, 57 u.a.), „Alcides" (z. B. II 1, 113; II 2, 24; IV 2, 50) und „Amphitryoniades" (IV 6, 33) auf. Ziemlich oft nennt Statius statt der Namen der Götter und mythologischer Personen nur ihre Taten und Eigenschaften, durch die sie besonders berühmt waren; so z.B. beschreibt er den Marsyas mit den Worten „ausum contraria Phoebo carmina" (V 3, 87), die Niobe — „genetrix Sipyleia" (V 1, 33) und „Phrygium silicem" (V 3, 87), den Protesilaos — „Phylaceida umbram" (V 3, 273), die Scylla — „Siculi populatrix virgo profundi" (III 2, 86); für den Vulcanus kennt der Dichter drei Bezeichnungen: „rex coruscus ignis" (I 5, 6), „flammeus Mulciber" (III 1, 133) und „Lemnius, qui polit arma deorum" (IV 6, 49). Wenn der Neapolitaner die Treue und Anhänglichkeit seiner Gemahlin, Claudia, preist, vergleicht er sie mit Penelope und sich selbst mit Odysseus, obwohl die Namen der beiden mythologischen Helden nicht angegeben werden (III 5, 6—8):

> ... et si egomet patrio de litore raptus
> quattuor emeritis per bella, per aequora lustris
> errarem, tu mille procos intacta fugares.

---

[1] Fr. Riegler, *Historische Ereignisse und Personen bei Martial und Statius*, Wien 1967.

wej (w. 1267 sq.):

Veniam dabit sibi ipse, qui nulli dedit?
laudanda feci iussus: hoc unum meum est.

Również Tezeusz pragnie odwrócić myśl Heraklesa o samobójstwie. Odwołuje się więc do virtus przyjaciela: niech przełamie ze zwykłą sobie mocą przeciwności, niech odzyska swego ducha, któremu nie ma równego, niech jego virtus okaże się w pokonaniu gniewu na siebie (w. 1274—1277). Postanowienie Heraklesa jest jednak niezachwiane. Musi zadać sobie śmierć, żeby oczyścić od siebie świat, bo stał się *monstrum impium saevum et immite ac ferum*[22] (w. 1280). Ale mit wykluczał takie zakończenie. W tragedii greckiej bohatera przywracają życiu mądre i serdeczne perswazje Tezeusza. Nie są one, jak widzimy, przekonywające dla stoika Seneki i stoickiego bohatera Heraklesa. Herakles Seneki pragnie śmierci, ponieważ stał się w swoim przekonaniu impius. Od samobójstwa powstrzymuje go tylko pietas wobec ojca. Amfitrion oświadczył bowiem, że odbierze sobie życie, bo chce opuścić świat wcześniej niż syn. To zachwiało decyzją herosa. Nie może pozwolić, żeby na jego oczach dokonana została zbrodnia, której jest w stanie zapobiec. Podejmie zatem jeszcze jeden trud, jeszcze jedną pracę: będzie żył (w.1315—1317):

succumbe, virtus, perfer imperium patris.
eat ad labores hic quoque Herculeos labor:
vivamus.

Zdaniem Lefèvre'a taką koncepcję podyktowała Senece analogia do własnych przeżyć[23]. W młodości bliski był samobójstwa, ale powstrzymał go wzgląd na starego ojca: ... *saepe impetum cepi abrumpendae vitae: patris me indulgentissimi senectus retinuit. cogitavi enim non quam fortiter ego mori possem, sed quam ille fortiter desiderare non posset* (*Epist.* 78,2).

Że Herakles z owym „vivamus" przyjął na siebie ciężki trud, dowodzą jego dalsze słowa: nie ma dostatecznie zasobnej w wodę rzeki, nie ma morza ani oceanu, który by zmył z jego rąk zbrodnię, nie ma ziemi, a nawet miejsca pod ziemią, gdzie mógłby się schronić jako wygnaniec (w. 1321—1241). Ostatecznie, żeby stało się zgodnie z mitem, Tezeusz zaprasza przyjaciela do Aten, zapowiadając, że tam Jowisz przywróci orężowi jego ręce oczyszczone od zbrodni (w. 1341—1344).

Pamiętamy, jak duża rola przypadła w sztuce Eurypidesa Tezeuszowi, który przez swoje oddanie i szczerą przyjaźń pomógł Heraklesowi podźwignąć się z rozpaczy. U Seneki król Aten przybywa do Teb razem z Heraklesem. Jest potrzebny do tego, żeby Amfitrionowi (i czytelnikom) zdać bardzo obszerną, bo obejmującą ponad 160 wierszy, relację o wyprawie Heraklesa do podziemi i jego zwycięstwie

---

[22] Herakles, jakby zapowiadając przyszłe zdarzenie, dwukrotnie w tej tragedii mówi o swojej śmierci w płomieniach.

[23] E. Lefèvre, *Quid ratio possit? Senecas Phaedra als stoisches Drama*, Wiener Studien III (LXXXII) 1969, s. 146.

heisst er „transfuga Pisae amnis". Statius ist auch der einzige lateinische Dichter, der statt des Namens Erigone sich einer Periphrase „Marathonia virgo" (V 3, 74) bedient. Ferner wenn es sich um die für die Amazonen gebrauchten Periphrasen „Thermodontiacas turmas" (*Silv.* I 6, 56) und „Scyticae puellae" (*Silv.* IV 6, 105) handelt, können wir hier nur auf die Ähnlichkeit mit zwei Stellen aus Senecas Tragödien: „Thermodontiacae" (*Oed.* 481) und „Amazon Scythico sub axe genita" (*Herc. Oet.* 1185) hinweisen.

Gern führt der Neapolitanische Dichter in seine Gelegenheitsgedichte die Lokalgottheiten ein; zu ihnen gehören z.B. die uns nur aus den *Silvae* bekannten „Tiburtes Fauni" (I 3, 99) und „Praenestinae sorores" (I 3). Weil wir wissen, dass in Praeneste nur eine Fortuna verehrt wurde, während man in Antium zwei Schwestern, Fortunae, die Ehre erwies, die Martial „veridicae sorores nennt" (V 1, 3), ist es natürlich schwer zu entscheiden, ob wir es bei unserem Dichter mit einem Versehen zu tun haben[14], oder ob er eine lokale, uns nicht bekannte Tradition verfolgt, was mir mehr wahrscheinlich scheint. Zu diesen Lokalgottheiten müssen wir ebenso die Nymphe Pholoe zählen; der Verfasser der *Silvae* hat sie mit dem schönen Besitztum des Atedius Melior verbunden.

Der reiche mythologische Apparat ist in Statius, Gelegenheitsgedichten zu einem wichtigen Kompositionselement geworden. Der Dichter bedient sich nämlich der mythischen Welt vor allem auf traditionelle Weise in Invokationen, Apostrophen, Metaphern und Vergleichen. Was die Invokationen anbetrifft, muss man betonen, dass von unserem Verfasser eine Invokation in der Form der sog. „praeteritio" besonders beliebt ist, d.h. der Dichter zählt zuerst die Gottheiten auf, die er nicht um Hilfe bitten wird und erst nachher jene, an die er sich wenden will (I 4, 19—21; I 5, 1—8; 15—33; I 6, 1—8; II 3, 6—7). Die Wahl der Götter hängt von dem Inhalt des Gedichtes ab; deshalb lesen wir in den Kalendae Decembris (I 6, 1—8):

> Phoebus pater et severa Pallas
> et Musae procul ite feriatae
> Iani vos revocabimus Kalendis
> Saturnus mihi compede soluta,
> et multo gravidus mero December
> et ridens Iocus et Sales protervi
> adsint, dum refero diem beatam
> laeti Caesaris ebriamque parcent.

In der dem Atedius Melior gewidmeten *Silva* II 3 dagegen schreibt der Dichter (II 3, 5—6):

> Quid Phoebum tam parva rogem? vos dicite causas,
> Naides, et faciles (satis est) date carmina Fauni.

---

[14] P. Papinii Statii *Silvarum libri* herausgegeben und erklärt von Fr. Vollmer, Leipzig 1898, S. 277—278.

nad królestwem cieni. Dodajmy, że Tezeusz równie dokładnie opowiedział o tym, czego sam nie mógł przecież widzieć, np. jak Herakles przybył do Hadesu. Relacja Tezeusza zawiera jednak passus, ważny z punktu widzenia zadań, jakie Seneka stawiał swoim sztukom. Mowa jest mianowicie o karach, które muszą znosić okrutni za życia tyrani i błogiej szczęśliwości, jakiej zażywają po śmierci sprawiedliwi władcy. Filozof ustami ateńskiego króla ostrzega (w. 745—747):

> ... sanguine humano abstine
> quicumque regnas: scelera taxantur modo
> maiore vestra.

Te słowa mógł wypowiedzieć tylko Tezeusz, który i sam był królem i widział kary, które niegodziwi władcy ponosili za swoje zbrodnie.

Na zakończenie powróćmy do obrazu głównego bohatera. Herakles Seneki jest synem Jowisza — to sztuka mocno akcentuje. Widzieliśmy, jak boskiego pochodzenia syna bronił Amfitrion. Sam bohater nazywa Jowisza ojcem (w. 598 *parens*...; 898... *pater*; 1202 ...*genitor*), synów Jowisza braćmi (w. 907). I on, i pozostałe osoby sztuki, oczywiście z wyjątkiem Likosa, odznaczają się wielką pobożnością, zgodnie z poglądem Seneki, że prawy człowiek żywi najwyższą cześć dla bogów (*Epist.* 76,23): *virum bonum concedas necesse est summae pietatis erga deos esse*... Heraklesa cechuje najwspanialsza virtus, której dowiódł w swych rozlicznych pracach, w zwycięskich walkach ze złem. Ludzie zawdzięczają mu oczyszczenie ziemi z potworów i pokój, bogowie pomoc i ratunek w wojnie z gigantami. W trudach, które chętnie podejmował, doskonaliła się jego virtus, przez trudy stawał się większy. Amfitrion, jak wspominaliśmy, swoją nadzieję na powrót syna z podziemi opierał na przekonaniu, że Herakles z każdej opresji wyjdzie zwycięsko (w. 312 sq.): *aderit profecto, qualis ex omni solet | labore maior.* Na Heraklesie, zdaniem Egermanna, potwierdziło się cynicko-stoickie przeświadczenie o wartości trudu jako sprawcy i nosicielu duchowej siły[24].

To, czego dokonał dla świata, miało mu przynieść nieśmiertelność. Taki był cel jego trudów i prac. Herakles Seneki nie jest więc skrzętnym ojcem ze sztuki Eurypidesa, zdobywającym królestwa dla synów. Jest wyższy ponad ludzkie dążenia i ponad ludzkie słabości. To ostatnie daje się zaobserwować w scenie rozpaczy bohatera. W tragedii rzymskiego stoika Herakles boleje, ponieważ dopuścił się zbrodni w ogóle, chce ponieść karę, żeby zbrodnia została pomszczona. Lefèvre słusznie może uważa „vivamus" Heraklesa Seneki za pogłębione w stosunku do postawy bohatera u poety greckiego[25]. Herakles Eurypidesa tak bardzo ludzki w swym bólu, rozpaczy i zwątpieniach, w swej miłości do rodziny może wzruszyć, Herakles Seneki jako ideał mędrca ma pouczyć i wskazać drogę do doskonałości.

Wrocław

---

[24] Egermann, *o.c.* s. 28.
[28] Lefèvre, *o.c.* s. 145.

Beispiele und Vergleiche dieser Art rühren in erster Reihe von der Rhetorik her, weil mehrere von ihnen doch zu den τόποι gehörten. Ebenso bei der Erwähnung verschiedener Städte und Orte spielt die Mythologie bei unserem Verfasser eine grosse Rolle. Es ist für Statius bezeichnend, dass er oft statt ihre Namen anzugeben, gern die mythologischen Periphrasen gebraucht. Dabei wendet er dieselbe Methode an, wie bei den Bezeichnungen und Epitheta der Göttersnamen. Meistens folgt er nämlich einer schon früher bekannten Überlieferung; das stört ihn aber nicht, einige neue Einzelheiten hinzuzufügen. Die Originalität des Verfassers besteht hauptsächlich darin, dass er manchmal neue Periphrasen bildet, welche in keiner anderen der erhaltenen Dichtungen auftreten, was folgende Beispiele bestätigen können: Tusculum nennt Statius „Telegoni iugera" (I 3, 83), also schreibt er seine Gründung dem Sohn des Odysseus und Kirke, Telegonos zu. Die Römer kannten zwei verschiedene, die Entstehung dieser Stadt betreffende, Traditionen. Die eine, wahrscheinlich durch die gens Mamilia erdachte Überlieferung, hielt Telegonos, der ein Vorfahr des Octavius Mamilius sein sollte, für den Gründer von Tusculum. In der Literatur taucht sie nicht früher als in der augusteischen Zeit auf und ist durch Horaz[15], Properz[16], Ovid[17] und später durch den unserem Verfasser zeitgenössischen Epiker, Silius Italikus[18] repräsentiert. Der zweiten Überlieferung nach gründete Tusculum der König von Alba, Latinus Silvius[19]. Die angeführten Stellen beweisen klar, dass Statius hier der den augusteischen Dichtern bekannten Tradition ohne Veränderungen folgt; denn seine Bezeichnung des Tusculum als „Telegoni iugera" lautet fast identisch mit dem „Telegoni iuga" des Horaz (*C.* III 29, 8). Etwas anders verhält es sich mit der Stadt Ardea, die mit dem Mythos von Aeneas verbunden ist. Statius beschreibt sie mit der Periphrase „Laurentia Turni iugera" (I 3, 83). Bei den griechischen und römischen Autoren taucht diese Stadt stets als „Ardea" und ihre Bewohner als „Ardeates" auf. Nur bei Vergil treffen wir eine nähere Bezeichnung (*Aen.* VII 409—412): *locus Ardea quondam|dictus avis ... tectis his Turnus in altis|iam mediam nigra carpebat nocte quietem* an; dieselbe Version, nach der Ardea der königliche Wohnsitz des Turnus war, finden wir bei Statius; aber eine Periphrase dieser Art, die bei dem Verfasser der *Silvae* erscheint, tritt bei keinem anderen der früheren Dichter auf. Ihren Nachklang hören wir wahrscheinlich erst bei Iuvenal in den Worten: „Turni ager" (XII 105). Wenn in demselben Gedicht die Rede von Formiae ist, nennt sie der Neapolitaner *litus cruenti Antiphatae* (I 3, 85) und knüpft an die Überlieferung an, dass diese

[15] *Epod.* 1, 29; *Circaea moenia*, was Porphyrio erklärt: *quia Telegonus Circes et Ulixis filius hoc oppidum condidit*; *Carm.* III 29, 8: *Telegoni iuga.*

[16] II 32, 4: *moenia Telegoni* — nach der Meinung des Porphyrio beziehen sich die Worte auf Tusculum und diese Erklärung ist allgemein anerkannt; vgl. Properz, *Gedichte*, Lateinisch und Deutsch von R. Helm, Berlin 1965, S. 259, Kommentar zum V. 4.

[17] *F.* III 91; IV 71: *Telegoni moenia*; nach der Meinung der Kommentatoren handelt sich hier um Tusculum oder um Praeneste, weil beide Städte von Telegonos gegründet werden sollten.

[18] *Pun.* VII 691: *Circaeo Tuscula dorso moenia, Laertae quondam regnata nepoti.*

[19] *RE* VII A 2, zweite Reihe, Stuttgart 1948, S. 1463—1464.

In den Vergleichen schöpft Statius viel aus der Mythologie; einerseits tauchen bei ihm kurze, einzelne Vergleiche auf, anderseits erscheinen lange Reihen von ihnen. So z.B. stellt der Neapolitaner im propempticon für Maecius Celer den Mut des Helden, der die erste Seereise gewagt hat, mit dem Mut der Giganten, die den Kampf mit den Olympischen Göttern begonnen haben, zusammen (III 2, 64—66):

> ... nec enim temeraria virtus
> illa magis, summae gelidum quae Pelion Ossae
> iunxit anhelantemque iugis bis pressit Olympum.

Die Vergleichsreihen illustrieren am besten folgende Verse aus dem eucharisticon des vierten Buches, in denen der Verfasser den Kaiser Domitian, den er während des Gastmahles auf dem kaiserlichen Hofe sah, mit Göttern vergleicht, welche sich nach verschiedenen Mühen einer Erholung freuten (IV 2, 46—51):

> Non aliter gelida Rhodopes in valle recumbit
> dimissis Gradivus equis; sic lubrica ponit
> membra Therapnaea resolutus gymnade Pollux,
> sic iacet ad Gangen Indis ululantibus Euhan,
> sic gravis Alcides post horridas iussa reversus
> gaudebat strato latus acclinare leoni.

Comparationes dieser Art sollen beweisen, dass die von dem Dichter erwähnte Person entweder den mythologischen Gestalten gleichkommt oder sie übertrifft. Auf diese Weise dienen sie also in gewissem Masse auch dem Lob der Adressaten.

Nicht selten führt Statius mythologische Beispiele ein, um einen allgemeinen Gedanken, den er kurz vorher ausgedrückt hat, zu begründen; so äussert er in dem epicedium für Glaucias die Meinung, dass oft fremde Leute in näheren Beziehungen zueinander stehen als solche, die durch Verwandtschaft gebunden sind; den Satz: *Natos genuisse necesse est, / elegisse iuvat*, bekräftigt er durch eine Reihe von exempla (II 1, 88—99):

> ... tenero sic blandus Achilli
> semifer Haemonium vincebat Pelea Chiron.
> Optabat longae reditus Pallantis ovantis
> Evander, fidus pugnas spectabat Acoestes
> cumque procul nitidis genitor cessaret ab astris,
> fluctivagus volucrem comebat Persea Dictys.

Einen anderen Adressaten, den Claudius Etruscus, der sich gedemütigt fühlt, weil er ehemals Sklave am kaiserlichen Hof war, tröstet Statius mit den Worten, dass auch Hercules und Apollo sogar als Götter bei den Königen im Dienste gestanden haben (III 3, 56—58):

> et (modo si fast est aequare iacentia summis)
> pertulit et saevi Tirynthius horrida regis
> pacta, nec erubuit famulantis fistula Phoebi

der Städte betrifft, noch manche neue Einzelheiten eingeführt hat. Es ist aber schwer festzustellen, welche von ihnen der Verfasser sich selbst, welche anderen Quellen verdankt. Jedenfalls sollen sie seinen *Silvae* das Gepräge der Lehrdichtung verleihen und hier hätten wir es wahrscheinlich wieder mit dem Einfluss der hellenistischen Dichtung zu tun.

Doch nicht nur auf die traditionelle Weise macht sich Statius die mythische Welt zunutze. Die Originalität des Neapolitaners in dieser Hinsicht besteht nämlich darin, dass er in seinen Gelegenheitsgedichten die Götter und mythologische Gestalten in die wirkliche, reale Welt der ihm selbst bekannten Personen eingebürgert hat. Diese zwei Welten vereinigen sich in vielen der *Silvae* sehr eng. Die Götter nehmen an wichtigen Ereignissen im Leben der Menschen persönlich teil, sie entscheiden über deren Schicksal und verrichten sogar manche Arbeiten. Zur Stellas Hochzeit stellen sich die Musen ein; auch Apollo, Bacchus und Mercurius kommen an und bringen Geschenke, der Hymen singt das Hochzeitslied, Venus führt die Braut und übt verschiedene Tätigkeiten aus, was der Dichter in folgenden Worten schildert: *ipsa toros et sacra parat* (I 2, 11—15). Beim Bau der Villa des Manilius Vopiscus in Tibur helfen Venus und Voluptas; deshalb ist sie so schön; in der Nacht dagegen besuchen diese, um sich hier zu erholen, der Gott des Flusses Annio, an dem die Villa gelegen ist, Tiburnus, der Gründer von Tibur, Albula, die Göttin der drei Seen an der via Tiburtina (I 3, 70—75); an dem Bau des Hercules-Tempels, den Pollius Felix in seinem Landgut errichtet hat, leistete der Gott ebenso seine Hilfe (III 1, 125—128):

> hic pater ipse loci positis Tirynthius armis
> insudat validaque solum deforme bipenni,
> cum grave nocturna caelum subtexitur umbra,
> ipse polit.

Auf dem Schiff, auf dem der junge Maecius Celer nach Ägypten segelt (III 2, 25—39), fallen mehrere Arbeiten den Nereiden zu, während Proteus, Triton und Glaucus vor dem Schiff schwimmen, um ihm den Weg zu zeigen. Venus und die Amoren („teneri volucres") schneiden das erste Mal eigenhändig die Haare des Lieblings Domitians, Earinus (III 4, 86—92):

> Ipsi, cum primum niveam praecerpere frontem
> decretum est umerosque manu nudare nitentis,
> accurrunt teneri Paphia cum matre volucres
> expediuntque comas et serica pectore ponunt
> pallia. Tunc iunctis crinem incidere sagittis
> atque auro gemmisque locant; rapit ipsa cadentem
> mater et arcanos iterat Cytherea liquores.

Sie beteiligen sich auch an dem Begräbnis der Etrusca; salben ihre Leiche mit dem von Venus erhaltenen wohlduftenden Öl, errichten einen Scheiterhaufen aus Kö-

chern, werfen ihre zerrissenen Feder und Haare ins Feuer. Alle Darstellungen dieser Art zeichnen sich durch grossen Realismus und Plastizität aus.

Einige Male entscheiden die Götter über das Schicksal der Menschen; so z.B. bringen Venus uns Amor die Ehe zwischen Stella und Violentilla zustande (I 2, 51—140), Apollo und Aesculapus lassen Rutilius Gallicus genesen (I 4, 61—67); Venus selbst nimmt Earinus mit aus Pergamon und bringt ihn in ihrem Wagen zum Kaiserhof nach Rom (III 4). Wir begegnen zwar schon bei Catull den Göttern, die an der Hochzeit des Peleus und Thetis teilnehmen, aber ihre Anwesenheit dort erklärt sich leicht aus der Tatsache, dass Thetis auch zu den Göttern gehört. Die nahe und für die *Silvae* bezeichnende Verbindung der mythischen und realen Welt sowie ihr gegenseitiges Durchdringen kann man meines Erachtens durch den Einfluss, den die epische Dichtung auf unsere Sammlung ausgeübt hat, erklären. Denn ein solches Verhältnis zwischen der Menschen- und Götterwelt, wo die Grenze fast verwischt ist, ist vor allem für die Epik charakteristisch und wir dürfen nicht vergessen, dass der Autor der *Silvae* gleichzeitig die *Thebais* und *Achilleis* verfasst hat.

Aber die Götter und andere mythische Gestalten beteiligen sich nicht nur an den Ereignissen im Leben der Menschen und üben verschiedene Arbeiten aus; ihnen fällt noch eine andere wichtige Rolle zu; der Neapolitaner legt nämlich in ihren Mund das Haupt-encomion der gelobten Personen. So z.B. wird Domitian durch Ianus (IV 1, 17—43), Sybilla (IV 3, 122—161) und durch den Flussgott Vulturnus (IV 3, 67—94) gepriesen; Venus und Amor sprechen das Hauptlob des Stella und der Violentilla aus (I 2), Kalliope des Dichters Lucanus (II 7), Hercules des Pollius Felix (III 1), Apollo des Rutilius Gallicus (I 4). Lobreden dieser Art treten ungefähr in der Hälfte oder in dem zweiten Teil des Gedichtes auf; sie sind ziemlich umfangreich und machen von 12,3% bis 55,3% des ganzen Textes in den einzelnen *Silvae* aus. Das niedrigste Prozent erreicht die Rede der Venus, die in *Silva* III 4 den Lobspruch des Earinus enthält (12,3%), das höchste (55,3%) die Rede des Ianus, deren Inhalt Domitians encomion bildet (IV 1, 17—43). Statius ist natürlich nicht der erste Dichter, der in seine Gelegenheitsgedichte die redenden Götter und mythologische Gestalten eingebürgert hat; nicht darauf beruht auch seine Originalität. Die Reden der Götter und Helden sind uns vor allem aus der epischen Dichtung bekannt, in der sie zu den ständigen Kompositionselementen gehören. Auch Ovid hat sie in grosser Zahl in seine *Metamorphosen* und *Fasti* eingeführt. Wir finden unter ihnen neben längeren Reden auch kurze Aussagen; die letzten bilden sich oft in einen Dialog zwischen dem Verfasser und einem Gott oder einer mythischen Person um. Wenn es sich dagegen um die kleineren literarischen Gattungen handelt, muss man betonen, dass wir den redenden Göttern manchmal in der Elegie[21] und zweimal bei Horaz[22] begegnen. Aber weder die

---

[21] Tib. I 4, 7 ff.; III 3, 43—80; Propert. III 3 (IV 12), 15—24; 39—50; IV 2 (V 2); IV 6 (V 6), 37—60.

[22] *C.* III 3: die Rede der Iuno; *C.* II 6: die Rede des Nereus.

ehemals ein Wohnsitz der Homerischen Lestrigonen und ihrer Könige, Lamus und Antiphates waren. Formiae werden durch mehrere antike so griechische wie lateinische Autoren erwähnt, aber nur zwei Vorgänger des Statius langen nach ihrem mythischen Anfang und bezeichnen ihren Namen durch eine Periphrase. In Ovids *Metamorphosen* (XIV 233) heissen sie nämlich „Lami veterem Laestrygonis in urbem" und bei Horaz in der sechzehnten Ode des dritten Buches lesen wir über die „Laestrygonia amphora" (*C.* III 16, 34), wo er sich des Adjektivs „Laestrygonius" statt des „Formianus" bedient. Ebenso berücksichtigt Statius dieselbe Tradition; trotzdem unterscheidet er sich von seinen Vorgängern dadurch, dass er gerade des Antiphates, den sie ausser Acht gelassen haben, gedenkt, die dagegen von ihnen angeführten Lestrygonen und Lamus mit Stillschweigen übergeht. Beide Periphrasen kommen bei Silius Italikus vor[20]. Unser Interesse erweckt ferner die Benennung der anderen Stadt Circei mit den Worten (I 3,85): *iuga perfida Circes Dulichiis ululata lupis*. Der Name von Circei so wie der von Formiae und Ardea taucht zwar bei vielen Verfassern auf, aber wir finden bei keinem von ihnen ein Vorbild für die von unserem Dichter gebrauchte Periphrase, obwohl manche Autoren diesen Ort auch mit Odysseus verbinden. So z.B. gibt Strabo an, dass in Circei die Schale des Odysseus gezeigt wird: δείκνυσθαι δὲ καὶ φιάλην τινά φασιν 'Οδυσσέως; ebenso erfahren wir, dass sich dort das Grab seines Genossen, Elpenor, befand, worüber Plinius d. Ältere benachrichtigt (*Nh.* XV 29): *arbor ... primum Cerceis in Elpenoris tumulo visa traditur*. In der antiken Literatur war die Version über Verwandlung Odysseus' Gefährten in Schweine während ihres Aufenthaltes bei Kirke allgemein bekannt; ihre Verwandlung in Wölfe dagegen wird ausser der zitierten *Silva* des Neapolitaners nirgendwo anders erwähnt. Die Entstehung einer solchen Tradition könnte man meiner Meinung nach auf Grund des Textes der *Odyssee* zu erläutern versuchen; in dem zehnten Buch nämlich, das über den Aufenthalt des Helden bei der Nymphe erzählt, lesen wir zweimal über Wölfe (auch über Löwen), welche im Besitztum der Kirke verweilen (X 212—213):

> ἀμφὶ δὲ μιν (d. i. Kirke) λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἠδὴ λέοντες
> τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

X 432—434:

> ... ἥ (d. i. Kirke) κεν ἅπαντας.
> ἢ σῦς ἠὲ λύκους ποιήσεται ἠὲ λέοντες,
> οἵ κεν οἱ μέγα δῶμα φυλάσσοιμεν...

Wir können natürlich nicht entscheiden, ob Statius die angeführte Überlieferung selbst geschaffen, ob er sie einem, heute uns unbekanntem literarischen Werk oder einem mythologischen Handbuch entnommen hat. Die angegebenen Beispiele, die noch vermehrt werden könnten, weisen klar auf die Tatsache hin, dass der Neapolitanische Dichter, was die Beinamen der Götter oder die Erklärung der Anfänge

---

[20] *Pun.* VII 276: *Laestrygoniae ... rupes*; *Pun.* VIII 530: *domusque Antiphate.*

Eos LX 1972

# REKONSTRUKCJA PIERWOTNEJ WERSJI MAŁO ZNANEGO POEMATU FILIPA KALLIMACHA

Napisał

HENRYK KOWALEWICZ

Zarówno polityczna, jak i pisarska działalność wybitnego humanisty XV wieku, Filipa Kallimacha Buonaccorsi, została omówiona w licznych pracach monograficznych i przyczynkowych [1]. Także szereg jego poetyckich i prozaicznych dzieł doczekał się już krytycznych edycji [2]. Jeden jednak utwór poetycki Kallimacha pozostawał ciągle jeszcze nie wydany krytycznie, chociaż stanowi on ważny i ciekawy zabytek poezji polsko-łacińskiej. Jest to stosunkowo długi poemat poświęcony życiu św. Stanisława, patrona Polski, i cudom, które nastąpiły po jego śmierci.

Jedyne dotychczas drukowane wydanie tego utworu pochodzi z pierwszej ćwierci XVI wieku. Wydaniem tym posługiwali się dotąd badacze twórczości poetyckiej Kallimacha. Nie jest to jednak tekst autorski, lecz przeróbka dokonana przez wydawcę utworu, Jerzego z Legnicy, w wielu miejscach odmienna od oryginału. Dopiero uwzględnienie innych zachowanych przekazów może dać wersję zbliżoną do tej, która wyszła spod pióra autora.

Z odpisów tego poematu Kallimacha udało się odnaleźć tylko dwa. Pierwszy z nich został sporządzony jeszcze za życia poety, w XV wieku, drugi pochodzi z pierwszej połowy XVI wieku. Źródła do załączonej poniżej edycji wspomnianego poematu Filipa Kallimacha są zatem następujące:

**A**. Rękopis wrocławski. Kodeks Biblioteki Uniwersyteckiej we Wrocławiu (sygn. IV. Q. 81) zawiera najwcześniejszy zachowany przekaz utworu. Na treść tego kodeksu składają się dzieła Wergiliusza, Homera (tzw. Pindarus Thebanus), ps.-Owidiusza, Horacego, Juwenalisa i Klaudiana. Rękopis został sporządzony w Krakowie, w latach 1476—1480. Kopistą był Ślązak, Jan z Pilicy[3], student, a następnie profesor Akademii Krakowskiej. Nazwisko swoje i datę dzienną zamieścił w roku 1476 po zakończeniu *Georgik* Wergiliusza[4]. Następne daty, które występują

[1] Obszerna literatura dotycząca Kallimacha zob.: *Nowy Korbut*, t. 2, s. 304—310, oraz: J. Garbacik, *Kallimach*, Polski Słownik Biograficzny, t. XI/4, 1965, s. 493—494.

[2] Poszczególne dzieła ukazują się od szeregu lat w wydaniach krytycznych i z polskimi przekładami w redagowanej przez Prof. K. Kumanieckiego serii: *Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Aevi*.

[3] Wieś Pilica nad Nysą w pow. ząbkowickim. Życiorys Jana zob. Z. Leszczyńska, PSB, t. X/3, s. 468.

[4] „... finis huius operis feria quarta Cinerum in Bursa Pauperum Studencium Cracovie, domino Jesu adiuvante, per Johannem de Pylcza 1476".

w tym rękopisie, ale już bez nazwiska kopisty, to r. 1478 i 1480. *Pieśń o św. Stanisławie* zapisano na fol. 251v—252v innym charakterem pisma i nieco jaśniejszym atramentem. O dalszych losach kodeksu mówią zawarte w nim zapiski proweniencyjne. Z Krakowa rękopis został zabrany na Śląsk i znalazł się w posiadaniu braci Lehenerów[5], którzy w 1485 roku kodeks podarowali szkole przy kościele Św. Jakuba w Nysie, stawiając jednocześnie warunek, aby stale był dla czytelników dostępny. Tekst utworu Kallimacha dopisano na wolnych stronach wewnątrz kodeksu niewątpliwie w Krakowie, prawdopodobnie około roku 1480. Pisownia przekazu wrocławskiego jest całkowicie średniowieczna (*e* zam. *ae*, *c* zam. *t* przed samogłoskami itd.). Tekst nie jest poprzedzony tytułem i nie posiada nazwiska autora. Przekaz wrocławski, chociaż powstał za życia Kallimacha, bynajmniej nie jest poprawny, lecz zawiera cały szereg niewątpliwych błędów. Został przypuszczalnie sporządzony z rękopisu już w niektórych miejscach zniekształconego, a pewne błędy wskazują, że rękopis był trudno czytelny.

**B**. Rękopis ossoliński. W rękopisie Biblioteki im. Ossolińskich we Wrocławiu (sygn. 653), którego poszczególne części składowe pochodzą z różnych lat XVI wieku[6], znajduje się na fol. 146—150 drugi rękopiśmienny zapis poematu Kallimacha o św. Stanisławie. W przeciwieństwie do wspomnianego wyżej rękopisu śląskiego, przytaczającego tekst anonimowo, odpis w rękopisie Biblioteki Ossolińskich zawiera w tytule imię autora. Część utworów w tym kodeksie została zapisana w latach 1514—1519 i na ten mniej więcej czas można datować zapis utworu Kallimacha. Świadczy o tym i wygląd pisma, i średniowieczna jeszcze pisownia. Treść kodeksu wskazuje na jego dominikańską proweniencję. Tekst tego odpisu jest bardziej poprawny od znacznie wcześniejszego (ok. 40 lat) przekazu śląskiego, ale również nie jest wolny od błędów powstałych podczas kopiowania.

**C**. Drukowane wydanie krakowskie w redakcji Jerzego z Legnicy. Stanowi ono rzadkość bibliograficzną[7], składa się z 12 stron druku. Edycja ta wyszła z oficyny Jana Hallera w Krakowie, bez podania roku, w którym została wydrukowana. Przypuszcza się, że wydano ją między rokiem 1514 a 1522[8]. Wydawca utworu, Jerzy z Legnicy, zwany Libanus, poważnie go przeredagował, załączył przedmowę oraz dwa własne wiersze o św. Stanisławie. Przyczynę dość daleko idących przeróbek podaje wydawca w swym wstępie. Rękopis, który dostał do rąk, był zniszczony pleśnią i częściowo nieczytelny. W miejscach bardziej uszko-

---

[5] „... Martinus Lehener, prepositus Nissensis et altarista, canonicus Legnicensis et Opuliensis, Johannes Lehener frater eius et Paulus Lehener plebanus in Bewtmansdorff..."

[6] Opis rękopisu: W. Kętrzyński, *Katalog rękopisów Biblioteki Zakładu Nar. im. Ossolińskich*, t. 3, Lwów 1898, s. 122—124.

[7] K. Estreicher, *Bibliografia polska*, t. XIV, s. 20—21, wymienia trzy egzemplarze tego dzieła. Zachowany w Bibl. Ossolińskich egzemplarz (sygn. XVI. Qu. 2542) zawiera glosy szkolne nieco tylko późniejsze od druku.

[8] K. Stawecka, *Humanistyczne panegiryki łacińskie ku czci św. Stanisława ze Szczepanowa*, Roczniki Humanistyczne, Lublin 1961, t. IX z. 1, s. 7—9.

eius visitantes, locum passionis venerandi martyris devota mente contemplari, ubi bonarum artium incrementa, quibus ille, puer olim diligentissime insudavit, facilius impetrabitis. Canit namque de eo sancta mater ecclesia:

Ortus de Polonia,
Stanislaus studia
Legit puerilia
Studiosa mente.

Huius vitam et mores, huius denique in isto fragili mundo labores et sanctitatem hoc eleganti carmine vobis legendam offero. Cui praecationem quandam ad eundem patronum olim a nobis elucubratam addidimus. Occurrite itaque, ac obviis manibus excipite munusculum in laudem divi Stanislai, perbenigne vobis oblatum, eius aliquando patrocinio ad honoris culmen ac dignitatem, Deo optimo maximo vos adiuvante perventuri.

Na karcie tytułowej druku krakowskiego Jerzy z Legnicy zamieścił następujący nagłówek: „Philippi Calimachi Florentini poetae laureati carmen Sapphicum in vitam gloriosissimi martyris sancti Stanislai episcopi Cracoviensis Polonorum gentis Patroni Reverendissimo Patri Sbigneo olim episcopo Cracoviensi dicatum".

Nad tekstem zamieścił drugi nagłówek: „Philippi Calimachi Florentini poetae laureati Carmen Sapphicum in vitam gloriosi martyris sancti Stanislai episcopi Cracoviensis".

Nieco inny jest nagłówek w rękopisie **B**; rękopis ten przekazał nam również czterowierszową dedykację autora Zbigniewowi Oleśnickiemu. Tym nagłówkiem i dedykacją zaczynamy tekst właściwy:

GLORIOSI MARTYRIS DIVI STANISLAI VITA, IN CARMINE SAPPHICO PER PHILLIPUM CALLIMACHUM, POETAM LAUREATUM, EDITA

Que tibi Sbigneo cecinit mandante Philippus,
Sume, licet meritis inferiora tuis,
Et faveas tantum Sbignei rebus ubique
Sancte pater, titulis qui favet ipse tuis.

1. Mentibus castis genibusque flexis
Corda cum palmis oculosque sursum
Tollite et cantu celebrate laudes
Martyris almi,
2. Cuius incertum est, magis an beatus
Ortus, an vitae spatium modestae,
An genus mortis, bonitas ubique
Tanta refulget.

---

**1, 2** oculisque *C* **1, 3** et *om. A* **2, 1** est *om. A* **2, 3** ortis *A*

Zu den Götternamen fügt der Verfasser der *Silvae* meistens Beinamen und Epitheta hinzu, welche in der antiken Literatur schon seit längerer Zeit auftauchten. Jedoch bisweilen treten bei manchen Gestalten neue und den Vorgängern des Neapolitaners unbekannte Einzelheiten vor, wie es schon Vollmer in seinem Kommentar zu einigen Gedichten richtig beobachtet hat. Diana erscheint also bei dem Neapolitaner nicht nur als die uns gut bekannte „Latonia virgo" [2], „Cynthia" [3], „Phoebe" [4] und „Trivia" [5], aber auch als „Diana bellipotens" (I 4, 33) und „Diana Aricina" (III 1, 36). Mercurius kommt oft als „Arcas" [6], „Cyllenia proles" [7] oder „Tegeaeus volucer" (I 5, 4 ) vor; das letzte Adjektiv wird von früheren Dichtern mehrmals in der Bedeutung Arcadicus angewendet [8], obwohl es sich bei ihnen nicht immer auf Mercurius bezieht. Bei unserem Verfasser dagegen finden wir neben dem „Tegeaeus" auch das vorher nicht geläufige „Tegeaticus": „Tegeaticus volucer" (I 2, 18) und „ales Tegeaticus" (V 1, 102). Admetus tritt bei Statius' Vorgängern vorwiegend gerade unter diesem Namen [9] und zweimal mit dem Adjektiv „Pheraeus" auf [10]. In der *Silva* I 4, 105 benennt der Neapolitaner den Apollo, der bei Admetus in Dienst steht, mit den Worten „Amphrysiaco de gramine pastor"; sie entsprechen fast genau dem Ausdruck „pastor ab Amphrysio" bei Vergil (*G.* III 2). Ausserdem aber führt Statius zwei neue Bezeichnungen des Admetus ein. In der *Silva* III 3 nämlich erwähnt er ihn einmal als „saevus rex" (V. 58) und das andere Mal als „Thessalicus maritus" (V. 192). In dem ersten der zitierten Verse findet vielleicht die durch Valerius Maximus überwiesene Tradition ihren Widerhall [11], während für den Vers 192 die *Thebais* unseres Verfassers (VI 333) eine nähere Analogie herbringt: *Thessalicus felix Admetus ab oris*. Der Alcestis begegnen wir bei den römischen Autoren gewöhnlich unter ihrem eigenen Namen [12]; Statius erwähnt sie nur einmal als „Thessalici coniunx mariti" (III 3, 192). Alpheus erscheint in der lateinischen Literatur regelmässig als Alpheus [13]; bei dem Neapolitaner dagegen

---

[2] *Silv.* I 2, 115; vgl. auch *Cat.* 34, 5.6.

[3] *Silv.* I 2, 268; vgl. z. B. Ov. *F.* II 91; Verg. *Buc.* III 67.

[4] *Silv.* V 3, 22; V 4, 7; vgl. z.B. Verg. *G.* I 431; *Aen.* X 215; Ov. *Am.* III 2, 51; *Met.* I 476; *Her.* 2, 39.

[5] Dieses Beiwort finden wir schon bei Ennius und Varro.

[6] Dieses Beiwort bezeichnet ihn oft; vgl. z.B. Varr. *Men.* 101; Luc. IX 60 u.a.

[7] *Silv.* II 1, 189; vgl. z.B. Verg. *Aen.* IV 252.

[8] Z.B. Verg. *G.* I 17; *Aen.* V 299; VIII 459; Propert. III 2, 80; Ov. *A. a.* II 55; *F.* I 627; II 167; *Met.* VIII 317; 380; *Her.* IX 87.

[9] Ov. *Trist.* V 14, 37; *Ep. ex P.* III 1, 106; Tib. II 3, 11; Propert. II 6, 23.

[10] Ov. *A. a.* II 239: *Admeti Pheraei*; Ov. *Her.* 5, 151: *vaccas Pheraeas.*

[11] 4, 6, 1: *O te, Thessaliae rex Admete, crudelis et duri facti crimine damnatum*; wenn es sich dagegen um den Vers *Silv.* III 3, 192 handelt, können wir auf eine Ähnlichkeit zwischen ihm und dem Vers aus *Thebais* (VI 333) hinweisen: *Thessalicis felix Admetus ab oris.*

[12] Iuv. VI 653; Mart. IV 75, 6; Serv. *ad Aen. III 46*; Val. Max. 3, 7 ext. 1.

[13] Plin. *Nh.* XXXI 2, 8 (11); Sen. *Thyest.* 116; 131; Luc. III 177; Val. Fl. VIII 91; Serv. *ad Aen. III 694*; Ov. *Met.* II 250; V 599; *Am.* III 6, 29; *Theb.* VI 675; IV 239; Verg. *G.* III 19; Sen. *Med.* 81; Mart. VI 85, 8; Plin. *Nh.* IV 5, 6 (14); XXXI 5, 30 (55); Verg. *Aen.* III 695; Sil. It. XIV 53.

przed przybyciem Kallimacha do Polski[13], nie okazało się słuszne. Powstało na podstawie interpretacji tytułu w druku krakowskim. Tytuł ten pochodzi jednak nie od Kallimacha, lecz ułożył go Jerzy Libanus. Dedykacja w rękopisie **B** wyraźnie zwrócona jest do człowieka żyjącego, mówi także, że z inspiracji Zbigniewa Kallimacha napisał swój poemat o św. Stanisławie.

Pragnąc udostępnić historykom literatury utwór Kallimacha w postaci zbliżonej — w miarę możliwości — do oryginału autorskiego, pozwalam sobie załączyć próbę rekonstrukcji tekstu. Na ogół oba zachowane rękopisy stanowiły dostateczną podstawę do przywrócenia pierwotnych lekcji w miejscach przeredagowanych przez Jerzego Libana. Przedmowa tego odkrywcy i pierwszego wydawcy poematu jest ważna dla historii tekstu, przytaczamy ją zatem w całości poniżej. Załączono tu również oba wiersze Jerzego Libana, zamieszczone w druku krakowskim. Stanowią one *inedita* łączące się w pewną całość z utworem Kallimacha, gdyż są próbą kontynuacji twórczości tego poety. Oczywiście pod względem wartości poetyckich stoją znacznie niżej, z czego sam Jerzy zdawał sobie sprawę. Pisownia, średniowieczna w obu rękopiśmiennych przekazach poematu Kallimacha, a klasyczna (niekiedy hiperpoprawna) w druku krakowskim, została w niniejszym wydaniu ujednolicona według edycji krakowskiej.

Przedmowa Jerzego Libana w edycji krakowskiej jest następująca:

Georgius Legnicensis, liberalium studiorum magister,
scholarum Divae Virginis Mariae Cracoviae moderator,
literariae pubi salutem et felicitatem

Carmen praesens de sancto Stanislao Sapphicum, cum nuper venisset in manus meas, iam ferme undique situ pressum carieque consumtum, legere coepi diligentius, tametsi non omnia propter chartae vetustatem integra repererim, ubi dum vidissem historiam eius, miro quodam verborum artificio, ac non a vulgari poeta contextam, nonnullaque miracula, quae vir ille sanctissimus, prope infinita, partim in ista vita mortali, partim vero post consumatum ipsius martyrium peregisset, pietate motus, vehementer ingemui. Quippe qui laudes tanti tamque sanctissimi viri quodammodo oblivioni dari viderem, mox quantum potui curavi, ut suis numeris restitutum, omnibus illius patroni devotis clientibus publicaretur. Cui vero potius, quam vobis charissimis adulescentibus meis nuncuparem, succurit nemo. Quippe qui inter caeteros huius inclyti Regni patronos, divum Stanislaum perinde ac unicum numen inter pectoris vestri secretum, observare, colere ac venerari debetis, praecipue in his rogationum diebus, pacem patriae, salutem terris, hostium fugam, aeris temperiem, imbres salubres, frugum crescentiam, morborum periculorumque expulsionem, deprecaturi. Denique nullo non die Veneris sacellum

[13] Tak sądziła K. Stawecka, *o.c.* s. 8. Zbigniew Oleśnicki młodszy zmarł w roku 1493, o nim więc pisze Jerzy Libanus jako o nieżyjącym („olim").

Splendide ornavit docuitque fructus
Ecclesiarum.
13. Colligi quanta ratione debent,
Quove sint recte modo partiendi,
Quanta pars orbis viduisque danda
Pauperibusque.
14. Et rudes turbas prius arguendo
In viam sanctam Domini reduxit,
Tum Boleslai scelera impudici
Carpere coepit.
15. Cumque complexu teneri mariti
Ille Christinam temere abstulisset
Non sine ingenti monuit periclo
Reddere vellet.
16. Et minas saevi potuit tyranni
Spernere, in sancta Deus aestuabat,
Mente, tam multos serieque tanta
Proximum amavit.
17. Hinc dolis dirus statuit tyrannus
Perdere indignum, furore arguente
Posset, ut nullo scelerumque totas
Scandere metas.
18. Sed Deus nondum dederat malignis
In virum iustum manus elevare,
Nec tulit diro immeritum perire
Regis ab astu.
19. Quippe quod busti carie situque
Corpus absumptum tribus ante in annis
Rursus in veram solidamque formam
Rite redegit.
20. Verbaque et gressus dedit et tribunal
Imperium multa novitate adiret,
Et fidem vero faceret tyranni
Fraude reclusa.

---

**12, 3** ornat *B* domuitque *A*; docuitque templi / Gaza quotannis *C* **13, 1** debet *C* **13, 2** Quo nam *B* sit *C* **13, 3** dandus *A* **15, 1** Tumque *A* amplexu *A*; complexam *B* **15, 2** Cristianam *A* tenere abstulisse *A* **15, 3** monui *A* periculo *B* **16, 1** patuit *A* **16, 3** tenereque tantum *A*: multos voluit beare *C* **16, 4** amat *B*; amando *C* **17, 1** sevus *A* **17, 2** furere et argento *A*; furia movente *C* **17, 3** mille *C* scelerum *B* **17, 4** metus *A* **18, 1** Sed Deus noster dum dederat malignis *B* maligno *A*: malignas *C* **18, 2** sanctum *A* **18, 3** dire *A* immeritis *B* **18, 4** estu *C* **20, 1** Verba que *B* gressum *A* ut *C* **20, 2** Imperium *A* novitate *om. A* adivit *B* **20, 3** Ut *B* verbo *B*

dzonych Jerzy Libanus dał własne uzupełnienia. Większe odstępstwa od rękopisów **A** i **B**, a więc miejsca, w których ingerencja wydawcy z konieczności była znaczniejsza, występują w końcowych wierszach strof: 12, 22, 42. Przypuszczać należy, że te wiersze znajdowały się u dołu pergaminowej karty, zniszczonej przez długotrwałe zawilgocenie. Także i w druku krakowskim znajduje się w tytule imię autora poematu.

Jerzy Libanus pisze w swym wstępie, że rękopis, który stanowił podstawę do wydania tekstu, był stary[9]. Pochodził zatem jeszcze z XV wieku, chociaż wątpić należy, aby to mógł być oryginał autorski[10]. To, że Jerzy miał do dyspozycji tylko taki egzemplarz, i do tego zniszczony, świadczy o małym rozpowszechnieniu poematu Kallimacha o św. Stanisławie. W każdym razie w czasach Jerzego Libana był utworem prawie zapomnianym, o niewielu istniejących odpisach. Do szerszego rozpowszechnienia się tego utworu nie było zresztą w czasach Kallimacha odpowiednich warunków. W liturgii jako hymn nie mógł się przyjąć, gdyż w XV i XVI wieku niepodzielnie panował w polskich brewiarzach hymn *Gaude, mater Polonia*. Poza tym nie nadawał się z powodu swej długości (55 strof), nawet gdyby się go podzieliło na divisiones. Autor nie miał zresztą zamiaru tworzyć pieśni do celów liturgicznych, lecz zamierzał napisać poemat przedstawiający w strofach safickich życie i zasługi św. Stanisława[11]. Taki poemat jednak już istniał, a należał do najbardziej rozpowszechnionych utworów polskkiego średniowiecza; znajdował się w każdym polskim brewiarzu i antyfonarzu. Było to oficjum Wincentego z Kielc: *Dies adest celebris*. Tak więc utwór Kallimacha, mimo swych walorów poetyckich, znalazł uznanie tylko wśród stosunkowo nielicznych humanistów, podczas gdy w hymnografii polskiej aż do połowy XVI wieku, a niekiedy i dłużej, panowała twórczość o charakterze średniowiecznym.

Przy ustaleniu przybliżonego czasu powstania utworu Kallimacha pomocny jest rękopis wrocławski (**A**). Jak już wyżej wspomniano, odpis ten powstał około roku 1480. Drugą datą graniczną ułożenia utworu może być rok 1472, w którym poeta przybył do Krakowa na studia. Zaprzyjaźnił się tu ze Ślązakiem Mikołajem Mergusem z Nysy, co może ma związek ze skopiowaniem utworu w rękopisie **A** i z wędrówką kodeksu do tego właśnie śląskiego miasta, z którego pochodził Mikołaj.

Krótka, wierszowana dedykacja autorska znajduje się w rękopisie **B**[12]. Dedykacja niewątpliwie odnosi się do Zbigniewa Oleśnickiego młodszego, sekretarza wielkiego koronnego i podkanclerzego od 1472 r., któremu Kallimach między innymi zawdzięczał protekcję na dworze królewskim. Przypuszczenie, że autor poświęcił swoje dzieło Zbigniewowi Oleśnickiemu starszemu, który zmarł w 15 lat

---

[9] „... propter chartae vetustatem..."

[10] Księgozbiór Kallimacha uległ zniszczeniu w Krakowie w roku 1497.

[11] K. Kumaniecki słusznie podkreśla, że jest to jedyny hagiograficzny utwór poety (*Twórczość poetycka Filipa Kallimacha*, Warszawa 1953, s. 116).

[12] Przytacza ją z rękopisu Kumaniecki, *o.c.* s. 116.

21. Sic piis votis lacrimisque multis
Petre Stanislao rogitante surgis,
Inde confuso tetrico subisti
Rege sepulcrum.
22. Mortui testis prius ille voce
Tutus, ut vidit temere inquinare
Quidquid observant homines pudicum
Sanctaque iura.
23. Denique et sese in pecudes tyrannum
Vertere, et passim violare ab usu
Ordinem rerum penitusque vitam
Ducere brutam.
24. Rursus obiecit sua corpora irae
Impii regis, monuitque quantis
Regius splendor radiis nitere
Debeat usque.
25. Post equae nares geminas recidit,
Quam velut sponsam ferus ille habebat,
Purpura et tectam fora cuncta agebat
Templaque circum.
26. Non tulit diri rabies tyranni,
Sed manus sacro scelerans cruore
Cum Deo praesul pius immolasset
Corde manuque.
27. Irruit nudo gladio sacrisque
Vestibus tectum penetrare corpus
Ausus, insontis maculavit aram
Sanguine multo.
28. Et suis nares manibus labraque
Abstulit, corpus reliquum secandum
Tradidit caedis sociis nefande
Particulatim.
29. Distrahunt illi veneranda membra,
Et cibum ponunt avibus ferisque,

---

**21, 1** pius *A*: pye *B* **21, 2** tu sancto *C* **21, 3** teretro *A*: tetricum *B* **22, 1** pius *B* **22, 2** videt *A* **22, 3** astruant *B* Quicquid observant veneranda iura / Vel pius usus *C* **23, 1** Denique et *om. A* sese impecudes *B*; pecudis *C* **23, 2** passum *A*; in morem *C* **23, 3** brutam *A* **23, 4** vitam *A* **24, 1** abiecit *A* corpus ere *A* **24, 3** radiisque *A* rutere *A* **24, 4** usus *C* **25, 1** recisit *A*; rescidit *C* **25, 3** et *om. C* tecta *B* fera *A* **25, 4** circum *om. B* **26, 2** sancto *B* tollerans *A* **27, 1** modo *A, C* **27, 2** tectam *A* **27, 3** insontem *A* auram *B*: **28, 1** eius *B* naris *A*: naures *B* manibusque labora *B* labra atque *C* **28, 2** relictum *A* **28, 4** Particularum *A* **29, 1** Abstrahunt *A*

Praesul ad aram.
39. Cognitus certam populo salutis
Spem dedit, postquam pius a sepulchro
Surgere est visus grege pro suoque
Fundere cantus.
40. Hinc sonor sancti titulusque crescens
Omnium mentes animumque vertit
In suas laudes, columen salusque
Publica fertur.
41. Aure Stanislaus placida rogantum
Vota singultus lacrimasque semper
Audiens, factis populum replevit
Undique miris;
42. Namque Richardi precibus parentum
Reddidit natum lacrimisque matris
Viscerum Polech rogitante vixit
Patre Pannono.
43. Flumen Andreae teneram puellam
Abstulit, supplex veniens ad aram
Ille Stanislai meruit, rediret
Filia secum.
44. Trivius in vico puer in Gedanszko
Mortuus sane meritis revixit,
Plusque quam flumen potuere iusti
Vota parentis.
45. Nec preces solum lacrimaeque tangunt
Praesulem sanctum, meritis sed aeque
Precibus cordis taciti movetur
Menteque casta.
46. Quippe rescisum iugulum Philippi,
Et caput sparsum nemore in silenti

---

**38, 4** auram [*glossa*: altare] *B* **39, 1** solutis *A* **40, 2** animosque *A* **41, 2** singulis *A* lacrimansque *A* **41, 3** sanctus *B* **42, 1** Nanque necandi precibus parentum *A*: Namque Richardum precibus peremptum *B*

Namque Richardi precibus gemellos
Mortuos natos revocavit ille
Et dedit vitam, fuerantque loti
Fonte sacrato. *C*

**42, 3** Vilscerum pollex *A*: pollex *C*: pulech *B* **42, 4** bannono *B* **43, 1** Fulmen *A* **43, 2** auram *B* **43, 3** redire *A* **44, 1** trinus *C* inde Gdanszko *A*: et Gedani *C*: in contando *B* **44, 2** sancti *B* **44, 3** fulmen *A* valuere *B* **45, 1** lacrimas *B* **45, 3** Percitus *C* moveret *A* **46, 1** rescissum *C*: decissum *A* **46, 2** insolenti *A*

Sponte sed sparsi coiere rursus
Insimul artus,
Fitque tam pulchrum fuit ante quantum
Corpus et passim redolere mire
Coepit, ac multis radiis nitere
Solis ut ardor.
Sponte custodes aquilae volabant
Quatuor circum volucres ferasque
Impias multo studio fugantes
Corpore ab almo.
Territus tanta novitate rerum
Sic Boleslaus tumulo tegendum
Reddidit, sed mox scelerum coactus
Solvere poenas.
Exul a regno fuit, impieque
Partitus mentis furia, per altas
Cursitat silvas, canibusque tandem
Se dedit escam.
Ne quod et semen generis maligni
Esset, absumpsit protinus venenum
Illius natum, ceciditque et ille
Crimine patris.
Interim sancti tumulus coruscat
Noctibus cunctis veniuntque in ipsum
Coelitus flamme radiantque circum
Saxa sepulcri.
Confluunt claudi redeuntque recti,
Confluunt caeci redeunt videntes,
Confluunt surdi remeant apertis
Auribus inde.
Cuncta cum noctis medio silerent
Sponte campanae sonitum dedere,
Cursitant illuc trepidi ministri
Templaque lustrant.
Qualis interdum fuerat sacratus
Vestibus vivens redimitus atque
Infula stabat velut immolando

---

**29, 3** sparsis *A*: sparse *B* cohiere *A*: cogireque *B* **30, 1** fuitque et ante *B* **30, 2** passum *A* **31, 3** fugantem *A* **32, 2** sceleris *C* **32, 4** Vulnere *A* **33, 1** fugit *C* **33, 2** Percitus *C* per altas furia *B* **33, 4** Sic *A* **34, 1** Neque *A*: Ne quid *C* **34, 2** absumtum *A* subito *C* **35, 2** veniunt *B* **35, 3** fame radiavitque *A* **36, 3** audientes *A* **37, 3** illic *A* **38, 3** insula *A* imolande *B*

Epiker, noch die Elegiker und Horaz legen in deren Mund einen Lobspruch der Adressaten. Dieser Technik bedient sich dagegen die hellenistische Dichtung[23]. Gerade von ihr beeinflusst, lässt der Dichter — meiner Meinung nach — die überirdischen Gestalten die Adressaten der Gedichte und andere ihm bekannte Personen preisen. Auf diese Weise ist Statius zum Verfasser geworden, der das erste Mal in der römischen Dichtung in Gelegenheitsgedichten die Götterreden zu diesem Zweck angewendet hat.

In unserer Sammlung kommen noch zwei Gedichte vor, die man αἴτια nennen kann; das Hauptthema bildet in ihnen der Mythus (II 3; III 1). In der dritten *Silva* des zweiten Buches (Arbor Atedi Melioris) erklärt die Sage über die Nymphe Pholoe dem Leser, warum der prächtige Baum im Besitztum des Adressaten sich über den Teich beugt und mit seinen Zweigen fast das Wasser berührt. Im Zusammenhang mit dieser Erzählung muss man noch unterstreichen, dass wir den Namen Pholoe als den Namen einer Nymphe nur aus diesem Gedicht Statius' kennen[24]. Die *Silva* III 1 dagegen deutet, wie es dazu gekommen ist, dass der Hercules-Tempel in dem Landgut des Pollius Felix in einer so kurzen Zeit errichtet worden war. In beiden Gedichten schafft der Neapolitaner neue αἴτια, um die Besitztümer der Adressaten zu verherrlichen.

Die angegebenen Beispiele beweisen klar, dass in der Sammlung der *Silvae* der Mythologie eine wichtige Rolle zugefallen ist. Statius ist der erste Dichter, der sie in einem so hohem Masse in die Gelegenheitsgedichte, welche die täglichen und realen Ereignisse aus dem Leben der Adressaten anbetreffen, eingeführt hat. Tiefgehende Kenntnisse der Mythologie und die Tatsache, dass der Autor der *Silvae* über den umfangreichen mythologischen Apparat frei verfügt, verdankt er mehreren Quellen. Zu ihnen gehören vor allem eine gründliche Ausbildung, die der Neapolitaner bei seinem Vater, ebenso Lehrer und Dichter, genossen hat, die Belesenheit in der griechischen und römischen Literatur, sowie die antike Rhetorik. Auch die Handbücher der Mythologie und die Werke, die verschiedene „antiquitates" behandelten, konnten ihm behilflich sein.

Warszawa

---

[23] W. Steffen, *Panegiryczna poezja aleksandryjska*, Meander XIV 1959, S. 467—476.

[24] W. H. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, Bd. III, Leipzig 1902—1909, S. 2416, und J. Schmidt RE XX, 1, Sp. 517, erklären das Stichwort Pholoe auf folgende Weise: „Nymphe von Pan verfolgt, Stat. *Silv.* 2, 3, 10" (Roscher); „Eine von Pan verfolgte Nymphe, Stat. *Silv.* II 3, 10. Aus dem Inhalt des Gedichtes ergibt sich der Grund für die Wahl des Namens, der für spröde Mädchen bei den Dichtern (Tib. I 8 und 9, Horat. carm. I 33; II 5, 17; III 15, 7, Wilhelm Philol. LX 580) gebräuchlich war" (Schmidt).

3. Namque nascenti sterilis per annos
Plusculos venter patuit deditque
Serius quanto meliore tandem
Foenore fructum.
4. Natus ut primum, patiens laborum
Corpus, in foeno paleisque somnos
Duxit, et viles modicasque vitae
Praebuit escas.
5. Sprevit et quidquid puerilis aetas
Laudat, et rerum studio bonarum
Captus, ad Gallos penetravit usque,
Doctus ut esset.
6. Unde tam culto remeavit ore,
Ut Dei posset populis referre
Verba, et ad vitae studium supernae
Tollere mentes.
7. Inde terrenis animo soluto
Rebus, altaris fieri minister
Moribus sanctis habitus, pioque
Pectore dignus.
8. Cumque sol tanquam super astra fulget.
Hic sacerdotes reniteret inter
Et decus cleri specimenque dictus
Esset ubique.
9. Ore quam multos docuit diserto,
Quas bonum summum petitur per artes,
Et dedit vitae probitate normam
Religionis.
10. Ex quibus motus, senioque dudum
Fessus optavit, moderamen illi
Sponte Lampertus, gregis ut daretur
Cracoviensis.
11. Ille Lamperto penitus negavit
Pontifex vivo fieri, nec ultro
Mortuo tandem regere orthodoxas
Coepit habenas.
12. Praesul argento sericoque et auro,
Quidquid ad cultum potuit supernum,

---

**3, 1** steriles et annos *A* **3, 2** plusculus *A* paruit *A* **3, 3** meliori *A* **3, 4** fervore *B* **5, 1** spernit *C* ut *B* **5, 3** penituit *A*: petivit *B* **6, 1** alto *A* **7, 1** Ille *B* **8, 3** Et decus clari speculumque dictus *A*; specimenque morum *B* **9, 1** multas *A* **9, 2** summum bonum *B* **10, 3** Lampartus *B* **11, 1** Lamparto *B* **11, 2** Pontifici *A* **11, 3** regem *A* **12, 1** et *om. B*

Corpori adiunxit, mutilumque collum
Consolidavit.
47. Inde cum sanctos numeraret inter
Pontifex illum, Raynalde morbo
Te gravi absolvit, docuitque quantus
Esset in astris.
48. Utque non una regio, sed omnes,
Ipsius multum meritis niteret,
Assisinatem iuvenem sepulchro
Traxit ab ipso.
49. Mortuus nam cum posito feretro
Esset, in templo rogitante papa
Rite Stanislaum, subito revixit
Pulcher ut ante.
50. Unde confestim populus frequenti
Voce clamavit: „Merito vocande
Sancte, tu nostris faveas rogatis,
Usque benignus".
51. Ille vexillo veniens rubenti
Annuit, clamans populusque rursus
Dixit: „O felix regio Polona
Praeside tanto".
52. Ergo nos laudes iteremus illi,
Ter quater nobis faveas, canamus,
Et tuae gentis placidas per auras
Vota recepta.
53. Adsis et nostris facilis periclis
Et mala e nostra regione pelle
Cuncta, tu vivos tueare, pacis
Sisque minister.
54. Nec minus diro protegas ab orco,
Mortuos reddas animasque coelo,
Quas tuae curae Deus instruendas
Reddidit ante.
55. Nos tibi laudes pariter canamus
Annuis pompis et ad astra tentis

---

**47, 2** Reginalde *B* morbe *B* **48, 1** Ut neque *A*: Una ut haud solum regio, sed omnis *C* **48, 3** Assisum ante invenire sepulcro *B* **49, 1** positus *B* **50, 3** rogatus *A* **51, 2** missus *A* **51, 3** o *om. A* Polonia *B* **51, 4** Presule *A* **52, 2** rogamus *A* **52, 3** curas *A*: aures *B* **53, 1** Hus ades nostris *C* periculis *B* **53, 2** e *om. B* **53, 3** teneare *A*: tuere *B* **54, 1** tueare *C* **54, 2** Mortuas *C* **54, 4** Credidit *C*: Tradidit *B* **55, 1** Has *C* canemus *C* **55, 2** tendis *B*

Brachiis, adsis pie sancte nobis
Usque rogamus.

Dwa następujące utwory są autorstwa Jerzego z Legnicy. Na karcie tytułowej wydania krakowskiego zamieścił on wiersz:

Exastichon ad divum Stanislaum
Qui calamo cantuque tuas attollere laudes
Stanislae parant, illesos protege ab omni
Barbarico incursu, rabido qui more luporum
Corripiunt lacerantque tuos crudeliter agnos;
Contere silvivagas sectas populosque feroces,
Gaudeat ut vigili grex sub pastore bonoque.

W zakończeniu druku, po utworze Kallimacha, znajduje się wiersz drugi:

Ad eundem praecatio, versus iambicus dimeter Archilochius, non ubique servatis pedibus, ad melodiam „Gaude mater" elucubratus

1. Exurgat omnis populus, Christi invocare martyrem,
   Qui belliger in acie duxit triumphum nobilem;
   Stanislaus dum corripit Boleslai facinora,
   Laureatus in sanguine Christo litatur hostia.
2. Pater dive Stanislae, defensor nostre inclite,
   A telis malignantium nos tueare sedule,
   Caulas tuas incursantes frange tua potentia,
   Consolare nos iugiter, hostis removens tedia.
3. Antistes o piissime, nos[1] serva tuos famulos,
   Truces tortores deprime nostros confortans animos.
   Dextra tua nos relevet nobis ferens auxilium
   Contra nequam sacrilegos, presta hoc redemptor gentium.
4. O gloriose pontifex, tua per clara merita
   Casus leva tuae gentis, tuorum probra vindica,
   Triumphare plebem tuam contra sectam gentilicam;
   Da, quaesumus, ut sumamus ex his laetam victoriam.
5. Praesul Dei sanctissime, nostris fave precatibus
   Crudelesque carnifices a nostris arce finibus
   Christi fidem impugnantes radicitus extermina,
   Ut cum Christo te laudemus in saeculornm saecula.

Poznań

[1] vos *druk.*

**55, 4** rogandus *C*

# REKONSTRUKTION DER URSPRÜNGLICHEN VERSION EINES WENIG BEKANNTEN GEDICHTES VON PHILIPP CALLIMACHUS

## Inhaltsangabe

Die politische und literarische Tätigkeit des hervorragenden Humanisten Philipp Callimachus Buonaccorsi, wurde schon in zahlreichen monographischen Darstellungen und vielen Beiträgen besprochen (Bibliographie s. *Nowy Korbut*, Bd. 2, S. 304—310, u. *Polski Słownik Biograficzny*, Bd. 11/4, S. 493—494). Auch eine ganze Reihe seiner Schriften wurde schon kritisch herausgegeben. Bis jetzt fehlt aber eine kritische Ausgabe seines Gedichtes, das dem Leben des hl. Stanislaus gewidmet war. Die bisher einzige Ausgabe dieses Gedichtes erschien in Kraków ca. 1514—1522. Es ist eine Umarbeitung des bekannten Humanisten, Georg Libanus (Georgius Libanus Legnicensis). Der Herausgeber hatte nur ein beschädigtes Exemplar dieses Gedichtes zur Verfügung, deshalb befinden sich im Text seiner Ausgabe mehrere Abweichungen in den von ihm ergänzten Stellen.

Bei der beigefügten Probe der Rekonstruktion des ursprünglichen Textes dienten mir, ausser der obengenannten Krakauer Ausgabe, noch zwei erhaltene Handschriften als Unterlage:

**A.** Handschrift der Universitäts-Bibliothek in Wrocław. Sie befindet sich im Kodex IV.Q.81. Dieser Kodex wurde vom Schlesier Johannes von Pilica während seiner Studienzeit in Kraków geschrieben. Diese Abschrift des Gedichtes entstand wahrscheinlich um das Jahr 1480, also in der Zeit, als noch Callimachus lebte. Trotzdem ist der Text an mehreren Stellen verderbt. Die Handschrift kam nach Schlesien und wurde im Jahre 1485 von den Gebr. Lehener an die Kirchenschule zu St. Jacob in Nysa verschenkt.

**B**. Handschrift der Ossoliński-Bibliothek. Diese Abschrift entstand vermutlich in den Jahren 1514—1519 und befindet sich im Kodex 653 der Ossoliński—Bibliothek in Wrocław. Dem Inhalt nach, stammt dieser Kodex aus einem Dominikanerkloster in Südpolen. Diese Abschrift ist auch nicht frei von Fehlern im Text.

Das Gedicht über den hl. Stanislaus, obwohl es von einem grossen humanistischen Dichter stammte, war vom Anfang an, nicht allzusehr verbreitet. In Callimach's Zeiten herrschte noch in Polen, und zwar bis tief ins 16. Jahrhundert, die mittelalterliche Dichtung in der Liturgie. Der Verfasser sebst hatte jedoch sein Gedicht nicht für liturgische Zwecke vorgesehen. Dazu war auch das Gedicht über den hl. Stanislaus wegen der Länge und Art der Komposition ungeeignet. Dieses Gedicht entstand aus der Inspiration Zbigniew Oleśnickis (des Jüngeren), dem Philipp Callimachus u. a. die Protektion auf dem krakauer Königshofe verdankte. In der Handschr. **B** befindet sich eine vierzeilige Widmung des Dichters an Zbigniew Oleśnicki. Der Titel des Krakauer Druckes diente manchen Gelehrten als Beweis der Widmung des Gedichtes dem längst verstorbenen Zbigniew Oleśnicki dem Älteren. Dieser Titel stammte jedoch nicht von dem Dichter selbst, sondern wurde von Georgius Libanus verfasst.

Das Gedicht entstand wahrscheinlich zwischen 1472 und 1480. In der jetzigen Ausgabe des Textes befinden sich am Ende noch zwei Gedichte des Georgius Libanus, die dieser Gelehrte und Schriftsteller seiner Editio princeps beigefügt hatte. Auch hier wird die Vorrede, die Georgius für seine Ausgabe des Callimacheischen Gedichtes geschrieben hatte, als wichtige Unterlage für die Tradition des Gedichtes, in extenso gedruckt.

Eos LX 1972

# ERASME DE ROTTERDAM DANS LE POÈME DE SEBASTIAN FABIAN KLONOWIC — „VICTORIA DEORUM"

Par

MARIA CYTOWSKA

Sebastian Fabian Klonowic (Acernus, env. 1545—1602), employé de la municipalité et maire de la ville de Lublin était également lié à l'école de Zamość avant qu'elle n'ait été transformée en Académie par Jan Zamoyski. En 1589, il assuma les fonctions de recteur de cette école. C'est de cette période de la vie du poète passée dans l'enseignement que datent la traduction à l'usage de l'école du recueil de leçons de morale *Catonis disticha moralia castigatissima Polonicis versibus elucidata*[1] et la traduction de l'oeuvre d'Erasme *Civilitas morum puerilium*[2].

L'analyse des oeuvres de Klonowic démontre qu'il connaissait de l'humaniste hollandais d'autres oeuvres traitant de problèmes moraux, pédagogiques et sociaux telles que: *De pueris liberaliter instituendis*, *Institutio principis Christiani*, *Enchiridion militis Christiani*. Les ouvrages d'Erasme qui ont trait à la langue et aux questions de style tels que *Lingua* et *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione* ne lui étaient pas étrangers non plus. Acernus était aussi un lecteur assidu du recueil de proverbes d'Erasme *Adagiorum opus*.

Le fait que Klonowic ait été versé dans la lecture des oeuvres d'Erasme de Rotterdam se jette aux yeux surtout dans le poème philosophico-moral: *Victoria deorum, in qua continetur veri herois educatio*[3]. Cette oeuvre doit être placée au rang des miroirs des princes de toutes sortes, connus depuis l'antiquité.

Dans la préface à *Victoria deorum*, l'auteur définit lui-même le but du poème quand il constate: „Totus iste libellus noster ad eos fines ad illumque aureum scopum tendit et collimat: ut bene vivere et mori possimus" (p. $A_7$r.).

Dans *Victoria deorum*, le poète condamne la corruption de l'époque et brosse un tableau très pessimiste de son temps. Klonowic pense que la renaissance morale est possible et dépend de la bonne éducation de la jeune génération de la noblesse,

---

[1] Ed. I: edition sans date et lieu; ed. II: Kraków 1598.

[2] Edition publiée au commencement du XVII s. V. A. Lewicka-Kamińska, *Erazm z Rotterdamu w Polsce. Katalog Wystawy w Bibliotece Jagiellońskiej*, Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego. Prace Historyczne, z. 33, 1971, p. 108.

[3] Edition sans date et lieu. Probablement: partie 1ère p. 1—96: Kraków, A. Rodecki 1587; partie 2ème: Raków, S. Sternacki après 9 VI 1595. Cf. mon article: *Victoria deorum, zapomniany utwór S. F. Klonowica*, Eos XLVI 1952/53, fasc. 2, p. 161—173.

de: „veri herois educatio". Conformément à son époque, Klonowic reconnait la valeur de la naissance noble, mais il attache le plus d'importance à l'éducation. Il est convaincu que l'on peut, grâce à elle, façonner dûment le caractère de l'enfant. Dés l'introduction, il observe: „Recens itaque natus infans et primo illo lavacro ablutus imprimis de manibus obstretricis a bona sanaque nutrice excipiatur, postea de gremio nutricis ad officinam boni praeceptoris deducatur potius quam deportetur. Quod si factum fuerit, tum demum bene nasci puer existimabitur (p. $A_4$ v.) ... facem et praecepta virtutis accendimus a magistro. Et qui tali praesidio instructus ingreditur vitae viam, ille iam bene beateque vivere incipit" (p. $A_4$ v., $A_5$ v.).

Tout comme Erasme de Rotterdam, il porte l'accent le plus fort sur l'éducation des futurs citoyens. Il apprécie à sa juste valeur le rôle du maître. Il se réfère à l'éloge — fait maintes fois dans les écrits d'Erasme — des parents d'Alexandre le Grand qui confièrent l'éducation de leur fils au plus grand philosophe de leur temps, Aristote.

Klonowic résume le but de l'éducation dans la brève formulation suivante: „Nutritur enim puer, ut vivat. Docetur vero, ut bene vivat et intelligat se recte vel perperam vivere et semper cupiat bene vivere et absurdum detestabileque ducat minus probe vivere (p. $A_5$ v.).

Dans les quarante-quatre chapitres du poème qui totalisent plus de 20 000 vers, Klonowic donne les règles de l'èducation du noble polonais. Il doit devenir un „verus heros", c'est-à-dire devoir sa noblesse non pas à son origine, mais à la vertu — „Virtus". „Non ex genere virtus, sed genus ex virtute primum innotescit (p. 147 marg.). Le poète répète avec persévérance que (p. 142):

Nobilitas igitur sola virtute paratur.

Et bien que (p. 147):

Est igitur magnum, magno de semine nasci
Atque boni sobolem res est pretiosa parentis
(Si modo sis vere similis) per saecula dici.

Le noble doit se distinguer avant tout par la vertu que l'on acquiert dans une peine incessante. C'est une peine digne d'Hercule. Klonowic fait découler aussi d'Hercule persécuté par Héra l'étymologie du mot héros. Il démontre que ce héros mythologique a accédé à la gloire et à l'immortalité grâce aux adversités que lui a infligées Héra. Le noble polonais doit de même surmonter les adversités et c'est alors qu'il aura mérité le qualificatif de héros. Cette démonstration rappelle la déclaration d'Erasme d'adagium *Herculei labores* (III 1, 1).

Acernus est d'accord avec Erasme quant à l'appréciation des véritables vertus de l'homme. Il analyse son rôle et sa vocation dans la vie comme l'humaniste hollandais, à la lumière de l'enseignement chrétien. Tout comme Erasme, le poète polonais illustre ses démonstrations avec des exemples puisés dans la *Bible* et dans les oeuvres des écrivains de l'antiquité. Une seule chose différencie le Polonais du théologue hollandais: son attitude à l'égard de la guerre et du métier de soldat.

Klonowic décèle les méfaits des soldats tellement condamnés par Erasme[4]. Il les adjure de ne pas piller leurs propres compatriotes (p. 620):

Impie praesertim tu miles parce colono!

Il qualifie la guerre de „Bellum tertia calamitas praeter famem et pestem" (p. 233). Il recommande de profiter des bienfaits de la paix bénie. Il reconnait que ce sont les plus pauvres qui servent dans l'infanterie qui sont le plus exposés sur le champ de bataille, car ils ne sont pas couverts et n'ont pas de cheval pour fuir. C'est le pauvre peuple qui souffre le plus en temps de guerre[5] (p. 234):

Denique dum reges Furiis agitantur et arma
Gradivumque vocant, enses et fulmina spirant (...)
Saepe sibi cavere loco post terga secuti
Vulgus inerme, ipsi clipeis armisque corrusci
Vel scutatorum densa testudine tecti (...)
At miseri pedites et rustica turba coloni
Raro elabuntur victi victoribus, imo
Deserti pendunt procerum pro crimine poenas.

Mais en dépit des mots d'ordre anti-bellicistes proclamés dans presque toutes les oeuvres d'Erasme[6], Klonowic encourage la jeunesse à des actes guerriers. Il considère que la guerre permet d'accéder aux honneurs et à la gloire[7]. Il compare ceux qui périssent sur le champ de bataille à des saints et à des martyres[8]. Selon le poète polonais, la lutte contre les Turcs à l'égard de laquelle Erasme se montrait réservé[9], était chose sacrée. Il exhorte à la faire en termes enthousiastes (p. 26):

Turcam pelle procul Christi fortissime tiro,
Proflige pestem patriae, obscenumque tyrannum,
Oppete pro Domino miles victurus Olimpo
Et te sanctorum pulchris annalibus adde!

Klonowic estime que la mort sur le champ de bataille est un très grand honneur pour le chrétien. Le courage à la guerre, *bellica virtus*, est, selon sa conviction[10], une des vertus nobles fondamentales. Le chapitre treize du poème contient une apothéose du courage guerrier. On y trouve l'affirmation que (p. 294):

Nobilitas ergo victricis filia pugnae est.

L'éducateur a pour tâche de faire de son élève un bon soldat: *miles bello*.

[4] Cf. en autres *Adagium* IV 5, 85, où nous lisons: „Tu miles nisi impius es".

[5] Cf. *Adagium* IV 1, 1: „Dulce bellum inexpertis".

[6] Cf. p. ex. *Dulce bellum*; *Querela pacis*; *Colloquium*: *Charon*.

[7] V. *Victoria deorum*, p. 15 marg.: „Bella esse occasiones et exploramenta nobilitatis".

[8] V. *Victoria deorum*, p. 25 marg.: „Bella martyriorum esse occasiones contra Turcam et barbaros suscepta".

[9] Cf. Erasme, *De bello Turcis inferendo* L B V 353 E: „Non omne cum Turcis bellum legitimum ac pium"; LB 365 C: „Arbitror nec mihi placere bellum adversus Turcas nisi huc adigat inevitabilis necessitas".

[10] V. *Victoria deorum*, p. 123, 292, 509–589.

Faisant l'éloge des agriculteurs, Klonowic attire l'attention sur le fait que cet état fournit les plus vaillants soldats.

Rappelons enfin que le poème *Victoria deorum* contient[11] un chant anti-turc célèbre: *Carmen classicum, quo Christiani reges invitantur ad occasionem pugnandi contra Turcam sedium nostrarum occupatorem, chant* que Klonowic a également publié séparément traduit en polonais comme *Pożar. Upomnienie do gaszenia i wróżka o upadku mocy tureckiej*[12] (L'Incendie. Avertissement pour éteindre et présage sur le déclin de la puissance turque).

Le pacifisme d'Erasme n'a pas trouvé compréhension chez Klonowic. Notons que ce trait de la mentalité de l'humaniste hollandais était étranger à la société polonaise de l'époque. Ceci apparait dans les paraphrases polonaises des oeuvres d'Erasme de Rotterdam dans lesquelles les traducteurs omettaient les accents pacifiques contenus dans l'original. C'est ainsi par exemple que l'ouvrage pacifiste *Querela pacis* paru en polonais sous le titre *Napomnienie polskie ku zgodzie do wszech krześcijanów wobec, a mianowicie ku Polakom* (Exhortation polonaise de tous les chrétiens à la concorde, adressée à tous les Polonais) est transformé par le traducteur polonais en oeuvre appelant à organiser une ligue anti-turque[13]. Un autre trait distingue Klonowic d'Erasme de Rotterdam: son manque de bienveillance à l'égard des femmes[14]. Erasme, comme on sait, en prenait la défense[15].

Quant aux autres déclarations contenues dans *Victoria deorum*, elles sont conformes aux opinions d'Erasme. Tout comme l'humaniste hollandais, dans l'oeuvre *Institutio principis christiani* ainsi que dans l'adagium: „Artem quaevis alit terra" (I 7, 33), Acernus considère en dépit des moeurs qui règnent à cette époque en Pologne, que le travail manuel ne déshonore pas le noble. Dans le chapitre trente-quatre de *Victoria deorum*, l'auteur constate dans l'en-tête prosaïque: „Confutatur item nova multitudinis opinio, quae putat mechanicis atque sedentariis artibus ius nobilitatis amitti" (p. 332). La comparaison du texte de l'adagium I 7, 33 avec la démonstration de Klonowic témoigne que cette idée a été empruntée à Erasme (p. 353):

Nam quia vel discunt, coguntur abire rogatum
Si fortuna fugax inimico turbine saevit.
Ergo profuerit nutricibus artibus esse
Instructum, quo sustentes sine crimine vitam.
Namque mori praestat quam mendicare per urbes.
Errat enim vulgus cum detestabile ducit
Exercere bonas artes, opus utile vitae.

---

[11] *Victoria deorum*, p. 593–615.

[12] S. l. 1597.

[13] V. M. Cytowska, *Stanisław Łaski jako tłumacz Erazma z Rotterdamu*, Meander XIV 1959, p. 362–368.

[14] V. *Victoria deorum*, p. 90, 100–106, 208–212.

[15] Cf. E. Schneider, *Das Bild der Frau im Werk des Erasmus von Rotterdam*, Bâle 1955.

Immemor ut quondam Sicula deiectus ab aula
Trinacria pulsus tota Dionysius exul
Confugit ad notas artes aperitque Corinthi
Insignem ludum...

Ce passage de *Victoria* est un écho de la pensée d'Erasme: „Idem evenit Dionysio Syracusano tyranno, qui imperio exutus Corinthi ludum aperuit (...) Unicum confugium in egestate ars est. Unde, qui sapiunt etiam si suppetat abunde res familiaris, tamen liberos suos opificium aliquod discere cogunt, quo si contingat, ut fortuna auferat opes aut in exilium ire iubeant, sit quo sibi victum parent".

Les deux écrivains se réfèrent également à Saint Paul qui gagnait sa vie de ses propres mains. Et Erasme et Klonowic considèrent que la paresse est source de méfaits[16]. Ils stygmatisent la vie oisive des puissants seigneurs entourés d'une foule de courtisans — parasites[17] qui passent leur vie en ripaille, en débauche et en jeux de dés[18]. Ils condamnent l'inclination des seigneurs à semer la discorde dans l'Etat et à s'adonner à la tyrannie[19]. Ils proclament que les griffons et les tigres des armoiries[20] ne remplacent pas les vertus. Aux enseignements d'Erasme dans *Institutio principis christiani*, dans de nombreux *Colloquia* et *Adagia* correspondent les vers de *Victoria* qui suivent (p. 17):

Nobilis est vere sua quem benefacta coronant,
Numina quem tali caelestia torque bearunt.
Audeat ille suis clipeis postponere gryphas,
Talibus o titulis aquilae concedite tigres.

Tout comme Erasme[21], Acernus[22] démontre que de nombreuses gens de basse extraction ont accédé aux dignités et aux plus grands honheurs tandis qu'au con-

---

[16] Cf. *Victoria deorum*, p. 8: „Nobilitas ex otio — inertia"; p. 351: „Ab otiosis hominibus mundum contaminari"; Erasme, *Institutio principis Christiani* LB IV 598: „nec iners otium nobilitatis titulo dandum".

[17] V. *Victoria deorum*, p. 8: „Nobilitas ex satellitio", cf. encore p. 9, 349,; „Descriptio inutilis famulitii", p. 351: „Aulici dum corrumpunt, corrumpuntur"; Cf. Erasme en autres *Institutio principis Christiani* LB IV 563 et passim.

[18] Cf. *Victoria deorum*, p. 350—351, et Erasme, *De pueris instituendis* LB I 498; *Institutio principis Christiani* LB IV 563.

[19] V. *Victoria*, p. 10: „Nobilitas ex tyrannide seu barbarie"; Erasme, *Institutio principis* LB IV 563.

[20] Cf. *Victoria*, p. 159:

Maxima pars hominum siquis ortuque vetusto
Nobilitatis opes metitur et otia captat,
Exprimit in ceris insignia prisca parentum
Depingens aquilas, ursos, Poenosque leones.

[21] Cf. Erasme, *De pueris instituendis* LB I 509 A, E; *Adagia*: I 6, 32; II 8, 47.

[22] Cf. *Victoria* caput V—XVI et notamment p. 53: „Multi mortales homines multi deorum ex humili veniunt ortu"; p. 78: „Non semper reges oriuntur origine regum".

traire de nombreux parents brillants ont eu une progéniture dépourvue de talent et dotée de mauvais caractère.

Il est compréhensible que le traducteur de l'ouvrage d'Erasme *Civilitas morum* a les mêmes opinions sur l'éducation[23] des enfants que l'auteur de cette oeuvre. Condamnant la mauvaise éducation de la jeune génération, Klonowic se sert d'exemples puisés dans les écrits d'Erasme.

Acernus blame les parents déraisonnables dans presque les mêmes termes que l'humaniste hollandais[24] (p. 52):

> Heu quoties errant miseri hac in parte parentes!
> O quoties illos infelix optio fallit.
> Dum plus molliculos pueros mirantur amantque
> Pingues, candidulos picarum more loquaces
> Hos gestant, comunt, coemunt obsonia pictis (...)
> Tales insulsi patres haeredibus istis
> Gaudent, ut teneris laetata puellula puppis
> Ut gaudere solet melitaeis virgo catellis.

Klonowic répète après Erasme le récit sur l'ourse[25] qui lèche ses oursons nouveaux-nés, informes, aussi longtemps qu'ils n'ont pris la forme désirée. Tout comme Erasme, l'auteur de *Victoria deorum* compare l'enfant qui apprend à parler au jeune perroquet, [26], il attire l'attention sur le penchant particulier des enfants à imiter[27]. Conformément aux principes exposés dans *De pueris educandis*, il appellent les mères à allaiter elles-mêmes leurs nourrissons[28]. Il recommande de choisir judicieusement les nurses[29] et surtout de chercher de bons précepteurs[30] pour les enfants. Cela doit être un (p. 110):

> Praeceptor sanctus iuvenem decet atque verendus,
> Qui iusta methodo meliores explicet artes.

---

[23] En ce qui concerne la pédagogie d'Erasme et la bibliographie de la question cf. édition du *De pueris* par J. C. Margolin, Erasme, *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, étude critique, tradition et commentaire, Genève 1966, p. 661–664, Travaux d'Humanisme et Renaissance LXXVII.

[24] Cf. *Adagia* III 3, 71; IV 4, 54; *De pueris* LB I 495.

[25] Cf. *Victoria*, p. 98; Erasme, *De pueris* LB I 493.

[26] Cf. *Victoria*, p. 109; Erasme, *De pueris* LB I 491; *Adagium* I 2, 61.

[27] Cf. *Victoria*, p. 110: „Si quid inaudivit viditque ex tempore fingit/Fingit ut humanas meditator simius artes"; Erasme, *De pueris* LB I 501: „Quicquid audierint viderintve gestiant aemulari [...] simios quosdam esse dicas".

[28] Cf. *Victoria*, p. 107 marg. „Argumentum a situ mammarum"; Erasme en autres *Colloquium, Puerpera.*

[29] Cf. *Victoria*, p. 110: „Tunc mihi iam, quaeso, nutricula turpis abesto" etc. Cf. encore Erasme, *De pueris* LB I 490, 495 et passim; *Institutio principis Christiani* LB IV 563, 584.

[30] Cf. les mêmes idées: Erasme, *De pueris* passim, *Institutio principis Christiani* LB IV 561–563.

Le précepteur idéal[31] d'Erasme et de Klonowic doit connaître le caractère des garçons, agir avec eux comme l'agriculteur avec la terre, être juste et ne pas rebuter par une trop grande sévérité. Les deux auteurs soulignent aussi l'importance d'une bonne compagnie et d'une bonne lecture.

Les indications que Klonowic prodigue aux monarques qui tiennent les rênes de l'Etat sont également conformes aux convictions d'Erasmé. Appréciant l'expérience et la circonspection en tant que qualités des souverains, Klonowic cite de l'*Institutio* l'exemple dans lequel Erasme compare le prince inexpérimenté à un mauvais cithariste[32]. Les deux écrivains recourent à des exemples semblables pour éveiller chez les souverains de la répugnance pour la paresse, la colère non maîtrisée et la tyrannie. Le souverain idéal dans *Victoria* doit régner de façon à (p. 86):

Ne laedatur inops, dives patiatur habenas.

Dans l'oeuvre de Klonowic tout comme dans les oeuvres d'Erasme nous retrouvons la comparaison du souverain à la reine[33] des abeilles dépourvue d'aiguillon. Ils reprochent tous les deux à ceux qui gouvernent leur ignorance, leur débauche, leur cupidité. Tout comme Erasme dans *Institutio principis christiani*, le poète polonais brosse dans *Victoria deorum* l'image du prince[34] idéal et lui oppose le tyran qui ne peut dormir en paix dans la crainte d'un attentat.

En termes semblables, empruntant à Erasme des tournures entières, Acernus dépeint dans *Victoria* les fonctionnaires cupides[35] et les juges injustes et vénaux[36].

L'auteur de *Victoria* découvre les mêmes défauts parmi le clergé[37] auquel il reproche avant tout l'orgueuil, l'ignorance, la cupidité, la course aux honneurs. Méfaits tant de fois stygmatisés dans les oeuvres d'Erasme de Rotterdam.

Le poète polonais est proche également du grand humaniste par son attitude à l'égard de ce que l'on appelle l'hérésie. Pour l'un comme pour l'autre, ce qui est important ce n'est pas le dogme mais une vie honnête et morale. Les paroles de *Victoria* qui suivent confirment cette opinion (p. 185):

Imprimisque tuos, mox fratrum corrigere mores.
De medio probrum tollens ignobile: Nam si
Corrigis haereticos, nec probra domestica tollis
Posticamque prius si non scrutabere, plenam
Nostris monticulam vitiis qua terga premuntur

---

[31] Cf. *Victoria*, p. 110—111, 119; Erasme, *De pueris* LB I 491, 496; *Institutio principis Christiani* LB IV 561—564.

[32] Cf. *Victoria*, p. 75; Erasme, *Institutio principis Christiani* LB IV 580.

[33] Cf. *Victoria*, p. 259; Erasme, *Institutio principis Christiani* LB IV 565, 572.

[34] Cf. *Victoria*, p. 325—330; Erasme, *Institutio principis* LB IV 571—575.

[35] Cf. *Victoria*, p. 203.

[36] Cf. *Victoria*, p. 202.

[37] Cf. *Victoria*, p. 171—185.

Erasme[38] s'est adressé en des termes semblables aux ecclésiastiques qui s'efforçaient par la violence de convertir les Turcs et qui condamnaient tout éloignement du catholicisme orthodoxe.

Klonowic reste lié à Erasme de Rotterdam non seulement par de nombreuses pensées et idées communes. Il exprime ses opinions en recourant également au vocabulaire du styliste humaniste, il introduit dans son poème *Victoria deorum* des phrases tout entières, des images empruntées à ses écrits.

La description de l'impuissance et de la faiblesse physique de l'homme et sa comparaison avec d'autres êtres bien dotés par la nature, qui se trouvent dans *Victoria deorum*, proviennent de l'adagium „Dulce bellum inexpertis" et de l'ouvrage d'Erasme *Querela pacis*. Klonowic déplore que chaque créature ait obtenu, selon sa nature quelque chose pour se défendre alors que l'homme naît nu, maladroit, sans défense. S'apitoyant dans *Victoria deorum* sur le sort de l'homme, Acernus dépeint l'infortune humaine en termes semblables à ceux qu'emploie Erasme[39] (p. 389—390):

Non animal nobis est imbecillius ullum [...]
Squama datur pisci, colubro monstrisque marinis,
Casta tegit vermes membranaque picta pusillos [...]
Cornibus armantur, rostroque minantur et ungui
Fronte petunt, mordent, his ungula calcitrat illis [...]
Omnia vestivit rerum tam provida mater
Natura atque feras agnatis induit armis.
Solus homo [...]
Nudus, inermis, inops, cuivis obnoxius aurae.

Acernus profite également de l'aide d'Erasme lorsqu'il réfléchit sur l'origine de diverses langues[40]. Cherchant la genèse de confusio linguarum, il évoque le récit biblique sur la tour de Babel[41]. Il semble toutefois qu'il emprunte cet exemple non pas de la *Bible* mais aux oeuvres d'Erasme[42]. La connaissance exacte de l'ouvrage *Lingua* et de plusieurs adages qui abordent les mêmes problèmes nous voyons aux p. 484—497 du poème[43] où le poète polonais expose les bienfaits que l'homme

---

[38] Entre très nobreux travaux sur ces problèmes on pourra consulter avec profit la synthèse de P. Mesnard, *Erasme ou le christianisme critique*, Paris 1969.

[39] Cf. Erasme, *Querela pacis* LB IV 627: „Caeteris animantibus [natura] sua tribuit arma praesidiaque, quibus sese tuerentur, unum hominem produxit inermem atque imbecillum". Cf. encore „Dulce bellum": Nam caeterorum animantium unumquodque suis instruxit armis [...] Solum hominem nudum produxit imbecillum, tenerum, inermem"; *De pueris* LB I 492: „caeteris animantibus natura tribuerit celeritatem, volatum [...] squamas, villos, pilos [...] Solum hominem mollem, nudum et inermem producit". Cf. aussi *Adagium* II 10, 90: „Homo fictilis".

[40] Cf. *Victoria*, p. 462.

[41] V. *Genesis* XI 1—9.

[42] Cf. Erasme, *Colloquia* LB I 692; *Lingua* LB IV 749 C-750 A; *De pronuntiatione* LB I 924.

[43] Cf. *Victoria*, p. 486 marg. „Lingua fortunae remus", „Linguae moderatio" etc.

doit au don du langage obtenu de la nature, d'autre part, il montre tous les malheurs qu'entraîne un manque de modération dans le langage. Klonowic s'intéresse lui aussi (ce qui est visible dans l'oeuvre *Flis*[44], Le flotteur) comme Erasme de Rotterdam[45] aux phénomènes purement linguistiques: à la formation de nouveaux mots, à la question de la prononciation du latin dans diverses langues modernes, à la modification des significations des mots etc.

Quant au choix du vocabulaire et à l'introduction d'exemples appropriés pour illustrer la démonstration, exemples si indispensables dans un traité philosophico-moral, surtout pour écrire *Victoria deorum*, Klonowic profite du recueil de proverbes d'Erasme: *Adagia*. On peut retrouver dans le poème plus de 100 proverbes de ce recueil, cités à la lettre. Dans la majorité des cas, le poète révèle lui-même les expressions empruntées dans les en-têtes se trouvant en marge, tels que: Vide *Adagium* Erasmi: „Malo accepto stultus sapit", Chiliad. I, Cent. 1, Agad. 31; „Regem vel fatuum nasci": Eras. Chiliad. I, Cent. 3, Proverb. 1. On trouve parfois un renvoi général sans que soit donné le numéro de l'adagium: Vide proverbium: „Camarine loqui". Quelquefois par contre, le proverbe est indiqué dans la marge sans que soit stipulé qu'il provient du recueil *Adagia*. C'est ainsi par exemple qu'à côté du vers (p. 487):

Dumque canina movet iuges facundia rixas.

Klonowic met dans la marge la courte remarque: *Canina facundia*. C'est, comme on sait, un proverbe du recueil d'Erasme II 8, 34. Parfois, le proverbe incorporé dans le texte n'est pas cité littéralement mais énoncé dans la marge; comme par exemple près du vers (p. 56):

Omnes spuma sumus crepitansque in littore bulla

Klonowic indique dans la marge: *homo bulla*. C'est ainsi qu'est formulé le proverbe d'Erasme II 3, 48.

Dans la préface au recueil *Adagiorum opus*, chapitre „De praemolienda paroemia", Erasme conseillait (en pensant évidemment au texte prosaïque) de faire précéder le proverbe introduit des expressions: aiunt, ut aiunt, quod dicitur etc.

Klonowic ne se conforme pas à ces recommandations. Les proverbes cités dans *Victoria deorum* se confondent avec le texte en un tout indissoluble. Il est quelquefois très difficile de les remarquer lorsqu'il n'y a pas dans la marge de notice correspondante. L'auteur de *Victoria* incluit très adroitement au texte poétique des expressions proverbiales prosaïques, comme par exemple: „Nolens, volens" (*Adagia* I 3, 45, p. 103):

---

[44] Voir à cet égard notre essai *Dygresja językowa we „Flisie" Klonowica*, Meander XXII 1967, p. 283—290.

[45] Voir notamment son dialogue *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione*.

Nolens cogitur atque volens agnoscere coniunx.

Les *Adagia* sont également pour Sebastian Klonowic une source de toutes sortes de connaissances de littérature et de culture antique. Il leur doit son érudition tellement admirée par les historiens de la littérature. La majorité des passages d'oeuvres d'auteurs classiques auxquels il se réfère dans son poème, ont été puisés précisément dans le recueil d'Erasme.

Lorsqu'on compare le poème *Victoria deorum* avec les oeuvres d'Erasme de Rotterdam connus de Klonowic, on ne doit s'étonner des opinions audacieuses et progressistes pour l'époque exprimées dans le poème de Klonowic. *Victoria deorum* en plein hexamètre, proclame en effet les idées du grand moraliste hollandais.

Varsovie

Eos LX 1972

# EIN PTOLEMÄISCHER OFFIZIER IN THEBAIS

Von

JAN KRZYSZTOF WINNICKI

Obwohl die Armee eine wichtige Rolle im Ptolemäerreich spielte, ist es ziemlich schwer in den Papyrusurkunden Daten zu finden, die uns ein anschauliches Bild vom Soldatenleben geben könnten. Der Grund dessen liegt vor allem im Charakter der Urkunden selbst, die sich hauptsächlich auf Land, Getreide, Darlehen, Handelsverträge u.dgl. beziehen und vorwiegend die Vermögenslage der betreffenden Personen berücksichtigen. Aber auch in diesem Fall geben sie uns, wegen fragmentarischer Angaben, kein wirkliches Bild von dieser Lage. Eine besondere Bedeutung haben in dieser Hinsicht kompakte Urkundensammlungen, die sogenannten Archive, welche sich auf eine oder einige Personen beziehen, die miteinander verbunden sind. Diese Urkunden ergänzen sich gegenseitig und erlauben weitere Schlüsse zu ziehen.

Solche Urkundensammlung stellt das Archiv des Dryton dar, das zusammen mit dem Archiv der Senenupis [1] eine Gruppe von etwa 30 griechischen und demotischen Texten bildet, die, mit einer Ausnahme [2], aus Gebelen, der griechischen Pathyris, stammen und in den Jahren 174—99 ausgefertigt wurden. Zur Zeit sind sie in verschiedenen Papyrussammlungen unterbracht; die einzelnen Stücke wurden seit Ende des vorigen Jahrhunderts veröffentlicht und sind schon vielfach besprochen worden [3].

---

[1] Zur Bedeutung der Archive für die papyrologische Dokumentation vgl. E. Seidl, *Ptolemäische Rechtsgeschichte*, Glückstadt 1962, S. 15 ff., Beide erwähnten Archive sind ebenda S. 29 ff. besprochen worden.

[2] P. Ross. Georg. II 6 stammt aus Tenis-Akoris.

[3] Die wichtigsten Fragen besprechen: A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, IV, Paris 1907, S. 111 ff.; G. Plaumann, *Ptolemais in Oberägypten*, Leipzig 1910, S. 65 ff.; J. Lesquier, *Les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, Paris 1911, S. 85, 129 Anm. 1; 142 Anm. 1; 151 Anm. 1; G. Gerhard, *Ein gräko-ägyptischer Erbstreit aus dem zweiten Jahrhundert v. Chr.*, Sitzungsberichte der Heidelb. Ak. d. Wiss. Jahrg. 1911, 8. Abhandlung; O. Montevecchi, Aeg. XV 1935, S. 111 ff.; M. Launey, *Recherches sur les armées hellenistiques*, I—II, Paris 1949—50, S. 273, 773, 1160 u.a.; P. W. Pestman, *Les Archives privées de Pathyris à l'époque ptolémaïque. La famille de Pétéharsemtheus, fils de Panebkhounis*, Papyrologica Lugduno-Batava XIV 1965, S. 49; F. Uebel, *Die Kleruchen Ägyptens unter den ersten sechs Ptolemäern*, Berlin 1968, S. 27.

Der Ordnung halber gebe ich ein chronologisches Verzeichnis der Urkunden, die Dryton und seine Familie betreffen:

Das Drytonarchiv ermöglicht uns wenigstens teilweise das Soldatenleben zu erkennen und sowohl die militärische als auch die zivile Tätigkeit, die Vermögenslage und das Milieu des Soldaten, in dem er lebte, kennenzulernen. Das ist aber ein Einzelfall und erst nach mehr detaillierter Untersuchung der gesamten Urkunden, die ähnliche Fälle[4] betreffen, wird man feststellen können, inwieweit es für die Schicht, die Dryton vertritt, typisch ist. Es muss betont werden, dass Dryton in der Zeit lebte, als der militärische Beruf, in den man ebenfalls Ägypter aufgenommen hat, nicht mehr so, wie am Anfang der ptolemäischen Epoche[5], geachtet war.

---

174 — P. Grenf. I 10.
162 — BGU 992 (= W. Chr. 162).
Vor 150 — P. Berlin dem. 15710 (U. Kaplony-Heckel, Forschungen und Berichte VIII 1967, S. 80, Nr. 7).
Um 148 — P. Grenf. I 12 + P. Heid. 1285 (= SB 4637). J. Ijsewijn, *De sacerdotibus sacerdotiisque Alexandri Magni et Lagidarum eponymis*, Brussel 1961, S. 52 datiert: 150/145.
Nach 147/46 — P. Bad. II 5.
Nach 140 — P. Lond. III 889a. Bisher auf das 2. Jahrhundert datiert. Ist die unten angenommene Auslegung richtig, kann das Jahr 140 als terminus post quem gelten.
137/36 — P. Heid. 1280 + P. Grenf. I 15+17 (=SB 4638/BL), P. Strassb. dem. W.G. 16.
136 — P. Grenf. II 17.
Vor 135 — P. Heid. dem. 739a (= P. Heid. Kapl. dem. 25).
135 — P. Grenf. I 16; P. Strassb. dem. W. G. 19 (= U. Kaplony-Heckel, *Die demotischen Tempeleide*, Wiesbaden 1963, Nr. 28).
Um 135 — P. Amh. II 36. Zur Datierung vgl. H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, III, München 1952, S. 229, Nr. 124.
134 — P. Strassb. gr. W. G. 277 (= SB 4512), P. Giss. 36+108 (Zeilen 1—35 = Meyer, *Jur. Pap.* 29).
134/33 — P. Giss. 37.
133 — P. Strassb. dem. W. G. 18.
132 — P. Grenf. I 18.
131 — P. Louvre inv. 10594 (= W. Chr. 10).
129 — P. Grenf. I 19.
127 — Ib. 20.
126 — Ib. 21 (= M. Chr. 302), ib. 44 (BL).
124/23 — P. Heid. dem. 779a (= P. Bad. dem. 7).
123 — P. Cairo inv. 10388 (AfP 1, 1901, 63—65).
117 — P. Grenf. I 23.
113 — P. Ross. Georg. II. 6.
113/11 — P. Lond. II 401 (=M. Chr. 18). Bisher auf Grund der Titulatur des Epistrategen Phommus — auf die Jahre 116/111 datiert.
100 — W. O. 1617. 1618.
99 — P. Bad. dem. 6, P. Lips. 2.
II Jhd. — P. Bad. II 6, P. Bad. dem 8, P. Cairo inv. 10355 ined. (Unbenutzt. Nur von O. Montevecchi, Aeg. XV 1935, S. 112 erwähnt.), P. Heid. dem. 742a (ZÄS XLII 1905, S. 51).

[4] Der Aufsatz ist am Rande einer grösseren Arbeit über die ptolemäische Armee in Thebais entstanden, die ich als Dissertation unter der Leitung von Frau Prof. Dr. A. Świderek vorbereite.

[5] Vgl. Launey, *o.c.* S. 770 ff., 1091.

Dryton wurde am Anfang des 2. Jahrhunderts v.u.Z., vor 192 geboren, und ist zwischen 113 und 111 gestorben[6]. Er lebte in einer unruhigen Periode in Oberägypten. Als er noch ganz jung war, hat zwar Ptolemäus V. Epiphanes die vom einheimischen Aufstand angegriffene Thebais wiedergewonnen, aber die Ptolemäer haben nie wieder ihre frühere Macht erlangt. Wir kennen die Lage dieser Gegend dank den Aufständen, die ab und zu ausbrachen. Es wurden auch einheimische Könige ernannt, wie beispielweise Hurgonaphor in Abydos um 165 oder Harsiesis, der die dynastischen Kämpfe zwischen Euergetes II. und Kleopatra II. in den Jahren 132—130 ausgenutzt hat und sogar imstande war, seine Macht von Theben bis zum oxyrhynchischen Gau vorzuschieben[7].

Glücklicherweise ist uns eine Personenbeschreibung Drytons erhalten geblieben, die trotz ihres fragmentarischen Zustands eine Vorstellung von ihm uns geben kann. In seinem 18. Lebensjahr war er [μέσος, λευκ]όχρως, τέτανος, μακροπρόσωπος, ἀνάσιλος, ἐπίγρυπος, οὐλὴ παρ' ὀφρὺν δεξίαν[8]. 26 Jahre später ist eine andere Beschreibung entstanden, die leider auch schlecht erhalten und schwer lesbar ist; sie deutet aber eine gewisse Veränderung in seinem Aussehen an. Dryton hat jetzt eine dunklere Gesichtsfarbe (μελίχρ(ως)) und statt des früher hervorragenden Haars hat er eine Glatze (φα⟨λα⟩κρός)[9].

Sein Leben war abwechslungsreich. Wir finden ihn in sechs Ortschaften in Ägypten, wobei er längere Zeit, wie es scheint, nur in drei von ihnen, Ptolemais, Diospolis Mikra und Pathyris verbracht hat. Die übrigen erscheinen in unseren Urkunden als Etappenorte seines Militärdienstes oder ergeben sich aus den Pflichten, die mit seinem Landbesitz zusammenhingen.

Er war Bürger von Ptolemais und gehörte zum Demos Φιλωτερίς[10], ebenso wie einer seiner Verwandten, den er zum Vormund seiner zukünftigen Kinder aus der zweiten Ehe ernannte[11]. Sein Bruder, dessen Namen wir nicht kennen,

---

[6] Das Geburtsdatum wurde aus dem auf das Jahr 174 datierten P. Grenf. I 10 erschlossen, der ein agoranomisches Darlehen enthält. Darin tritt Dryton gemeinsam mit seinem Bruder als eine der Parteien auf; er ist also mündig und wahrscheinlich wenigstens 18 Jahre alt. Vgl. Seidl, *o.c.* S. 108; R. Taubenschlag, *Die patria potestas im Recht der Papyri*, Opera minora II, Warszawa 1959, S. 261 ff.

Das letzte Lebensdatum, das wir kennen, ist das Jahr 113. Im P. Lond. II 401, dessen terminus ante quem das Jahr 111 ist, wird er als Verstorbener erwähnt.

[7] Vgl. H. Volkmann, RE XLVI Halbband (1959), Sp. 1699 ff. Die Lage in Pathyris und ihrer Gegend stellt Pestman, *o.c.* S. 50, dar. Zu Harsiesis vgl. Koenen, CdE XXXIV 1959, 118 ff.

[8] P. Grenf. I 10, 11—12; ergänzt nach SB 4637, 15—16.

[9] SB 4637, 15—16. λευκ]όχρως ist im früheren Text keine sichere Ergänzung. Auch die von Gerhard vorgeschlagene Lesung παρ' ὀφρὺν. φα⟨λα⟩κρός ist zweifelhaft, zumal da Grenfell in seiner Edition παρ' ὀφρὺν δεξίαν gelesen hat.

[10] P. Amh. II 36, 4; SB 4637, 15; P. Grenf. I 10, 11: [Φιλωτέρειος (?)]; P. Bad. II 5, 1: Πτο]λεμαιεύς. Die Erwerbung der Bürgerrechte einer der griechischen Poleis in Ägypten ist in der Armee ein Ausnahmefall. Vgl. Launey, *o.c.* S. 683.

[11] P. Grenf. I 12, 22—23 (BL).

gehörte aber einem völlig anderen Demos (Σωστρατεύς) an[12]. Schubart[13] hat mit Recht geglaubt, dass die Brüder keiner in Ptolemais ansässigen Familie angehörten, denn in solchem Falle würden beide dasselbe Demotikon ihrer Eltern erben; sie hätten jedoch die Bürgerrechte und Demoszuweisung erst erworben. Die Sache ist aber kompliziert, da Dryton in den späteren Urkunden das Demotikon aufgegeben hat und nur mit dem Ethnikon Κρής[14] bezeichnet wird. In einer Urkunde gebraucht er beide Bezeichnungen, vielleicht wegen ihres Charakters (Eingabe an den Strategen)[15]. Dies weist darauf hin, dass er weiterhin Bürger von Ptolemais geblieben ist, und nur aus uns unbekannten Gründen sein Ethnikon lieber benutzt. Wenn er aber schon als Bürger von Ptolemais in späterer Zeit ein Kreter geworden wäre, könnte das zeugen, dass sein Ethnikon sich nicht auf seine Herkunft bezieht. Diese Stellung vertritt H. Volkmann, der Dryton für einen Angehörigen der Kreterabteilung hält[16]. Das findet jedoch keine Bestätigung in unserer Dokumentation, die für Pathyris besonders reich ist. Sie nennt keinen Kreter ausser Dryton und seinem Sohn. Es gibt auch keinen Kreter unter den Untergebenen Drytons in Akoris. Schon früher hat Lesquier einige Vorschläge vorgelegt, aber keiner davon schien wahrscheinlich zu sein[17]. Der Fall Drytons ist aussergewöhnlich; es gibt dafür keine Analogie. Es scheint aber, dass man Drytons Abstammung aus Kreta annehmen kann, da sowohl sein Name als auch der seines Sohnes (Esthladas)[18] dafür sprechen. Warum er später auf sein anfangs nicht gebrauchtes Ethnikon zurückkommt, ist schwer zu sagen. Es kann mit seiner Niederlassung in Pathyris verbunden sein, da es erst während seines Aufenthalts in dieser Ortschaft auftaucht[19].

Sein ganzes Leben war Dryton aktiver Soldat, kein Katoikos[20]. Seinen Militärdienst, gewiss mit einer Vorbereitung im Gymnasion[21], begann er in Ptolemais. Hier war ein grosses Lager, wo Fuss- und Pferdetruppen standen, die im Notfall mit Militäraufgaben in benachbarte Gebiete abkommandiert wurden[22]. Im Jahre 176 verweilte er in Diospolis Mikra[23], wo er auch seinen Dienst tat. Um 148 finden

---

[12] P. Grenf. I 10, 12. Seidl, *o.c.* S. 30, nimmt an, dass der Teilhaber Drytons in diesem Vertrag Pamphilos, Sohn des Sostrates, war. Doch gibt er keine Lesung, die diesen Schluss begründen könnte. Grenfell hat gelesen (Z. 13): Πα]μφίλου Σωστρατεῖ ὡς ἐτῶν εἴκοσι δύο εὐμεγέθει μελίχρωι [...

[13] Schubart, AfP V 1906, 102–103.

[14] P. Amh. II 36 (um 135), P. Grenf. I 18 (132), 19 (129), 20 (127), 21 (126).

[15] P. Amh. II 36.

[16] Volkmann, RE XLVI Halbband, Sp. 1735.

[17] Lesquier, *o. c.* S. 142.

[18] Vgl. Pestman, *o.c.* S. 49.

[19] Vgl. Anm. 14.

[20] Vgl. Uebel, *o.c.* S. 27; W. Peremans, Ancient Society I 1970, S. 32.

[21] Vgl. Launey, *o.c.* S. 816.

[22] P. Amh. II 36, W. Chr. 447. Vgl. auch Bengtson, *o.c.* S. 109.

[23] P. Grenf. I 21, 4–6.

wir ihn in Krokodilopolis im pathyrischen Gau, in der Abteilung des Diodotos[24]. Um diese Zeit ist in dieser Ortschaft ein Militärlager entstanden[25]. Wir haben zwar keine Angaben, die auf den Aufenthalt Drytons hinweisen könnten. Es ist aber sehr wahrscheinlich, dass er dort diente. Die Gründung des Lagers führte vielleicht einen grösseren Bedarf an qualifiziertem Kader herbei, denn er bekam eine Offizierstellung und den damit verbundenen Hoftitel[26]. Seitdem wird er immer bezeichnet: τῶν διαδόχων καὶ τῶν τοῦ ἐπίταγματος ἱππαρχῶν ἐπ' ἀνδρῶν.

Als Hipparches ist er mit Militäraufgaben in anderen Ortschaften beauftragt worden. Nur zwei sind urkundlich bezeugt. Die erste fand um 135 statt, als er in Diospolis Mikra stationierte (παρεφεδρεύοντος)[27], wo er schon früher weilte. Er schrieb dann eine Eingabe an den Strategen, in der er klagte, dass der Weg zu seinen Landbesitzen in Diospolis Magna und im pathyrischen Gau sehr gefährlich sei. Das Ziel der zweiten Mission war Akoris im nördlichen Teil des hermopolitanischen Gaus und hat 113 stattgefunden[28]. Das ist das letzte uns bekannte Datum seines Lebens. Die Tätigkeit Drytons in dieser Ortschaft hängt mit einer grösseren Aktion zusammen, da wir neben ihm Leute von Lochos, dem Strategen von Thebais[29], die gewöhnlich in Krokodilopolis stationierten, treffen. Beide Abteilungen bestehen aus Reitern, sind also zu solchen Verschiebungen besonders fähig.

Die Urkunde, die uns darüber unterrichtet, bezeichnet Drytons Untergebene als οἱ πέντε τῶν ... κατοίκων ἱππέων. Vielleicht ist das seine dauernde Dienstzuweisung. Dann würde der Terminus ἐπίταγμα[30], der oft in bezug auf seine Person auftritt, eine Abteilung von Katoikoi bezeichnen, die von Zeit zu Zeit zum aktiven Dienst zwecks Schulung oder im Bedarfsfalle einberufen wurden. Der Komman-

---

[24] P. Grenf. I 12.

[25] Die Lagergründung wird von Pestman, *o.c.* S. 49–50, besprochen.

[26] Kortenbeutel, RE Suppl. VII (1940) Sp. 125, macht klar, dass der Hofrang τῶν διαδόχων seit 150 nur den Offizieren zukam. Vgl. auch L. Mooren, *Antidorum Peremans*, 1968, S. 161 ff.

[27] P. Amh. II 36. Zur Bedeutung παρεφεδρεύω vgl. Pestman, *o.c.* S. 49 Anm. 17.

[28] P. Ross. Georg. II 6. Dieser Darlehensvertrag bietet eine Schwierigkeit. Die Zeugen unter dem Text werden als οἱ πέντε τῶν Δρύτωνος καὶ Δρύτωνος κατοίκων ἱππέων bezeichnet. Der Herausgeber lässt die Möglichkeit einer Verschreibung zu und setzt diesen Eponymen mit unserem Held gleich. Ebenso Pestman, *o.c.* S. 49 Anm. 17. Vgl. Launey, *o.c.* S. 273 Anm. 3, sowie Pros. Ptol. II Nr. 1888 und 1889. Diese Vermutung wird durch die Seltenheit des Namens und die Tatsache, dass daneben eine andere Abteilung aus derselben Ortschaft auftritt, bestätigt. Ausser unserem Archiv tritt der Name Drytons auf: SB 599, 36 und 157 (Hermopolis – 2. Jhd.), P. Heid. dem. 724, 24 (Pathyris – 112), O. Tait Bodl. 294 (Herkunft unbekannt – 2. Jhd.), O. Berlin dem. P. 6378, 2 (Medamud – 120) (U. Kaplony-Heckel, Forschungen und Berichte, X 1968, S. 140), Memn. 320 sowie Aufschriften im Grabe Ramses IV. (Syringes 306, 313, 413, 1780, 1785 – diese können auch der römischen Zeit angehören).

[29] P. Ross. Georg. II 6, 35.

[30] Eine Zusammenstellung des ganzen damals bekannten Matrials wurde von Lesquier, *o.c.* S. 85, durchgeführt. Der Ausdruck ἐπίταγμα wurde immer mit Katoikoi verbunden, obwohl man ihm verschiedene Bedeutung zuwies. Vgl. auch Schubart, AfP II 1903, S. 149.

dant selbst, wie das Beispiel Drytons zeigt, versieht seinen Dienst in der Garnison, was ihm die ständige Orientierung in Militärsachen ermöglicht.

Drytons Privatleben lernen wir seit 176 kennen, als er ein Testament abfasste und im Archeion in Diospolis Mikra deponierte[31]. Der Grund seiner Abfassung war die Heirat und seine Niederlassung auf die Dauer in dieser Stadt[32]. Seine Frau wurde Sarapias, Tochter des Esthladas, Sohnes des Theon. Ebenso wie ihr Mann ist sie wohl auch Bürgerin von Ptolemais gewesen, da sie in der Urkunde als ἀστή[33] bezeichnet wird und ein aus diesem Ehebund um 158[34] geborener Sohn auch Πτολεμαιεύς[35] ist. Der Sohn wird auch Κρὴς τῶν δ[ιαδόχων][36] genannt. Im Jahre 131 nahm er an einem Bürgerkrieg teil. In einem ihm zugeschriebenen Brief[37] vom 15. Januar d. J. benachrichtigt er seine Eltern in Pathyris von einer Expedition, deren Zweck die Unterdrückung einer Revolte in benachbarter Hermonthis war. In einer Urkunde vom Jahre 123 ist er als ταχτόμισθος bezeichnet[38]. Die genaue Bedeutung dieses Terminus ist bis jetzt nicht geklärt. Kein von den von Lesquier[39] vorgelegten Vorschlägen findet in unserem Fall eine Bestätigung. Esthladas war wohl ebenso wie sein Vater kein Kleruchos. Wir haben aber keine Angaben, auf die sich diese Vermutung stützen könnte. Seine Militärtätigkeit beschränkte sich wohl nicht auf Intendantur, weil sein Vater ihm seine Waffen und sein Pferd testamentarisch vermachte[40].

Die Sache sieht so aus: ein Soldat kretischer Abstammung, Bürger von Ptolemais, ein Mann von gewisser hellenistischer Kultur[41], heiratet eine Frau von ähnlicher Tradition. Drytons Schwiegervater besitzt auch einen kretischen Namen, Esthladas, obwohl von anderer Seite der Name seiner Frau, Sarapias, die früheren Verbindungen mit Ägypten aufweist.

---

[31] Vgl. P. Grenf. I 21, 4–6.

[32] Vgl. Bouché-Leclercq, *o.c.* S. 112.

[33] P. Grenf. I 21, 4. Vgl. R. Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri*, Warszawa 1955, S. 18.

[34] Im auf das Jahr 123 datierten Testament des Pachnubis (P. Cairo inv. 10388) tritt er als Zeuge ὡς L λε auf.

[35] P. Cairo inv. 10388, 27.

[36] P. Bad. II 6.

[37] W. Chr. 10. Es ist zu bemerken, dass Dryton zu dieser Zeit schon mit Apollonia verheiratet war. — Esthladas gibt in seinem Brief den Vaternamen nicht an. Sein Name ist in Pathyris mehrmals belegt: P. Grenf. I 21, 10 (Petras..., Sohn des Esthladas ist ein Nachbar Drytons), P. Grenf. I 12, 23 (Esthladas, Sohn des Esthladas, wurde wahrscheinlich zum Vormund der Kinder Drytons ernannt) und P. Grenf. II 26 (103), P. Ryl. II 67 (2. Jhd.), wo kein Vatername genannt wird. Esthladas grüsst in seinem Brief einen Pelops, dessen Name auch in den Rechnungen Drytons (P. Grenf. I 16) vorkommt, was uns einen weiteren Grund für die Einschliessung von W. Chr. 10 in das Archiv liefert. (Noch einen Beleg des Auftretens des Namens Esthladas im fragmentarischen Pap. Kairo 10343 gab mir letztens Herr Professor P. W. Pestman in einem Brief.)

[38] P. Cairo inv. 10388, 27. Vgl. Anm. 3.

[39] Vgl. Lesquier, *o.c.* S. 99–100.

[40] P. Grenf. I 21, 3.

[41] P. Grenf. II 17 ist ein von Dryton eigenhändig geschriebener Darlehensvertrag.

Dryton zieht nachher nach Pathyris um, wo er das zweite Mal heiratet[42], diesmal mit Apollonia, Tochter eines seiner Waffenbrüder. Wir besitzen eine Gruppe von Urkunden, die uns über ihre Familie unterrichtet. Da die Mehrzahl von ihnen einen Ackerprozess betrifft, der in den dreissiger Jahren des 2. Jahrhunderts geführt wurde, kennen wir am besten diejenigen, die in diesen Prozess verwickelt waren[43].

Die Familie Apollonias stammte wahrscheinlich aus Kyrene, woher im 3. Jahrhundert besonders viele Soldaten nach Ägypten gekommen sind[44]. Von ihrer Herkunft zeugt die Bezeichnung τῶν Κυρηναίων, die sich auf Apollonia und ihre Schwester und auch wahrscheinlich auf ihren Vater, Ptolemaios, bezieht[45]. Die Familie besass auch gewisse Militärtraditionen. Der Vater Apollonias, Ptolemaios, war ein Söldner des Diodotos[46], sein Vater, Hermokrates, diente als ταχτόμισθος[47] und dessen Schwager, Kallimedes, war ein Fusssoldat[48]. Ein Militär könnte auch der Vater des Hermokrates, Apollonios, gewesen sein. Die Ausstellung der Landbesitzurkunden[49] auf Proitos, den Sohn des Sosikrates, der Söldner des Nikanor war[50], scheint mehr als nur blosse Nachbarschaftsverhältnisse oder Familienbande zu bedeuten.

Trotz der Betonung kyrenäischer Herkunft ist es eine typische gräko-ägyptische Familie. Die Mehrzahl ihrer Mitglieder führt seit einigen Geschlechtern die gräko-ägyptischen Doppelnamen[51]. Die griechischen Namen sind die beliebtesten in Ägypten oder sie werden vor allem auf diesem Gebiet gebraucht (z.B. Apollonios, Ammonia, Hermokrates, Herakleia, Ptolemaios). Die Mehrzahl der ägyptischen Namen gehört einem und demselben Strukturtypus an (Senmonthis, Senminis, Senapathis, Senenupis, Psenmonthes, Psennesis)[52].

Aus den erhaltenen Texten geht hervor, dass in den dreissiger Jahren des 2. Jahrhunderts das Demotische die Alltagssprache dieser Familie war. Wir besitzen drei demotische Urkunden; ein von Apollonia einem der Diodotossoldaten gewährtes Getreidedarlehen[53], einen im Suchostempel geleisteten Eid, der sich auf das strei-

---

[42] Das Datum setzt sein zweites Testament fest, dessen Errichtung in Beziehung zur veränderten Situation in der Familie steht. Vgl. O. Montevecchi, Aeg. XV 1935, S. 11.

[43] Eine Genealogie der ganzen Familie gibt die hinzugefügte Tafel.

[44] Vgl. Launey, *o.c.* S. 594.

[45] SB 4638, 2. Apollonia wird als Κυρηναία auch im P. Grenf. I 18, 4; 19, 4; 20, 2 bezeichnet. Zu Ptolemaios vgl. Pros. Ptol. Nr. 2977.

[46] P. Giss. 36, 18 = P. Strassb. dem. W. G. 16, 8; SB 4638, 4–5; P. Berlin dem. 15710, 3.

[47] P. Giss. 36, 17. Vgl. oben Anm. 38.

[48] SB 4638, 2–3.

[49] SB 4512, 73–76.

[50] P. Giss. 36, 22 = P. Strassb. dem. W. G. 16, 9–10.

[51] Die ägyptischen Namen werden den Kindern aus einer Mischehe schon im 3. Jahrhundert gegeben. Vgl. z. B. W. Chr. 51.

[52] Vgl. H. Ranke, *Aegyptische Personennamen*, II, Glückstadt 1952, S. 243 ff.

[53] P. Heid. dem. 739 a.

tige Land bezieht[54], und einen Ausgleich (συγχώρησις) zwischen den Töchtern des Ptolemaios und ihren Gegnern bezüglich des obengenannten Landes[55]. Von mehreren weiteren Papyri sind nur kleine Bruchstücke erhalten geblieben. Den Ausgleich haben wir auch in griechischer Übersetzung, die man während des Prozesses gemacht hat, um ihn den Staatsbeamten vorlegen zu können[56].

Ungeachtet dieser weit fortgeschrittenen Ägyptisierung bezeichnen sich die Töchter des Ptolemaios als Κυρηναῖαι[57], γυνὴ Ἑλληνίς[58], oder demotisch sḥm.t Wjnn[59]. Als sie vor den Laokriten angeklagt wurden, die Streitfragen unter den Ägyptern zu entscheiden hatten, legten sie bei dem Epistrategen Berufung gegen die Vorladung vor ein nicht zuständiges Gericht ein[60].

Dryton und Apollonia hatten fünf Töchter. Alle führten Doppelnamen und drei von ihnen haben sogar den populären Namentypus aus der Familie ihrer Mutter geerbt. Zwei von ihnen haben ägyptische Soldaten geheiratet, freilich ohne das dauernde Eheglück zu erreichen. Wir sind im Besitz beider demotischer Scheidebriefe[61]. Einen weiteren Beleg für das Einwachsen Drytons in das ägyptische Milieu in Pathyris besitzen wir in einem an ihn gerichteten demotischen Brief, von dem leider nur ein Anfangsfragment erhalten ist[62].

Die Urkunden ermöglichen uns die Leute kennenzulernen, unter denen Dryton und seine Familie lebten. Da fast alle Papyri aus Pathyris stammen, geben sie uns ein Bild dieses Milieus. Abgesehen von den Personen, die irgendein Amt bekleideten, haben wir eine Gruppe von 30 Personen, die mit der Familie Drytons in verschiedenen Beziehungen standen. Sie schlossen Verträge, liehen Geld und Getreide, waren Zeugen bei der Testamenterrichtung. Man kann leider nicht viel von ihnen sagen, da sie hauptsächlich aus einzelnen Texten bekannt sind. Es ist aber bemerkenswert, dass die Mehrzahl von ihnen ägyptische Namen trug; es gibt nur zehn griechische Namen unter ihnen.

Eine erhebliche Gruppe von Bekannten der Familie Drytons waren „Perser". Ein Teil von ihnen diente bei Militär, die übrigen (Περσίνη, Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς)

---

[54] Kaplony, *Tempeleide*, S. 28.

[55] P. Strassb. dem. W. G. 16.

[56] P. Giss. 36+108.

[57] SB 4638, 2. Vgl. Anm. 44.

[58] Ammonia – P. Giss. 36, 10.

[59] Apollonia – P. Heid. dem. 739 a, 5.

[60] SB 4638, 33–34. Vgl. den Kommentar von Gerhard, *o.c.* S. 14.

[61] P. Bad. dem. 7 und 8. Der Verfasser des zweiten Scheidebriefes ist rmt ḥtr (= ἱππεύς) [Psenn]enupis, Sohn des Amnonios. Leider wissen wir nicht, welche Tochter er anbetrifft und darum haben wir diesen Schwiegersohn Drytons in der Tafel nicht berücksichtigt. – Wie aus dem Titel γυνὴ τροφίτις (P. Giss. 36, 13–15), der sich auf eine der Tanten des Ptolemaios bezieht, hervorgeht, hat man schon früher die Ehe nach dem einheimischen Recht geschlossen. – Eine Enkelin Drytons betrifft P. Bad. dem. 6, der auch die Familie ihres Mannes feststellen lässt.

[62] P. Heid. dem. 742 a (ZÄS 42, 1905, 51).

waren Mitglieder von Militärfamilien (Frau, Kinder)[63]. Die Bezeichnung „Perser" ist nicht ganz fiktiv, da wir unter ihnen auch solche Patronymika wie Ἥροδος Ἀρσάκου und [...]ανος Ἀρείου finden, die iranischen Ursprungs sind[64]. Die Menge der „Perser" in Pathyris wird dadurch erklärt, dass da eine grössere Persertruppe stationiert hat[65]. Die andere Gruppe von Bekannten der Familie Drytons waren ägyptische Priester der in Krokodilopolis und Pathyris verehrten Götter, Suchos und Hathor. Sie waren fast alle Protostolistai, nahmen also eine hohe Stellung in der priesterlichen Rangordnung[66] ein. Die Familie Drytons scheint in näheren Beziehungen mit ihnen gestanden zu haben, da sie als Zeugen bei der Testamenterrichtung auftraten und im Namen eines Mitglieds der Familie Gelddarlehen gewährten[67].

Die Vermögenslage Drytons kennen wir aus einigen Urkunden, vor allem aber aus seinem dritten Testament[68], das die Lage im Jahre 126 bestimmt, die auch durch andere Papyri bestätigt wird. Die Familiengüter lagen in Pathyris. Wir lesen von einer αὐλή sowie von οἱ λοιποὶ οἶκοι καὶ χρητῆρες [...]. λλιαν[...], die Dryton gehörten, und von dem benachbarten Haus der Apollonia der Jüngeren und den ψιλοὶ τόποι des Esthladas[69]. Eine bedeutende Rolle in der Wirtschaft Drytons scheint die Taubenzucht gespielt zu haben. Ihre Entwicklung kommt auch im Testament selbst zum Ausdruck; Dryton hinterliess seinen Kindern einen fertigen Taubenschlag, ein anderer war im Bau und für den dritten war der Platz vorgesehen[70]. Auf dem östlichen Nilufer besass Dryton einen Weinberg von 2,5 Aruren. Östlich davon hatte er einen Garten, Brunnen aus gebrannten Ziegeln, ein Epoikion, eine Kelterstube, und auch eine Parzelle trockenen Landes und eine andere, die als ἐκτὸς φο⟨ρο⟩λογίας bezeichnet wurde[71]. Gebäude und Plätze Drytons befanden sich auch in Diospolis Magna, in den Vierteln Ammoneion und Kerameioi[72]. Was die beweglichen Güter anbetrifft, nennt Dryton in seinem Testament Lastwagen mit Kuhgespannen[73], sechs Sklaven[74], und σύμβο(λα) τε σιτικὰ [κα]ὶ ἀργυ(ρικά), die eine Schwierigkeit bieten, da wir nicht feststellen

---

[63] Über den Ausdruck Πέρσαι wurde schon vielfach gehandelt. In letzterer Zeit sind gleichzeitig zwei Studien erschienen, von J. Oates, Yale Classical Studies XVIII 1963, S. 1 ff., und von P. W. Pestman, Aeg. XLIII 1963, S. 15 ff. Der zweite Aufsatz ist an mehreren Stellen besonders aufschlussreich.

[64] Vgl. Launey, *o.c.* S. 570.

[65] Pestman, Aeg. XLIII 1963, S. 21.

[66] P. Grenf. I 44. Vgl. W. Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Ägypten*, I, 1905, S. 86.

[67] P. Lond. III 889 a.

[68] P. Grenf. I 21.

[69] Ein Teil dieses Landes gehörte früher Dryton. Vgl. Ib. Z. 14.

[70] Ib. Zeilen 9. 16–17.

[71] P. Lond. II 401, 10–15. Ähnlich aber nicht so ausführlich P. Grenf. I 21, 7–8.

[72] P. Grenf. I 21, 14–15. P. Lond. II 401, 8–9 erwähnt ἔγγαια, leider wissen wir nichts Genaueres darüber.

[73] P. Grenf. I 21, 8. 13; ib. 44, 2.

[74] Ib. 21, 6–7. Vgl. Ergänzung und Übersetzung in Sel. Pap. I 83.

können, ob sie als Verträge von Getreide- und Gelddarlehen oder die im Heer als Lohn gebrauchten Gutscheine gemeint werden[75].

Die finanzielle Lage dieser Familie scheint günstig gewesen zu sein. Wir wissen, dass ihre Mitglieder anderen Einwohnern ihre Dienste leisteten. Das sieht man leicht an der Tätigkeit der Apollonia, die Geld- und Getreidedarlehen gewährt, was gewiss von ihrem Übermass an Getreide zeugt. Die Quelle dieses Getreides kann ein Getreidegrundstück gewesen sein, das in keiner Urkunde Drytons erwähnt wird[76], das also der Apollonia gehörte. Die Vermögensverhältnisse spiegeln sich im P. Lond. III 889a ab; die Stellung des Esthladas ist so stark bestimmt, dass fremde Personen in seinem Namen Geld verleihen.

Aus dem Obigen geht klar hervor, dass unsere Auskünfte über Dryton spärlich und fragmentarisch sind, obwohl wir eine erhebliche Zahl von Urkunden ausgenutzt haben. Am meisten ist er unter den Militärs zu finden. Ausser dem Dienst in der Garnison ist er auch mit Militäraufgaben in entfernten Ortschaften beauftragt worden. Unsere Kenntnisse der in Thebais zu dieser Zeit vor sich gehenden Ereignisse ist zu gering, um diese Aufträge mit ihnen irgendwie in Verbindung zu bringen. Solche Missionen werden in den Urkunden selten erwähnt. Das Beispiel Drytons kann aber zu gewissen Ergebnissen führen. Von viel grösserer Bedeutung ist aber für uns etwas anderes: Dryton, Bürger einer Griechischen Polis, Ptolemais, und in seinem fast ganzen Leben aktiver Offizier der Ptolemäerarmee, ein wohlhabender Mann von unzweifelhaft bedeutender sozialer Stellung, kann oder will der fortschreitenden Ägyptisierung seiner Familie nicht entgegenwirken. Mit seiner ersten Familie ist er Bürger von Ptolemais. Die zweite Eheschliessung und seine Niederlassung in Pathyris bilden einen Wendepunkt. Ist das vielleicht der Grund, dass er damals sein Demotikon aufgegeben hat? In seinem neuen Lebensmilieu scheint die Tatsache, dass er Kreter und Hellene ist, von grösserer Bedeutung zu sein, ebenso wie seine Frau Apollonia, auch Senmonthis genannt, sich doch als Kyrenäerin bezeichnet! Drytons Lebenslauf gibt uns ein auffallendes Beispiel, wie mächtig der Einfluss des ägyptischen Milieus auf die in der Chora angesiedelten Griechen war. Es beweist eindeutig, dass wir die Entwicklungsprozesse im ptolemäischen Ägypten falsch beurteilen, wenn wir ausschliesslich — oder vor allem — die Hellenisierung der Ägypter berücksichtigen[77].

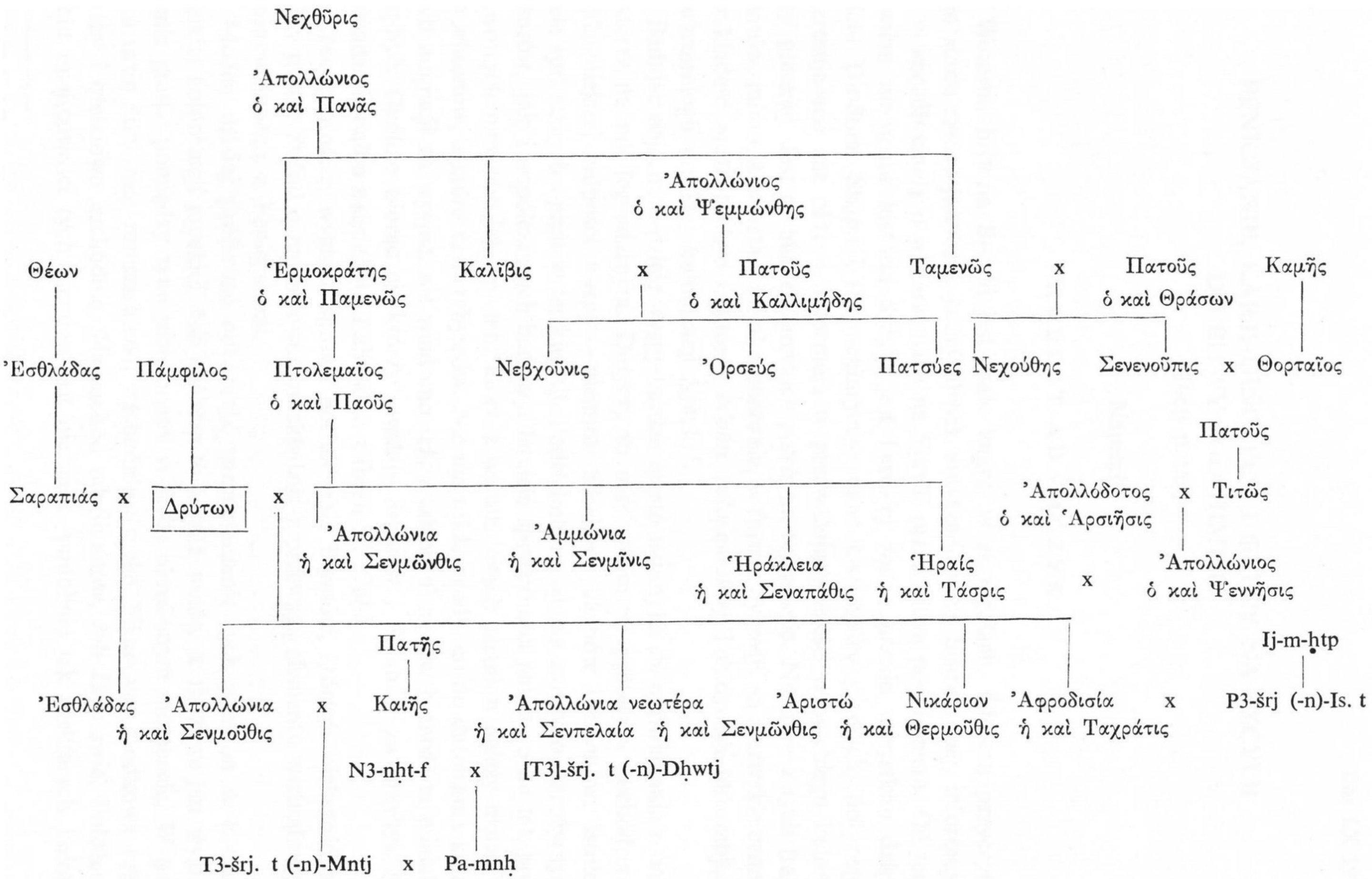
Warszawa

---

[75] Vgl. Launey, *o.c.* S. 773. 765, sowie C. Ord. Ptol., S. 35.

[76] P. Amh. II 36 nennt Drytons ἐπάρδια, „bewässerbare Grundstücke", doch ist die Bedeutung nicht ganz klar. Dennoch spricht O. Montevecchi, Aeg. XV 1935, S. 91, von „terreni σιτικά" mit Verweisung auf diesen Text.

[77] Diese Frage war schon berührt, vgl. z.B. G. Milne, JEA XIV 1928, S. 228 ff. und W. Peremans, Ancient Society I 1970, S. 29.


Νεχθῦρις
Ἀπολλώνιος
ὁ καὶ Πανᾶς
Ἀπολλώνιος
ὁ καὶ Ψεμμώνθης
Θέων
Ἑρμοκράτης
ὁ καὶ Παμενῶς
Καλῖβις
x
Πατοῦς
ὁ καὶ Καλλιμήδης
Ταμενῶς
x
Πατοῦς
ὁ καὶ Θράσων
Καμῆς
Ἐσθλάδας
Πάμφιλος
Πτολεμαῖος
ὁ καὶ Παοῦς
Νεβχοῦνις
Ὀρσεύς
Πατσύες
Νεχούθης
Σενενοῦπις
x
Θορταῖος
Πατοῦς
Σαραπιάς
x
Δρύτων
x
Ἀπολλώνια
ἡ καὶ Σενμῶνθις
Ἀμμώνια
ἡ καὶ Σενμῖνις
Ἡράκλεια
ἡ καὶ Σεναπάθις
Ἡραΐς
ἡ καὶ Τάσρις
Ἀπολλόδοτος
ὁ καὶ Ἀρσιῆσις
x
Τιτῶς
x
Ἀπολλώνιος
ὁ καὶ Ψεννῆσις
Πατῆς
Ij-m-ḥtp
Ἐσθλάδας
Ἀπολλώνια
ἡ καὶ Σενμοῦθις
x
Καιῆς
Ἀπολλώνια νεωτέρα
ἡ καὶ Σενπελαία
Ἀριστώ
ἡ καὶ Σενμῶνθις
Νικάριον
ἡ καὶ Θερμοῦθις
Ἀφροδισία
ἡ καὶ Ταχράτις
x
P3-šrj (-n)-Is. t
N3-nḥt-f
x
[T3]-šrj. t (-n)-Dḥwtj
T3-šrj. t (-n)-Mntj
x
Pa-mnḥ

Eos LX 1972

# FENICJANIE, KARTAGIŃCZYCY I GRECY NA SYCYLII DO BITWY POD HIMERĄ (480 p.n.e.)

Napisał

HUBERT ADAMCZYK

Wczesna historia Sycylii jest mało znana w szczegółach. Główną przyczyną tego stanu rzeczy jest brak jakiejkolwiek antycznej pracy historycznej, informującej w sposób ciągły o wydarzeniach na Sycylii przed bitwą pod Himerą. Od tego bowiem momentu historia Sycylii jest bardziej znana przede wszystkim dzięki dziełu Diodora. Skąpe i fragmentaryczne dane historyków greckich, dotyczące interesującego nas okresu, informują w przeważającej części o przebiegu kolonizacji greckiej. Jest to historia greckich *poleis* na tej wyspie. Niektóre z tych fragmentów, mimo iż powstały niejako ubocznie, w formie dygresji, są niezwykle cenne. Przykładem może tu być fragment *Wojny peloponeskiej* Tukidydesa informujący o chronologii greckiej kolonizacji Sycylii [1].

Badając najstarsze dzieje wyspy bardzo często napotyka się opowiadania o charakterze na pół legendarnym. Dotyczy to między innymi problemu pochodzenia najdawniejszej ludności wyspy — plemion Sikulów, Sikanów i Elymów. Istnieje wiele sprzecznych opinii w tej kwestii. Podzielone są zdania zarówno starożytnych autorów, jak i współczesnych badaczy. Istnieją sprzeczności nawet co do tak podstawowych punktów jak np. ten, które z wymienionych plemion należy uznać za autochtonów, a które za przybyszów. Nie ma także zgody, co do datowania kolejnych migracji na wyspie, nie wiadomo też, z jakich obszarów ludność ta miałaby przybyć. Ogólnie biorąc ci, którzy uważają Sikulów i Sikanów za przybyszów, wywodzą ich albo z sąsiedniej Italii, albo z Iberii lub Galii.

Trochę prościej wygląda sprawa pochodzenia Elymów, których większość badaczy uważa za lud o zróżnicowanym składzie, z przewagą elementu wschodniego, spokrewnionego z Fenicjanami.

Można dzisiaj próbować odtworzyć rozmieszczenie tych plemion w czasach wielkiej kolonizacji greckiej. Nie oznacza to jednak wcale, że możliwe jest wyznaczenie granic pomiędzy tymi plemionami w ściśle określonym momencie. W każdym razie Sikulowie zamieszkiwali wschodnią Sycylię, Sikanowie środkową część wyspy i częściowo zachodnią. Na zachód od Sikanów, żyli Elymowie. Położenie wielu miejscowości tych plemion jest nieznane, podobnie jak niektórych kolonii

---

[1] Tuk. VI 3—5.

greckich. Trudu zebrania danych topograficznych o rozmieszczeniu najstarszej ludności Sycylii podjął się w swoim dziele Holm[2]. Mimo że dzieło to powstało przed kilkudziesięciu laty, postęp w tym zakresie można ocenić jako minimalny.

Wobec skromnej bazy źródłowej, ograniczonej w dużej mierze do rozproszonych wzmianek starożytnych autorów, współcześni badacze bardzo często posługują się metodą językoznawczą. Może się ona w niektórych wypadkach okazać bardzo zawodna. Określenie przynależności etnicznej danej miejscowości na podstawie analizy jej nazwy jest bardzo ryzykowne, zwłaszcza jeśli chodzi o tereny, na których nie znaleziono ani inskrypcji, ani monet. W pewnej fazie rozwoju wzajemnych stosunków możliwe było współżycie w jednej miejscowości różnych elementów etnicznych, jak tego dowodzą chociażby greckie inskrypcje odkryte na terenie Motye[3]. Podobne wątpliwości nasuwają się w stosunku do prób wywodzenia poszczególnych plemion spoza Sycylii na podstawie porównywania nazw metodą językoznawczą. Dorobek takich badań nie wykracza poza hipotezy. Nasuwa się tutaj porównanie z problemem wyjaśnienia pochodzenia Etrusków — mimo wielu lat badań kwestia pozostaje nadal nie rozstrzygnięta, a opinie wielu uczonych są nieraz krańcowo przeciwstawne.

Następnym problemem wczesnej historii Sycylii jest sprawa datowania początków fenickiej i greckiej kolonizacji wyspy. Większość historyków jest zgodna co do tego, że Fenicjanie pojawili się na Sycylii przed Grekami. Opierają się oni na opinii bardzo wiarygodnego źródła, jakim jest *Wojna peloponeska* Tukidydesa[4]. Należałoby tutaj podkreślić, że przemawiałyby za tym także względy natury psychologicznej. Gdyby Grecy pojawili się wcześniej, autor poświęciłby temu więcej uwagi, ale ponieważ tak nie było, nie miał zamiaru opisywać dokładniej tych wydarzeń, ograniczając się do podania krótkiej informacji bez żadnego komentarza. Tukidydes nie podaje, kiedy rozpoczęła się fenicka kolonizacja wyspy. Wydaje się, że okres pomiędzy zakończeniem kolonizacji fenickiej a przybyciem kolonistów greckich musiał być dosyć długi, ponieważ od momentu pojawienia się Greków brak informacji o napływie kolonistów fenickich. Proces kolonizacji fenickiej musiał więc być już zakończony.

Istnieje jednak także druga możliwość — Fenicjanie pojawili się równocześnie z Grekami. Kolonizacja fenicka szła jednak zapewne nie bezpośrednio z Azji, ale od strony wybrzeży pobliskiej Afryki. To tłumaczyłoby, dlaczego Grecy natrafili na wschodnim wybrzeżu Sycylii nie na silne, dobrze zorganizowane kolonie fenickie, lecz tylko na małe faktorie, punkty wymiany handlowej. Fenicjanie na każdym terenie zaczynali od zakładania faktorii, które dopiero z biegiem czasu i tylko wtedy, gdy natrafiły na sprzyjające warunki, przekształcały się w organizmy miejskie. Niezwykle cenna jest informacja Tukidydesa o tym, że Fenicjanie wycofali się na

---

[2] A. Holm, *Geschichte Siciliens im Alterthum*, I, Leipzig 1870, s. 57 nn.
[3] A. Schenk-Stauffenberg, *Trinakria*, München 1963, s. 58.
[4] Tuk. VI 2.

zachód[5]. Stało się tak dlatego, że fenicka kolonizacja wyspy zaczęła się od opanowania jej zachodniego krańca. Koloniści feniccy przybywali z Afryki, dlatego też osiedlali się w niedużej od niej odległości. Umocnili się na zachodnim wybrzeżu wyspy, chcąc zabezpieczyć sobie połączenie morskie z wybrzeżem afrykańskim. W tym przypadku początek fenickiej kolonizacji Sycylii można by próbować datować, przynajmniej w przybliżeniu na przełom IX i VIII wieku p.n.e., na ten sam okres, w którym powstała Kartagina, i nieco później, niż powstały pierwsze kolonie fenickie na wybrzeżach Hiszpanii. W tej sytuacji będzie zrozumiałe, dlaczego Fenicjanom zależało najbardziej na zachodnim krańcu Sycylii. Ma on bowiem niezwykle dogodne położenie, na które składają się: mała odległość od wybrzeży Afryki, możliwość kontrolowania połączeń morskich pomiędzy Italią i Kartaginą oraz wschodnią częścią Morza Śródziemnego a Hiszpanią. Hiszpania była dla Fenicjan rejonem bardzo ważnym ze względów gospodarczych — znajdowały się tam rudy metali, starali się więc nie dopuścić ewentualnych konkurentów.

Tukidydes nie datuje, w omawianym fragmencie, przybycia Fenicjan na Sycylię. Wiadomo tylko, że byli już tam oni w momencie rozpoczęcia się kolonizacji greckiej, a więc w VIII wieku p.n.e. Problem chronologii kolonizacji fenickiej pozostaje zatem nie rozstrzygnięty. Ostatnio daje się zaobserwować tendencja do jej skracania, w przeciwieństwie do poglądów dawniejszych historyków, którzy raczej obstawali przy datach tradycyjnych, według których najstarsze kolonie fenickie na Zachodzie powstały około 1100 roku p.n.e.[6]

Sycylia była ważnym punktem etapowym w fenickich podróżach do Hiszpanii. Dla Fenicjan najważniejsza była zachodnia część wyspy, gdzie założyli swe kolonie w Motye, Panormos i Soloeis. Holm próbuje doszukiwać się śladów pobytu Fenicjan w środkowej i wschodniej części wyspy. W swoich przypuszczeniach opiera się w dużej mierze na analizie nazw miejscowości. Jako przykłady fenickich nazw miejscowości lub też nazw nie wywodzących się z języka fenickiego można — według niego — podać Tamaricium (inna nazwa Palma) i port Phoinikus. Obok wpływów fenickich podkreśla on związki Sycylii z Egiptem. Dotyczy to np. Syrakuz i Katany[7].

Motye, Panormos i Soloeis były najważniejszymi koloniami fenickimi na Sycylii, ale z pewnością nie jedynymi. Fenicjanie w pewnym okresie zamieszkiwali cały szereg miejscowości, wśród nich także te, które później zostały skolonizowane przez Greków. Holm wymienia między innymi Syrakuzy, Katanę, Leontinoi, Selinus i Himerę[8]. Fenicjanie osiedlili się na terenach Sikulów, głównie na wybrzeżach i przybrzeżnych wyspach. Utrzymywali z nimi ożywione stosunki handlowe,

---

[5] Ibidem.

[6] Por. R. Carpenter, *The Phoenicians in the West*, American Journal of Archeology LXII 1958, s. 35—53; G. Garbini, *I Fenici in Occidente*, Studi Etruschi, XXXIV 1966, s. 111—147.

[7] Holm, *o.c.* s. 81 nn.

[8] Ibidem.

które zakończyły się, zdaniem Tukidydesa, wycofaniem się Fenicjan na zachód wyspy w momencie pojawienia się Greków.

W ciągu całego interesującego nas okresu koloniści feniccy żyli w przyjaznych stosunkach z Elymami. Lud ten był prawdopodobnie konglomeratem ludności różnego pochodzenia. Głównymi miastami Elymów były Segesta, Eryx i Entella. Ich sąsiadami byli Fenicjanie i Sikanowie. Ośrodkiem politycznym Elymów była Segesta, zaś religijnym Eryx, gdzie mieściła się świątynia Afrodyty. Nie wiadomo, dlaczego Fenicjanie związali się sojuszem z Elymami. Fakt ten, podobnie jak wspólne cechy Afrodyty z fenicką Astarte — Tanit, przemawiałyby za hipotezą o wschodnim pochodzeniu Elymów. Pewne znaczenie ma też fakt, że Elymowie zamieszkiwali w pobliżu najważniejszej dla Fenicjan części Sycylii.

Niektóre nazwy miejscowe Sycylii świadczą o jej związkach z Kretą — występują one bowiem na obydwu wyspach: np. Lissos, Phoinix, Minoa, Kamara, Panormos. Fakt ten Holm próbuje częściowo tłumaczyć wpływami religijnymi — nazwy Minoa, Herakleia i Makara mają się odnosić odpowiednio do Minosa, Heraklesa i Melkarta[9].

Poza Sycylią Fenicjanie usadowili się na sąsiadujących z nią wyspach Melite, Gaulos, Kossura i z pewnością także Aegates[10].

Do dziejów greckiej kolonizacji Sycylii posiadamy znacznie obszerniejszy materiał źródłowy, co nie znaczy jednak, że w tym przypadku nie brak spraw niejasnych. Nie ma zasadniczych różnic co do czasu jej rozpoczęcia[11]. Głównym źródłem dla chronologii pierwszych kolonii greckich jest Tukidydes[12]. Centralnym punktem jego chronologii jest założenie Syrakuz. Za najstarszą sycylijską kolonię uważa on Naksos, które powstało rok wcześniej (lata 734—733 p.n.e.). W pięć lat po założeniu Syrakuz powstały Leontinoi, następnie Katana. Lamis z Megary założył Trotylos i Tapsos, zaś towarzysze po jego śmierci założyli Megarę Hyblaia, której mieszkańcy zostali wypędzeni przez Gelona, tyrana Syrakuz, po dwustu czterdziestu pięciu latach. Sto lat po powstaniu Megary jej mieszkańcy założyli Selinunt. W czterdzieści pięć lat po założeniu Syrakuz powstała Gela, zaś w sto osiem lat po Geli jej mieszkańcy założyli Akragas[13]. Zankle została założona przez piratów z italskiej Kyme. Kolonią Zankle była Himera, do której przybyli także emigranci z Syrakuz. Syrakuzańczycy założyli Akrai i Kasmenai (75 i około 95 lat po Syrakuzach).

---

[9] Holm, *o.c.* s. 91—92.

[10] Ibidem.

[11] Najważniejsze etapy kolonizacji greckiej na Sycylii przedstawił J. Berard, ***La colonisation grecque de l'Italie meridionale et de la Sicile dans l'Antiquite***, Paris 1957, na którym się opieram.

[12] Tuk. VI 3—5.

[13] W polskim przekładzie K. Kumanieckiego *Wojny peloponeskiej* (Warszawa 1957) w zdaniu „mniej więcej w sto osiemdziesiąt lat po założeniu Geli mieszkańcy tego miasta założyli Akragas" jest błąd. Powinno być „mniej więcej w sto osiem lat po założeniu Geli ..." — zob. s. 362.

Jeżeli teraz przyjmiemy, że Syrakuzy powstały w 733 roku p.n.e., to dla innych kolonii otrzymamy następujące daty: Naksos — 734 p.n.e., Leontinoi — 728 p.n.e., Gela — 688 p.n.e., Akragas około 580 p.n.e., Akrai — 663 p.n.e., Kasmenai — 643 p.n.e., Kamarina — 598 p.n.e. Niezależne w systemie chronologii Tukidydesa od daty założenia Syrakuz są: Trotylos, Tapsos (po Leontinoi), Megara Hyblaia (po Tapsos), Selinunt (sto lat po Megarze), Zankle (po Kyme), Himera (po Zankle).

Znając datę zniszczenia Megary przez Gelona (483—482), możemy obliczyć rok jej powstania — 728/727, co oznacza dla Selinuntu rok 628/627. Po uwzględnieniu tych dwóch dat otrzymamy dla Trotylos i Tapsos w przybliżeniu rok 728. Tukidydes nie podaje dat dla Zankle i Himery. Taka kolejność jest jednak kwestionowana przez niektórych autorów[14]. We wszystkich tych koloniach z wyjątkiem Leontinoi decydującą rolę odgrywał handel i produkcja rzemieślnicza. W Leontinoi zaś większe znaczenie posiadało rolnictwo. W końcu VIII wieku p.n.e. powstały Zankle i sąsiednia Mylai, Himera natomiast około 648 roku p.n.e.[15]

W kolonizacji Sycylii dużą rolę odgrywały Chalkis i Korynt, potem Megara. W tym czasie powstało siedem większych kolonii — Naksos, Syrakuzy, Leontinoi, Katana, Megara, Zankle i Mylai. Oznaczało to opanowanie przez Greków wschodniego wybrzeża wyspy zamieszkanego przez Sikulów. Pierwsza fala kolonizacji greckiej na Sycylii kończy się u schyłku VIII wieku p.n.e., od tego momentu następuje pewne osłabienie jej tempa, co można wytłumaczyć napływem kolonistów greckich do Italii. W ciągu następnego okresu liczba zakładanych kolonii nie jest zbyt duża, ma jednak dużo większe znaczenie dla przyszłego ukształtowania się stosunków pomiędzy Grekami a Fenicjanami. Dzięki założeniu takich kolonii jak Gela, Himera i Selinus greckie kolonie znalazły się w bezpośrednim sąsiedztwie fenickich. Żywioł grecki umocnił się w środkowej części wyspy. Założenie Geli jest dowodem istnienia w VIII wieku p.n.e. stosunków pomiędzy Sycylią a Kretą i Rodos, skąd pochodzili mieszkańcy Geli. Gela miała duże znaczenie dla Rodyjczyków jako punkt etapowy na drodze do Rhode — rodyjskiej kolonii na wybrzeżu Katalonii. Podobne znaczenie posiadała Himera. Mogła ona pozbawić fenickie miasta Sycylii zysków z pośrednictwa w handlu pomiędzy miastami etruskimi i Kyme a Kartaginą.

Himera była kolonią Zankle. Metropolia Himery utrzymywała kontakty handlowe z Kartaginą i Koryntem. W sto lat po powstaniu Megary założono Selinus — najdalej wysuniętą na zachód ze wszystkich kolonii Sycylii. Założenie Himery i Selinus miało duże znaczenie i z tego powodu, że zmusiło Fenicjan do opuszczenia takich miejscowości, jak Thermai, Mazara i Minoa, gdyż zostały one odcięte od pozostałych kolonii fenickich. Grecy szybko docenili znaczenie tych punktów i zakładali tam swoje kolonie, np. Selinus założyło kolonie na miejscu Minoa jeszcze przed założeniem Akragas.

---

[14] Por. Schenk-Stauffenberg, *o.c.* s. 351 nn.

[15] Berard, *o.c.* s. 242 nn.

Nieprzypadkowo właśnie Selinus wykazywało dużą aktywność. To miasto powstało około dziesięć lat po odkryciu przez Samijczyka Kolajosa drogi morskiej do Tartessos w Hiszpanii. Chciało ono wziąć udział w handlu z tym obszarem. Położenie Selinus było niezbyt dogodne dla tego celu. Wprawdzie leżało ono bliżej wybrzeży Hiszpanii niż miasta na wschodnim wybrzeżu Sycylii, ale żegluga wokół przylądka Lilybaeum mogła być utrudniona przez Fenicjan działających z rejonu Motye, co stało się najprawdopodobniej powodem, dla którego Grecy z Selinus usiłowali zdobyć jakiś punkt na północnym wybrzeżu Sycylii pomiędzy Motye i Panormos, na terenach należących do Elymów. Wydaje się, że to właśnie przyczyniło się do późniejszego konfliktu z Segestą.

Prawie pięćdziesiąt lat po powstaniu Selinus mieszkańcy Geli założyli nową kolonię na południowym wybrzeżu Sycylii na zachód od Geli. Jest to następny przejaw aktywności Greków sycylijskich pochodzenia rodyjskiego. Nowa kolonia Akragas (około 580 roku p.n.e.) należała do najludniejszych miast greckich.

Lata 734—580 p.n.e. to okres największego nasilenia greckiej kolonizacji Sycylii. W tym czasie stosunki pomiędzy Grekami a Fenicjanami były poprawne. Nie mamy żadnych informacji o jakimkolwiek starciu pomiędzy nimi. Grecy zdołali wówczas opanować większą część wyspy. Nie napotkali przy tym poważniejszego oporu miejscowych plemion. Fenicjanie zaś po opuszczeniu swych faktorii w różnych punktach wyspy ograniczyli się do utrzymywania swego stanu posiadania. Już w tym okresie do dużego znaczenia dochodzą wśród kolonii greckich na Sycylii Syrakuzy, które założyły kilka kolonii. Rolę Syrakuz na Sycylii można porównać z rolą Sybaris w Italii. Gospodarka Syrakuz opierała się jednak w dużej mierze na rolnictwie, podczas gdy w Sybaris miało ono mniejsze znaczenie. Sycylia zaczynała odgrywać dużą rolę w produkcji zboża [16].

Około 600 roku p.n.e. objęli władzę w Syrakuzach przedstawiciele gamoroi — wielkich posiadaczy ziemskich. Spowodowało to zmianę stosunku Greków do miejscowych plemion, przynajmniej tych, które zamieszkiwały urodzajne tereny. W miarę napływu kolonistów greckich ludność tubylcza traciła coraz to nowe obszary. Duża część przybyszów porzucała swe rodzinne strony nie tylko z powodu trudnej sytuacji gospodarczej, ale także wskutek gwałtownych zmian politycznych. Jest to przecież epoka walk arystokratów z demokracją i powstawania wczesnej tyranii. Emigranci polityczni próbowali czasem założyć własną kolonię, ale w większości wypadków osiedlali się w już istniejących, co przyczyniało się do ich umocnienia.

W omawianym okresie, w którym powstała większość kolonii greckich na Sycylii, w zachodniej części Morza Śródziemnego dochodzi do wielkiego znaczenia nowy czynnik polityczny — Kartagina — miasto założone według tradycji w 814 roku p.n.e. przez osadników z Tyru. Podporządkowuje ono sobie inne kolonie

---

[16] Pierwszy transport zboża sycylijskiego dostarczono do Rzymu w okresie trwania głodu w tym mieście na początku V wieku p.n.e. (Liw. II 34).

fenickie na północnym wybrzeżu Afryki. Jego ekspansja nie ogranicza się jednak tylko do tego obszaru. W połowie VII wieku p.n.e. Kartagina zakłada swą pierwszą kolonię na Balearach, co umożliwiło jej kontrolę dróg łączących fenickie kolonie na wybrzeżu Hiszpanii z ich metropolią i wybrzeżem Afryki [17]. W niedługim chyba okresie zdobyła także wpływy w Hiszpanii. Zainteresowała się też Sycylią i Sardynią.

Za datę przełomową w historii Kartaginy można przyjąć zdobycie Tyru przez króla Babilonii Nabuchodonozora II w roku 573 p.n.e. O sile Tyru świadczy fakt, że oblężenie trwało aż trzynaście lat. Jego upadek oznaczał przejście całej Fenicji pod panowanie Babilonii.

Po upadku niepodległości Fenicji, a zwłaszcza Tyru, Kartagina przejęła rolę metropolii w zachodniej części Morza Śródziemnego.

Zagrożenie fenickiego stanu posiadania na Sycylii przez wzrastającą na sile ekspansję żywiołu greckiego zmuszało nieliczne kolonie fenickie na tej wyspie jeśli nie do szukania pomocy Kartaginy, to przynajmniej do utrzymywania z nią przyjaznych stosunków, by zapewnić sobie jej opiekę i pomoc w potrzebie. Kartagina chętnie występowała w roli opiekunki Fenicjan zamieszkujących Sycylię, gdyż dawało to jej okazję do mieszania się w sprawy tej wyspy, a w przyszłości mogłaby myśleć o podporządkowaniu sobie tego obszaru w podobny sposób, jak to się stało z koloniami fenickimi w północnej Afryce. Zainteresowała się także fenickimi osadami na pobliskiej Sardynii. Były to Karalis, Nora, Sulchoi i Tharrôs.

Fenicjanie i Kartagińczycy musieli dużo uwagi poświęcić zabezpieczeniu swych interesów na obszarze Hiszpanii. Od dotarcia do Tartessos mieszkańcy tego kraju żyli w przyjaźni z Grekami, którzy założyli na wybrzeżu Hiszpanii szereg kolonii, podobnie jak w rejonie Massalii. Czas ich powstania można datować tylko w przybliżeniu — pierwsze z nich powstały około 600 roku p.n.e. Przez cały VI wiek p.n.e. trwała walka, w której Kartagina próbowała wyprzeć Greków z Hiszpanii i wybrzeży Zatoki Lońskiej. Kartagina zdołała podporządkować sobie fenickie kolonie Gades, Malaka, Abdera i Sexi a także pokonać Tartessos, co stanowiło poważny cios dla Greków.

W rywalizacji fenicko-greckiej w dziedzinie handlu w zachodniej części Morza Śródziemnego obok Fokejczyków aktywni byli Rodyjczycy, którzy założyli kolonie Rhode na wybrzeżu Hiszpanii. Mieszkańcy Rodos wnieśli poważny wkład w kolonizację środkowej części Sycylii, czego wyrazem było powstanie Geli, której mieszkańcy dali początek Akragas.

Około 580 roku p.n.e. spotykamy się z działalnością niejakiego Pentathlosa z Knidos, który krótko po założeniu Akragas przybywa na Sycylię na czele Knidyjczyków i mieszkańców Rodos [18]. W tym czasie na Sycylii trwała wojna pomiędzy

---

[17] Jest to pierwszy przejaw ekspansji kartagińskiej poza terytorium Afryki. Tradycyjnie fakt ten datuje się na 654 rok p.n.e. — patrz B. H. Warmington, *Carthage*, London 1960, s. 27.

[18] Diodor V 9; Pauz. X 11, 3.

Selinus a Segestą. Przybysze z Pentathlosem na czele próbowali założyć kolonię na przylądku Lilybaeum, a więc w bezpośrednim sąsiedztwie Motye, najważniejszej kolonii fenickiej na Sycylii. Po osiedleniu się na przylądku włączyli się oni do wspólnej z Selinus akcji przeciwko Segeście. Elymowie otrzymali jednak pomoc od Fenicjan, co, jak się wkrótce okazało, doprowadziło do klęski oddziału Pentathlosa. On sam zginął w walce, zaś jego towarzysze przedostali się na północne wybrzeże, a stamtąd na Wyspy Liparyjskie, gdzie się osiedlili. Jednym z ich głównych zajęć stało się korsarstwo, co doprowadzało do konfliktów zbrojnych z Etruskami. Tak zakończyło się pierwsze starcie pomiędzy Fenicjanami a Grekami na Sycylii. Jakie były jego przyczyny?

Wystąpienie Pentathlosa miało miejsce w przybliżeniu po stu pięćdziesięciu latach od momentu rozpoczęcia się greckiej kolonizacji Sycylii. W ciągu tego okresu nie było żadnych starć pomiędzy Grekami a Fenicjanami na tym obszarze, w każdym razie nie zachowały się o nich relacje. Jedną z przyczyn późniejszego konfliktu była ostra walka konkurencyjna o rynki zbytu, a przede wszystkim o dostęp do nich. Fenicjanie utracili większą część Sycylii, ale trwali na swoich pozycjach w zachodniej części wyspy, która z kolei była kluczem do zachodniej części Morza Śródziemnego, a przede wszystkim do Hiszpanii. Nie było żadnych walk zbrojnych pomiędzy Fenicjanami a Grekami z powodu założenia Selinus. Miasto to podobnie jak Himera znajdowało się na pograniczu fenicko-greckim na terenie Sikanów. Selinus handlował z Fenicjanami. Było najdalej wysuniętą na zachód kolonią Greków sycylijskich, ale mającą niekorzystne położenie dla handlu z Hiszpanią i Etrurią. Być może przyczyną konfliktu Selinus z Segestą było dążenie Greków do usadowienia się na wybrzeżu, w rejonie na północ od Segesty, pomiędzy Eryx i Panormos. Byłoby to niewygodne dla Elymów i niebezpieczne dla Fenicjan, gdyż z Selinus Grecy mogliby wbić się klinem pomiędzy Motye i Panormos uzyskując dogodną pozycję do handlu z Hiszpanią. W tym konflikcie oddział Pentathlosa miał prowadzić działalność dywersyjną w pobliżu Motye, aby odciągnąć część przeciwników z rejonu działań mieszkańców Selinus. Został on jednak rozbity w wyniku zdecydowanego kontruderzenia przeciwników — Elymów i Fenicjan. Być może przeciwko Pentathlosowi walczyli także Kartagińczycy [19].

Działania te można uważać za jeden z punktów wspólnego planu działania Selinus i Rodyjczyków, którego celem było opanowanie zachodniej części Sycylii. Poprzedziło je założenie Akragas, położonego w przybliżeniu w połowie odległości dzielącej Gelę od Selinus. Plan ten nie został zrealizowany, mimo to Grecy nie ponieśli większych strat, poza zlikwidowaniem kolonii założonej przez Pentathlosa na przylądku Lilybaeum. Można to wytłumaczyć z jednej strony znaczną siłą Selinus wspomaganego przez Akragas i Gelę, z drugiej zaś małym zainteresowaniem Fenicjan rejonem Selinus. Fenicjanie ograniczali się do obrony swego stanu po-

---

[19] Brak wyraźnego potwierdzenia przez źródła — patrz T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford 1948, s. 327 nn.

siadania. Być może właśnie po walce z Pentathlosem Fenicjanie obwarowali Motye. Można uważać, że było to spowodowane obawą przed rosnącą siłą ekspansji greckiej. Z pewnością uległy także zacieśnieniu więzy łączące Fenicjan z ich wypróbowanym sojusznikiem — Elymami.

Wkrótce po zakończeniu walk z Pentathlosem rozpoczęły się nowe zmagania na Sycylii — walki kartagińskiego wodza Malchosa. Czas ich trwania nie jest nam znany[20]. Nic bliższego o tych działaniach nie wiadomo. Wspomina o nich Justyn, autor żyjący w II lub III wieku n.e. Jego przeróbka dzieła Pompeiusa Trogusa *Philippica* nie posiada większej wartości[21]. Oznaczały one w każdym razie podporządkowanie niezależnych dotąd kolonii fenickich na Sycylii Kartaginie. Świadczy to wymownie o wzroście jej sił. Skutkiem umocnienia się Kartaginy było zahamowanie postępów kolonizacji greckiej na Sycylii. Wzrosły fenickie wpływy wśród Elymów, szczególnie w ich ośrodku religijnym — Eryx. Nie zahamowało to jednak procesów hellenizacji miejscowych plemion — nie tylko Sikanów i Sikulów, ale nawet Elymów. W hellenizacji Elymów główną rolę spełniało Selinus, które to miasto wyciągnęło wnioski z wydarzeń 580 roku p.n.e. Odtąd prowadziło ono politykę neutralności, co mu umożliwiało czerpanie zysków z pośrednictwa handlowego pomiędzy Fenicjanami i miejscową ludnością a miastami greckimi. Dla Kartaginy ten stan rzeczy był korzystny także ze względu na możliwość zwrócenia większej uwagi na inne wysunięte punkty greckie — Himerę i Akragas.

Malchos walczył nie tylko na Sycylii, ale i na Sardynii. Prawdopodobnie w tym czasie Kartagina zawarła przymierze z Etruskami, którzy wówczas przeżywali okres świetności. Były to czasy etruskiej talassokracji. Etruskowie uzależnili od siebie część Półwyspu Apenińskiego, a także interesowali się Korsyką i Sardynią. Z tą ostatnią nawiązali stosunki handlowe. Przymierze etrusko-kartagińskie było wymierzone przeciwko Grekom. Pierwszym przejawem jego działania była wspólna akcja przeciwko Fokejczykom, którzy uchodząc przed Persami osiedlili się na Korsyce, gdzie około 555 roku p.n.e. założyli kolonię nazwaną Alalia. Nie przetrwała ona długo, bo około 540 roku p.n.e. połączone floty Kartaginy i Caere nie zdołały wprawdzie odnieść zwycięstwa nad Fokejczykami, ale zadając im ciężkie straty zmusiły ich do opuszczenia Korsyki[22].

W rezultacie bitwy pod Alalią doszło do podziału stref wpływów. Kartaginie przypadły Sardynia, Malta i zachodnia część Sycylii, Etruskom zaś Korsyka. To właśnie zwycięstwo pod Alalią umożliwiło Kartaginie podporządkowanie sobie Tartessos. W tym czasie uległa osłabieniu pozycja Etrusków. Nie udało im się zdobyć Kyme, a zaprzyjaźnione z Etruskami Sybaris poniosło druzgocącą klęskę w wojnie z Krotonem i zostało zburzone.

---

[20] Można je datować na okres pierwszej połowy VI wieku p.n.e. — Dunbabin, *o.c.* s. 332, uważa, że działo się to jeszcze przed zdobyciem Tyru w 573 roku p.n.e.

[21] Justyn XVIII 7.

[22] H. Adamczyk, *Znaczenie bitwy pod Alalią*, Meander 1970, s. 454—461.

W końcu VI wieku p.n.e. Etruskowie utracili Lacjum. Kartagina jednak przeżywała dalszy wzrost swej potęgi. Próbowała zdobyć wpływy na obszarze Italii, o czym świadczą nowe inskrypcje etruskie i punickie odkryte w etruskim mieście Caere oraz zawarcie traktatu z Rzymem w końcu VI wieku p.n.e.[23]

Około 515 roku p.n.e. w pobliżu ujścia rzeki Kinyps, niedaleko Lepcis Magna wylądował na czele swej drużyny Spartanin Dorieus, drugi syn Anaxandridasa i brat króla Sparty Kleomenesa. Opuścił on swoją ojczyznę z powodów osobistych, myśląc o założeniu kolonii. Wybór miejsca na jej założenie nie był przypadkowy. Dorieus działał w ścisłym porozumieniu z Kyreną. Lądując na terenie Afryki liczył się z zagrożeniem Kartaginy ze strony Persji, której władca Kambyzes w 525 roku p.n.e. zdobył Egipt i myślał o wyprawie przeciwko Kartaginie[24].

Opanowanie przez Greków rejonu ujścia rzeki Kinyps mogło być pierwszą fazą tworzenia wielkiego państwa typu kolonialnego, w następstwie czego zamknąłby się pierścień terenów zamieszkanych przez Greków wokół środkowej części Morza Śródziemnego, pomiędzy Grecją, południową częścią Półwyspu Apenińskiego, wybrzeżem północnoafrykańskim i Kretą. Nad Kinyps Dorieus spędził dwa lata, lecz w ciągu trzeciego roku na skutek zdecydowanego przeciwdziałania Kartagińczyków wspomaganych przez miejscowe plemię Maków — został zmuszony do wycofania się. Nie zrezygnował jednak z zamiaru założenia kolonii. W tym celu udał się na Sycylię.

Był to okres wojny pomiędzy Krotonem a Sybaris. Przybycie Dorieusa na Sycylię datuje się na około 510 rok p.n.e. Dysponował on siłami liczącymi około tysiąca ludzi. Zamierzał osiedlić się w pobliżu Eryx, gdzie założył kolonię Herakleia. Został jednak zabity w czasie walki z Elymami i Kartagińczykami. Wyprawa Dorieusa miała wyraźnie antykartagiński charakter. Była to próba naruszenia stanu posiadania Kartaginy nie tylko w Afryce, ale i na Sycylii. Wówczas na Sycylii powstała podobna sytuacja jak w 580 roku p.n.e., gdy pojawił się tam Pentathlos. Pojawienie się Dorieusa na Sycylii naruszało interesy zarówno Kartaginy i fenickich miast na wyspie, jak i Elymów, którzy wspólnie zorganizowali akcję przeciw niemu. Po stronie Dorieusa walczyły niewielkie grupy Ateńczyków i mieszkańców Krotonu pod wodzą Philipposa. Po śmierci Dorieusa — Euryleon, jeden z jego towarzyszy, zajął Minoa, kolonię Selinus, co doprowadziło do konfliktu z tym miastem. Zatarg ten skończył się śmiercią Euryleona[25].

Duży wpływ na rozwój stosunków na Sycylii wywarła tyrania sycylijska[26]. Ta forma rządów najwcześniej pojawiła się w Leontinoi — było to około roku 608 p.n.e. Pierwszym tyranem Leontinoi był Panaitios. Działo się to w momencie, gdy Leontinoi było w stanie wojny z Megarą. Czynnik zagrożenia zewnętrznego

---

[23] Bibliografia odkryć w Pyrgi — patrz „Archeologia Classica" XVIII 1966, s. 279—282.

[24] Dorieus — Herodot V 42 i nast.; Diodor IV 23.

[25] Chronologia wyprawy Dorieusa nie jest ustalona w szczegółach. Większość badaczy przyjmuje jego przybycie do Afryki w 515 roku p.n.e., a na Sycylię w 510 p.n.e.

[26] Na temat tyranii sycylijskiej — patrz: Schenk-Stauffenberg, *o.c.* s. 157 nn.

bardzo ułatwiał zmiany formy rządów. Najczęściej tyranem zostawał jakiś ambitny dowódca. Zagrożenie stanowili nie tylko Fenicjanie i Kartagina. Często dochodziło do zbrojnych starć pomiędzy miastami greckimi, które przybierały nieraz charakter bardzo gwałtowny. Doprowadzało to czasem do druzgocącej klęski jednego z przeciwników — przykładem może być zniszczenie Kamariny przez Syrakuzy (prawdopodobnie w 552 roku p.n.e.). Na Półwyspie Apenińskim podobny los spotkał potężne miasto Sybaris około 510 roku p.n.e. Niektórzy z tyranów dochodzili do wielkiej potęgi i myśleli już nie tylko o utrzymaniu się przy władzy we własnym mieście, ale także o podporządkowaniu sobie innych obszarów. W pierwszej połowie VI wieku p.n.e. szczególne znaczenie dla Sycylii miała tyrania Phalarisa z Akragas, który doszedł do władzy niedługo po powstaniu miasta.

W końcu VI wieku p.n.e. we wszystkich ważniejszych miastach Sycylii panowali tyrani. Dużą rolę w politycznej historii wyspy odegrał Hippokrates na początku V wieku. Objął on rządy w Geli jako następca swego brata Kleandrosa, który rządził w tym mieście od 505 roku p.n.e. Zmiana ta nastąpiła około 498 roku p.n.e. Hippokrates rządził Gelą do swej śmierci (491 rok p.n.e.). W okresie swej tyranii w Geli podporządkował sobie niektóre miasta Sycylii — Kallipolis, Naksos, Leontinoi i Zankle. Można go więc uważać za twórcę pierwszego państwa sycylijskiego. Hippokrates odbudował w okresie swoich rządów Kamarinę, zburzoną przez Syrakuzy. Nie mogąc dokładnie kontrolować swego terytorium osobiście, powierzył władzę nad Leontinoi Ainesidemosowi, a nad Zankle niejakiemu Skythesowi — z Kos. Rywalizował na morzu z Anaxilasem, tyranem Rhegion, dlatego wybudował dużą flotę. W bitwie nad rzeką Heloros pokonał wojska Syrakuz (494 lub 493 p.n.e.). Założył kolonię Kale Akte kilkadziesiąt kilometrów na wschód od Himery dla umocnienia swych wpływów na północnym wybrzeżu Sycylii. Pod koniec rządów zajął miasto Sikelów — Hyblę. Zmarł w 491 roku p.n.e. pozostawiając dwóch synów, Eukleidesa i Kleandrosa. Nie zdołali oni jednak objąć władzy po ojcu — ubiegł ich w tym Gelon, jeden z dowódców ich ojca, który został tyranem Geli. Był to doświadczony żołnierz i sprytny polityk[27].

W tym czasie bardzo aktywny stał się Anaxilas z Rhegion, który starał się zagarnąć władzę nad Zankle i w ten sposób zapanować nad Cieśniną Mesyńską. Było to powodem częstych konfliktów z tyranami Geli. Anaxilas opanował Zankle — kolonia ta odtąd nosi nazwę Messana — oraz zawarł sojusz z Terillosem, tyranem Himery.

Gelon podporządkował sobie Syrakuzy, ostatnią większą kolonię sycylijską wolną od tyranii. Utrzymywał przyjazne stosunki z Theronem, tyranem Akragas. W ten sposób powstały na Sycylii dwa wrogie sobie obozy — pierwszy z nich stanowił Gelon z Theronem, drugi Anaxilas z Terillosem.

Kartagina uważnie obserwowała zmiany, jakie się dokonały w greckiej części wyspy w okresie tyranii Hippokratesa i Gelona, którzy zdołali podporządkować

---

[27] Hippokrates — **Schenk-Stauffenberg**, *o.c.* s. 157—175; **Dunbabin**, *o.c.* s. 376—409.

sobie niektóre miasta greckie. Zwłaszcza w okresie rządów Gelona rozwój sytuacji był niepomyślny dla Kartaginy. Po podporządkowaniu sobie Syrakuz Gelon mógł myśleć o zjednoczeniu greckich miast Sycylii, co byłoby niebezpieczne dla Kartaginy. Dlatego też poparła ona te miasta, które przeciwstawiały się polityce Gelona, wykorzystując największą wadę Greków sycylijskich — ich partykularyzm. Głębokie zaniepokojenie Kartaginy budziły hasła Gelona wzywające do wspólnej walki Greków sycylijskich z Fenicjanami. Jej celem miało być całkowite wyparcie kolonistów fenickich z tej wyspy. Gelon interesował się także wybrzeżami afrykańskimi, zwłaszcza rejonem Syrty znanym pod nazwą Emporia. Opanowanie tego obszaru było uzależnione od posiadania silnej floty, a tę przecież zorganizował jeszcze Hippokrates. W okresie rządów Hippokratesa i Gelona powstały pierwsze państwa sycylijskie. Miasta greckie na Sycylii były wówczas zwaśnione. Część z nich współpracowała z Kartaginą. Niebezpieczeństwo punickie ułatwiało tyranom utrzymywanie się przy władzy. Zdołali oni zmniejszyć rozmiary politycznego rozbicia Greków. Wczesna tyrania sycylijska Hippokratesa i Gelona uratowała grecką Sycylię.

W 480 roku p.n.e. na Sycylii wylądowała armia kartagińska od dłuższego czasu przygotowywana do działań. Jej żołnierze pochodzili nie tylko z samej Kartaginy i jej posiadłości, ale także z Italii, Galii, Iberii i wysp śródziemnomorskich. Wszyscy zostali przewiezieni statkami transportowymi, eskortowanymi przez okręty wojenne. Część konwoju została zniszczona przez burzę, reszta dotarła do Panormos. Wodzem armii był Hamilkar, syn Hannona.

Hamilkar mógł, korzystając z liczebnej przewagi swych wojsk, próbować rozstrzygnąć kampanię jednym błyskawicznym uderzeniem. Po wylądowaniu i krótkim wypoczynku, w czasie którego naprawiono szkody wyrządzone przez burzę (musiały być one znaczne, skoro Hamilkar stracił w jej wyniku całą jazdę), armia kartagińska rozpoczęła oblężenie Himery, której bronił Theron z Akragas. Ponieważ Theron dysponował w stosunku do Kartagińczyków słabymi siłami, wezwał na pomoc Gelona, który przybył pod Himerę. W bitwie, do jakiej doszło pod murami miasta, Gelon odniósł wspaniałe zwycięstwo nad przeważającym liczebnie przeciwnikiem. Zawdzięczał je w dużej mierze umiejętnemu wykorzystaniu przewagi swej kawalerii [28].

Według starożytnej tradycji bitwę tę stoczono w tym samym dniu, w którym flota ateńska zadała klęskę flocie perskiej pod Salaminą. Jeżeli to jest tylko późniejszym pomysłem starożytnych pisarzy, to i tak jest rzeczą pewną, że obydwie bitwy zostały stoczone w tym samym roku. Pozwala to zastanawiać się, czy ta zbieżność wydarzeń jest tylko przypadkowa.

Niemal równocześnie na Greków uderzyły dwie wrogie armie — na państwa greckie na Półwyspie Bałkańskim Persowie, na Sycylii zaś Kartagińczycy. Już starożytni uważali, że Kartagińczycy działali na rozkaz króla perskiego. W takim

---

[28] Bitwa pod Himerą — Diodor XI 20—22; Herodot VII, 165—167.

razie Gelon musiałby coś o tym wiedzieć, skoro odmówił pomocy swoim rodakom zagrożonym przez Persów. Czy taka synchronizacja działań Persów i Kartaginy była tylko dziełem przypadku?[29]

W artykule przedstawiono w najistotniejszych punktach obraz kolonizacji fenickiej i greckiej na Sycylii. W literaturze tego zagadnienia można na ogół wyróżnić dwa nurty. Część uczonych zajmuje się głównie stroną grecką i przedstawia rozwój wypadków za głównymi źródłami literackimi z greckiego punktu widzenia. Badacze dziejów kartagińskich oceniają ten proces od strony punickiej. Starałem się połączyć te ujęcia w syntetycznym zarysie i wykazać, jak rozwój sytuacji na wyspie sprzyjał najpierw wzajemnym kontaktom i jak następnie musiało dojść (gdy już obie strony podzieliły się wyspą bez reszty) do zderzenia, które zapoczątkowało okres walk mających trwać do pierwszej wojny punickiej. Z przedstawionego obrazu wczesnych dziejów sycylijskich wynika, że w historii stosunków grecko-fenickich na Sycylii przed bitwą pod Himerą wyróżnić można dwa większe okresy. Pierwszy z nich zaczyna się od założenia pierwszych kolonii greckich na tej wyspie a kończy około sto pięćdziesiąt lat później — wystąpieniem Pentathlosa. Fenicjanie, po wycofaniu się ze swych placówek handlowych rozsianych na całej niemal wyspie, a zwłaszcza w pobliżu wybrzeży, skupili się w jej zachodniej części. Dla Greków był to okres intensywnej kolonizacji wyspy. W stosunkach z Fenicjanami szczególną rolę odegrało założenie Himery, Selinus i Akragas.

Walki Fenicjan z Pentathlosem otwierają drugi etap w stosunkach pomiędzy tymi dwiema grupami mieszkańców wyspy — okres walk zbrojnych, w których bierze później udział także Kartagina. Trwa on sto lat. Kolejnymi punktami tych zmagań są wojny toczone przez Malchosa i wyprawa Dorieusa. Zamyka je rok 480 p.n.e., w którym zwycięstwo Gelona pod Himerą uwolniło sycylijskich Greków na kilkadziesiąt lat od zagrożenia przez Kartaginę.

Wrocław

## PHOENICIANS, CARTHAGINIANS AND GREEKS ON SICILY TILL THE BATTLE AT HIMERA

### Summary

The author analyses the relations between the Phoenicians and later on the Carthaginians and Greeks on Sicily from the beginning of the Greek colonisation till the battle fought at Himera in 480 B.C.

In the introduction he talks over the question of the origin of the earliest population on Sicily paying attention to the present state of the research which makes its decision quite impossible. We run the same difficulties as soon as the chronology and the range of the Phoenician colonisation are to be established. By the way he underlines the weak points of the linguistic method used

[29] Sojusz persko-kartagiński — zestawienie źródeł: Schenk-Stauffenberg, *o.c.* s. 340, 33.

to the research of this problem. To his mind the Phoenician colonisation of the island took place in the ninth and eight century B.C. The Phoenicians who settled down there did not come directly from Phoenicia, but from the Phoenician colonies on the African coast. The colonising of the island began from the West. There is every appearance in favour of the hypothesis that not only the proximity of Africa, but also the tendency to make the way to the Phoenician possessions in Spain safe. For that purpose the western end of Sicily has been best fitted.

The author divides the period of mutual relations between the Greeks and Phoenicians into two basically different stages – before and after the year 580 B.C. He underlines the meaning of the mutual trade relations and collaboration between some Greek towns and Carthage, for instance Selinus. The main source of the Greeks weakness in comparison with the Phoenicians was the want of political unity.

The Greek tyranny played a very important part of Sicily at the mentioned time.

The year 580 B.C., in which Pentathlos made his expedition that became the first armed conflict between the Greeks and Phoenicians, has been taken by the author as a turning point dividing the two mentioned stages. From this moment there are some fights between them till the battle of Himera. Carthage takes part in them, too. It was Carthage that after the fall of Tyre takes Phoenician colonies in her possession in the western part of the Mediterranean Sea. Then came the wars maintained by Malchus and the Dorieus expedition. Their last accord was the Gelons' victory gained over Hamilcar at Himera.

Eos LX 1972

# RZEKOMA WOJNA LUDOWA W TRACJI I AZJI MNIEJSZEJ W CZASIE UZURPACJI PROKOPIUSZA (365—366 r.)

Napisał

MACIEJ SALAMON

Jednym z najpoważniejszych objawów kryzysu imperium rzymskiego począwszy od III wieku były częste uzurpacje władzy cesarskiej. Najliczniej występowały one w III w., lecz zdarzały się i później — w IV i V w. W tym okresie większość pretendentów podejmowała walkę o tron na Zachodzie, natomiast w obrębie prefektur Wschodu i Illyrikum uzurpacje były bardzo rzadkie [1]. Interesujące jest, że to właśnie te obszary stały się później terytorium cesarstwa bizantyńskiego — kontynuatora Imperium Romanum. Tego braku uzurpacji na Wschodzie nie sposób pominąć w rozważaniach nad przyczynami upadku zachodniej części państwa rzymskiego, zaś utrzymania się Pars Orientis.

Nasuwa się pytanie, dlaczego sytuacja polityczna i społeczna prowincji wschodnich nie sprzyjała buntom pretendentów do tronu. Odpowiedzi na nie szukać trzeba przede wszystkim w analizie przyczyn powstania i upadku tych nielicznych uzurpacji na Wschodzie w IV i V wieku. Wśród nich na szczególną uwagę zasługuje bunt Prokopiusza (365—366 r.), jedyny ruch tego typu w IV wieku. Niewielka literatura na jego temat rozpatrywała przede wszystkim przebieg, w mniejszym stopniu uwzględniając społeczną stronę wydarzenia. Badacze nie wyszli zbytnio w poszukiwaniu przyczyn uzurpacji poza dostrzeżoną już przez autorów starożytnych [2] niechęć ludności do polityki fiskalnej Walensa i jego prefekta pretoriańskiego — Petroniusza. Podkreślali też poparcie, które uzurpator uzyskał od grup związanych niegdyś z Julianem, a obecnie coraz bardziej tracących swą pozycję [3].

---

[1] Po omówionym tu buncie Prokopiusza (365—366 r.) następną uzurpacją w Konstantynopolu było powstanie Basiliskusa za panowania Zenona (475 r.). Ten sam władca walczył jeszcze z dwoma pretendentami, po czym do 602 r. nie było już uzurpacji. Małą liczbę uzurpacji na wschodzie podkreśla A. H. M. Jones, *The Decline of the Ancient World*, London 1968, s. 130—131, 363. Autor nie docenia jednak znaczenia tych ruchów, np. Prokopiusz wg niego „gained very little support".

[2] Ammianus Marcellinus, *Rerum gestarum libri qui supersunt*, Berolini 1915, XXVI 6, 6—9; Eunapius Sardieus, [w:] *Fragmenta historicorum Graecorum*, t. IV, Parisiis 1885, fr. 38.

[3] W literaturze zachodniej istnieje osobna praca poświęcona uzurpacji: A. Solari, *La rivolta Procopiana a Constantinopoli*, Byzantion VII 1932, s. 143—148. Obszernie omawiają zagadnienie: O. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. V, Berlin 1913, s. 46—57; N. H. Baynes,

Próbę wszechstronnej analizy uzurpacji 365—366 r. podjął dopiero w 1958 r. radziecki bizantynolog G. L. Kurbatow, który uwzględnił w swej pracy wyniki nieco wcześniejszych badań A. D. Dmitriewa. Dążąc do ustalenia, jakie grupy społeczne popierały bunt, Kurbatow uznał, że za Prokopiuszem opowiedziała się część *potentiores*, pozostająca w opozycji wobec cesarza, oraz silna jeszcze wówczas warstwa kuriałów. Nie tym jednak kręgom zawdzięczać miał samozwańczy władca szybki rozwój swego obozu. Według Kurbatowa najsilniej poparł go lud miast i wsi Tracji oraz północno-zachodniej Azji Mniejszej, którego wystąpienie przybrało postać wojny ludowej[4].

Kurbatow dostrzegł historyczne znaczenie ruchu Prokopiusza i dlatego starał się interpretować go jako nieudaną próbę dokonania przewrotu w państwie przez pewne grupy społeczne. Samo postawienie w ten sposób problemu wydaje się wartościowe, lecz podjęcie go od razu w całości, w pracy o ambicjach syntetyzujących okazało się przedwczesne. Wobec niedostatecznego stanu badań nad buntem Prokopiusza autor zmuszony był opierać część swych twierdzeń na ogólnych rozważaniach, nie wywodząc ich z odpowiednio wnikliwej analizy źródeł[5]. Ostateczne ustalenie społecznego charakteru uzurpacji 365—366 r. winno być poprzedzone większą niż dotąd liczbą studiów szczegółowych, opartych przede wszystkim na interpretacji materiału źródłowego. Taki charakter ma niniejszy artykuł, którego celem jest naświetlenie kwestii stosunku wiejskiej ludności prowincji trackich i małoazjatyckich do Prokopiusza.

Kurbatow uznał, że jedną z zasadniczych przyczyn zdobycia przez uzurpatora Tracji było poparcie udzielone mu na jej terenie przez ubogą ludność. Badacz zwrócił uwagę na wzrastający w IV w. na terenie bałkańskim proces przypisywania rolnika do ziemi. Miejscowa ludność przyjmowała tę zmianę bardzo niechętnie i to tworzyło sprzyjającą sytuację dla buntu. Zdaniem Kurbatowa bunt ten wybuchł w roku 365, przybierając postać włączenia się ludu trackiego do powstania

---

[w:] *Cambridge Medieval History*, t. I, Cambridge 1911, s. 219—222; W. Ensslin, *Prokopios*, RE XLV (1957), kol. 252—257; E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. I, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1959, s. 175—176.

[4] Г. Л. Курбатов, *Восстание Прокопия (365—366 г.)*, Византийский Временник XIV 1958, s. 3—26; А. Д. Дмитриев, *Восстание Вестготов на Дунае и революция рабов*, Вестник Древней Истории, 1950 No 1, s. 69—70. Obaj autorzy piszą też o udziale w buncie górników; sprawa ta wymaga jednak osobnego opracowania. O poparciu uzurpatora przez ludność wiejską pisał już w XVIII w., nie podając jednak, na jakiej podstawie o tym wnioskuje E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, New York—Philadelphia—Chicago b.r., t. III, s. 28; za nim R. Paribeni, *Da Diocleziano alla caduta dell'impero d'Occidente*, Storia di Roma, t. VIII, Bologna 1941, s. 158. Gibbon datuje to poparcie na pierwszy etap powstania (w stolicy). Poglądy Dmitriewa co do roli wsi przyjął И. Хан, *К вопросу о социальных основах узурпации Прокопия*, Acta Antiqua VI 1958, s. 200, 207—209.

[5] Np. hipoteza co do poparcia najeźdźców gockich przez miejscową ludność (Kurbatow, *o.c.* s. 9), której autor nie popiera materiałem źródłowym. Interpretowanie *paupertinas et nobilis domus ... prouincialium* (Amm. Marc. XXVI 6, 9) jako ... все население провинции-рабы, колоны варвары-поселенцы (Kurbatow, *o.c.* s. 17).

Prokopiusza. Koloni, niewolnicy i osiedleni na rzymskim terenie barbarzyńcy mieli zasilić szeregi armii uzurpatora. Z pomocą temu ruchowi pospieszyły także plemiona barbarzyńskie zza Dunaju — przede wszystkim Goci[6].

Charakterystyka sytuacji społecznej w prowincji, którą przedstawił Kurbatow, wydaje się słuszna. Wśród ludności trackich wsi panował w drugiej połowie IV wieku nastrój niezadowolenia z istniejącej sytuacji, skoro przyłączała się ona do najeźdźców gockich w czasie owej wielkiej i groźnej dla cesarstwa wojny, w której poległ Walens[7]. Wbrew hipotezie Kurbatowa trudno jednak uznać, że koloni, niewolnicy i osiedleńcy barbarzyńscy Tracji wystąpili już w 365 r. Źródła opisujące uzurpację nie dają podstaw do tej tezy.

Prokopiusz zdobył diecezję tracką podstępem. Zmusił mianowicie uwięzionego w Konstantynopolu prefekta pretoriańskiego Nebridiusza do napisania listu, którym dowódca wojsk na terenie Tracji wezwany został bez zwłoki do stolicy. Oficer wykonał polecenie, przybył do miasta i został aresztowany. Prokopiusz zabezpieczył się w ten sposób przed niebezpiecznym przeciwnikiem, a zarazem według słów Ammiana Marcellina: „tym zręcznym podstępem zyskał bez rozlewu krwi wojownicze ludy Tracji" (*hacque callida fraude bellatrices Thraciae gentes sine cruore adquisitae*). Zatem zdobyciu Tracji nie towarzyszyło powstanie ludowe. Było to jedynie zastąpienie dotychczasowego zwierzchnictwa diecezji przez nowe[8].

Zyskanie tej krainy zapewniło uzurpatorowi wzrost liczby wojska. Ammian pisał: „wojownicze ludy Tracji miały być pomocne w buntowniczych przedsięwzięciach" (*bellatrices Thraciae gentes ... adminicula ausis tumultuariis maxima conpararunt*)[9]. Użyte przez kronikarza wyrażenie *bellatrices gentes* — „wojownicze ludy" — zdaje się pozornie wskazywać, że to poderwany do walki lud Tracji wspomógł uzurpatora. Taka interpretacja nie wydaje się wszakże słuszna. Pozyskanie owych „ludów Tracji" nastąpiło w wyniku przejęcia zwierzchnictwa wojskowego i administracyjnego nad diecezją przez Prokopiusza. Władze rzymskie miały prawo do rekrutowania żołnierzy spośród ludności prowincji. Tracja, podobnie jak całe Bałkany, dostarczała legionom najlepszych kadr (stąd m.in. pochodziło duże znaczenie wojskowe zyskanej prowincji)[10]. Zatem podporządkowując sobie Trację Prokopiusz zyskał wielki rezerwuar ludności zdolnej do służby wojskowej. W pełni uza-

---

[6] Kurbatow, *o.c.* s. 17—18; Dmitriew, *o.c.* s. 69. O wiele ostrożniej wypowiedział ten pogląd В. И. Велков, *Градът в Тракия и Дакия през късната античност* (*IV—VI в.*), Проучвания и материалы, София 1959, s. 35.

[7] Por. A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire*, t. I, Oxford 1964, s. 153; М. Я. Сюзюмов, *Внутреннее и внешнее положение византийского государства в IV в.*, История Византии, t. I, Moskwa 1967, s. 177—178. Szczegółowo omawia to wydarzenie Dmitriew, *o.c.* s. 66—80.

[8] Amm. Marc. XXVI 7, 5. O listach pisanych przez Nebridiusza pod dyktando uzurpatora pisze Zosimus, *Historia nova*, IV 6, 2, Lipsiae 1887; Seeck, *o.c.* s. 49—50, wysuwa hipotezę, że na miejsce Juliusza Prokopiusz wysłał innego dowódcę.

[9] Amm. Marc. XXVI 7, 5.

[10] Jones, *The Decline* ..., s. 220.

sadnia to użycie przez kronikarza określenia: *bellatrices ... gentes adquisitae* — „zdobył wojownicze ludy", i nie wymaga hipotezy, jakoby lud aktywnie poparł powstanie, pozostając w stanie buntu.

Relacja Ammiana w omówionej części podkreśla potencjalną korzyść wynikającą dla uzurpatora z pozyskania Tracji — możności rozbudowy armii (*adminicula ... conpararunt*). Jednakże już przez sam fakt przejęcia władzy Prokopiusz powiększał swój obóz, mógł bowiem włączyć do niego stacjonujące tu wojska. Ważniejsze od tworzenia nowych oddziałów było pozyskanie już istniejących, często zaprawionych w bojach. Uzurpator starał się o nie zarówno w Tracji, jak na innych terenach. Pisze o tym Ammian w rozdziale następnym: „trzeba było jeszcze zdobyć dużą ilość wojska" (*restabat ut cogeretur abundans militum manus*). Starał się zatem Prokopiusz przeciągnąć na swą stronę oddziały skierowane na wyprawę do Tracji przeciw Gotom. Jego wysłannicy przekupywali żołnierzy i dowódców, obiecywali im wiele, przypominali pokrewieństwo uzurpatora z Julianem i jego związek z dynastią Konstantyna [11].

Sukces Prokopiusza był niemały. Wkrótce zyskał on dużą armię (Zosimos: πλῆθος; Ammian: *iamque exercitus species apparebat* [12]). Zosimus podkreśla, że były to oddziały regularne nazywając je Ῥωμαίων τάγματα. Wyrażenie to nie określa cywilnej ludności prowincji zbiegającej się jakoby pod sztandarami Prokopiusza (Dmitriew, Kurbatow) [13], ponieważ słowo τάγματα stanowi określenie oddziałów wojskowych.

Uzurpator zyskał również niemałą liczbę wojowników barbarzyńskich. Zosimus pisze o βαρβάρων πλῆθος [14]. Pozornie wydawać się może, iż chodziło o „wielką (niezorganizowaną) gromadę" [15]. Słowo πλῆθος — „wielka liczba", nie musi być jednak interpretowane wyłącznie w ten sposób. Przeciwnie, nieco wcześniej Zosimus określa nim regularne jednostki wojskowe, które stanęły po stronie uzurpatora [16]. Zaznacza też, że owe βαρβάρων πλῆθος (podobnie jak Ῥωμαίων τάγματα) zostały pozyskane dla buntu ze względu na związek Prokopiusza z osobą cesarza

---

[11] Amm. Marc. XXVI 7, 8—10. Gibbon, *o.c.* s. 27, i Paribeni, *o.c.* s. 158, błędnie uważają, że oddziały te maszerowały z Europy na wschód, choć z tekstu wynika, że wysłał je Walens, przebywający wówczas w Azji Mniejszej. Seeck, *o.c.* s. 50; Ensslin, *o.c.* s. 254, i Kurbatow, *o.c.* s. 19, sądzą, że te jednostki wojskowe przeprawiały się dopiero przez Bosfor do Europy. Dopuszczalna jest jednak hipoteza, że część wojsk właśnie przybywała z Azji Mniejszej, inne zaś, które wyruszyły wcześniej, maszerowały już przez Trację w kierunku Dunaju.

[12] Zosimus IV 7, 1—2; Amm. Marc. XXVI 7, 9. Dmitriew, *o.c.* s. 69, i Kurbatow, *o.c.* s. 18, twierdzą, że wojska pozyskane przez Prokopiusza, o których pisze Zosimus IV 7, 1—2, znajdowały się na terenie Tracji.

[13] Dmitriew, *o.c.* s. 69; Kurbatow, *o.c.* s. 18. Za jednostki regularne uważają te oddziały Gibbon, *o.c.* s. 28; Paribeni, *o.c.* s. 158; Vełkow, *o.c.* s. 223.

[14] Zosimus IV 7, 2. Byli to barbarzyńcy służący w armii rzymskiej wg Paribeni, *l.c.*

[15] Dmitriew, *o.c.* s. 69; Kurbatow, *o.c.* s. 18; Vełkow, *o.c.* s. 223.

[16] Zosimus IV 6, 7. Oddziały te nie zostały włączone do głównych korpusów armii, miały jednak dowódców, należały więc do jednostek regularnych (Zosimus IV 6, 6 — ἡγουμένοις).

Juliana i ze względu na odbywane wraz z obecnym uzurpatorem wyprawy[17]. Zatem owymi barbarzyńcami byli żołnierze jednostek posiłkowych, rekrutowanych z najemników barbarzyńskich. Trudno zresztą przypuszczać, by wspomnienie zmarłego władcy i dawnych wojen było szczególnie miłe dla osadników cywilnych.

Zestawione wzmianki źródłowe dowodzą, że Prokopiusz powiększał swą armię na terenie prowincji włączając do niej jednostki armii zawodowej. Mimo nieprzychylnego dlań tonu relacji źródłowych nie znajdujemy w nich zarzutu, jakoby sposób rekrutacji wojska burzył tutaj porządek społeczny. Autorzy starożytni zarzucają mu czcze obietnice i przekupywanie żołnierzy, nie piszą jednak o poruszaniu dołów społecznych w prowincjach, choć nie omieszkali odnotować uzbrojenia ludu w stolicy na początku uzurpacji[18].

Obejmując rządy w Tracji jako kontynuator dotychczasowej zwierzchności (odsunął tylko od władzy dotychczasowego namiestnika) Prokopiusz nie był zainteresowany w podburzaniu ludu do walki. Miał w ręku administrację, poparły go jednostki armii; rozruchy ludowe tylko osłabiłyby jego pozycję. Inaczej sytuacja przedstawiać się mogła na terenie, gdzie uzurpator napotkał opór władz i dążył do ich usunięcia. W tej sytuacji znalazł się na terenie Illyrikum. Według Kurbatowa emisariusze, których do tej krainy wysyłał nowy władca Konstantynopola, mieli za zadanie wzniecić powstanie ludu przeciwko władzom. Podobnie jak w Tracji sytuacja społeczna powodowała tu istnienie nastroju niezadowolenia, co zdaniem badacza czyniło możliwym wywołanie ruchu ludowego[19]. Jest to jednak wyłącznie hipoteza. Kronikarz (Ammianus Marcellinus) nie określa, kogo mieli pozyskać dla Prokopiusza wysłannicy. Pisze on: „Pewni ludzie wybrani, zaślepieni swą głupotą, posłani zostali by pozyskać Illyrikum, nie licząc na nic poza swoją bezczelnością. Byli oni zaopatrzeni w monety złote z wizerunkiem nowego cesarza oraz inne dary mające służyć do kaptowania zwolenników"[20] (*electi quidam stoliditate praecipites, ad capessendum Illyricum missi sunt, nullo praeter petulantiam adiumento confisi, aureos scilicet nummos effigiatos in uultum noui principis, aliaque ad inlecebras aptantes*).

Mimo braku określenia grupy społecznej, do której byli wysłani emisariusze, nietrudno domyślić się, że chodziło o pozyskanie wojsk Illyrikum. Głównym środkiem zdobywania zwolenników miało być dla reprezentantów uzurpatora rozdawanie złotych monet; już od wieków złote donatywy służyły cesarzom lub pre-

---

[17] Zosimus IV 7, 2.

[18] Amm. Marc. XXVI 7, 1; Zosimus IV 5, 8; Themistius, *Orationes*, Lipsiae 1965, t. I, *Or.* VII 91 c–d. Vełkov, *o.c.* s. 223–224, cytuje słowa odnoszące się do uzbrojenia niewolników tak, jakby odnosiły się one do wydarzeń na terenie trackim. Najpierw pisze o podporządkowaniu diecezji, następnie (zaczynając słowami продължава Зосим) o stworzeniu wojska z niewolników. Zdanie odnoszące się w kronice do wydarzeń w stolicy znalazło się w ten sposób w niewłaściwym kontekście.

[19] Kurbatow, *o.c.* s. 18–19.

[20] Amm. Marc. XXVI 7, 11–12.

tendentom do uzyskiwania poparcia i wierności armii[21]. Natomiast podobny sposób postępowania w celu poruszenia do walki kolonów czy niewolników był mało prawdopodobny. Pozyskanie licznej ludności rolniczej wymagałoby wielkiej ilości złota, ceny niewspółmiernie wysokiej do korzyści ze słabo uzbrojonej, nie wyszkolonej ani nie zorganizowanej na modłę wojskową masy chłopstwa. Gdyby emisariusze mieli podburzać tę warstwę społeczną do buntu, zapewne nie wieźliby złota, lecz rozpowszechnialiby hasła zmian społecznych. Na ten temat milczy jednak kronika Ammiana, mimo że odnośny rozdział jest bardzo nieprzychylny uzurpatorowi i jego wysłannikom.

Próba zdobycia Illyrikum nie powiodła się. Tym samym uzurpator stracił możność wzmocnienia na tym terenie swej armii. Według wyrażenia Ammiana *magna perdidit instrumenta bellorum*[22]. Aresztowani przez oddziały Ekwicjusza wysłannicy nie pozyskali dla uzurpatora tutejszych wojsk.

Uzurpacja Prokopiusza objęła oprócz Tracji także część terenów Azji Mniejszej. Dmitriew i Kurbatow wysunęli tezę, iż ludność wiejska na tych obszarach, podobnie jak w Tracji, udzieliła Prokopiuszowi pomocy. Przesłanką do ich twierdzenia była podobna jak na Bałkanach sytuacja społeczna wsi małoazjatyckiej[23]. Jednakże podczas gdy pisząc o Tracji autorzy zwracali uwagę na pewne teksty, które ich zdaniem świadczą o udziale ludu wiejskiego w powstaniu, dla Azji Mniejszej uzasadnienia tego typu nie podali[24]. Nasuwa się pytanie, czy hipoteza wywiedziona z ogólnych przesłanek jest w tym wypadku słuszna.

W Azji Mniejszej oddziały buntownicze opanowały tereny północno-zachodnie: Bitynię z Hellespontem, sięgnęły też, choć trudno ustalić, jak silna była tu ich władza, do miast Jonii, Lydii, Frygii oraz na wyspy egejskie (Lesbos)[25]. Źródła przedstawiają przebieg działań wojennych dosyć szczegółowo, niewiele jednak można z ich relacji dowiedzieć się o stosunku ludności cywilnej do walczących stron[26].

---

[21] Nic dziwnego, że Seeck *o.c.* s. 50, uznał, nie podając specjalnego uzasadnienia swej tezy, że emisariusze byli wysłani do żołnierzy.

[22] Amm. Marc. XXVI 7, 12. Baynes, *o.c.* s. 220, przypuszcza, że Prokopiusz wysłał do Illyrikum poselstwo (embassy). Jest to teza sprzeczna ze wzmianką źródła.

[23] Dmitriew, *o.c.* s. 70; Kurbatow, *o.c.* s. 9, 20.

[24] Kurbatow, *o.c.* s. 9 n., obszernie omawia sytuację sprzyjającą buntowi na wsi małoazjatyckiej. Omawiając przebieg powstania na tym terenie wyraża się o udziale ludności wiejskiej bardzo ostrożnie (*o.c.* s. 20): поддержка населения в том числе горожан. Zdanie to implikuje udział wsi, skoro mieszczanie byli tylko częścią ludności popierającej Prokopiusza, kładzie jednak nacisk na stanowisko miast, o którym piszą źródła (por. niżej).

[25] O terytorialnym zasięgu buntu por. Seeck, *o.c.* s. 53, i A. Solari, *Il rinovamento dell'Impero Romano*, t. I, *L'unita di Roma* (*363—476*), Milano-Genova-Roma-Napoli 1938, mapa No 1. Amm. Marc. XXVI 8, 14 — miasta prowincji Azji, ibidem, XXVI 9, 7 — Frygia; Zosimus IV 6, 8, — Lydia; Philostorgius, *Kirchengeschichte*, *Griechische Christliche Schriftsteller*, t. 22, Leipzig 1913, IX 6 — Mytilena na Lesbos.

[26] Seeck, *o.c.* s. 52, wysuwa hipotezę, że niepowodzenie wojsk Walensa w Bitynii mogło, niezależnie od niesprzyjającej pory roku, wynikać z wrogiego nastawienia ludności. Źródła milczą jednak na ten temat.

W jednym tylko miejscu Ammian stwierdza, że Prokopiusz udawał się w głąb Azji „w celu pozyskania sobie pewnych miast" (*erga alliciendas quasdam ciuitates*)[27]. Wyrażenie *alliciendas* — „w celu pozyskania (tzn. skaptowania)" oznacza, że uzurpator pragnął nie tyle zdobywać miasta, co uzyskać poparcie z ich strony. Mogły mu one dostarczyć środków pieniężnych do utrzymania w wierności oddziałów wojskowych. Bo też armia, którą dysponował, była bardzo liczna. Bez znacznych sił nie byłby zapewne w stanie skutecznie odpierać ataków Walensa. Źródła relacjonują przechodzenie na stronę uzurpatora całych jednostek, jak na początku powstania Divitenses i Tungricani Juniores, w czasie walk w Bitynii doborowych oddziałów Jovii oraz Victores[28]. Szeregi powstańcze powiększali też pojedynczy dezerterzy z wojsk Walensa (por.: *cum desertorumque plebe promiscua*)[29]. Mając potężną armię Prokopiusz był zainteresowany raczej sprawą zdobycia od ludności jak największej ilości pieniądza na jej opłacenie aniżeli włączaniem w swe szeregi zbuntowanych rolników. Jest więc zrozumiałe, że uzurpacji nie towarzyszyła na terenie Azji Mniejszej wojna ludowa. Nie poświadczają jej też wzmianki źródłowe.

Mimo początkowych sukcesów, w maju 366 r. uzurpator poniósł klęskę, zdradzony we Frygii przez swoich oficerów. W związku z jego dalszymi, niezbyt już długimi losami, Dmitriew wysunął hipotezę, że Prokopiusz uciekł w góry Frygii, by udać się tamtędy na Wschód i poderwać do walki lud Kapadocji[30]. Trudno to jednak pogodzić z relacją Ammiana Marcellina, który opisuje wypadki bardzo szczegółowo. Według niego Prokopiusz zbiegł w góry ze swymi dwomà oficerami, znalazł się jednak w sytuacji bez wyjścia — „niezdolny do dalszych przedsięwzięć" (*consiliorum inops*). Już następnego poranka (ukrywał się tylko jedną noc) towarzysze związali go i zawiedli do obozu Walensa, gdzie zginął stracony[31].

Mimo śmierci przywódcy bunt nie upadł. Interesujące jest, że wierności dochowały nie tylko oddziały armii; także miasta nie chciały się poddać Walensowi. Źródła podają to, jeśli chodzi o Filippopol i Chalkedon[32]. Nie wiadomo nato-

---

[27] Amm. Marc. XXVI 8, 14. Seeck, *o.c.* s. 53, i Ensslin, *o.c.* kol. 255, podkreślają, że opanowanie miast mogło wzbogacić kasę Prokopiusza; por. Hahn, *o.c.* s. 204—209.

[28] Amm. Marc. XXVI 6, 12; XXVI 7, 13—17; XXVI 8, 1.

[29] Amm. Marc. XXVI 7, 14.

[30] Dmitriew, *o.c.* s. 70.

[31] Amm. Marc. XXVI 9, 8—9. W nieco mniej dokładnej relacji fakt wydania Prokopiusza już rano następnego dnia poświadcza Philostorgius IX 5.

[32] Filippopol — Amm. Marc. XXVI 10, 4—6. Chalkedon stracił mury, ukarany w ten sposób za upartą obronę przed wojskami Walensa — Socrates, *Historia Ecclesiastica*, Patrologiae Graecae cursus completus, Parisiis 1859, t. LXVII, IV 8. Z historii Ammiana Marcellina (XXVI 8, 2—3), znane jest oblężenie miasta w 365 r. Jednakże Kurbatow, *o.c.* s. 24, i Solari, *La rivolta* ..., s. 147, przypuszczają, że broniło się ono także w 366 r. Hipoteza to o tyle uzasadniona, że tutaj, jakby w ostoi buntu na terenie małoazjatyckim obrany został następca Prokopiusza — Marcellus (Amm. Marc. XXVI 10, 3). Możliwe jest, że obrona miasta wynikać mogła nie z woli mieszkańców, lecz garnizonu. Rozważa tę kwestię Vełkow (*o.c.* s. 224), dochodzi jednak do wniosku, że to ludność cywilna Filippopolu (o którym pisze) dochowała wierności uzurpatorowi; por. Hahn, *o. c.* s. 206, 209.

miast niczego na temat ewentualnego oporu wsi, której ludność w górzystym terenie Azji Mniejszej i Tracji przyczynić mogła wojskom cesarskim wiele trudności. Mimo to Dmitriew i Kurbatow twierdzą, że zwycięzca zorganizował karną ekspedycję przeciw ludowi Tracji. Wojska niszczyły jakoby zagrody i mordowały mieszkańców. Zdaniem badaczy ze względu na tę wyprawę Ammian pisał, że „nieszczęśliwe zwycięstwo, które wszyscy przeklinali, ⟨było⟩ gorsze od wszelkiej wojny domowej" (*infaustam victoriam exsecrantibus uniuersis interneciuo bello quouis grauiorem*) [33].

Jednakże zarówno cytowana wyżej wzmianka źródłowa, jak też inne, na które powołują się Kurbatow i Dmitriew, nie dotyczą jakiejś wyprawy do Tracji, lecz ogólnej fali terroru, która dotknęła Pars Orientis po stłumieniu uzurpacji. Na ich podstawie trudno nawet utrzymywać, że karano szczególnie warstwy uboższe. Ammian Marcellinus, reprezentant klasy kuriałów, a zarazem człowiek bliski środowisku senatorskiemu [34], nie byłby zapewne zbytnio poruszony nieszczęściami dotykającymi tylko niższych grup społecznych. Podkreśla on, że karano bez względu na „wiek, godność majątek i stan" [35], a zatem represje dotknęły także osób o wyższej pozycji społecznej. Nie były to przypadki odosobnione, gdyż wówczas pisarz nie krytykowałby tak ostro posunięć Walensa, którego sprawę w wojnie z uzurpatorem przedstawiał jako słuszną.

Przypuszczalnie dzięki wpływowym osobistościom z otoczenia władcy ustały ostatecznie represje. Gorącą pochwałę amnestii wygłosili: senator rzymski Kwintus Aureliusz Symmachus i najbardziej reprezentatywny członek senatu konstantynopolitańskiego — Temistiusz. Ten ostatni, jak sam zaznacza, długo powstrzymywał się od wygłaszania mów ku czci władcy (mimo, że ten odniósł zwycięstwo), aż cesarz zaprzestał represji [36].

Dwa najbardziej skompromitowane miasta — wierne uzurpatorowi Chalkedon i Filippopol — dotknięte zostały represjami wyjątkowo silnie. Przypuszczalnie karano wśród ich ludności przede wszystkim warstwę kuriałów. Tylko to bowiem może wytłumaczyć, dlaczego za miastami wstawiły się czynniki dostatecznie wpływowe, że Walens musiał uwzględnić ich prośby. Według Sokratesa łaskę dla Chalkedonu

---

[33] Amm. Marc. XXVI 10, 9; Dmitriew, *o.c.* s. 70. Autor podaje, jako teksty poświadczające tę ekspedycję: Amm. Marc. XXVI 10, 9 i 26, 10, 13—14; Themistius, *Or.* X 134—138.

[34] E. A. Thompson, *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*, Cambridge 1947, szczególnie s. 127; В. Г. Соколов, *Аммян Марцеллин как последний представитель античной историографии*, Вестник Древней Истории, 1959 No 4, s. 58. Thompson (*o.c.* s. 128—130) podkreśla niechęć Ammiana do klas niższych.

[35] Amm. Marc. XXVI 10, 9: *sine discrimine ullo aetatum et dignitatum, per fortunas omnes et ordines*; ibidem XXVI 10, 14: *viri ... summates ... genere nobilis* etc. Kurbatow, *o.c.* s. 24 n., przyznaje, że szczególnie karano arystokrację.

[36] Quinti Aurelii Symmachi *Quae supersunt*, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Antiquissimi, t. VI/1, Berolini 1883, or. I 21; Themistius, *Or.* VII, szczególnie *Or.* VII 97 d; Libanius, *Orationes*, [w:] *Opera*, t. II, Lipsiae 1904, *Or.* XXIV 14. Ostatni autor stwierdza, że wiele osób z wybitnych nawet domów ucierpiało z powodu buntu.

wyprosiły miasta sąsiednie. Bez wątpienia starania te podejmowały rady złożone z kuriałów, a nie miejscowy lud [37].

Kary po stłumieniu buntu dotknęły różnych grup ludności, sądząc zaś z powyższych argumentów ucierpiały od nich szczególnie warstwy wyższe, m.in. kuriałowie. Z relacji źródłowych wywnioskować można również, że represje stosowano i wobec grup uboższych (*per omnes ordines*), lecz trudno ustalić na podstawie tych skąpych wzmianek, o jakie grupy chodziło. W postaci hipotezy można wysunąć twierdzenie, że skoro Prokopiusz opierał się na początku powstania na ubogiej ludności stolicy, to jej właśnie dotknęły represje. Brak podstaw źródłowych, by wysunąć podobne przypuszczenia odnośnie do innych warstw niższych.

Brak uzasadnienia dla tezy o karnej ekspedycji przeciwko wiejskiej ludności Tracji po powstaniu Prokopiusza. O ile wiadomo, miał natomiast miejsce odwetowy najazd na tereny zamieszkane przez Gotów za Dunajem. Jak relacjonują źródła, wspomogli oni uzurpatora kilkutysięcznym oddziałem wojskowym. Powodem do wypowiedzenia wojny było, jak podawał Walens, nie udzielenie przez Gotów pomocy ludowi Tracji [38], lecz to, że wojska wysłano buntownikowi ze względu na przymierze zawarte niegdyś przez tych barbarzyńców z Konstantynem [39]. W ten sposób zwierzchnicy plemienia potwierdzili prawo Prokopiusza do dziedziczenia po dynastii konstantyńskiej. A. Solari słusznie podkreślił legitymistyczny aspekt tej kwestii, który dla Walensa wydawał się wystarczającym powodem do wojny [40]. Ani ten władca, ani jego brat nie byli spokrewnieni z rodziną Konstantyna, dlatego przypomnienie idei dynastycznej przez czynnik polityczny o pewnym znaczeniu nie było dla nich przyjemne.

Powyższemu rozumowaniu można by zarzucić, że opiera się na błędnej przesłance, bo przypisuje ono barbarzyńskiemu plemieniu kierowanie się jedynie względami natury prawnej. Istotnie, najważniejsze były zapewne dla nich cele bardziej konkretne. Wątpliwe jednak, by ich wyprawa miała za zadanie poprzeć walkę ludu trackiego. Wyprawa, która w pewnym sensie została zrealizowana dopiero w 366 r., przygotowywała się już w lecie 265 r. [41], a więc w momencie, kiedy wybuch powstania Prokopiusza (a z nim ewentualnej wojny ludowej) trudno było jeszcze przewidzieć. Goci zamierzali przypuszczalnie złupić sąsiednie prowincje rzymskie. Skoro jednak zaczęła się wojna domowa i sam uzurpator zaprosił ich do wzięcia w niej udziału, barbarzyńcy chętnie skorzystali z okazji, by u boku oddziałów

---

[37] Amm. Marc. XXVI 10, 6–7; Socrates IV 8.

[38] Hipoteza Dmitrieva, *o.c.* s. 70.

[39] Amm. Marc. XXVI 10, 3 i 27, 5, 1; Eunapius, fr. 37. O sojuszu por. L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Die Ostgermanen*, München 1941, s. 227 przyp. 5, 230–231. Prokopiusz zapłacił za posiłki niewiele (Amm. Marc. XXVII 5, 1). Nie należy zatem traktować żołdu, który przekazał zwierzchnikom gockim, jako zasadniczej przyczyny uzyskania pomocy, jak to czynią Seeck, *o.c.* s. 50, i Ensslin, *o.c.* kol. 254.

[40] Solari, *Rinovamento* ..., s. 10 n.

[41] Amm. Marc. XXVI 6, 11; por. Schmidt, *o.c.* s. 230, i Velkow, *o.c.* s. 35.

rzymskich, zatem z mniejszym ryzykiem, wziąć udział w wyprawie i przywieźć do domu łupy[42]. Takie intencje wydają się u nich czymś naturalnym. W każdym razie źródła nie wspominają jako celu wyprawy pomocy dla ludu trackiego. Najwyżej — choć to tylko hipoteza — można przypuścić, że pod koniec wyprawy, gdy Gotów okrążyły już oddziały Walensa, próbowali oni poruszyć do walki wsie, lecz ich sytuacja była już wtedy bardzo trudna i wkrótce ponieśli klęskę[43].

Dostępne źródła historyczne nie potwierdzają więc tezy, jakoby buntowi Prokopiusza towarzyszyło powstanie kolonów, niewolników i osiedleńców barbarzyńskich na terenie Tracji i północno-zachodniej Azji Mniejszej. Uzurpator zgromadził tam armię złożoną nie z uzbrojonego ludu prowincji, lecz przede wszystkim z pozyskanych dla swojej sprawy jednostek regularnych, oddziałów barbarzyńskich i dezerterów. Ludność uboższą uzbrajał i gromadził w swych szeregach jedynie w pierwszym okresie powstania, na terenie Konstantynopola, kiedy nie miał jeszcze do dyspozycji zbyt wielu żołnierzy zawodowych i starał się powiększać szeregi swych wojsk wszelkimi możliwymi sposobami. Ten etap powstania spowodował, że pisarze tamtej epoki uznali je za przewrót społeczny, lecz przewrót, w którym uczestniczył przede wszystkim lud miejski[44].

Dalszy rozwój wypadków — pozyskanie wojsk w Tracji i Azji Mniejszej — pozwolił Prokopiuszowi na zorganizowanie silnej armii regularnej, co nie sprzyjało rozwojowi elementu plebejskiego w jego obozie. Nie ma wobec tego podstaw do przypuszczenia, że radykalizacja stronnictwa Prokopiusza po zdobyciu przez niego prowincji spowodowała odejście warstw wyższych do Walensa[45]. W istocie było odwrotnie: to raczej po zajęciu poważniejszych obszarów związały się one z uzurpacją, by popierać ją — przynajmniej w osobach części swych reprezentantów — do końca. Z tego względu represje w 366 r. dotknęły tak silnie tej części społeczeństwa.

Poparcie ze strony warstw wyższych, kuriałów i części grupy *potentiores*, po-

---

[42] Mniej prawdopodobne wydaje się przypuszczenie Solari'ego (*La rivolta...*, s. 146 i *Rinovamento...*, s. 9), że Goci popierali Prokopiusza jako przeciwnika chrześcijaństwa. Uzurpator nie prowadził polityki antychrześcijańskiej, o czym świadczy chociażby znak *labarum* na jego monetach: J. W. E. Pearce, *The Roman Imperial Coinage*, t. IX, London 1968, s. 193 No 7—8, s. 215 No 3, s. 240 No 7, s. 252 No 10. Ze względu na te emisje wysunięto nawet tezę, że Prokopiusz zerwał z polityką Juliana: V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, t. I; *Konstantinopel* (324 — 450), Leipzig 1913, s. 62.

[43] Znaczenie odnośnego tekstu Eunapiusza (fr. 37) zależy od tego czy przyjąć lekcję κινῆσαι τὰς κώμας — „podburzyć wsie" (Wyttenbach), czy też κινῆσαι τὰς κόμας — „rozrzucić włosy", co jest mniej logiczne, ale przyjmowane przez nowszych wydawców (Müller, Dindorf). Rzekome ucieczki ludu na terytorium gockie w 366 r. (Kurbatow, *o.c.* s. 24) nie znajdują potwierdzenia źródłowego.

[44] Por. Amm. Marc. XXVI 7, 1; Zosimus IV 5, 8; Themistius, *Or.* VII 91 c-d; Hahn, *o. c.* s. 205, 207 n.

[45] Sjuzjumow, *o.c.* s. 175 — badacz poza tym opiera się na wynikach Kurbatowa. Kurbatow, choć dowodzi wzrostu radykalności ruchu po zdobyciu prowincji (szczególnie Tracji), twierdzi, że wtedy właśnie przyłączyły się do niego warstwy zamożne (Kurbatow, *o.c.* s. 18).

twierdza, że Prokopiusz nie był buntownikiem kolonów i niewolników wiejskich. Wywołując wśród nich powstanie, szkodziłby przecież swoim stronnikom, ponieważ zarówno kuriałowie, jak *potentiores* byli posiadaczami ziemskimi[46].

Siła buntu Prokopiusza nie wynikała zatem z pozyskania ludu wiejskiego, lecz z liczebności wojsk, które przeszły do obozu uzurpatora, oraz z poparcia miast: w pierwszym okresie buntu ich ludności ubogiej, później klas wyższych. Znaczenie elementu miejskiego w ruchu Prokopiusza było duże, wymaga jednak osobnego opracowania z uwzględnieniem wciąż jeszcze mało wykorzystanych źródeł retorycznych (np. mowy Temistiusza Περὶ τῶν Ἠτυχηκότων).

Katowice

## LA PRÉTENDUE GUERRE POPULAIRE EN THRACE ET EN ASIE MINEURE AU TEMPS DE L'USURPATION PROCOPIENNE (365–366 a.).

### Résumé

Selon une hypothèse prononcée par deux savants soviétiques: Kurbatov et Dmitriev l'unique usurpation impériale en Orient au IV^e siècle, celle de Procope, se transformât dans des provinces en une guerre populaire. L'armée organisée par Procope dans ces regions se composât des colons, ésclaves et barbares établis au sol romain.

Les données de sources ne confirment pas cette conception. L'usurpateur ne se servait pas des masses populaires sauf au commencement de la révolte, dans la capitale. Puis — en Thrace et en Asie Mineur il s'efforçait d'acquérir le plus grand nombre possible de détachements militaires, dont il pourrait augmenter son armée. C'était aussi chez la population des villes ou il trouvait d'appui. Pour lui agiter le peuple maintenant ce serait rompre l'entente avec les classes supérieures des villes et en même temps anéantir le pouvoir administratif dont il jouissait en suppléant ses officiers à ces de Valent (cf. la destitution de Jule en Thrace).

Les barbares qu'il gagnat pour sa partie n'étaient des colons barbares, mais les forces auxiliaires ayant combattu sous Procope déjà au temps de Julien. Aussi les Goths du delà d'Ister ne lui ofrirent leurs services pour assister à la lutte du peuple de la Thrace, mais pour des autres raisons, que nous font connaitre les sources.

Alors, quoique la révolte de Procope avait des traits d'un mouvement social elle n'était supportée par le peuple asservi des villages mais par les habitants des villes.

---

[46] Vełkow, *o.c.* s. 172.

# CENSURAE LIBRORUM

Eos LX 1972

**Norman Austin, The Greek Historians. Introduction and Selected Readings,** New York—Toronto 1969, ss. 5 nlb.+281.

Recenzowana praca N. Austina składa się z dwóch części: pierwsza (ss. 1—77) jest syntetycznym wykładem o rozwoju greckiej historiografii, druga (ss. 78—281), źródłowa, zawiera przekłady wybranych tekstów Herodota, Tukidydesa, Polibiusza i Plutarcha. Wyboru tekstów dokonał A. nie tyle dla zilustrowania historii Grecji, ile przedstawienia postępu greckiej myśli historycznej, a więc pod kątem ukazania zasięgu zainteresowań wspomnianych autorów, ich krytycznych zasad, metod badawczych, stylu narracji. Prezentowany wybór jest trafny i cel ten niewątpliwie spełnia. Dyskusyjna jest natomiast część pierwsza, opisowa, która też wymaga ze względu na swój charakter szczegółowszego omówienia.

Zasadnicza koncepcja książki A. opiera się na twierdzeniu, iż historiografia jako osobna dyscyplina naukowa narodziła się na gruncie greckim kosztem wielkiego wysiłku, jakiego dokonali Hellenowie, aby oderwać ją od mitologii; wysiłek ten był jednak poroniony, a sukces krótkotrwały, ponieważ historiografia wróciła z czasem do mitologii. Jest to niewątpliwie twierdzenie uproszczone, nie udokumentowane, a — jak łatwo wykazać — wsparte, przynajmniej w niektórych partiach książki, sądami o charakterze mocno generalizującym. Ogólna koncepcja pracy, w istocie swej sporna, przynosi co prawda w wywodach szczegółowych dość tendencyjne ujęcia, nie mniej jednak zasługuje na uznanie jako poszukiwanie przez amerykańskiego uczonego nowych dróg interpretacyjnych w dziedzinie dosyć już przebadanej przez innych.

Wywody swe rozpoczyna A. od autorytatywnego stwierdzenia, iż Grecy nie wykazywali szczególnego zainteresowania dla systematycznych badań i analizy przeszłości i zdradzali brak prawdziwego zmysłu historycznego. Sformułowania te są dość zaskakujące, ponieważ zwykle podnosi się u Greków zmysł historyczny, który doprowadził w końcu do powstania historiografii jako nauki, jak również często wskazuje się na fakt, iż inne starsze ludy, choć wcześniej znały pismo i posiadały formę kronik, nigdy nie stworzyły tego, co by mogło zasługiwać na miano historii. Rzekomy brak zmysłu historycznego Greków wyprowadza A. nie tyle z ich obojętności wobec minionego czasu, ile z nieodczuwania przez nich potrzeby, aby pamięć o nim zachować w formie zapisu. Inną ważniejszą od wymienionej przyczyną 'błędnej perspektywy historycznej Greków' jest zdaniem A. fakt, iż ich kultura była oral culture, kulturą opartą na tradycjach ustnych, kulturą mówioną, a nie pisaną. Zapanowała ona niepodzielnie w długich wiekach analfabetyzmu, rozciągających się od upadku świata mykeńskiego, znającego sztukę pisania, aż do w IX p.n.e., gdy Grecy przejęli od Fenicjan pismo. Konsekwencje tego stanu rzeczy odbiły się wyraźnie i w późniejszych etapach rozwojowych greckiej kultury: pozostała ona jeszcze przez długi czas typową oral culture. Na podstawie trafnych uwag E. A. Havelocka (*Preface to Plato*, Cambridge Mass. 1963) stara się A. pojąć znaczenie owej oral culture dla greckiego myślenia w ogóle, rozwoju historiografii w szczególności. Nie bez racji zauważa, iż kultura ta zachowuje wprawdzie pewien rodzaj przeszłości, ale utrudnia zarazem odsłonięcie pełnej historycznej perspektywy oraz dokładniejsze ustalenia chronologiczne, gdyż z braku pisma, a zatem zapisów, jedynym środkiem zachowania przeszłości staje się przekaz ustny. Tak przekazywana przeszłość ulega przekształceniom, tworzy różne warianty, a żaden z nich — wobec niemożności weryfikacji — nie może być uznany za prawdziwszy od pozostałych. Taką transmutację czy metamorfozę substancji historycznej przedstawia zapewne dzisiejszy kształt poematów homerowych, wyrosłych ze starego pnia ustnej tradycji poezji epickiej.

Prace nad tą ustną epiką, prowadzone szczególnie intensywnie w latach powojennych ze względu na rozwiązanie 'tajemnicy' czy 'zagadki' Homera, wyzyskuje A. w pełni na potrzeby historiografii. Z inwokacji poety do muz (*Iliada* II 484) wyczytuje istotny sens, iż wiedza o przeszłości jest własnością bogów, a nie ludzi. Jej znajomość podawana jest niejako przez objawienie. Poeta jest tym, który pozostaje pod opieką muz i od swych patronek poznaje fragment przeszłości, aby go z kolei przekazać ludziom. W oczach późniejszych Greków uchodził Homer za nieomylny autorytet: tymczasem inwokacja poety do muz wyraża, zdaniem A., świadomość jego własnej omylności, gdyż prawda należy jedynie do bogów. Poeta będąc tylko *mythopojos*, a więc twórcą i przetwórcą materii mitycznej, pozostaje poza tą sferą życia, w której stosuje się kanony prawdy i fałszu. Nie bez racji zauważa A., iż poeta dostarczył Grekom koncepcję wyidealizowanej przeszłości; doskonałość tej idealizacji obdarzyła wprawdzie poetę nie kwestionowanym autorytetem, ale zarazem zamykała historyczną perspektywę, ponieważ krystalizowała przeszłość w formie nie podlegającej krytyce. Ten mocny efekt idealizacji jest inną manifestacją oral culture, a jego znaczenie uwidacznia się też w dziedzinie historiografii. To, co Homer zrobił dla wojny trojańskiej, Herodot zrobił dla wojen perskich, Tukidydes dla wojny peloponeskiej: każdy z nich ujął w określonym momencie greckich dziejów splątaną przędzę faktów i utkał z nich poetycką całość. I podobnie jak po Homerze nikt na nowo nie opracowywał, lecz raczej uzupełniał jego poetycki obraz przeszłości, tak żaden z historyków po Herodocie i Tukidydesie nie poddał rewizji i przeróbce ich relacji historycznej. Tak jak poeta Homer stał się historykiem, tak późniejsi historycy stali się poetami swoich epok, przekazując następnym pokoleniom pamięć czasów sobie współczesnych. Spadek po oral culture, owa preferencja tradycji mówionej nad pisaną, wyrażała się w szczególnym poważaniu, jakim otaczano poetów: uważano ich za historyków, wychowawców, filozofów, bo oni jedynie byli tymi, którzy 'wiedzieli'. Oglądanie świata przez pryzmat poetyckiej wizji jest zdaniem A. typowe dla Hellenów, a efekt tego poetyzowania rzeczywistości przejawia się niemal we wszystkich aspektach greckiego myślenia. Nawet w nauce, w której dokonywali niezwykłych postępów, woleli teoretyzowanie, filozoficzne badanie od empirycznego.

Po tym ukazaniu genezy greckiej myśli historycznej na tle kulturowym i osadzeniu jej w oral culture zwraca się A. do czasów nieco późniejszych charakteryzujących się wzrostem racjonalistycznej myśli krytycznej, a zatem i historycznego badania. Budzący się do życia duch racjonalizmu jońskiego doprowadził do wielu zaskakujących odkryć i słusznie A. postuluje, aby obszerne studium greckiej historiografii wciągnęło w zakres swych badań drobiazgową analizę intelektualnej myśli tego okresu, ponieważ każdy myśliciel miał swój niewątpliwy udział w stawianiu pytań i hipotez, które później zaciążyły na greckim pisarstwie historycznym. Sam autor ogranicza się do wskazania głównych kierunków intelektualnego ruchu tej epoki. Jońscy filozofowie przyrody prezentują rozwój myśli spekulatywnej, która odrzuciwszy przyjęte opinie zamierza dotrzeć do istoty ukrytych praw fizycznych rządzących sferą zjawisk postrzegalnych. Ich słabością jest lekceważenie zasady eksperymentowania. Stąd dokonane przez nich odkrycia są przeważnie teoretycznymi hipotezami, raczej dogmatycznymi stwierdzeniami w tym czasie na ogół niesprawdzalnymi niż teoriami wysnutymi z procesu badawczego. Argumenty, którymi operuje A. nie są nowe, ale ciekawe jest ich odniesienie do historiografii. Otóż filozofów tych nie zadowalała już interpretacja życia i świata zawarta w poetyckich zapisach Homera i Hezjoda. Szukanie nowych wyjaśnień rozpoczęli od ataku na poezję, bo tradycja poetycka prezentowała rodzaj dogmatyzmu: nie dogmatyzmu teologii, lecz raczej dogmatyzmu światopoglądu, bezdyskusyjnego przyjęcia interpretacji świata wykształconej w klimacie oral culture. Od nich datuje się spór między filozofami a poetami o prawo do prawdy, do wychowania społeczeństw, do mądrości — σοφία. Duch krytycyzmu każe filozofom potępić σοφία poetów razem z jej teologicznymi przesłankami. Oni sami tworzą rodzaj σοφία, ale jest ona ludzka i nie zależy od boskiego objawienia, bo opiera się na ludzkim rozumie. Znaczenie tych najdawniejszych filozofów dla genezy historiografii dostrzega A. w fakcie, iż zaatakowali tradycyjny autorytet poetów jako strażników i eksponentów prawdy. Krytyka absurdalności i naiwności mitów poetyckich była pierwszym krokiem w formowaniu się idei prawdy: prawda

stała się teraz czymś, co należało ustalić przez krytyczne badanie i logiczny proces myśli. Słusznie też przypomina A., iż filozofowie ci zrywając z autorytatywnymi interpretacjami świata poetów, starali się dać współczesnym nowy samodzielny sposób pojmowania: tworzyli nowy rodzaj poezji, która im się wydawała prawdziwsza od homerowych i hezjodowych mitów. Uczeni nowożytni wskazali, iż kosmologiczne spekulacje dawnych filozofów nie były niczym innym jak tylko bardziej abstrakcyjną i zracjonalizowaną interpretacją wcześniejszych poetyckich kosmogonii, odziedziczonych za pośrednictwem Hezjoda od orientalnych sąsiadów. Filozofowie ci pozostali też bliżej poezji aniżeli nauki. Ich myśl ujęta w poetyckie metafory, częściej wyraża się formą wiersza niż prozy.

Przytoczone czynniki odegrały zdaniem A. ogromną rolę przy kształtowaniu się myśli historycznej, która zrodziła się w Jonii: w Jonii, bo ta znajdując się w kręgu promieniowania starszych kultur Wschodu wyprzedzała cywilizacyjnie resztę Grecji przynajmniej o wiek i tworzyła zarazem jedną z najbardziej kosmopolitycznych części ówczesnego świata. To spotkanie się z innymi kulturami zmusiło Greków małoazjatyckich do uświadomienia sobie własnej etnicznej więzi i odrębności obyczajowej, politycznej i socjologicznej. Fakt ten rozstrzygnął o tym, iż z tego wielojęzykowego milieu wyszły nie tylko rewolucyjne idee i rewelacyjne spekulacje, ale też początki historiografii. A. słusznie wskazuje, iż pierwotne znaczenie terminu 'historia' nie miało nic wspólnego z badaniem przeszłości, a odnosiło się do wywiadów, do poszukiwania i ustalania jakiejś prawdy. Głównym celem historii było zrazu gromadzenie różnych wieści, legend czy opowiadań, tj. po prostu λόγοι. Stąd owych pierwszych prozaików zajmujących się notowaniem tych λόγοι — nazywano λογοποιοί (twórcy opowieści), później λογογράφοι (spisywacze opowiadań).

Rozdział poświęcony logografom stanowi w książce A. ogniwo łączące narodziny myśli historycznej z jej dalszym postępem w dziele Herodota. Uwagi A. kroczą tu tradycyjnym tropem ogólnie przyjętym w opracowaniach greckiej historiografii i właściwie nie wnoszą nic nowego. Tyle tylko, iż A. wyraźniej może niż się to na ogół czyni, wyznacza logografom miejsce w jej rozwoju: jest nim połowa drogi między poetami epickimi a Herodotem. Hezjod piszący jeszcze w języku formularnym eposu był mitografem w wierszu, który rozpoczął dzieło systematyzacji sprzecznej tradycji ustnej: logograf Hekatajos kontynuował hezjodową systematyzację w *Genealogiach*, lecz pchnął ten proces o krok naprzód przez zracjonalizowanie niektórych mitów i odrzucenie poetyckiej postawy zależności od autorytetu bóstwa (muz). W *Genealogiach* historia jako badanie przeszłości została wyraźnie zarysowana jako dziedzina ludzkiej myśli. Ogólnikowe i informujące, niemal encyklopedyczne uwagi A. o logografach nie stoją na wyżynach naszej najnowszej wiedzy o tych greckich quasi-historykach, zwłaszcza iż A., jak sam wyznaje, oparł je na dziele L. Pearsona (*Early Ionian Historians*) z r. 1939. Nawet w krótkim i szkicowym ujęciu problemowym, jakim jest jego zarys historiografii, można i trzeba było to zrobić wnikliwiej i z większą kompetencją. Co jednak znane i istotne, tego A. nie pomija: zwraca więc uwagę na zainteresowania logografów, którzy od mitów sięgali do wydarzeń sobie współczesnych, na ich dążenia do chronologicznych ustaleń mające na celu zarówno związanie teraźniejszości z przeszłością, jak i oderwanie od niej teraźniejszości. Granica między mitem a historią i w dziełach logografów uwidacznia się jeszcze bardzo niewyraźną linią, ale ich zasługą jest stwierdzenie istnienia takiej granicy.

Dziełu historycznemu Herodota poświęca A. wiele miejsca i wiele wnikliwych obserwacji. Jego dojrzewanie jako historyka ocenia na tle logografów, dostrzega związki łączące go z nimi i uznaje go nie tylko za ich kontynuatora, ale za logografa wyższej rangi. Tak bowiem on, jak i owi, chciał zachować ustną tradycję przetrwałą do własnej epoki, chciał λέγειν τὰ λεγόμενα, uważając za swój obowiązek przekazanie jej w sposób możliwie wierny i dokładny. Nie ulega kwestii, iż taki cel stawia sobie raczej logograf aniżeli historyk. Jest jednak zdaniem A. Herodot pierwszym historykiem, którego dzieło posiadamy: jest nim przez fakt, iż ogólną koncepcją historii góruje zdecydowanie nad logografami, jak później górował nad nim Tukidydes. Ukazanie wojen Greków z Persami na tle dziejów wielkiego konfliktu między Europą a Azją każe mu cofnąć się wstecz do początków perskiej hegemonii, do historii perskich podbojów ogarniających rozległe tereny

i obce ludy. W rezultacie cały niemal świat śródziemnomorski obejmuje pisarz zasięgiem swej panoramicznej wizji. Zainteresowania Herodota życiem są ogromne: mimo to, gdy go porównamy ze współczesnymi mu myślicielami, sprawia wrażenie naiwnego pisarza, oddalonego nieco od głównego nurtu intelektualnej myśli. Jego postawa wobec religii nacechowana jest zabobonnością i brakiem krytycyzmu. A. nie próbuje znaleźć odpowiedzi na pytanie, dlaczego współczesna sofistyka ze swym racjonalizmem i sceptycyzmem tak nikły znalazła dostęp do dzieła Halikarnasejczyka, ale stara się raczej zrozumieć, jakich warunków produktem była taka postawa. Zwraca uwagę na fakt, iż materiał, którym dysponuje historyk, to przede wszystkim ustna tradycja. W miastach greckich istniało coś w rodzaju oficjalnych zapisów ważniejszych wydarzeń, list urzędników itd., lecz Herodot do nich nie sięgał nawet dla chronologicznych ustaleń. Był zanadto — jak sądzi A. — dzieckiem kultury ustnej, aby interesować się tego rodzaju kronikami, co więcej, aby sobie uświadomić wartość takich dokumentów. Nawet gdy opowiada historyczne wydarzenia, do których dokumentacja była mu dostępna, swej metody nie zmieniał. Nie znaczy to, iż nie przywiązuje znaczenia do dokładności w podawaniu faktów, ale główny jego cel stanowi zachowanie i przekazanie ustnej tradycji, stąd z równą starannością i bez istotnego rozróżnienia opowiada to, co historyczne i mityczne, co prawdopodobne i nieprawdopodobne. Takie postępowanie zbliża go do logografów: różni się jednak od nich nie tylko koncepcją historii, ale pod innym jeszcze względem. Tę różnicę odsłaniają słowa jego wstępu do dzieła. Jego zamiarem jest zachować pamięć wielkich czynów tak Greków, jak i Persów, aby ich sława nie zaginęła dla potomności. A. słusznie zauważa, iż takim językiem nie przemawia ani historyk, ani logograf, lecz poeta. Utrwalić w pamięci, a nawet unieśmiertelnić czyny mężów jest niepisanym prawem rządzącym homerową poezją. Herodot idzie w ślady Homera w swym zamierzeniu zachowania sławnych czynów narodów, upamiętnienia najważniejszych wydarzeń własnych czasów. I znowu bardziej jako poetę pociąga Herodota dramat rozgrywających się wydarzeń aniżeli jako historyka śledzenie ich abstrakcyjnych przyczyn. Te fakty godne upamiętnienia to wojny perskie. Jego temat od razu przypomina temat Homera: heroizm w wojnie. Herodot nie tylko naśladuje wielkiego epika, ale z nim współzawodniczy. Daje Grekom nowe epos, mające za tło teraźniejszość, epos, które może stanąć obok wielkiego eposu przeszłości. Porównanie Herodota z Homerem nie jest wynalazkiem A., nie jest też wynalazkiem nowożytnej nauki, ale obserwacją starożytnych. Trzeba przyznać, iż A. umie podać swym czytelnikom wszystko najważniejsze, co na ten temat już powiedziano, umie też zaznaczyć od siebie niejedno, czego nie dostrzeżono. A. ma dobre wyczucie artyzmu i melodii słowa i te zalety starożytnego pisarza jako artysty umie docenić i wyeksponować. I chyba ta partia jego uwag o Herodocie jest najbardziej cenna i oryginalna. Herodot stroi teraźniejszość w heroiczną powagę, w epicką glorię, która była dotąd własnością przeszłości. Jego wielkim 'poetyckim' osiągnięciem stał się fakt, iż udało mu się własną współczesność zheroizować. Trafnie też zauważa A., iż Herodot jest wyrazicielem helleńskiej, zwłaszcza ateńskiej dumy, gdy swą relację historyczną prowadzi do konkluzji, że siły postępu i wyższa cywilizacja odniosły zwycięstwo nad barbarzyńską potęgą. Ale ten triumf cywilizacji, który tak sugestywnie A. ukazuje, przysłania mu nieco apologetyczną tendencję, jaką herodotowe dzieło reprezentuje niewątpliwie wobec Ateńczyków. Ogólnie trzeba przecież przyznać, iż A. zauważa filateński nurt dzieła. Zdaje sobie sprawę, iż idea głosząca zagrożenie cywilizacji przez świat barbarzyński w wojnach perskich była tworem Ateńczyków powołanym do życia już po Salaminie, a więc w czasie, gdy ci zabrali się do wznoszenia imperium, budowy wielkiej floty i wspaniałych świątyń na akropoli za pieniądze swych sprzymierzeńców.

Nie tylko w temacie i jego szerokim traktowaniu okazał się Herodot więcej poetą niż historykiem. W języku, stylu, kompozycji, sposobie narracji przypomina Homera. Budowa dzieła jako całości świadomie nawiązuje do dramatycznego opowiadania homerowej epiki. Zwyczaje Egipcjan czy Lidów niewiele mają wspólnego z bitwami pod Maratonem czy Salaminą i nowożytny historyk będzie je uważał za luźno związane z centralnym tematem, ale jako czynnik dramatotwórczy są potrzebne, bo stanowią żywą scenerię dla dramatu wojen perskich. Cały świat śródziemnomorski staje się tylko kanwą, tłem, na którego pierwszym planie rozgrywają się wojny perskie. Ale to tło

zaludnione jest postaciami odgrywającymi swe własne role i realizującymi swe własne cele w dramatach namiętności i ὕβρις. W każdym miniaturowym obrazie postacie naszkicowane są z tą samą dokładnością, co wielkie figury pierwszoplanowe. Czasem artysta walczy w Herodocie przeciw historykowi: tak artysta-dramaturg każe mu niekiedy poświęcić historyczną dokładność na rzecz moralizującej fabuły, każe mu również wycieniować znaczenie elementu nadzmysłowego, przyjmować bezkrytycznie różne wyrocznie itd. Takie przykłady ponadzmysłowej ingerencji posiadają niewątpliwie duży walor dramatyczny, ale z punktu widzenia historiograficznego są czynnikiem obniżającym wartość dzieła. Pomimo tych wyraźnych ograniczeń historycznej metody, braku analitycznych zdolności, tendencji do dramatyzowania, zwracania uwagi na przepowiednie i różne osobliwości, wyolbrzymiania swego tematu na modłę epicką — uznaje A. Herodota za pierwszego greckiego historyka. Idee bowiem, które przenikają herodotowe dzieło, są zdaniem amerykańskiego badacza autentycznie historiograficzne. Tukidydes zdefiniowałby je dokładniej, ale znaczenie Herodota leży w tym, iż je sformułował. Dzieło Herodota jest relacją wydarzeń i owocem własnych badań nad tradycją ustną, osnutą wokół tych wydarzeń: jest historią żywej ustnej tradycji poprawioną i uzupełnioną jego własnymi spostrzeżeniami, wątpliwościami, konfrontacją różnych jej wersji. W całym rozległym dziele Herodota odczuwamy na każdym miejscu jego czujną obecność, gdy rozważa sprzeczne opowieści, gdy bada stare zabytki, zbiera wywiady u mieszkańców zwiedzanych terenów, gdy śledzi pomieszaną ustną tradycję, gdy wyraża swe powątpiewania lub ofiarowuje swe racjonalistyczne hipotezy. Te wszystkie zabiegi pisarza są staraniem o zdobycie ideału takiej prawdy, jak on ją pojmował: nie metafizycznej abstrakcji, ale konkretnej. I słusznie stwierdza A., iż jeżeli potrafimy sobie uświadomić konkretną naturę herodotowego rodzaju prawdy, zrozumiemy, iż mamy prawo uznać w nim historyka. Na własny sposób stworzył Herodot ideę uniwersalnej historii, w której poszczególne wypadki nie dzieją się w izolacji, ale są wszystkie-cząstkami i epizodami jednoczącego je dramatu. Byli przed nim kronikarze, którzy spisywali oderwane dzieje poszczególnych miast, lecz on pierwszy opracował w swym dziele wydarzenie współczesne, tworząc z różnych kulturowych tradycji jednolite studium pojedynczego okresu. Późniejsi historycy mogli prowadzić bardziej dogłębne poszukiwania w kierunku ustalenia współzależności faktów różnych okresów i miejsc, ale on pierwszy zauważył, że historia nie może być dziejami poszczególnych miasteczek, iż jest czymś więcej niż lokalnymi kronikami. Trudno też nie zgodzić się z końcową uwagą A., iż Herodot dał Europie nową intelektualną koncepcję badania i rozumienia rzeczywistości i jej rozwoju, koncepcję, którą do dziś nazywamy historią.

Podobnie jak omówienie dzieła Herodota również charakterystyka nowych idei, które wniósł do historiografii Tukidydes, została ujęta przez A. w sposób dość wyczerpujący i wnikliwy. I ten jednak rozdział nie jest wolny zarówno od drobnych usterek, jak i poważniejszych potknięć rzucających pewien cień na rodzaj obranej metody badawczej. Otóż kwestionowałbym przede wszystkim zbyt skrótowy i powierzchowny szkic biograficzny Tukidydesa. A. winien był przypomnieć swym czytelnikom, iż Tukidydes był politykiem i wodzem, stąd jego opisy akcji dyplomatycznych i wojskowych opracowane są w sposób fachowy. Należało też poświęcić parę uwag postawie politycznej historyka i ewolucji tej postawy: zagadnienie to ma dziś w nauce własną całkiem sporą literaturę, tym bardziej więc można się dziwić, iż zostało całkowicie pominięte przez A. Na wzmiankę bodaj zasługiwał też stosunek Tukidydesa do oligarchicznej rewolucji z r. 411 p.n.e., jak również problem bezpośrednich odautorskich wypowiedzi historyka na temat bieżącej sytuacji politycznej. Niewątpliwie ustalenie stosunku Tukidydesa do demokracji ateńskiej, peryklejskiej i późniejszej, mogło dopiero stanowić podstawę do analizy jego stanowiska wobec ateńskiej polityki zagranicznej, polityki wojennej i wielkomocarstwowej, a zatem do interpretacji historycznej dzieła w różnych jego przekrojach i płaszczyznach. Trudno też zgodzić się z takim pojmowaniem idei tego dzieła, jakie sugeruje A. (przyjmujący tu, jak się zdaje, poglądy szkoły anglosaskiej), mianowicie, że w wielkim dramacie wojny peloponeskiej Ateny odpowiedziały swą katastrofą za ὕβρις popełnioną w stosunku do sprzymierzeńców. Nie jest to interpretacja najbardziej słuszna i nie jedyna, nie wolno więc było A. się do niej wyłącznie ograniczać. I jeszcze jedno: problem mów stanowiący,

jak wiadomo, jedną z najtrudniejszych i najbardziej spornych kwestii badawczych w dziele Tukidydesa, potraktował A. z żenującą niefrasobliwością, sprowadzając swe uwagi do poziomu truizmów. Nie docenił też należycie roli, jaką przyznaje Tukidydes wybitnej jednostce w procesie historycznym. Za mało poświęcił A. miejsca w swym szkicu związkom historyka z sofistyką, z ówczesną postępową myślą badawczą. Wspomniał, co prawda (przy opisie zarazy), zależności Tukidydesa od szkoły hipokratejskiej istotne dla formowania się jego naukowej metody, ale nie dostrzegł wpływu na nią ówczesnego ateńskiego sądownictwa z wykształconą pragmatyką i sposobami badania wiarygodności świadków. Dostrzegł jednak wiele aspektów nie tyle dotąd nie zauważonych czy pomijanych, ile niedostatecznie uwzględnianych czy eksponowanych. Te spostrzeżenia, jak również szereg trafnych ujęć stanowią o przewadze elementów pozytywnych i naukowej wartości tego rozdziału w książce A.

Wielką indywidualność Tukidydesa ukazuje A. na tle porównania z Herodotem. Choć autorzy ci są sobie niemal współcześni, przejście od Herodota do Tukidydesa, to nie tyle przejście z jednej epoki do drugiej, ale ze starożytności do czasów nowożytnych. A. trafnie zauważa, iż czytając Tukidydesa obserwujemy, jak jego bystry, analityczny umysł tworzy nowe idee i koncepcje. Jest to umysł realisty, który dokonuje swych obserwacji, badając wydarzenia dziejowe raczej od ich wewnętrznej, przyczynowej strony niż od ich zewnętrznej oceny. Historia Tukidydesa nacechowana jest wysokim poziomem myślowej abstrakcji. Tam, gdzie Herodot umieszcza tylko swe opowiadanie, Tukidydes musi je jeszcze przeanalizować w abstrakcyjnych kategoriach. A jednak — jak trafnie ujmuje rzecz A. — relacja Tukidydesa jest bardziej realistyczna nie pomimo tych abstrakcji, ale właśnie z ich powodu. Ten realizm widoczny jest też w wyborze tematu; swój przedmiot ogranicza Tukidydes tylko do tych wydarzeń, które mógł sam sprawdzić, dołączając do swej relacji incydentalne przypuszczenia (jak w *Archeologii*) dotyczące wydarzeń przeszłości. Za godny wprowadzenia do swej historii materiał uznał tylko te fakty, które potrafił zweryfikować przez osobiste badanie, porównanie i wartościowanie sprzecznych doniesień i pisanych dokumentów. Te właśnie pisane dokumenty uzyskują w jego dziele znaczenie, które otwiera nową epokę w starożytnej historiografii: Tukidydes pchnął herodotową koncepcję prawdy o krok naprzód przez to, że za swe zadanie uznał nie samą dokładność sprawozdania z przebiegu określonego wydarzenia, ale dokładność, z jaką należy je ustalić. Tym samym stworzył nowy ideał faktologicznej prawdy. Ograniczenie się przez historyka do teraźniejszości wnosi do historiografii — jak słusznie A. zauważa — dwie ważne idee: a więc podkreślenie wartości tego, co poznawalne i sprawdzalne, oraz uznanie teraźniejszości za teren wyraźnie odgraniczony od przeszłości. Ta analiza teraźniejszości jest — na co niewątpliwie słusznie zwraca A. uwagę — innowacją Tukidydesa i czyni go pod tym względem odosobnionym myślicielem w greckim antyku.

Spośród wielu analiz A. niejedna zasługuje na uwagę i uznanie (jak analiza wyprawy trojańskiej, archeologii czy prehistorii greckiej, rekonstrukcji przeszłości, motywacji historycznej, uwzględniania hierarchii przyczyn w opisie zdarzeń historycznych i in.). Nie sposób jednak dać tu choćby ogólne wyobrażenie i ocenę tego, jaki walor naukowy każda z nich przedstawia, zwłaszcza iż nie ma wśród badaczy zgody w odniesieniu do interpretacji poszczególnych zjawisk i problemów, a brak ów nie pozwala na odwoływanie się do autorytatywnych, ogólnie przyjętych opinii. Warto tu jednak zanotować trafne uwagi, jakie wypowiada A. w związku ze szczególnym charakterem czy rodzajem historii prezentowanym w tukidydejskim dziele. Jest to historia niemal wyłącznie polityczna. Wiadomo, iż często nazywano Tukidydesa raczej politycznym analitykiem niż historykiem, a jeżeli już historykiem, to politycznym. Bezwarunkowo polityka, zwłaszcza polityka siły, jest elementem dominującym w dziele. Słusznie też zauważono, iż jego relacja zdarzeń jest historią tego, jak państwo ateńskie stopniowo rozszerzało strefę swych wpływów oraz jak wzrost potęgi zmieniał polityczny i moralny klimat w Atenach powodując, iż ludzie odpowiedzialni za ateńską politykę podejmowali brutalne akcje wobec sprzymierzeńców, wywołujące zrozumiały opór w świecie greckim. Historyk daje nie tylko opis wzrostu ateńskiej potęgi, ale i refleksje na temat jej charakteru i uprawnień. Niewątpliwie Tukidydes dostrzega coś w rodzaju łańcucha reakcji

wyzwolonego działaniem siły, którego końcowym produktem jest stan tego rodzaju, iż posiadacz tej potęgi staje się w równym stopniu ofiarą swej mocy, jak ci, którym starał się ją narzucić. Historia Tukidydesa jest historią wielkiego miasta, które powoli staje się i pada ofiarą swej własnej wielkości. Przez ukazanie konkretnej wymowy historycznych faktów, przez niedwuznaczny sens mów politycznych przedstawicieli różnych miast i samych Ateńczyków uświadamia Tukidydes — zdaniem A. — swego czytelnika, iż Ateny coraz bardziej zdradzają swe najpiękniejsze ideały. Jest rzeczą sporną, czy 'imperializm' ateński znajdował w oczach Tukidydesa moralne czy prawne uzasadnienie, ale jest rzeczą pewną przynajmniej dla A., iż historyk był przerażony zuchwałym nadużywaniem przez Ateńczyków militarnej siły. Przez dobór faktów, układ wydarzeń, sofistyczny rodzaj argumentów w mowach prowadzi nas Tukidydes do konkluzji, iż Ateny zdążają do upadku. Cała historia tukidydejska jest według A. ciężkim oskarżeniem Aten. Już W. Jaeger ostrzegał, iż nie wolno dopatrywać się w tukidydejskim ujęciu przysłowiowej kary niebios za imperializm ateński, i miał niewątpliwie rację.

W swej charakterystyce wielkiego historyka nie zapomina A. o tym, iż był to też wielki artysta. Wskazuje, że jego artyzm nie wyczerpuje się w ornamentyce słowa, bogatej frazeologii, w stosowaniu retorycznych figur: jego historia wojny peloponeskiej jest dziełem sztuki jak gdyby poematem w prozie. Niektórzy uczeni przyjęli nawet pogląd skrajny, iż Tukidydes był raczej dramaturgiem niż uczonym, i twierdzili, iż jego historia jest tragedią upadku Aten. Nie musimy zaraz kwestionować wszystkich zasad naukowych Tukidydesa — trzeźwo zauważa A. — aby przyznać, iż historyk dostrzegał w wojnie peloponeskiej wielki ludzki dramat zakrojony na większą skalę niż mityczny dramat Troi, a w zbliżającym się upadku Aten katastrofę prawdziwie epickich rozmiarów. Sam temat wymagał od Tukidydesa, aby był zarówno uczonym, jak i artystą. Choć starał się oderwać od poetów w pojmowaniu świata, był tak jak i oni dziedzicem epickiej i dramatycznej wizji Homera. Stworzył nowy rodzaj μῦθος, μῦθος o Atenach i stwierdził jego wyższość nad μῦθοι poetów. Ich były fikcyjne lub przynajmniej częściowo fikcyjne, jego był oparty na sprawdzalnej rzeczywistości. Zasługą Tukidydesa jest oddzielenie historii i politycznej analizy od sfery poezji i przeniesienie badań i zadań dziejopisarstwa w dziedzinę nauki. Słusznie podnosi A., iż historyk umiał do realistycznych ludzkich wymiarów sprowadzić czyny bohaterów starej heroicznej epiki i prehistorycznych legend, a równocześnie drogą analizy odkryć, ile mogą być pomocne w poznaniu politycznych warunków tej dawnej epoki. Była to już godna uwagi innowacja: lecz jego główna zasługa dla nauki polega na wskazaniu, jak historyk winien zabiegać o faktologiczną dokładność i jak powinien przeprowadzać analizę polityczną najistotniejszych wydarzeń historycznych współczesnej sobie epoki.

Pozostaje nam jeszcze do omówienia ostatni rozdział książki A. traktujący historiografię grecką po Tukidydesie. Niestety, ta partia stanowi w opracowaniu amerykańskiego badacza punkt najsłabszy i można jedynie wyrazić żal, iż nie zakończył on swych uczonych uwag na Tukidydesie. Jest chyba A. zbyt poważnym uczonym, aby mu można było zarzucić ignorancję, powierzchowność spojrzenia czy niedojrzałość sądów, choć ujęcie tego rozdziału taką właśnie ocenę sugeruje. Wydaje się, iż zapatrzenie się autora w aprioryczne założenia, nieprawdziwe kryteria, których słuszności chce trochę tendencyjnie dowieść, podyktowały mu poglądy o charakterze mocno uogólniającym. Wszystkich autorów po Tukidydesie z wyjątkiem jednego Polibiusza traktuje w identyczny sposób, uważając ich za μυθοποιοί, którzy odrzucili ideał herodotowej czy tukidydejskiej prawdy faktów i dziejopisarstwo sprowadzili do obszaru, z którego wyszło, do królestwa mitu. Ich mit był bliższy historii niż mit poetów, bo kultura grecka przestała już być oral culture, mogli więc korzystać z pisanych dokumentów, ale w swych metodach niewiele się od poetów różnili. Był to jednak nowy rodzaj mitu ukształtowany pod działaniem moralizującej poizokratejskiej retoryki, służący do wypowiadania różnych moralistycznych pouczeń i refleksji. Wpływy retoryki na historiografię dostrzega A. tylko w tendencji moralizatorskiej, w kompozycji i stylu, a więc w narracji obliczonej na zainteresowanie czytelnika, na sensację i pogoń za efektami, skłonność do dramatyzowania. Nic nie wspomina o tym, jaki udział w tym kształtowaniu historiografii miała szkoła perypatetycka

zakładająca obok pożytku także potrzebę wywoływania u odbiorców sztuki emocjonalnego przeżycia, rozkoszy estetycznej. Trzech historyków IV w. p.n.e. — Ksenofonta, Efora i Teopompa — omawia A. bardzo pobieżnie, encyklopedycznie, ale też bez ukazania ich metody, walorów i błędów. Sygnalizuje tylko ich metodyczne odstępstwo od tukidydejskich zasad historiograficznych, nie wspomina ani jednym słowem o wartości choćby względnej ich przekazu dla poznania historii IV w. p.n.e. Z tego przedstawienia czytelnik nie dowiaduje się dosłownie niczego o tych historykach, których znaczenia nie da się dziś całkowicie kwestionować. Nieco szerzej zajął się A. PoliblUszem podnosząc z uznaniem wartość jego krytycznych zasad. Uwagi A. nie wnoszą jednak nic nowego i są tylko bardzo ogólnym powtórzeniem tego, co na ten temat już dawno pisano i wiedziano. Nie ulega wątpliwości fakt, iż po pracach K.v. Fritza (*The Theory of the Mixed Constitution in Antiquity. A Critical Analysis of Polybius' Political Ideas*, 1958) i doskonałym komentarzu F. Walbanka (1957) inaczej należałoby te sprawy ujmować. Swój wykład kończy A. na Plutarchu i jego pseudohistorycznej biografii: zupełnie nie zauważa historyków cesarstwa, jak Dionizjusz z Halikarnasu, Appian, Herodian, Kasjusz Dion, których dzieła, przynajmniej w pewnych partiach dotykających czasów bliskich epoce życia swych twórców, zawierają ogólnie uznawany dziś i cenny materiał źródłowy. Pomija milczeniem Arriana, dość krytycznego w końcu historyka, który w swojej *Anabazie Aleksandra* oparł się na starej i dobrej tradycji ptolemejskiej i któremu — co należy podkreślić — zawdzięczamy, iż wielki wódz nie stał się postacią powieściową. Nie chcąc mnożyć tych krytycznych uwag, które same się tu cisną pod pióro, wolę zakończyć to sprawozdanie z książki A. przypomnieniem wcześniej już wyrażonej uwagi, iż niepotrzebnie swą dobrą robotę zepsuł tym nieudanym rozdziałem końcowym.

*Romuald Turasiewicz* (Kraków)

Eos LX 1972

**K. D. White, A Bibliography of Roman Agriculture,** Institute of Agricultural History, Bibliographies in Agricultural History: number 1, University of Reading, 1970, ss. XXVIII+63.

Recenzowana *Bibliografia* jest pierwszym zeszytem zaplanowanej przez Instytut Historii Rolnictwa Uniwersytetu w Reading (Wielka Brytania) seryjnej bibliografii całej historii rolnictwa, zawierającej wybór ważniejszych pozycji z tej dziedziny. Ma ona być w założeniu naukową roboczą bibliografią (a scholar's „working bibliography"), przeznaczoną dla fachowców. Autor pierwszego zeszytu serii, Kenneth Douglas White, profesor Uniwersytetu w Reading, specjalizuje się w technicznych problemach rzymskiego rolnictwa, szczególnie w starożytnej Italii oraz w zachodnich i północnych prowincjach Imperium — co znalazło wyraz w doborze pozycji bibliograficznych.

*Bibliografia* poprzedzona jest obszernym wstępem (s. VII—XXIII), w którym Autor przedstawia aktualny stan badań, sygnalizując węzłowe zagadnienia przedmiotu (znaczenie studiów nad historią rzymskiego rolnictwa, źródła literackie i archeologiczne, systemy eksploatacji ziemi, problem siły roboczej na tle stosunków produkcji, technika rolna i postęp techniczny w starożytności rzymskiej).

Materiał bibliograficzny ułożono działami: autorowie antyczni i źródła archeologiczne; historia rolnictwa (generalia i rolnictwo w poszczególnych częściach Orbis Romanus); warunki naturalne; ludność wiejska (stosunki demograficzne i osadnicze, wolna i niewolna siła robocza); typy własności ziemskiej i systemy eksploatacji; zabudowania gospodarcze i inwentarz gospodarstw; rośliny uprawne, gospodarka hodowlana, sadownictwo, lasy; zbyt produktów rolnych, organizacja handlu i transportu. Ogółem bibliografia (rozumowana, z krótką oceną) obejmuje 918 pozycji za okres od schyłku XIX w. do 1970 r.

Należy podkreślić, że bibliograficzne repertorium o takich rozmiarach jest w dziedzinie historii rzymskiego rolnictwa wydawnictwem bez precedensu, choć ze względu na ogrom materiału gromadzącego się w całym stuleciu badań i ono mogło być jedynie selektywne (część spośród 918 pozycji powtarza się w poszczególnych działach). Wartość zestawienia dokonanego przez K. D. White'a podnosi fakt, że dotarł on do wielu prac trudno dostępnych. Robocza bibliografia rozumowana pozwala na najogólniejsze zorientowanie się w treści i znaczeniu takich prac. Większość pozycji reprezentuje nową i najnowszą literaturę — z okresu po drugiej wojnie światowej; starsze, zwłaszcza z drugiej połowy XIX w., to przede wszystkim opracowania klasyczne, podstawowe. Minusem *Bibliografii* jest, co się często zdarza w wydawnictwach zachodnioeuropejskich, dość przypadkowy dobór powojennych publikacji radzieckich i z krajów socjalistycznych (nb. polskich podano stosunkowo dużo).

Dokładniej mogłem skontrolować jedynie bibliografię dotyczącą Afryki Północnej reprezentowaną w sumie przez pokaźną ilość tytułów w różnych działach, odpowiednio do roli, jaką odgrywały afrykańskie prowincje w ekonomicznym życiu Imperium. I tu jednak łatwo stwierdzić braki, nawet ważnych, ogólnie dostępnych pozycji. Przykładowo: podano przestarzały atlas archeologiczny Tunezji (poz. 90), pominięto nie zastąpiony dotychczas przez nowsze wydawnictwa atlas archeologiczny Algierii S. Gsella. Brak książek: G. Ch. Picarda o cywilizacji afrykańskiej z obszernym rozdziałem poświęconym rolnictwu; G. G. Diligenskiego, o Afryce Północnej w IV i V w., również z odpowiednimi partiami dotyczącymi badanego problemu, a zwłaszcza monografii J. Kolendo o afrykańskim kolonacie, jak też o postępie technicznym w rolnictwie starożytnej Italii. Z ważniejszych artykułów nie podano np. podstawowego studium R. Cagnat o afrykańskiej annonie. Nie znajduję wreszcie swoich artykułów o annonie i latyfundiach w Afryce. Wymienione przykładowo braki winny być przez Autora uzupełnione w zapowiedzianej drugiej edycji tak pożytecznej publikacji.

*Tadeusz Kotula* (Wrocław)

Eos LX 1972

**Najdawniejszy kalendarz gnieźnieński według kodeksu Ms 1 wydał Bogdan Bolz,** Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Wydział Filologiczno-Filozoficzny, Prace Komisji Filologicznej tom XXIV, z. 1, Poznań 1971, ss. 163.

*Słownik łaciny średniowiecznej w Polsce* — wydawany od r. 1953 pod redakcją M. Plezi — objąć ma, jak głosi wstęp, wszystkie teksty polsko-łacińskie z lat ok. 1000 do 1506, o ile zostały dotychczas ogłoszone drukiem. „Górna granica — czytamy — nasuwała się sama, ponieważ (s)przed r. 1000 nie znamy żadnych zabytków piśmiennictwa polsko-łacińskiego z jednym tylko wyjątkiem w postaci najstarszego (rzymskiego) żywotu św. Wojciecha, napisanego jeszcze być może w r. 998". Wydany ostatnio w ramach Prac Komisji Filologicznej PTPN kalendarz, a właściwie *Capitulare euangeliorum de anni circulo*, czyli wykaz perykop liturgicznych na niedziele i święta, przesuwa wymienioną granicę o dwa stulecia wstecz. Toteż z dużym zainteresowaniem bierzemy do ręki zabytek stanowiący niewątpliwie najdawniejszą księgę liturgiczną, jaka zachowała się na naszych ziemiach. Należy ona do używanych w średniowieczu kalendarzy liturgicznych zawierających zwięzłe informacje, jakie urywki ewangelii czytać należy w daną niedzielę czy święto. Z czasem owe capitularia, zaznaczające jedynie pierwsze i ostatnie słowa odpowiedniej perykopy, zastąpiono przez wygodniejsze w użyciu evangelistaria zawierające perykopy na poszczególne dni. Księgi jednak tego typu były znacznie droższe; toteż mniej wygodne, ale tańsze capitularia utrzymywały się przez kilka stuleci. W krajach Europy zachodniej, głównie w Italii, Francji, W. Brytanii, w Niemczech, zachowało się kilkaset rękopisów tego typu; najwięcej ich znajduje się w Bibliothèque Nationale w Paryżu. Natomiast w Polsce jest to jedyny z tych czasów pochodzący zabytek tego rodzaju.

Ukrywający się dotąd w rękopisie nr 1 Biblioteki Katedralnej w Gnieźnie zabytek wydobył na światło dzienne Bogdan Bolz, znany już czytelnikom z tego rodzaju prac. M.in. opublikował szesnastowieczny katalog arcybiskupów gnieźnieńskich, glosy kanonu z lat 1428—1431, nie znane przedtem utwory F. Andronika, polskiego poety epoki Odrodzenia, odkrył piętnastowieczny rękopis listów Horacego. Ostatnio obdarzył nas wydaniem fototypicznym zabytku innej zupełnie rangi. Całość wymienionej w tytule publikacji liczy 109 stron druku oraz 51 tablic i obejmuje: wstęp edytorski (s. 8—40), transliterację (41—64), transkrypcję (65—97) oraz fotografie całego tekstu CEG. Ponadto na s. 98—109 znajdujemy: wykaz syglów rękopisów, alfabetyczny indeks niedziel i świąt uwzględnionych w CEG, zestawienie perykop CEG i not marginalnych rękopisu oraz streszczenie francuskie wstępu.

W zwięzłym „Wstępie edytorskim" omawia Bolz charakter zabytków tego rodzaju, szkicuje dzieje badań prowadzonych w innych krajach, następnie przedstawia założenia, którymi się kierował: podkreśla, iż pragnie przedstawić zabytek wyłącznie od strony paleograficznej i filologicznej, by w ten sposób dostarczyć materiału źródłowego do dalszych dociekań. W rozdziałku zatytułowanym „Opis zabytku" omawia materiał pisarski i pismo, zestawia w układzie alfabetycznym ważniejsze abrewiacje podając częstość ich występowania. Dla filologa szczególnie interesujące wydają się dane o właściwościach ortograficznych oraz wyniki badań nad razurami (edytor zastosował tu metodę polegającą na naświetlaniu wytartych w pergaminie miejsc promieniami ultrafioletowymi i podczerwonymi). Ciekawe są też spostrzeżenia dotyczące słownictwa, które z jednej strony świadczy o trwałości niektórych określeń miesięcy i dni, z drugiej zaś wyraźnie wzbogaca zasób łaciny nowymi terminami. Zestawiając warianty omawianego zabytku z kilkunastu pokrewnymi rękopisami zachodnioeuropejskimi dochodzi do wniosku, iż manuskrypt gnieźnieński wykazuje najwięcej podobieństw tekstowych z watykańskim rękopisem 7016 powstałym ok. r. 800 natomiast rodzaj pisma wskazuje na pokrewieństwo gnieźnieńskiego ms 1 z przechowywanym w British Museum kodeksem Harleyanus 2797, powstałym w skryptorium w Reims.

Od strony 41 począwszy znajdujemy tekst zabytku, i to w potrójnej formie. Szczególny charakter kodeksu, sporządzonego tzw. scriptura continua, a więc pismem ciągłym, bez rozdzielania wyrazów, skłonił edytora do przedstawienia tekstu w pełnej transliteracji, która stanowi walną pomoc przy odczytywaniu załączonych fotokopii, a jednocześnie zachowuje autentyzm tekstu. Transkrypcja daje tekst z rozwiązanymi abrewiacjami i uproszczoną pisownią; poszczególne zapiski otrzymały numerację, co ułatwia powoływanie się na konkretne miejsca w innych rozdziałach książki. Dołączona tu pewna ilość not krytycznych wskazuje na zgodność lub rozbieżność poszczególnych miejsc zabytku z czterema typami podobnych ksiąg. Najważniejsze przecież są tablice zawierające na kredowym papierze fotografie poszczególnych stronic gnieźnieńskiego *Capitulare*. Format reprodukcji 167×110 mm (przeciętnie) jest niewiele mniejszy od wymiarów stronic rękopisu 190×155 mm. Za szczęśliwy uznać należy pomysł edytora, by dołączyć fotografie kilku stronic (głównie incipit i explicit) pokrewnych zabytków zachodnioeuropejskich, jak również marginesowych notatek rękopisu ms 1.

Edytora cechuje wielka ostrożność w wysnuwaniu wniosków; dotyczy to szczególnie kwestii pochodzenia zabytku. Autor zastrzega się zresztą, iż „rezygnuje z wszelkich prób przedstawienia jakiejś syntezy zagadnienia" (s. 10). Nie chcąc wkraczać w kompetencje mediewistów zadanie swoje widział jedynie w ukazaniu tego niezwykłego zabytku w świetle osiągnięć współczesnej paleografii łacińskiej oraz kalendariografii średniowiecza (s. 40). Postawa ta zasługiwać może na pochwałę, niekiedy jednak ciekawość czytelnika doznaje pewnego zawodu. Odczuwa się też brak informacji o losach rękopisu w Polsce; ze wstępu czytelnik nie dowiaduje się, jak dawno ms 1 znajduje się w Gnieźnie, jakie są najstarsze o nim świadectwa. To samo dotyczy zawartości składek poprzedzających *Capitulare*, czytelnik się raczej tego jedynie domyśla z nazwania kodeksu ewangeliarzem i innych wzmianek. W tych i niektórych innych kwestiach edytor odsyła czytelnika do artykułów uprzednio opublikowanych bądź mających się dopiero ukazać. Najważniejszy z nich jest niewątpliwie artykuł w XII tomie Studiów Źródłoznawczych z r. 1967 (s. 23—38): *Najstarszy*

*kalendarz w rękopisach gnieźnieńskich*. Autor widocznie nie chciał się powtarzać, nie każdy jednak czytelnik omawianej edycji będzie miał pod ręką odpowiedni tom Studiów Źródłoznawczych.

Niezwykle interesujące są uwagi o zapiskach marginesowych (s. 32—38 oraz tabl. XLI—LI). Noty te, występujące na różnych stronicach kodeksu, skreślone są tzw. uncjałą irlandzką, podczas gdy sam kodeks zapisano wczesną minuskułą karolińską. Najwidoczniej zostały one wpisane później, i to literami mniejszego formatu i atramentem gorszego gatunku, gdzieś w połowie wieku IX. Zdaniem B. Bolza „jedynym wytłumaczeniem ich powstania mogła być chęć dostosowania naszego ewangeliarza do potrzeb jakiegoś ośrodka misyjnego w takim kraju, w którym trudno byłoby stawiać wiernym większe wymagania niż udział w niedzielnym kulcie" (s. 38). Owe notatki okazać się mogą cenne w dalszych badaniach, zarówno nad *Capitulare*, jak i całym kodeksem, szczególnie „nad ustaleniem drogi, którą przebył ten ewangeliarz z macierzystego skryptorium do Gniezna" (s. 38). Tych not marginesowych zachowało się w omawianym kodeksie 86; edytor podaje liczbę 87, przyjmując zapewne dłuższą nieco notatkę na s. 46 rękopisu jako dwie (na tablicy XLIII oznacza je jako 46 ab). Nawiasem można by zauważyć, iż abrewiację pierwszej części tej notki: IN OCT APOST. rozwiązać by należało raczej: „in octava apostoli (scil. Iacobi)", nie „apostolorum".

Korektę przeprowadzono starannie, wszakże pewna ilość przeoczeń uszła uwagi. Pomyłki typu „Ascensions" zamiast „Ascensionis" (s. 21 w. 8 od dołu) nie utrudniają lektury, bardziej natomiast kłopotliwe są opuszczenia takie jak u dołu s. 14 lub na s. 9 w. 1 od dołu, gdzie czytamy: „pisze wyraźnie, i brakowało mu źródeł z katedry gnieźnieńskiej", a powinno być: „iż brakowało ..." W wykazie syglów pożądane byłoby może objaśnienie „ms 1" czy skrótu „CEG".

Z uznaniem podnieść należy stronę techniczną edycji. Starannie przygotowane i wykonane na papierze kredowym tablice I—XXXIII dają zupełnie czytelny tekst zabytku; to samo można powiedzieć o tablicach XXXIV—XL przynoszących fotografie pokrewnych zabytków europejskich. Tablice zaś XLI—LI dają w powiększeniu reprodukcje marginesowych notatek rękopisu gnieźnieńskiego; glosy te, które w samym kodeksie z trudem tylko można odcyfrować za pomocą lupy, w wydaniu B. Bolza stały się czytelne gołym okiem. Starannie przygotowane fototypiczne wydanie *Najdawniejszego kalendarza gnieźnieńskiego* zachęci niewątpliwie filologów, jak i historyków do dalszych badań nad tym zabytkiem, który zasługuje na uwagę nie tylko ze względów chronologicznych.

*Jan Wikarjak* (Poznań)

Eos LX 1972

**Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata,** North-Holland Publishing Company of Amsterdam, t. 1: **Ordinis primi tomus primus,** Amsterdam 1969, ss. XXI+681+1 nlb.; t. 2: **Ordinis primi tomus secundus,** Amsterdam 1971, ss. VIII++726.

Po pierwszej zbiorowej edycji pism Erazma z Rotterdamu wydanej w Bazylei w 1540 r., po wydaniu opuszczającym prasy drukarskie w Lejdzie w latach 1704—1706 została w 1969 r. zapoczątkowana nowa edycja zbiorowa wszystkich pism wielkiego Holendra. Patronat nad nią na wniosek Towarzystwa Historycznego Rotterdamu i Królewskiej Akademii Nauk w Holandii objęła Międzynarodowa Unia Akademii. Za jej to sprawą w grudniu 1963 r. powstała Międzynarodowa Komisja do opracowania edycji zbiorowej wszystkich dzieł Erazma. (Conseil international pour l'edition des oeuvres complètes d'Erasme sous le patronage de l'Union Academique Internationale) z siedzibą w Amsterdamie. W skład Komisji wszedł również przedstawiciel Polski w osobie profesora K. Kumanieckiego, który od końca 1969 r. jest także jednym z członków Komitetu Redakcyjnego Pism Erazma. Komisja pozyskała jako współpracowników wielu erazmianistów

z różnych krajów Europy, a także i z Ameryki, powierzając im edycję poszczególnych utworów. Do pracy tej przystąpili i filologowie z Warszawy: Kumaniecki (edycja: *Antibarbari*), Domański (*Encomium medicinae*), Cytowska (*De constructione*; *De pronuntiatione*). Zgodnie z uchwałą Komisji komentarze do łacińskiego tekstu (poza aparatem krytycznym) mogą być zredagowane w językach: angielskim, francuskim i niemieckim. W obrębie jednego tomu będzie obowiązywał jeden wybrany język. Przy edycji postanowiono nie trzymać się porządku chronologicznego, lecz zachować podział systematyczny na działy: ordines, który przeprowadził Erazm z Rotterdamu w katalogu swoich pism (Allen *Ep.* I 1, p. 38—42; *Ep.* 2283). Porządek taki zgodny jest w większości wypadków z układem poprzednich edycji zbiorowych bazylejskiej i lejdejskiej.

W dniu 27 października 1969 r., a więc dokładnie w pięćsetletnią rocznicę urodzin Erazma, prezes Międzynarodowej Komisji przedstawił na kongresie w Rotterdamie, poświęconym wielkiemu humaniście, pierwszy tom zaprojektowanej edycji. Zawiera on, według określenia Erazma, dzieła ordinis primi, to jest utwory, *qui spectant ad institutionem litterarum.* Tom został zredagowany (poza tekstem łacińskim) w języku angielskim i stanowi pracę edytorów angielskich i jednego Polaka (Kumanieckiego). Książka obejmuje: ogólny, informacyjny wstęp Komitetu Wydawniczego (Waszink, Halkin, Reedijk, Bruehl), jedno z najwcześniejszych dzieł Erazma, *Antibarbarorum liber* (opracowanie K. Kumanieckiego) oraz utwory o charakterze ściśle filologicznym: komentarz do przypisywanego ówcześnie Owidiuszowi dziełka *Nux*, *Commentarius Erasmi in Nucem Ovidii* (edytor R. A. B. Mynors), przekłady łacińskie utworów greckich: *Libani aliquot declamatiunculae Latinae* (edytor R. A. B. Mynors), *Euripidis Hecuba et Iphigenia Latinae factae Erasmo interprete* (J. H. Waszink), *Galeni Exhortatio ad bonas artes praesertim medicinam*; *Galeni De optimo docendi genere et qualem oportet esse medicum* (J. H. Waszink). Tom dopełniają łacińskie przekłady utworów Lukiana: *Luciani Compluria opuscula ab Erasmo et Thoma Moro interpretibus optimis Latinarum linguarum traducta* (opracował Chr. Robinson).

Zgodnie z zasadami opracowanymi przez Komisję wydawcy opierają się na pierwszej edycji autoryzowanej każdego z dzieł Erazma, wszystkie późniejsze zmiany uwzględniają w aparacie krytycznym. Pokazuje to niewątpliwie ewolucję tekstu erazmiańskiego, choć praktyczniejsza może byłaby metoda odwrotna: obranie jako podstawy ostatniego wydania autorskiego. Wstęp poprzedzający wydanie każdego utworu omawia genezę opracowywanego dziełka, określa gatunek literacki, podaje charakterystykę edycji pierwszej i wydań późniejszych oraz przekładów, analizuje tekst uznany za editio princeps. Tekst łaciński jest opatrzony aparatem krytycznym oraz komentarzami: historycznym i filologicznym wraz z identyfikacją cytatów i wskazaniem reminiscencji.

Wydawcy zawartych w tomie przekładów Erazma stwierdzili, jaka edycja tekstu greckiego była podstawą tłumaczenia, dali wnikliwą analizę przekładów, oceniając Erazma jako filologa. Bardzo interesująca jest edycja utworu *Antibarbarorum liber*. Dobrze, że wbrew wydaniom poprzednim, umieszczającym to dziełko w ostatnich tomach, przeniesiono je właśnie do tomu pierwszego. Ma ono bowiem charakter pedagogiczny (choć Erazm zaliczył je do *Apologii*). *Antibarbari* należy uznać za najwcześniejszy zarys erazmiańskiego ideału wychowawczego. Pomysł utworu powstał już około 1490 r., lecz dziełko ulegało kilkakrotnie przeróbkom i dopiero w 1520 r. (choć nie w całości) opuściło prasę drukarską. Wydawca, K. Kumaniecki, przedstawił z wielką dociekliwością historię kolejnych przeróbek, dał w swojej edycji zestawienie różniących się tekstów ogłoszonych drukiem oraz — co jest niezwykle cenne — uwzględnił tekst zachowany w rękopisie. Z ogromną precyzją opracowana edycja, skrupulatne zestawienie zmienianych przez Erazma lekcji ukazuje rozwijającą się indywidualność holenderskiego humanisty i pogłębianie się jego erudycji. Obraz ten dopełnia jeszcze odwoływanie się w komentarzu do pisanych ówcześnie listów Erazma, wyrażających te same co w *Antibarbari* myśli, a niekiedy nawet identyczne sformułowania. Wydobyte z tekstu cytaty z poetów antycznych i ojców Kościoła pokazują zespolenie się w dziełach Erazma dwóch literatur: starożytnej i chrześcijańskiej, dwóch podstawowych elementów erazmiańskich *bonae litterae*.

W 1971 r. ukazał się drugi tom pedagogicznych dzieł Erazma w opracowaniu znanych w świecie erazmianistów, profesorów słynnego ośrodka w Tours (Centre d'Etudes superieures de la renaissance de Tours). Edycja dialogu Erazma z 1528 r. *Ciceronianus sive de optimo genere dicendi* zajmuje w tomie specjalne miejsce. Jest to ostatnie dzieło, *opus postumum*, erazmiańczyka Piotra Mesnarda, i chociaż wstęp i komentarze nie robią wrażenia pracy całkowicie ukończonej, redakcja dla uczczenia pamięci wielkiego znawcy Erazma nie poczyniła żadnych zmian w nadesłanej jej w przeddzień śmierci profesora edycji. (Ce qui précède est le dernier écrit de la main de Pierre Mesnard. Il nous l'a envoyé à la veille de sa mort et, par respect pour sa mémoire nous le publions tel, que nous l'avons reçu.) Pozostałe pisma Erazma: *De pueris instituendis*; *Ratio studii ac legendi interpretandique auctores*; *De conscribendis epistolis* wydał uczeń i następca Mesnarda, profesor Jean-Claude Margolin, autor wielu cennych, poświęconych Rotterdamczykowi publikacji.

W zespole przedstawionych w drugim tomie pism szczególnie interesujący jest podręcznik epistolograficzny *De conscribendis epistolis* (1522). Erazm podaje w nim nie tylko zwykłe, przestrzegane w ówczesnych szkołach przepisy poprawnego pisania listów, lecz ilustruje je także przykładami zaczerpniętymi ze swojej własnej twórczości. Włącza do swego podręcznika utwory wcześniejsze: wydane w 1518 r. dziełko *Encomium matrimonii* (jako *exemplum epistolae suasoriae*) oraz ogłoszoną w 1517 r. *Declamatio de morte* (*exemplum consolationis*). Wśród przykładów na *epistolae monitoriae* podaje Erazm swój list pisany jesienią 1497 r. (Allen *Ep*. 56) z Paryża do ucznia Christiana Northoffa. Wplatanie w listownik dawnych utworów pozwala przypuszczać, że obok cytatów z listów Cycerona, Pliniusza i Policjana, na które się Erazm powołuje, jest w tym podręczniku wiele nie dostrzeżonych jeszcze przez nas urywków z korespondencji humanisty. Przytaczane w listowniku przykłady pełne są osobistych aluzji i deklaracji. Podają też one nowe szczegóły biograficzne dotyczące Erazma i jego domowników. Margolina interesuje szczególnie (co nie dziwi bynajmniej erazmianistów) ta właśnie strona podręcznika. Nie bez racji stwierdza; że książka ma „le caractére d'une oeuvre vraiment personelle", a najlepszym do niej komentarzem są zbiory listów Erazma przede wszystkim z lat 1495—1522, to jest z okresu komponowania i kolejnego przeredagowywania podręcznika. Dobrze się stało, że to właśnie Margolin, rzeczywiście doskonały znawca dzieł Erazma, podjął się wydania dziełka *De conscribendis epistolis*. Jednak to zafascynowanie postacią Erazma, szczególne uczulenie na najmniejsze nawet aluzje dotyczące poglądów i spraw osobistych holenderskiego humanisty (w tym zakresie Margolin imponuje swą intuicją) nie pozwoliło niekiedy edytorowi na dostateczne zwrócenie uwagi na zagadnienia czysto filologiczne. Szkoda, że nie zbadano stosunku listownika do przepisów epistolografów greckich. Wszak podział listów na typy powtarza Erazm za ps.-Demetriuszem z Faleronu. O nim to mówi humanista: *Neque vero me praeterit apud Graecos esse, qui epistolarum genera dividat hunc in modum* (s. 312), ażeby w następnych zdaniach przetłumaczyć na łacinę teoretyczne wywody Demetriusza. Na tę zależność zwróciła już niegdyś uwagę L. Winniczuk (*Epistolografia. Łacińskie podręczniki epistolograficzne w Polsce w XV—XVI w.*, Warszawa 1953, s. 28). Znał też Erazm wydane w 1499 i 1503 r. przypisywane Filostratowi *Epistolae amatoriae*, bo o nich to mowa, a nie, jak wyjaśnia edytor o ecphraseis z *Żywotów sofistów*, w zdaniu: *epistolae ... amatoriae Philostrati sane quam elegantes, si perinde essent castae* (s. 224).

Na zakończenie cisną się pod pióro uwagi bardziej ogólne dotyczące zasad przyjętych w całym wydawnictwie. Wątpliwość, czy całkowicie słuszna jest reguła nakazująca oparcie opracowywanego tekstu na pierwszej edycji autorskiej, już wspomniałam. Sporna też jest kwestia doboru edycji, z którymi zestawia się tekst stanowiący podstawę wydania. Czy słuszne jest powoływanie się na nie autoryzowane przedruki? Przy wydawaniu dzieł Erazma opieramy się przede wszystkim na tekstach drukowanych. Każdy z edytorów musi też z konieczności w pierwszym etapie pracy być i bibliografem, zestawia druki, przeprowadza kollację, ustala edycje autorskie, porównuje warianty etc. O wynikach tych badań dobrze jest powiedzieć we wstępie. Obciążanie jednak krytyki tekstu uwagami dotyczącymi tylko różnic ortograficznych w poszczególnych wydaniach takich jak: felicitas — foelicitas; stilo — stylo; marte — Marte; auctor — author — autor etc. uważam

za zbędne. Wszak odnotowujemy tu tylko obyczaje ortograficzne panujące w poszczególnych drukarniach. Tak oto, że podam przykładowo, w edycji *De ratione studii*, gdzie podstawą tekstu jest druk Schürera z 1514 r., zgodnie z zasadami tej oficyny przyjęliśmy formę „auctor", odrzucając, lecz podając w aparacie krytycznym pisownię innych wydań: „author, autor". Natomiast przy opracowywaniu *De conscribendis* posługujemy się formą „autor" przyjętą w drukarni bazylejskiej (ed. 1522). Te warianty ortograficzne bez potrzeby rozdymają tylko aparat. Pisownia, jak wiemy, nie jest w XVI w. ujednostajniona. Panuje w tym zakresie wielka dowolność. Nawet w obrębie tej samej oficyny każdy składacz może stosować swoją własną pisownię. Decyduje też sam rodzaj pisma. Tak na przykład w niektórych garniturach pisma romańskiego nie występuje w ogóle czcionka *v*, dyftongi mogą być umieszczone na jednej czcionce albo też rozłącznie, zamiast *ae* jest tylko *ę* etc. Jak wykazały badania, drukarz nie stosuje się zupełnie do pisowni rękopisu czy druku, na którego podstawie sporządza skład. Dlatego też przy edycjach ze starych druków najpraktyczniej jest chyba uwspółcześnić pisownię i nie traktować także sprawy ortografii jako kwestii godnej omówienia przy krytyce tekstu. Natomiast, gdy posługujemy się starymi drukami, musimy zwrócić uwagę na inny zupełnie problem. Przy analizie określonej edycji, zwłaszcza gdy chodzi o edycję podstawową, nie wystarcza dysponowanie jednym tylko egzemplarzem badanego wydania. Konieczne jest porównanie jak największej liczby egzemplarzy tego samego nakładu. Na tym etapie rozwoju sztuki typograficznej, szczególnie na początku XVI w., egzemplarze tego samego wydania nie zawsze są identyczne. Zdarzają się warianty spowodowane dawną techniką tłoczenia. Już w czasie składania (jeśli nawet pominę fakt częstego rozsypywania się składu) drukarz usuwał na bieżąco zauważane błędy, uwzględniał interwencję autora. Nie przeprowadzał jednak często korekty na wszystkich arkuszach. Rezultatem tego mogą być w jednym wydaniu zarówno egzemplarze z błędami, jak i te, w których dokonano poprawek, czasem większych zmian tekstowych. Zdarzało się to nawet i oficynie Frobena wyjątkowo sprawnej technicznie, gdzie tłoczono równocześnie na sześciu, a nawet i ośmiu prasach.

Tymi ogólnymi refleksjami zamykając swe rozważania będę chyba zgodna z opinią wszystkich badaczy humanizmu, gdy powiem, że ukazanie się każdego nowego tomu *Zbiorowych pism* Erazma będzie dla nas radosnym wydarzeniem.

*Maria Cytowska* (Warszawa)

# LXVII SPRAWOZDANIE
## z czynności
## POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO
## za okres od 19 X 1969 do 17 X 1970

(Na podstawie protokołu opracowała Krystyna Paulo de Silva)

A

1. Sześćdziesiąte siódme Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Filologicznego w dniach 18—20 października 1970 r. w Warszawie

LXVII Walne Zgromadzenie PTF otworzył Prezes Zarządu Głównego, prof. dr Kazimierz Kumaniecki, w dn. 18 X 1970 r. o godz. 9 w sali Lustrzanej Pałacu Staszica. Po powitaniu zebranych uczczono minutą ciszy pamięć zmarłych członków Towarzystwa: mgr Irminy Lichońskiej, prof. dra Władysława Madydy, mgra Mieczysława Głowińskiego. Następnie prezes odczytał list z życzeniami pomyślnych obrad od Ministra Oświaty i Szkolnictwa Wyższego, prof. dra Henryka Jabłońskiego. Z kolei głos zabrał dziekan Wydziału Filologii Polskiej i Słowiańskiej Uniwersytetu Warszawskiego, doc. dr Oktawiusz Jurewicz, przekazując życzenia od rektora UW, prof. dra Zygmunta Rybickiego, oraz życząc owocnych obrad.

Następny punkt porządku dziennego poświęcony był sprawozdaniu z działalności Zarządu Głównego za okres od 19 X 1969 do 17 X 1970. Skarbnik, mgr Stanisław Kalinkowski, odczytał zarówno część finansową, jak i merytoryczną z powodu nieobecności sekretarza doc. dr habil. Anny Sadurskiej. Prof. Stanisław Ostrowski odczytał sprawozdanie Komisji Dydaktycznej.

Trzeci punkt porządku dziennego poświęcony był sprawozdaniu Redakcji „Eos", które odczytał prof. dr Wiktor Steffen. W okresie sprawozdawczym ukazał się zeszyt 1 rocznika LVIII za lata 1969—1970; zeszyt 2 jest po drugiej korekcie. Objętość obu zeszytów wynosi ok. $11^1/_2$ ark. wyd. każdy; łącznie zaś obejmują 15 artykułów obcojęzycznych i 7 artykułów w jęz. polskim. Zeszyt 1 rocznika LIX za rok 1971 znajduje się w opracowaniu wydawniczym i wkrótce zostanie oddany do drukarni. Materiały 2 zeszytu tegoż rocznika są złożone w Wydawnictwie Ossolineum; objętość obu zeszytów będzie wynosiła po 15 ark. wyd.; łącznie oba zeszyty obejmują 17 artykułów w językach obcych i 4 artykuły napisane w jęz. polskim. Po odczytaniu sprawozdania prof. dr W. Steffen w imieniu własnym jak też w imieniu drugiego redaktora, prof. dra J. Wikarjaka, wyraził miłe słowa uznania dla dyrekcji Wydawnictwa Ossolineum i pracowników, zwłaszcza dla p. mgr Zofii Myśliwiec, za rzetelne i zawsze życzliwe załatwianie spraw związanych z „Eosem". Sprawozdania kół odczytali ich sekretarze.

Następnie doc. dr Jan Horowski odczytał sprawozdanie Komisji Rewizyjnej w następującym brzmieniu: Komisja Rewizyjna przy Zarządzie Głównym Polskiego Towarzystwa Filologicznego dokonała kontroli zapisów w księdze Dziennik-Głównej za okres od 20 X 1969 do 12 X 1970 i stwierdziła zgodność zapisów z dokumentami oraz celowość wydatków. Komisja stawia wobec tego wniosek o udzielenie absolutorium Zarządowi Głównemu za okres sprawozdawczy. Wniosek został uchwalony jednogłośnie.

W dyskusji nad sprawozdaniami udział wzięli: doc. dr L. Witkowski, dr J. Daniewski, mgr T. Gibasiewicz, prof. dr M. Plezia, doc. dr J. Horowski, mgr J. Kmiecik, mgr J. Plewako, prof. dr M. Brożek, mgr S. Światłowska, mgr D. Zazulowa. Prof. dr M. Plezia wystąpił z pochwałą dla Redakcji „Eos", podkreślając regularność ukazywania się czasopisma oraz fakt, iż zwiększyła się ilość artykułów drukowanych w językach obcych, co niewątpliwie podniesie walory „Eos"

za granicą; pozostali dyskutanci omawiali trudności związane z nauczaniem języka łacińskiego w szkołach oraz dyskutowali na temat poszczególnych sprawozdań dotyczących działalności naukowej i popularyzatorskiej kół PTF. Po zamknięciu dyskusji nad sprawozdaniami Zarząd Główny przedstawił kandydatury prof. dra M. Plezi i mgr. J. Mańkowskiego na zastępców członków Komisji Rewizyjnej w miejsce zmarłych prof. dra W. Madydy i mgr I. Lichońskiej. W głosowaniu obie kandydatury przyjęto. Następnie Zarząd Główny przedstawił kandydatury do Komisji Nagród PTF w osobach: prof. dr Jerzy Łanowski, doc. dr Jan Horowski, doc. dr Maria Cytowska, doc. dr Stefan Oświecimski, mgr Adam Trybus. W głosowaniu kandydatury przyjęto. Nowy przewodniczący Komisji Nagród, prof. dr Jerzy Łanowski, podziękował za wybór i złożył podziękowanie poprzedniemu przewodniczącemu Komisji — prof. drowi M. Brożkowi. Ustępującej Komisji Nagród i jej przewodniczącemu złożył podziękowanie także prof. dr K. Kumaniecki. Z kolei prof. dr K. Kumaniecki ogłosił listę nagrodzonych.:

pani Zofii Cierniakowej, członkowi PTF od momentu założenia Koła Warszawskiego w r. 1920, obecnie zaś członkowi Koła Krakowskiego PTF, za całokształt pracy w przeszło półwiekowej działalności dydaktyczno-wychowawczej oraz popularyzatorskiej w zakresie nauk o kulturze antycznej, a także za wydajną współpracę z PTF przyznano nagrodę w wysokości 2000 zł;

prof. Zofii Kwiecińskiej, członkowi Koła Krakowskiego PTF, za wybitne osiągnięcia w pracy dydaktyczno-wychowawczej, ożywioną działalność w propagowaniu wychowawczych walorów antyku oraz pełną zaangażowania pracę organizacyjną w doskonaleniu kadry nauczycielskiej języka łacińskiego w szkolnictwie licealnym — nagrodę w wysokości 2000 zł;

prof. Januszowi Daniewskiemu, członkowi Koła Kieleckiego PTF, za owocną pracę pedagogiczną i popularyzatorską w zakresie znajomości antyku grecko-rzymskiego, zwłaszcza jego związków ze współczesnością — nagrodę w wysokości 1000 zł.

Zarząd Główny wystąpił z wnioskiem o przyznanie członkostwa honorowego profesorom: Nicolae Barbu (Rumunia), Karelowi Janačkowi (ČSRS), Johanesowi Irmscherowi (NRD) oraz A. F. Losevowi (ZSRR). Kandydatury zostały przyjęte jednomyślnie.

Ostatni wniosek Zarządu Głównego, również jednomyślnie uchwalony, zawierał projekt wysłania depeszy od obradujących na LXVII Walnym Zgromadzeniu PTF, z pozdrowieniami i życzeniami powrotu do zdrowia do mgr mgr A. Trybusa i A. Miętusa. Postanowiono również wystosować pismo z podziękowaniami do ministra H. Jabłońskiego.

Koło Wrocławskie PTF wysunęło wniosek o wystosowanie podziękowania dyrektorowi liceum ogólnokształcącego im. J. Słowackiego we Wrocławiu, prof. Stankiewiczowi, za zorganizowanie nauki języka greckiego w szkole.

Przedstawicielka Centralnego Ośrodka Metodycznego, mgr Wanda Popiak, wystąpiła z wnioskiem o zorganizowanie kursu dla nauczycieli języka łacińskiego przez kierownictwo COM przy współudziale Zarządu Głównego PTF.

Prezes Koła Katowickiego PTF, mgr J. Jazowy, zaproponował zorganizowanie kolejnego Walnego Zgromadzenia PTF w Katowicach w dniach 17—19 października 1971 r. Ponieważ Koło Lubelskie, które miało organizować Walny Zjazd PTF w tymże roku, propozycji się nie sprzeciwiło, Walne Zgromadzenie postanowiło przychylić się do prośby Koła Katowickiego.

Sesja popołudniowa, rozpoczęta o godz. 15, poświęcona była obradom sekcji dydaktycznej. Przewodniczył prof. S. Ostrowski. Referat pt. *Intensyfikacja w nauczaniu języka łacińskiego w liceum ogólnokształcącym* wygłosiła dr M. Chigerowa. W dyskusji nad tym referatem udział wzięli: mgr J. Plewako, mgr E. Schultz, dr J. Daniewski.

Drugi referat popołudniowej sesji poświęcony był tematyce archeologicznej. Ponieważ referat przewidziany programem nie mógł zostać wygłoszony z przyczyn technicznych, przeto referentka, doc. dr A. Sadurska, przedstawiła wyniki kampanii wykopaliskowej w Palmyrze. W dyskusji nad sprawozdaniem udział wzięli: prof. dr K. Kumaniecki, prof. dr M. Brożek, dr R. Danka, mgr J. Plewako.

Wieczorem tegoż dnia odbyło się spotkanie towarzyskie przy lampce wina w klubie „Pod Kopułą" PAN.

Dn. 19 X godziny przedpołudniowe, zgodnie z programem, zostały przeznaczone na wycieczkę do Wilanowa, której uczestnicy zwiedzili Pałac, Galerię Rzeźby i Muzeum Plakatu. Wycieczkę prowadził mgr J. Mańkowski.

Sesji popołudniowej przewodniczył prof. dr J. Łanowski. Była to pierwsza sesja naukowa Zgromadzenia, otwarta wspomnieniem pośmiertnym pióra doc. dra R. Turasiewicza o prof. drze Władysławie Madydzie. Zawierało ono obszerne omówienie działalności społecznej w ramach PTF, twórczości naukowej i popularno-naukowej Zmarłego.

Następnie prof. dr K. Kumaniecki wygłosił referat pt. *Mowa Cycerona w obronie Korneliusza.* Drugi referat tej sesji pt. *Sceneria w utworze Petroniusza* wygłosił prof. dr M. Brożek. Po obydwu referatach rozwinęła się ożywiona dyskusja, w której udział wzięli: prof. dr J. Wikarjak, prof. dr M. Brożek, mgr J. Plewako, doc. dr A. Sadurska, doc. dr L. Rychlewska, dr S. Stabryła.

W ramach dyskusji prof. dr M. Brożek wygłosił także okolicznościowe przemówienie związane z jubileuszem Warszawskiego Koła PTF, a także jubileuszem dwudziestolecia prezesury prof. dra Kazimierza Kumanieckiego. W przemówieniu tym podkreślił efektywność jego pracy, a także moralne oparcie, jakiego udziela wszystkim reprezentantom naszej dyscypliny.

Dn. 20 X odbyła się ostatnia sesja Zgromadzenia w godzinach przedpołudniowych. Przewodniczył prof. dr J. Wikarjak. Sesję otworzył referat doc. dr M. Cytowskiej pt. *Lukan w Polsce.*

Drugi referat wygłosiła doc. dr H. Szelest na temat: *Rola i znaczenie Stacjusza jako autora „Sylw" w poezji rzymskiej.* Ostatni referat sesji wygłosiła dr M. Pąkcińska pt. *Romans grecki jako wyraz światopoglądu i upodobań literackich swojej epoki.*

W dyskusji nad referatem doc. dr M. Cytowskiej zabierali głos: dr I. Lewandowski, mgr J. Gajda, prof. dr M. Brożek. Nad referatem doc. dr H. Szelest dyskutowali: prof. dr J. Pliszczyńska, prof. dr M. Brożek, prof. dr K. Kumaniecki. W dyskusji nad referatem dr M. Pąkcińskiej udział wzięli: dr A. Komornicka, prof. dr M. Plezia, doc. dr L. Rychlewska, prof. dr M. Brożek, prof. dr ks. Szymusiak.

Po zamknięciu sesji prof. dr J. Wikarjak przekazał przewodnictwo Prezesowi PTF, który dokonał podsumowania Zjazdu. Podkreślił on celowość i dobre wyniki obrad naukowych monotematycznych, w tym wypadku w zakresie problematyki literatury Cesarstwa Rzymskiego. Zamykając Walne Zgromadzenie Prezes złożył podziękowanie wszystkim organizatorom zjazdu, a w szczególności PT: K. Łosiowej, H. Cichockiej, B. Kurzyninie, A. Komornickiej, M. Pąkcińskiej, J. Mańkowskiemu, p. Grzymskiej, H. Żuberek i inn.

Data i miejsce następnego Walnego Zgromadzenia ustalone zostały na 18 X 1971 w Katowicach.

Wyrazy podziękowania dla Koła Warszawskiego złożyła w imieniu zebranych prof. dr J. Pliszczyńska, podkreślając dobrą organizację zjazdu, pomysłowość organizatorów oraz dynamikę Koła, którego pięćdziesięcioletnia rocznica założenia została w ten sposób należycie upamiętniona. W imieniu Koła Krakowskiego przemawiał prof. dr M. Brożek, podkreślając wysoki naukowy poziom obrad.

Po tych przemówieniach prof. dr Kazimierz Kumaniecki ogłosił sześćdziesiąte siódme Walne Zgromadzenie PTF za zamknięte.

## 2. Działalność Zarządu Głównego za okres od dn. 19 X 69 do dn. 17 X 1970 r.

W okresie sprawozdawczym Zarząd Główny odbył sześć posiedzeń Wydziału, w tym jedno w pełnym składzie.

Wyłoniona w poprzedniej kadencji Komisja d/s Nauczania Języków Klasycznych w okresie sprawozdawczym kontynuowała wraz z Zarządem Głównym starania o przywrócenie języka łacińskiego do liceów ogólnokształcących.

W sprawach wydawniczych Zarząd Główny współpracował najściślej z redakcją „Eos". Zgodnie z wnioskami zgłoszonymi na plenarnym posiedzeniu Zarządu Głównego 1969 r. w Krakowie honoraria autorskie zostały podwyższone.

Zarząd Główny współpracował z Komisją Nagród wypełniając zgodne z regulaminem czynności. Zgłoszone zostały w terminie i zatwierdzone przez Zarząd Główny trzy kandydatury, w tym jedna zaproponowana przez dwa różne koła.

W okresie sprawozdawczym ukończona została inwentaryzacja księgozbioru warszawskiego PTF powstałego z darów otrzymywanych przez Towarzystwo z zagranicy. Księgozbiór ten liczy 1874 tomy, w tym 93 tytuły czasopism i 36 druków zwartych, ogólnej wartości 53.026,70 zł. Inwentaryzacją bieżących wpływów zajmuje się mgr Krystyna Paulo de Silva.

Zarząd Główny zajmował się przydzielaniem dotacji dla kół oraz innymi sprawami finansowymi Towarzystwa, jak również administracją bieżącą.

Zgodnie z żądaniami PAN Zarząd Główny przygotował 5-letni plan pracy Towarzystwa w zakresie działalności naukowej, popularyzacyjnej, dydaktycznej i wydawniczej.

Ustalony został harmonogram Walnych Zgromadzeń na najbliższe lata. Zarząd Główny ustalił tematykę naukową i dokonał wyboru referentów na LXVII Walne Zgromadzenie w Warszawie. Dokonano także wyboru kandydatów na członków honorowych PTF oraz uzyskano zgodę odpowiednich władz. Wnioski w tej sprawie po zatwierdzeniu przez Zarząd Główny w pełnym składzie zostaną przedłożone do uchwalenia Walnemu Zgromadzeniu.

W dniach 30 i 31 sierpnia 1969 r. prezes prof. dr K. Kumaniecki reprezentował PTF na Walnym Zgromadzeniu FIEC w Bonn; na Międzynarodowym kongresie w dn. 1—8 IX 1969 r. organizowanym przez FIEC reprezentowali PTF prof. dr K. Kumaniecki i prof. dr W. Steffen.

Towarzystwo zrzeszało 477 członków w 12 kołach.

## 3. Stan finansowy

LXVII zestawienie dochodów i rozchodów
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

| | |
|---|---|
| Wpływy | |
| Dotacja PAN | 214.000.— |
| Sprzedaż wydawnictw | 15.300.— |
| Zwrot nadpłat | 937,58 |
| Składki członkowskie | 6.340.— |
| Stan na dz. 20.X.1969 | 241.215,64 |
| | 477.793,22 |
| Wydatki | 272.309,50 |
| Stan na dz. 17.X.1970 | 205,483,72 |

| | |
|---|---|
| Wydatki | |
| Osobowy fundusz płac | 22.005.— |
| Bezosobowy fundusz płac (bez kosztów na popularyzację) | 8.934.— |
| Nagrody PTF | 5.000.— |
| Składki ZUS | 3.665,50 |
| Materiały biurowe, druki | 1.599,45 |
| Koszty podróży (bez kosztów na popularyzację) | 27.799,70 |
| Usługi materialne | 1.757,20 |
| Popularyzacja i koszty podróży związane z popularyzacją | 9.300.— |
| Druk „Eos” | 114.546.— |
| Honoraria autorskie „Eos” | 75.264.— |
| Opłaty pocztowe | 800,65 |
| Różne | 1.638.— |
| Razem | 272.309,50 |

# B

# SPRAWOZDANIA KÓŁ PTF

## 1. Sprawozdanie Koła Gdańsko-Gdyńskiego

Zarząd: przew. — mgr Maria Wujtewicz, sekr. — mgr Feliks Wujtewicz, skarbnik — mgr Barbara Mossakowska; Komisja Rewizyjna: mgr Adela Sławińska, mgr Maria Illukiewicz.

Zebrania naukowe:

1. Mgr M. Wujtewicz: *Sprawozdanie z XLVI Walnego Zgromadzenia PTF w Krakowie.*
2. Mgr J. Gruchała: *Niektóre problemy związane z modernizacją nauczania języka łacińskiego.*
   Mgr P. Gruszka: *Jak uatrakcyjnić lekcje łaciny?*
3. Mgr B. Mossakowska: *Nowości wydawnicze w zakresie kultury antycznej.*
4. Doc. dr L. Witkowski: *Zagadnienia metodyki nauczania języka łacińskiego* (materiały z Międzynarodowej Konferencji Metodycznej w Rostocku).
5. Prof. dr J. Łanowski: *Od Arystofanesa do Plauta.*
6. Mgr I. Stuczyński: *O konfliktach nauczyciela języków obcych z uczniami.*
   Mgr T. Elas: *Praca z nowym podręcznikiem w III klasie.*
7. Doc. dr J. Horowski: *Realizacja programów nauczania języka łacińskiego w liceach ogólnokształcących i w szkołach medycznych.*

W ramach akcji popularyzacyjnej 17 IV odbyła się uroczysta premiera komedii Plauta *Żołnierz samochwał* w reżyserii P. Gruszki, a w wykonaniu Koła Krzewienia Kultury Antycznej przy II Liceum Ogólnokształcącym w Gdańsku. Przedstawienie to wznawiane było kilkakrotnie, m.in. w Gdyni w Domu Kolejarza i w Liceum w Gdańsku. Frekwencja — ok. 300 osób. Z innych form popularyzacji wymienić należy konkursy klasowe, wycieczki do Muzeum Archeologicznego, prelekcje. Na Uniwersytecie Gdańskim mgr F. Wujtewicz prowadzi kursy języka greckiego dla studentów historii.

Koło współpracuje z Wojewódzkim Ośrodkiem Metodycznym; kierownikiem zespołu nauczycieli języka łacińskiego jest mgr J. Gruchała. Na 16 szkół w Trójmieście 4 szkoły mają obowiązkowo łacinę, zaś 10 szkół — nadobowiązkowo.

Koło liczy 14 członków.

## 2. Sprawozdanie Koła Katowickiego

Zarząd: przew. — mgr Józef Jazowy, zast. przew. — mgr Leon Kosyrczyk, sekr. — mgr Helena Morawcowa, skarbnik — mgr Zdzisław Paździora; czł. Zarządu: mgr Józef Gralak, mgr Danuta Żakowa.

Odczyty:

1. Mgr Z. Paździora: *Kultura antyczna w nowym programie liceum ogólnokształcącego.*
2. Prof. T. Tretiak: *Rzeźba antyczna.*
3. Mgr M. Dylski: *Muzyka i instrumenty muzyczne starożytnych Greków.*
4. Prof. T. Tretiak: *Cyceron: człowiek — polityk — pisarz.*
5. Mgr M. Dylski: *Adam Mickiewicz jako wykładowca literatury łacińskiej w Lozannie.*
6. Mgr W. Olszowska: *Teatr grecki.*
7. Prof. dr Marian Plezia: *Literatura polska w języku łacińskim.*
8. Dr W. Wałek: *Tadeusz Sinko — tytan pracy naukowej.*

W ramach akcji popularyzacyjnej zorganizowano szereg pogadanek w szkołach. Specjalnie w akcji tej wyróżnia się mgr Maciej Salamon, lektor języka łacińskiego na Uniwersytecie Śląskim. Koło Katowickie współpracuje z Okręgowym Ośrodkiem Metodycznym.

Koło liczy 36 członków.

## 3. Sprawozdanie Koła Kieleckiego

Zarząd: przew. — mgr Adam Miętus, sekr. — mgr Zofia Siedlecka, skarbnik — mgr Zofia Sadowska; czł. Zarządu — Dr Janusz Daniewski.

Zebrania naukowe:

1. Sprawozdanie ze zjazdu w Krakowie
2. Mgr A. Miętus: *O „Satyrykach" Petroniusza w opracowaniu i tłumaczeniu M. Brożka.*
3. Opracowanie planu konferencji łacinników.
4. Mgr Z. Siedlecka: *„Hellada w słońcu" St. Hadyny.*
5. Mgr I. Kaus: *Wydobywanie wartości ideowo-wychowawczych zawartych w programach i podręcznikach do kl. III Vox Latina.*
6. Nowe metody nauczania jęz. łacińskiego — art. M. Brożka — dyskusja.
7. Mgr Z. Siedlecka: *A. Kamieńska, Przemiany Owidiusza — omówienie.*
8. Doc. dr R. Turasiewicz: *Homer i jego świat.*
9. Mgr A. Miętus: *Literatura Augustowska — M. Brożka.*
   Mgr A. Miętus: *Nowości bibliograficzne* (*Meander 1970*).
10. Prof. dr M. Plezia: *Najstarsi kronikarze Polski — Gall i Kadłubek.*
11. Mgr Z. Siedlecka: *P. Green, Śmiech Afrodyty — omówienie.*

Koło współpracuje z Ośrodkiem Metodycznym, organizuje wspólne konferencje, dyskutując problemy nauczania jęz. łacińskiego od strony dydaktycznej i merytorycznej.

Koło liczy 21 członków.

## 4. Sprawozdanie Koła Krakowskiego

Zarząd: przew. — prof. dr Mieczysław Brożek, sekr. — mgr Józef Korpanty, skarbnik — dr Jan Kołtowski; członkowie Zarządu: prof. dr Marian Plezia, mgr Anna Kozłowska, mgr Krystyna Czyż, mgr Stanisław Żurek; Komisja Rewizyjna: przew. — prof. Józef Pletnia; dr Jan Bałabuszyński, mgr Zofia Zamiejska, doc. dr Romuald Turasiewicz, mgr Antoni Siekierzyński.

Zebrania naukowe:

1. Mgr J. Korpanty: *Cyceron i Salustiusz o roli jednostki w historii.*
2. Dr S. Stabryła: *Nauki o kulturze antycznej w Krakowie w 25 leciu PRL.*
3. Mgr M. Józefowicz: *Elementy ustroju spartańskiego i ateńskiego w idealnym państwie Platona.*
4. Dr K. Weyssenhoff: *Z pobytu na studiach w Center for Hellenic Studies w Waszyngtonie.*
5. Prof. dr M. Brożek: *Jeszcze o ekonomizacji nauczania łaciny.*
6. Dr S. Stabryła: *Legenda Sokratesa w dramacie polskim 1939—1956.*
7. Prof. dr M. Brożek: *Dzieje tekstu Liwiusza.*
8. Doc. dr R. Turasiewicz: *Wspomnienie o śp. prof. drze Władysławie Madydzie.*

Prelekcje popularne wygłosili: doc. dr R. Turasiewicz, dr S. Stabryła, mgr K. Korus, mgr J. Pacynowa. W ramach akcji popularyzacji Koło podjęło kontynuację nauki języka greckiego; ponadto Koło współpracowało z Ośrodkami Metodycznymi. Koło wpłaciło sumę 400 zł na budowę Domu Spokojnej Starości w Krakowie.

Koło liczy 53 członków.

## 5. Sprawozdanie Koła Lubelskiego

Zarząd: przew. — prof. dr Janina Pliszczyńska, sekr. — mgr Robert Chodkowski, skarbnik — dr Henryk Wójtowicz.

Zebrania naukowe:

1. Prof. dr J. Irmscher: *Bizantynistyka.*

2. Prof. dr J. Łanowski: *Jerzy Krókowski — na marginesach biogramu.*

3. Mgr T. Rzymkiewiczówna: *Funkcja strukturalna zapowiedzi zdarzeń przyszłych i aluzji rekapitulacyjnych w XVIII ks. „Iliady".*

4. Doc. dr R. Bender: *Lenin i jego życie.*

5. Prof. dr J. Starnawski: *Mowa Orzechowskiego na pogrzebie Zygmunta Starego.*

6. Doc. dr H. Szelest: *Rola listów i mów w kompozycji Historia Augusta.*

W ramach akcji popularyzacji kilka odczytów wygłosiła mgr T. Rzymkiewiczówna.

Koło liczy 33 członków.

## 6. Sprawozdanie Koła Łódzkiego

Zarząd: przew. — doc. dr Stefan Oświecimski, sekr. — dr I. R. Danka, skarbnik — mgr Łucja Macherowa; czł. Zarządu: mgr Stanisława Grzelakowska; Komisja Rewizyjna: mgr Zofia Lisikowa, mgr Bronisława Krajewska, mgr Maria Klimczakowa.

Zebrania naukowe:

1. Mgr S. Grzelakowska: *Sprawozdanie ze zjazdu PTF w Krakowie wraz z dyskusją nad artykułem prof. dr. M. Brożka: O nowe metody nauczania łaciny.*

2. Doc. dr J. Horowski: *Realizacja programu klasy III i IV w oparciu o podręcznik Vox Latina.*

3. Doc. dr J. Starnawski: *Mowa Stanisława Orzechowskiego na pogrzebie Zygmunta Starego.*

4. Dr I. R. Danka: *Stopień pokrewieństwa między greką a językami indoirańskimi.*

5. Prof. dr M. Brożek: *Jeszcze o ekonomizacji metod nauczania języka łacińskiego.*

6. Mgr W. Nalepa: *Pompejańskie napisy literackie.*

7. Doc. dr J. Starnawski: *Marcin Kromer.*

8. Mgr T. Simla: *Realizacja programu klasy IV w oparciu o podręcznik Vox Latina.*

W ramach akcji popularyzacyjnej wygłaszano prelekcje w szkołach; w ramach współpracy z Okręgowym Ośrodkiem Metodycznym zorganizowano dla młodzieży licealnej konkursy ze znajomości słownictwa łacińskiego, tłumaczenia tekstów i znajomości kultury antycznej.

Koło liczy 22 członków.

## 7. Sprawozdanie Koła Piotrkowskiego

Zarząd: przew. — mgr Adam Trybus, sekr. — mgr Irena Kmiecik, skarbnik — mgr Zofia Rosenbach.

Zebrania naukowe:

1. Sprawozdanie ze zjazdu w Krakowie — Spotkanie z doc. dr. J. Horowskim.

2. Spotkanie z prof. dr. M. Brożkiem.

Współpraca Koła opiera się głównie na kontaktach korespondencyjnych. W ramach akcji popularyzacji wygłoszono prelekcje na temat wpływu kultury starożytnej na współczesną, problemy wychowania młodzieży w starożytności. Dla młodzieży szkolnej został zorganizowany konkurs na temat kultury starożytnej Grecji i Rzymu. Koło współpracuje z łódzkim Ośrodkiem Metodycznym, dokładając wszelkich starań o utrzymanie łaciny w szkołach.

Koło liczy 13 członków.

## 8. Sprawozdanie Koła Poznańskiego

Zarząd: przew. — prof. dr Jan Wikarjak, sekr. — dr Jan Ignacy Lewandowski, skarbnik — dr Kazimierz Liman, członkowie Zarządu: mgr Klemens Kruszewski, prof. dr Michał Swoboda, prof. dr Wiktor Steffen, mgr Maria Wikarjakowa; Komisja Rewizyjna: mgr Andrzej Czapliński, mgr Jadwiga Heinke, dr Andrzej Wójcik.

Zebrania naukowe:

1. Prof. dr W. Steffen: *Sprawozdanie z Międzynarodowego Kongresu Filologów Klasycznych w Bonn*; dr I. Lewandowski: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Krakowie.*

2. Doc. dr L. Rychlewska: *Z rozważań nad romansem antycznym.*

3. Dr S. Dworacki: *„Tarcza", nowo wydana komedia Menandra*; doc. dr J. Horowski: *Książka Eugeniusza Paukszty, Wichry wśród kolumn.*

4. Doc. dr J. Horowski: *Sprawozdanie z międzynarodowej sesji w Rostocku nt. początków nauczania łaciny.*

5. Prof. dr M. Swoboda: *Funkcja dramaturgiczna monologów w komediach Plauta i Terencjusza.*

6. Dr K. Liman: *Prace poznańskich filologów klasycznych nad łacińską literaturą średniowieczną i renesansową (1919—1969).*

7. Doc. dr W. Hofmann: *Postać żołnierza w komediach Plauta i Terencjusza.*

8. Prof. dr J. Wikarjak: *Z tajników warsztatu pisarskiego Cycerona — konsultanci Cycerona.*

9. Prof. dr J. Wikarjak: *Recenzenci dzieł Cycerona.*

W ramach akcji popularyzacji pogadanki wygłosili: mgr M. Wikarjakowa, dr J. Danielewicz, dr I. Lewandowski; prelekcje wygłaszane były nie tylko w Poznaniu, ale także w miastach województwa poznańskiego. Mgr D. Przykucki prowadzi naukę języka greckiego w jednej ze szkół poznańskich.

Koło liczy 62 członków.

## 9. Sprawozdanie Koła Przemyskiego

Zarząd: przew. — mgr Ewa Gren, sekr. — mgr Dominik Zrebiec, skarbnik — lek. dent. Janina Blatkiewicz.

Zebrania naukowe:

1. Mgr D. Zrebiec, T. Szczepaniec: *Rola humanizmu w życiu społeczeństwa.*

2. Monologi kobiet — Elektry, Medei, Fedry w tragediach Eurypidesa. Recytacja aktorki teatru B. Koziarskiej, słowo wstępne mgr E. Gren.

3. Powtórzenie imprezy w tarnobrzeskim KMPiK.

4. T. Szczepaniec: *Poeta wygnaniec.*

5. Lek. med. M. Breitmeier: *Medycyna antyczna.*

6. Mgr E. Gren: *Quo vadis Roma?*

W ramach działalności Koła prowadzona jest przez mgr E. Gren w Przemyskim Studium Nauczycielskim informacja o literaturze bieżącej związanej z antykiem.

Koło liczy 14 członków.

## 10. Sprawozdanie Koła Toruńskiego

Zarząd: przew. — doc. dr Leon Witkowski, zast. przew. — doc. dr Zofia Abramowiczówna, sekr. — mgr Maria Mołodcówna, zast. sekr. — mgr Maria Witkowska, skarbnik — mgr Leonard Jarzębowski; członkowie Zarządu: doc. dr Barbara Józefowiczowa, doc. dr Maria Jaczynowska, mgr Marceli Wielewski, dr Witold Wróblewski, mgr Izabela Pszczółkowska; Komisja Rewizyjna: przew. — doc. dr Wiktor Kornatowski; mgr Zofia Neuman, mgr Julian Zenkteler.

Zebrania naukowe:

1. Doc. dr L. Witkowski: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia w Krakowie.*

2. Mgr M. Szarmach: *Wprowadzenie do dyskusji nad „Historią literatury łacińskiej" Mieczysława Brożka.*

3. Mgr L. Jarzębowski: *Biblioteka Mikołaja Kopernika.*

4. Dr S. Mrozek: *Pieniądz w Digestach justyniańskich.*

5. Doc. dr L. Witkowski: *Międzynarodowy Zjazd Filologiczny* w *Rostocku poświęcony metodyce nauczania łaciny.*
6. Prof. dr Jan Wikarjak: *Pomorze Zachodnie w Żywotach Ottona z Bambergu.*
7. Doc. dr W. Hofmann: *Postać żołnierza-samochwała w komedii grecko-rzymskiej.*
8. Doc. dr T. Kotula: *Problemy źródłowe do powstania Firmusa w Mauretanii.*
9. Doc. dr L. Huchthausen: *Kobiety u Owidiusza.*
10. Prof. dr J. Irmscher: *Neogrecystyka, jej podstawy zakres i metody.*
11. Doc. dr L. Witkowski: *Antike Einflüsse auf das deutsche literarische und Volksrätsel* (Lipsk).

W ramach akcji popularyzacji wiedzy o antyku prelekcje wygłosili: dr W. Wróblewski, mgr M. Szarmach, mgr L. Jarzębowski. W ramach współpracy z Towarzystwem Wiedzy Powszechnej prelekcje wygłaszał doc. dr L. Witkowski.

Koło liczy 46 członków.

## 11. Sprawozdanie Koła Warszawskiego

Zarząd: przew. — prof. dr Kazimierz Kumaniecki, zast. przew. — dr Gabriela Pianko, sekr. — doc. dr Hanna Szelest, skarbnik — dr Maria Pąkcińska; członkowie Zarządu: mgr Krystyna Kreyser, mgr Krystyna Paulo de Silva, mgr Krystyna Popławska, prof. dr Lidia Winniczuk, dr Jerzy Wojtczak; Komisja Rewizyjna: dr Katarzyna Augustyniak, mgr Helena Gesztoft, mgr Irena Borzymińska-Majowa; Sekcja Popularyzacji: przew. — mgr Krystyna Turska, współpraca — prof. dr Lidia Winniczuk.

Zebrania naukowe:

1. Prof. dr K. Kumaniecki: *Sprawozdanie ze zjazdu FIEC w Bonn.*
2. Mgr K. Popławska: *Motyw eleos w epilogach attyckich mów sądowych.*
3. Mgr J. Mańkowski: *Mechanizm władzy w mitach Eurypidesa.*
4. Ks. doc. dr J. Szymusiak: *Nowe nurty filozoficzne w Aleksandrii na przełomie II/III w. n.e.*
5. Doc. dr A. Sadurska: *Portrety rzymskie w Polsce.*
6. Doc. dr H. Szelest: *Rola listów i mów w kompozycji Historia Augusta.*
7. Prof. dr A. Świderek: *Z dziejów książki antycznej.*
8. Doc. dr W. Hofmann: *Die Funktion des Soldaten in der neuen hellenistischen Komödie.*
9. Prof. dr J. Irmscher: *Antikes Drama in Byzanz.*
10. Doc. dr M. Cytowska: *Wykłady krakowskie Illicina.*

W ramach akcji popularyzacji referaty wygłosili: prof. dr L. Winniczuk, mgr K. Kreyser, dr Z. Sztetyłło, mgr H. Słomczyńska, mgr M. Krogulska, W. Burak, dr B. Gąssowska, doc. dr A. Sadurska. W ramach tej samej akcji utworzono 8 grup nauki języka łacińskiego i greckiego. Kurs dla początkujących prowadzili: mgr B. Kurzynina, mgr J. Axer, A. Jaźnicki; grupę zaawansowaną prowadziła prof. dr L. Winniczuk. Kurs początkujący jęz. greckiego prowadziła mgr H. Słomczyńska, dla zaawansowanych mgr K. Turska. Ponadto Sekcja zorganizowała olimpiadę łacińską i konkurs historyczny dla młodzieży szkół ogólnokształcących. Z inicjatywy prof. dr L. Winniczuk zostało zorganizowane spotkanie z uczniami szkół podstawowych na temat: Dlaczego uczymy się łaciny?

Koło liczy 107 członków.

## 12. Sprawozdanie Koła Wrocławskiego

Zarząd: przew. — doc. dr Ludwika Rychlewska, zast. przew. — dr Herbert Myśliwiec, sekr. — mgr Janina Gajda, skarbnik — mgr Stanisław Wilczyński; członek Zarządu — prof. dr Eugeniusz Konik; Komisja Rewizyjna: przew. — mgr Zofia Myśliwcowa; mgr Kazimierz Kopeć; Sekcja Popularyzacji: przew. — prof. dr Jerzy Łanowski, członkowie: mgr Danuta Bojko, mgr Eugeniusz

Jacak, dr Janina Ławińska-Tyszkowska, dr Józef Mantke, mgr Wacława Siwakowska, dr Alicja Szastyńska-Siemion, mgr Wiesław Tyszkowski, dr Hanna Wałkówska.

Zebrania naukowe:

1. Doc. dr S. Zabłocki: *Rej a antyk.*
2. Prof. dr J. Łanowski: *Menander najnowszy.*
3. Doc. dr S. Zabłocki: *Działalność polityczna Andrzeja Krzyckiego.*
4. Dr A. Szastyńska-Siemion: *Wprowadzenie do dyskusji nad powieścią Peter Greena Śmiech Afrodyty.*
5. Dr A. Nikliborc: *Temat Kaliguli w teatrze francuskim.*
6. Prof. dr L. Skurzak: *Relacje autorów greckich o sofistach indyjskich w świetle źródeł indyjskich.*
7. Doc. dr M. Inglot: *W kręgu romantycznego kultu poległych.*
8. Doc. dr S. Zabłocki: *Lektury autorów starożytnych u schyłku średniowiecza.*
9. Prof. dr J. Łanowski, mgr W. Siwakowska, mgr M. Samocka: *Z dziejów polskiej filologii klasycznej we Wrocławiu.*
10. Doc. dr L. Rychlewska: *Romans antyczny na przykładzie Ksenofonta z Efezu.*
11. Doc. dr S. Zabłocki: *Ze związków twórczości Reja z piśmiennictwem nowołacińskim. Andrzej Krzycki jako pisarz i polityk.*
12. Doc. dr S. Zabłocki: *Styl prozy Reja na tle sporów o retorykę w XVI wieku.*
13. Doc. dr W. Hofmann (Lipsk): *Der Bramarbas in der griechisch-römischen Komödie.*

W ramach współpracy z Okręgowym Ośrodkiem Metodycznym wygłosili odczyty na konferencjach dla nauczycieli: dr J. Mantke, dr H. Myśliwiec. W ramach popularyzacji wiedzy wielokrotnie wygłaszał prelekcje prof. dr J. Łanowski. Ponadto Koło Wrocławskie sprawuje opiekę nad nauką języka greckiego prowadzoną w liceum ogólnokształcącym we Wrocławiu.

Koło liczy 51 członków.

## CONSPECTUS MATERIAE EUS LX UTRIUSQUE FASCICULI


Paginae

Abramowicz Sophie: Répétitions et hantises verbales chez Homère . . . . . 223—234

Adamczyk Hubert: Fenicjanie, Kartagińczycy i Grecy na Sycylii do bitwy pod Himerą, 480 p.n.e. (Phoenicians, Carthaginians, and Greeks on Sicily till the Battle at Himera) . . . . . 355—368

Brożek Mieczysław: Szeneriebeschreibungen bei Petronius. . . . . 285—291

Cytowska Maria: Lucain en Pologne . . . . . 137—148

Cytowska Maria: Erasme de Rotterdam dans le poème de Sebastian Fabian Klonowic — *Victoria deorum* . . . . . 333—342

Jamroz Władysława: Stoicka inspiracja sztuki Seneki *Hercules furens* (Quemadmodum Seneca doctrina stoicorum motus fabulam q.i. *Hercules furens* scripserit) . . . 293—307

Jurewicz Oktawiusz: Lenin w kręgu kultury antycznej (W. I. Lenin im Banne der antiken Kultur) . . . . . 165—178

Kolendo Jerzy: Bipalium — narzędzie rolnicze czy technika przekopywania ziemi? (Bipalium: outil agricole ou façon de retourner la terre) . . . . . 129—136

Komornicka Anna M.: Quelques remarques sur la notion d' 'Αλάθεια et de Ψεῦδος chez Pindare . . . . . 235—253

Kotula Tadeusz: Populus in classes distributus w kuriach municypalnych epoki wczesnego cesarstwa . . . . . 115—128

Kowalewicz Henryk: Rekonstrukcja pierwotnej wersji mało znanego poematu Filipa Kallimacha (Rekonstruktion der ursprünglichen Version eines wenig bekannten Gedichtes von Philipp Callimachus) . . . . . 319—331

Łoposzko Tadeusz: Kto się kryje pod określeniem Cycerona „Calvus ex Nanneianis" (*ad Att.* I 16, 5)? (Num „Calvus ille ex Nanneianis" (*ad Att.* I 16, 5) M. Crassus fuerit?) . . . . . 71—85

Pietrusiński Dionizy: Koncepcja apoteozy Augusta w poematach Wergiliusza (Les apothéoses d'Auguste dans les poèmes de Vergile) . . . . . 269—283

Plezia Marian: Der Titel und der Zweck von Kallisthenes' Alexandergeschichte . . 263—268

Safarewicz Jan: Note sur l'évolution des occlusives aspirées en grec . . . . . 103—104

Safarewicz Jan: Tendencje rozwojowe w fonetyce greckiej (Les tendances évolutives dans la phonétique grecque) . . . . . 105—113

Salamon Maciej: Rzekoma wojna ludowa w Tracji i Azji Mniejszej w czasie uzurpacji Prokopiusza (La prétendue guerre populaire en Thrace et en Asie Mineure au temps de l'usurpation procopienne (365—366) . . . . . 369—379

Schnayder Georgius: De dissimulatis apud veteres obtectisque vituperationibus . . . 5—20

Steffen Wiktor: Dialog Kallippidesa z Knemonem . . . . . 255—261

Swoboda Michał: Elementy satyryczne i parodystyczne w komediach Plauta (De argumentis satiricis et parodiam redolentibus apud Plautum obviis) . . . . . 51—69

Szelest Hanna: Rolle und Bedeutung des P. Papinius Statius als des Verfassers der *Silvae* in der römischen Dichtung . . . . . 87—101

Szelest Hanna: Mythologie und ihre Rolle in den *Silvae* des Statius . . . . . 309—317

Świderek Anna: Une conception nouvelle de la culture hellénistique? A propos de C. Schneider, Kulturgeschichte des Hellenismus, I—II, C. H. Beck, München 1967—1969 . . . . . 41—49

Turasiewicz Romuald: Władysław Madyda (1916—1970) . . . . . 179—198

Winnicki Jan Krzysztof: Ein ptolemäischer Offizier in Thebais . . . . . 343—353

Wróblewski Witold: Pojęcie ἀρετή i ἄριστος w poematach Homera (Die Begriffe ἀρετή und ἄριστος in den Epen Homers) . . . . . 21—39

Paginae

Zabłocki Stefan: Geneza i rozwój pojęć średniowiecza i renesansu jako przeciwstawnych sobie epok (Génèse et évolution des notions du Moyen-âge et de la Renaissance en tant qu'époques opposées) . . . . . 149—163

## CENSURAE LIBRORUM

Cytowska Maria: Juliusz Nowak-Dłużewski, Okolicznościowa poezja polityczna w Polsce, Zygmunt III, Warszawa 1971 . . . . . 220—222
Cytowska Maria: Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, North-Holland Publishing Company of Amsterdam, T. 1 Ordinis primi tomus primus, Amsterdam 1969, T. 2 Ordinis primi tomus secundus, Amsterdam 1971 . . . . . 391—394
Dubicki Józef: Janusz Justyński, Listy polityczne Cycerona. Myśl polityczna Cycerona w świetle jego listów, Warszawa 1970. . . . . 202—206
Kotula Tadeusz: K. D. White, A Bibliography of Roman Agriculture. Institute of Agricultural History, Bibliographies in Agricultural History: Number 1, University of Reading 1970 . . . . . 388—389
Mielczarek Krystyna: Krystyna Zarzycka-Stańczak, Z badań nad pierwszym zbiorem pieśni Horacego, Wrocław 1969 . . . . . 206—207
Safarewicz Jan: Susanna Frei-Korsunsky, Griechische Wörter aus lateinischer Überlieferung, Zürich 1969 . . . . . 212—214
Starnawski Jerzy: Tadeusz Sinko, Erudycja klasyczna Orzechowskiego, Kraków 1939 207—212
Turasiewicz Romuald: H. D. Westlake, Individuals in Thucydides, Cambridge 1968 199—202
Turasiewicz Romuald: Norman Austin, The Greek Historians. Introduction and Selected Readings, New York—Toronto 1969 . . . . . 381—388
Wikarjak Jan: Najdawniejszy kalendarz gnieźnieński według kodeksu Ms 1 wydał Bogdan Bolz, Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Wydział Filologiczno-Filozoficzny, Prace Komisji Filologicznej tom XXIV z. 1, Poznań 1971 . . . 389—391
Wolski Józef: Th. Fischer, Untersuchungen zum Partherkrieg Antiochos' VII. im Rahmen der Seleukidengeschichte, Tübingen 1970 . . . . . 215—217
LXVII Sprawozdanie z czynności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 19 X 1969 do 17 X 1970 . . . . . 395—404

## CONSPECTUS TABULARUM

Agricola cum ferramentis rusticis . . . . . 134
Imago phototypica Ladislai Madyda . . . . . post 178

## INDEX AUCTORUM

Abramowicz Sophie (Torunii) . . . . . 223
Adamczyk Hubert (Rydułtowy) . . . . . 355
Brożek Mieczysław (Cracoviae) . . . . . 285
Cytowska Maria (Varsaviae) . . . . . 137, 220, 333, 391
Dubicki Józef (Olstinii) . . . . . 202
Jamroz Władysława (Wratislaviae) . . . . . 293
Jurewicz Oktawiusz (Varsaviae) . . . . . 165
Kolendo Jerzy (Varsaviae) . . . . . 129
Komornicka Anna M. (Varsaviae) . . . . . 235

Paginae

Kotula Tadeusz (Wratislaviae) . . . . . 115, 388
Kowalewicz Henryk (Posnaniae) . . . . . 319
Łoposzko Tadeusz (Varsaviae) . . . . . 71
Mielczarek Krystyna (Wratislaviae) . . . . . 206
Owczarek Leonard (Kielce) . . . . . 217
Pietrusiński Dionizy (Lublini) . . . . . 269
Plezia Marian (Cracoviae) . . . . . 263
Safarewicz Jan (Cracoviae) . . . . . 103, 105, 212
Salamon Maciej (Catoviciis) . . . . . 369
Schnayder Jerzy (Cracoviae) . . . . . 5
Starnawski Jerzy (Lodziae) . . . . . 207
Steffen Wiktor (Posnaniae) . . . . . 255
Swoboda Michał (Posnaniae) . . . . . 51
Szelest Hanna (Varsaviae) . . . . . 87, 309
Świderek Anna (Varsaviae) . . . . . 41
Turasiewicz Romuald (Cracoviae) . . . . . 179, 199 381
Wikarjak Jan (Posnaniae) . . . . . 389
Winnicki Jan Krzysztof (Varsaviae). . . . . 343
Wolski Józef (Cracoviae) . . . . . 215
Wróblewski Witold (Torunii) . . . . . 21
Zabłocki Stefan (Wratislaviae) . . . . . 149

## CONSPECTUS MATERIAE


Paginae

Abramowicz Sophie: Répétitions et hantises verbales chez Homère . . . . . 223—234
Komornicka Anna M.: Quelques remarques sur la notion d' 'Αλάθεια et de Ψεῦδος chez Pindare . . . . . 235—253
Steffen Wiktor: Dialog Kallippidesa z Knemonem . . . . . 255—261
Plezia Marian: Der Titel und der Zweck von Kallisthenes' Aleksandergeschichte . . 263—268
Pietrusiński Dionizy: Koncepcja apoteozy Augusta w poematach Wergiliusza (Les apothéoses d'Auguste dans les poèmes de Vergile) . . . . . 269—283
Brożek Mieczysław: Szeneriebeschreibungen bei Petronius. . . . . 285—291
Jamroz Władysława: Stoicka inspiracja sztuki Seneki *Hercules furens* (Quemadmodum Seneca doctrina stoicorum motus fabulam q.i. *Hercules furens* scripserit) . . . 293—307
Szelest Hanna: Mythologie und ihre Rolle in den *Silvae* des Statius . . . . . 309—317
Kowalewicz Henryk: Rekonstrukcja pierwotnej wersji mało znanego poematu Filipa Kallimacha (Rekonstruktion der ursprünglichen Version eines wenig bekannten Gedichtes von Philipp Callimachus) . . . . . 319—331
Cytowska Maria: Erasme de Rotterdam dans le poème de Sebastian Fabian Klonowic — *Victoria deorum* . . . . . 333—342
Winnicki Jan Krzysztof: Ein ptolemäischer Offizier in Thebais . . . . . 343—353
Adamczyk Hubert: Fenicjanie, Kartagińczycy i Grecy na Sycylii do bitwy pod Himerą, 480 p.n.e. (Phoenicians, Carthaginians and Greeks on Sicily till the Battle at Himera) 355—368
Salamon Maciej: Rzekoma wojna ludowa w Tracji i Azji Mniejszej w czasie uzurpacji Prokopiusza (La prétendue guerre populaire en Thrace et en Asie Mineure au temps de l'usurpation procopienne (365—366) . . . . . 369—379


## CENSURAE LIBRORUM


Norman Austin, The Greek Historians. Introduction and Selected Readings, New York — Toronto 1969 (Romuald Turasiewicz) . . . . . 381—388
K. D. White, A Bibliography of Roman Agriculture. Institute of Agricultural History. Bibliographies in Agricultural History: Number 1, University of Reading 1970 (Tadeusz Kotula) . . . . . 388—389
Najdawniejszy kalendarz gnieźnieński według kodeksu Ms 1 wydał Bogdan Bolz, Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Wydział Filologiczno-Filozoficzny, Prace Komisji Filologicznej tom XXIV z. 1. Poznań 1971 (Jan Wikarjak) . . . 389—391
Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata, North-Holland Publishing Company of Amsterdam, t. 1 Ordinis primi tomus primus, Amsterdam 1969, t. 2 Ordinis primi tomus secundus, Amsterdam 1971 (Maria Cytowska) . . . . . 391—394
LXVII Sprawozdanie z czynności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 19 X 1969 do 17 X 1970 . . . . . 395—404

**Cena zł 45.—**

## INDEX AUCTORUM


| | Paginae |
|---|---|
| Abramowicz Sophie (Torunii) | 223 |
| Adamczyk Hubert (Rydułtowy) | 355 |
| Brożek Mieczysław (Cracoviae) | 285 |
| Cytowska Maria (Varsaviae) | 333, 391 |
| Jamroz Władysława (Wratislaviae) | 293 |
| Komornicka Anna M. (Varsaviae) | 235 |
| Kotula Tadeusz (Wratislaviae) | 388 |
| Kowalewicz Henryk (Posnaniae) | 319 |
| Pietrusiński Dionizy (Lublini) | 269 |
| Plezia Marian (Cracoviae) | 263 |
| Salamon Maciej (Catoviciis) | 369 |
| Steffen Wiktor (Posnaniae) | 255 |
| Szelest Hanna (Varsaviae) | 309 |
| Turasiewicz Romuald (Cracoviae) | 381 |
| Wikarjak Jan (Posnaniae) | 389 |
| Winnicki Jan Krzysztof (Varsaviae) | 343 |



## WARUNKI PRENUMERATY:

Przedpłaty na prenumeratę przyjmowane są do 10 grudnia na rok następny.
Cena 1 prenumeraty rocznej wynosi zł 100,—
Przedpłaty na prenumeratę krajową dla czytelników indywidualnych przyjmują urzędy pocztowe oraz listonosze. — Czytelnicy indywidualni mogą dokonywać przedpłat również na konto PKO Nr 1-6-100020 Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw „Ruch", Warszawa, ul. Towarowa 28. Wszystkie instytucje państwowe i społeczne mogą zamawiać prenumeratę wyłącznie za pośrednictwem Oddziałów i Delegatur „Ruch" znajdujących się we wszystkich miastach powiatowych i wojewódzkich. — Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę, która jest o 40% droższa od krajowej, przyjmuje Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88, konto PKO nr 1-6-100024. — Egzemplarze archiwalne można nabyć w Punkcie Wysyłkowym Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 na miejscu lub na zamówienie za zaliczeniem pocztowym.

## SUBSCRIPTION

Subscription fees should be sent not later than the 10th of December for the comming year.
One-year subscription rate is 100 złoty.
Subscription orders from abroad (40% dearer) can be placed with Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88; konto PKO nr. 1-6-100024.
Copies out of print can be bought at: Punkt Wysyłkowy Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 or ordered C.O.D.